

Planète à gogos

Pohl, Frederik

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

frederik pohl

les gogos contre-attaquent

MOKIE KORE



DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

en collaboration avec C.M. Kornbluth

Planète à gogos

FREDERIK POHL

*Les gogos
contre-attaquent*

deuxième époque de Planète à gogos
de Frederik Pohl et C.M. Kornbluth

roman traduit de l'américain
par Jean Bonnefoy

titre originel :

THE MERCHANTS' WARS
(St. Martin's Press – New York)

© by Frederik Pohl, 1984
ISBN 0-312-53010-2

Et pour la traduction française :
© by EDITIONS Denoël, 1985
19, rue de l'Université, Paris 7^e

ISBN 2-207-30396-9

Pouquoi j'écris des satires ?

Demandez-moi plutôt pourquoi je ne peux faire autrement.

Juvénal

Pour
John et David
et pour
Ann, Karen, Fred IV et Kathy
avec mon amour éternel

La femme était une loque. Elle avait fait de pathétiques efforts pour se rendre jolie en vue de l'entretien. Pure perte de temps. J'avais devant moi une petite créature au teint cireux, à l'air maladif et qui s'humectait les lèvres en scrutant d'un regard apeuré mon bureau. Ce n'est pas un accident si tous les murs de la salle d'entretien sont intégralement tapissés d'affiches commerciales en tridi animée. « Seigneur, fit-elle. Je ferais n'importe quoi pour une bonne vieille tasse de Surcafé ! »

Je la gratifiai de mon plus menteur regard de sincère surprise. J'effleurai l'écran où s'affichait son dossier. « C'est marrant ! Je vois là que vous avez prévenu les Vénusiens des risques d'accoutumance induits par le Surcafé et des dangers qu'il faisait courir à la santé.

— Monsieur Tarb, je peux tout vous expliquer !

— Et enfin, il y a ce qui est inscrit sur votre demande de visa. » Je hochai la tête. « Est-ce bien vrai ? je cite : " La planète Terre est pourrie jusqu'au noyau, violentée sans répit par des campagnes publicitaires vicieuses, ses citoyens sont réduits à l'état de simples bêtes et devenus la propriété d'agences de publicité rapaces ? " »

Elle eut un hoquet : « Comment avez-vous pu trouver ça ? Ils disaient que les documents douaniers étaient secrets ! » Je haussai les épaules, sans me mouiller. « Mais, j'ai bien été obligée de dire ça. Ils vous font abjurer la publicité ou vous n'entrez pas », gémit-elle.

Je gardai mon air affable — soixante-quinze pour cent : « J'aimerais bien vous aider », vingt-cinq pour cent : « Mais vous êtes franchement *écœurante*. » Un numéro bien au point, depuis le temps. Les loques et ses semblables, j'en voyais au moins une fois par semaine depuis quatre ans que j'étais en poste sur Vénus, et l'habitude ne les rendait pas plus attirantes. « Je sais bien que j'ai fait une grosse erreur, monsieur Tarb », geignit-elle, d'une voix pleine de sincérité, avec ses gros yeux ahuris qui mangeaient un visage émacié. Bon, la sincérité était simulée, même si c'était assez bien imité. Mais les yeux étaient terrorisés. Et la terreur était réelle, parce qu'elle n'avait certainement aucune envie de s'attarder encore sur Vénus. On pouvait

toujours reconnaître les cas désespérés. Le révélateur était l'émaciation. Les toubibs appelaient ça *Anorexia ignatua*. C'est ce qui arrive lorsqu'un honnête consommateur terrien bien élevé se retrouve dans une boutique vénos, jour après jour, sans jamais être fichu de savoir ce qu'il va bien acheter pour le dîner, faute d'avoir les indications éclairées d'un conseiller commercial pour le guider. « Alors, s'il vous plaît, je vous en supplie — est-ce que je peux avoir un visa de sortie ? » finit-elle avec ce qui, je suppose, voulait passer pour un mignon sourire implorant.

J'adressai un clin d'œil à l'hologramme de Fowler Schocken sur le mur. En temps normal, je me serais absenté sous quelque prétexte pour laisser la créature mariner dans la pièce en tête à tête avec les pubs pendant une dizaine de minutes. Mais mes instincts me disaient qu'elle était à point — et, par ailleurs, un petit titillement glandulaire me rappelait que je ne parlais pas uniquement à la loque.

Je laissai retomber la masse ; finie la rigolade. « Elsa Hoeniger », aboyai-je en lisant son nom sur la demande de visa, « vous êtes une traîtresse ! » La mâchoire osseuse en béa sous le choc. Les gros yeux s'emplirent de larmes. « Si j'en crois votre dossier, vous êtes de souche consommatrice saine. Membre des jeunesses conceptrices dans votre enfance... Bonne éducation à la G. Washington Hill University de New Haven. Un poste de responsabilité aux relations avec la clientèle pour une des plus grosses chaînes de joaillerie à crédit — et, je vois, avec un taux général de retour de moins d'un pour mille, un record qui vous a valu le classement "supérieur" dans votre dossier personnel ! Et malgré tout, vous tournez le dos à tout cela. Vous avez dénoncé le système qui vous a donné naissance, et l'avez trahi au profit de ce désert commercial !

— J'ai été induite en erreur, geignit-elle au milieu d'un flot de larmes.

— Un peu, que vous avez été induite en erreur, raillai-je, mais vous auriez dû avoir assez de sens commun pour empêcher que ça se produise !

— Oh ! je vous en prie ! Je ferai... je ferai n'importe quoi ! Mais laissez-moi juste rentrer chez moi ! »

C'était le moment de vérité. Je demeurai quelques instants les lèvres pincées, en silence. Puis je répétei : « N'importe quoi », comme si je n'avais jamais encore entendu de tourne-veste se déballonner et proférer de tels mots. Je la laissai pleurer toutes les larmes de son corps, tandis qu'elle ne cessait de me fixer avec terreur et désespoir. Quand le premier soupçon d'espoir se mit à transparaître, je lançai ma pique.

« Il y aurait peut-être un moyen », dis-je. Et m'arrêtai.

« Oui, oh oui ! S'il vous plaît ! »

Je fis mine d'étudier à nouveau entièrement son dossier.

Pas tout de suite, l'avertis-je enfin.

— Tant pis », s'écria-t-elle, avec avidité. « J'attendrai... des semaines, s'il le faut ! »

J'eus un rire méprisant. « Des semaines, eh ? » Je hochai la tête. « Elsa, dis-je enfin, je ne veux pas croire que vous êtes sérieuse. Ce que vous avez fait ne peut pas être remboursé en l'espace de deux malheureuses semaines — ou deux mois, tant qu'on y est. Vous adoptez la mauvaise attitude. Oubliez tout ce que j'ai dit. Demande refusée. » Et je tamponnai son formulaire avant de le lui restituer orné d'une grosse marque rouge avec l'éclatante mention : *Refusé*.

Je me radossai pour attendre le reste du numéro. Il arriva sans surprise. D'abord, le choc. Puis un regard rageur. Puis, lentement, elle se lève et quitte, furieuse, mon bureau. Le scénario ne changeait jamais et j'étais vachement bon dans mon rôle.

Sitôt que la porte fut refermée, j'adressai un grand sourire au portrait de Fowler Schocken et dis : « Comment ça s'est passé ? » L'image disparut. Apparut Mitzi Ku qui me rendait mon sourire.

« De premier ordre, Tenny ! Descends donc qu'on fête ça. » C'était la réponse que j'attendais et je ne m'arrêtai que brièvement à l'intendance, en chemin, pour nous trouver matière à festoyer.

Quand on avait édifié l'ambassade de la Terre au centre Courtenay — il serait plus exact de dire quand on l'avait creusée —, il avait fallu exploiter la main-d'œuvre locale. C'était une clause du traité. D'un autre côté, la roche friable et carbonisée de Vénus est facile à creuser. Aussi, lorsque emménagèrent les premières équipes de dips, les Marines de leur garde se retrouvèrent pendant un an soumis à un service doublé : quatre heures en élégant uniforme à faire le pied de grue à la porte de l'ambassade ; et quatre heures encore dans les profondeurs du bâtiment, à creuser pour récupérer de l'espace en sous-sol afin d'y aménager notre P.C. de guerre. Les Vénos ne s'en sont jamais aperçus, malgré le fait que la moitié de l'ambassade eût grouillé d'ouvriers vénos durant les heures de travail — les toilettes des dips leur étaient interdites, et, dans le placard du fond de chaque lavabo, se trouvait en effet l'entrée secrète des locaux qui servaient essentiellement à l'attachée culturelle Mitsui Ku d'archives non culturelles.

A mon arrivée, hors d'haleine et tenant en équilibre sur un plateau la glace et la bouteille d'authentique whisky terrien, Mitzi reclassait des données dans le dossier de la loque. Elle leva une main pour m'arrêter et m'indiqua une chaise ; je nous préparai donc deux verres et attendis, agréablement détendu.

Mitzi Ku était une femme haute en couleur — à commencer par

la couleur de sa peau, qui a ce teint cuivré propre aux Orientales ; et ses paroles et ses actes sont à l'unisson. Exactement le genre que j'aime. Elle a ces cheveux incroyablement noirs des Asiatiques mais les yeux bleus. Elle est aussi grande que moi quoique nettement plus baraquée. L'un dans l'autre — mon rêve ! — elle représentait en gros le plus beau spécimen de meneuses d'agents que nous n'ayons jamais eu. « J'aimerais tant ne pas rentrer », hasardai-je, lorsqu'elle me sembla marquer une pause.

« Ouais, Tenny », fit-elle, l'air absent, en tendant la main vers son verre. « Vraiment pas de veine.

— Tu pourrais faire des rotations, toi aussi », suggérai-je — pas pour la première fois — et elle ne prit même pas la peine de répondre. Je ne l'avais pas escompté. Elle n'était pas près de faire ça et je savais pourquoi. Mitzi n'avait que dix-huit mois de service sur Vénus et notre agence ne vous refile pas de points bronzette avant au moins trois ans de dur labeur. Les gens futés ne paient jamais leurs frais de déplacement. Je tentai une nouvelle approche. « Tu crois que tu peux la retourner ?

— Elle ? La loque ? Bon Dieu, oui », fit Mitzi avec mépris. « Je l'ai regardée quitter l'ambassade sur le circuit intérieur. Elle avait l'air en pétard. Elle va aller raconter à tous ses copains que la Terre est encore plus pourrie qu'elle ne l'imaginait quand elle a déserté. Puis ça va commencer à la frapper. Je lui laisse encore deux jours puis je la convoque — disons — pour régler quelque histoire d'arriéré de crédit, datant de son séjour sur Terre. Et là, je lui donne l'estocade. Elle basculera. »

Je m'adossai, appréciant mon verre. Je l'encourageai : « Tu pourrais en dire un peu plus. »

Je vis ses yeux bleus s'étrécir de manière inquiétante mais docilement, elle ajouta : « T'as fait du bon boulot avec elle, Tenny.

— Encore un petit effort, peut-être, insistai-je : quelque chose comme : " T'as vraiment fait du bon boulot avec la loque, Tenny chéri, et si on se remettait ensemble ? " »

Sa mimique se transforma en un authentique froncement de sourcils — et un sérieux. « Merde, Tenny ! C'était super, toi et moi, d'accord, mais c'est terminé. Je rempile et toi tu rentres, alors, rideau. »

Je n'eus pas le bon sens de renoncer. « Je suis encore ici une semaine », crus-je bon d'ajouter, et là, elle éclata franchement :

« Laisse tomber, merde ! »

Je laissai donc tomber. Et merde. En particulier, merde à Hay Lopez — Jesus Maria Lopez, pour l'état civil — qui n'était pas aussi beau que moi ou (je l'espérais) aussi bon que moi au lit ; seulement, il avait un gros avantage sur moi : Hay Lopez restait et moi je rentrais, et

apparemment Mitzi faisait des plans pour le lendemain.

« Tu sais que des fois t'es vraiment pénible, Tenny », se lamenta-t-elle. Le froncement était sérieux. Quand Mitzi fronçait les sourcils, on le savait. Même avant, quand la tempête en était encore à grossir à l'horizon, on pouvait apercevoir les nuages, deux minces traits verticaux au-dessus du nez, entre les lignes fines de ses sourcils. Ils signifiaient *Attention ! Avis de tempête !* Et alors, le regard des yeux bleus se glaçait et le premier éclair jaillissait...

Ou pas. Cette fois, pas d'éclair. « Tenny », fit-elle en se détendant quelque peu. « Cette loque m'a donné une idée. Tu ne crois pas qu'on pourrait l'intégrer dans notre réseau de renseignement anti-Vénos ? »

— Pourquoi se fatiguer ? » grommelai-je. Les Vénos n'ont tout bonnement pas assez de cervelle pour faire de bons espions. C'étaient des épaves. La moitié des dingues d'écolos qui émigraient sur Vénus allaient souhaiter n'être jamais venus durant les six premiers mois, et parmi eux, la moitié allait implorer leur rapatriement sur Terre. J'étais celui qui était chargé de leur dire qu'ils n'avaient pas à prier — mon titre principal à l'ambassade était celui d'Adjoint au Chef des Services consulaires. Mitzi était celle qui les ramassait un peu plus tard pour en faire ses agents. Son titre officiel était celui de Directrice associée des Relations culturelles mais les principales relations culturelles qu'elle entretenait avec les Vénos se résumaient à une bombe dans une consigne d'aéroport ou un incendie dans un entrepôt. Tôt ou tard, les Vénos allaient finir par découvrir qu'il était hors de question pour eux de défaire une planète de quarante milliards d'individus, si loin fût-elle dans l'espace. Alors, ils viendraient nous implorer à genoux pour réintégrer la fraternité de l'humanité prospère et civilisée. En attendant, c'était le boulot de Mitzi de les laisser se geler aux portes de la civilisation. Ou plus exactement — vu le trou infernal qu'était leur planète — de les y laisser mijoter à petit feu. Des espions ? On n'avait guère à s'inquiéter des espions vénos ! « ... Quoi ? » dis-je, réalisant soudain qu'elle continuait de me parler.

« Ils mijotent quelque chose, Tenny, disait-elle. La dernière fois que je suis allée à Port Kathy, on a fouillé ma chambre d'hôtel.

— Laisse tomber tout ça, fis-je, catégorique. Ecoute, plutôt. Qu'est-ce qu'on va faire du temps qui me reste ? »

Les deux rides au-dessus de son nez dansèrent un moment puis s'atténuèrent à nouveau. « Eh bien... qu'est-ce que t'avais en tête ? »

— Une petite balade. La navette est à la C.P.P. à présent, il va donc falloir que j'y monte pour l'échange de prisonniers — je pensais que t'aimerais m'accompagner...

— Aïe, Tenny, fit-elle l'air candide, tu as vraiment des idées

impossibles ! Qu'est-ce que j'irais bien faire là-bas ? » Il est vrai que la colonie pénitentiaire polaire n'était pas un haut lieu touristique sur Vénus — même si, Vénus étant ce qu'elle était, elle n'avait pas non plus grand-chose d'autre à proposer en matière d'attraction. « De toute façon, la prochaine étape de la navette est ici et j'ai du boulot jusque par-dessus la tête... Merci quand même, mais c'est non. » Elle hésita. « Malgré tout, c'est quand même bête que tu n'aies pas vu la vraie Vénus.

— La vraie Vénus ? » C'était mon tour de rigoler. La chaleur de la vraie Vénus vous ferait fondre vos plombages si jamais vous vous y exposiez — même à proximité des cités où les modifications climatiques ont été notables, la température est encore épouvantable et l'air un gaz empoisonné à l'extérieur des zones étanches. Vous voulez savoir à quoi ressemble la « vraie » Vénus ? Vous n'avez qu'à jeter un œil dans un haut fourneau d'antan, une fois qu'il est éteint mais encore trop chaud pour être touché.

« Je ne parle pas de terres arides, fit-elle rapidement. Qu'est-ce que tu dirais plutôt des collines de Russie ? Tu n'es jamais allé voir la sonde Venera et ce n'est qu'à une heure d'ici — je veux dire, au cas où on voudrait passer la journée ensemble...

— Super ! » Je pouvais imaginer d'autres moyens de passer la journée ensemble mais j'étais prêt à m'arrêter à n'importe quelle proposition. « Aujourd'hui ?

— Bon Dieu, non, Tenny, où as-tu la tête ? C'est leur Journée du Deuil planétaire. Toutes les aires de loisirs seront fermées.

— Alors, quand ? » fis-je, pressant, mais elle se contenta de hausser les épaules. Je n'avais pas envie de voir réapparaître les froncements de sourcils, aussi m'empressai-je de changer de sujet. « Qu'est-ce que tu comptes lui proposer ?

Elle parut surprise. « Qui ça ? Ah ! tu veux dire la renégate ? Le truc habituel, je suppose. Je vais lui extorquer cinq ans de service comme agent puis on la rapatriera — enfin, seulement si elle a fait du bon boulot.

— Peut-être que tu n'as pas besoin d'aller si loin. Je l'ai observée attentivement, et elle m'a l'air en bonne condition. Qu'est-ce que tu dirais de ne lui accorder de prime Conso qu'une fois le mois ? Une fois entrée dans le magasin et avec tous ces produits de marque de la bonne vieille Terre à portée de la main, elle fera tout ce que tu voudras. »

Mitzi finit son verre et le reposa sur le plateau, elle me lorgnait d'un drôle d'air. « Tenny », fit-elle, mi-rire, mi-hochement de tête, « je crois bien que tu vas me manquer. Tu sais à quoi je pense, parfois, par exemple lorsque je n'arrive pas à m'endormir tout de suite ? Je pense que peut-être, vu sous un certain angle, ce n'est peut-être pas

moralement si défendable de transformer des citoyens ordinaires en espions et en saboteurs...

— Hé ! là, attends voir une minute ! » la coupai-je. Il y a certaines choses qu'on ne dit pas, même pour plaisanter. Mais elle avait levé la main et poursuivait :

« Et puis, je te regarde et je vois que, vu sous un certain angle, comparée à toi, je suis pratiquement une sainte. A présent, tu sors d'ici et tu me laisses retourner à mon boulot, veux-tu ? »

Je partis donc, non sans me demander si j'avais gagné ou perdu à cette petite discussion. Mais au moins, on avait une espèce de rendez-vous ensemble et j'avais déjà une idée pour améliorer ça.

La Journée du Deuil planétaire était, parmi les jours fériés vénusiens, l'un des pires. C'était le jour anniversaire de la mort de cette vieille crapule de Mitchell Courtenay. Aussi, tout naturellement, le petit personnel vénos prenait-il son congé et je dus donc aller me chercher moi-même mon café-sub pour le monter au salon du premier. De là-haut, j'avais une bonne vue des « festivités » à l'extérieur de l'ambassade.

Le Vénos de base est un troglodyte, ce qui veut dire un homme des cavernes, ce qui veut dire également — tubes Hilsch ou pas — que les Vénos sont loin d'être en mesure d'évacuer tous les gaz délétères qui peuvent empuantir l'atmosphère. Je reconnais qu'en la matière ils ont fait des progrès. On peut toujours sortir en combinaison thermique et respirateur si on le désire, du moins dans les faubourgs des allés — personnellement, j'en éprouvais rarement l'envie. Mais même là, l'air est encore empoisonné. C'est pourquoi les Vénos avaient choisi les vallées les plus profondes, les plus escarpées sur la croûte fissurée de cette planète et les avaient recouvertes. Longue, étroite et sinueuse, telle était la cité vénusienne typique, un vrai « nid d'anguille » pour reprendre le terme de Mitzi. Mais la cité vénusienne typique n'avait guère de rapport avec une ville véritable, bien entendu. La plus grande de toutes abritait peut-être une malheureuse centaine de milliers d'habitants, et encore, lorsqu'elle était bourrée de touristes durant leur écœurante période de congés nationaux. Imaginez un peu ! Célébrer ce traître de Mitch Courtenay ! Bien entendu, les Vénos ne connaissent pas comme moi les dessous de sa biographie. Le père de ma mémé était Hamilton Harns, un premier vice-président de la Fowler Schocken Associates, l'agence même que Courtenay avait trahie et déshonorée. Quand j'étais petit, ma mémé aimait à raconter comment son père avait tout de suite repéré en Courtenay le fauteur de troubles — Courtenay l'avait même viré, en même temps qu'une poignée d'autres cadres loyaux et dévoués de la succursale de San Diego, afin de masquer ses propres turpitudes. Bien entendu, les

Vénos sont tellement cinglés que si je leur racontais ça, ils y verraient une victoire du droit et de la justice.

L'ambassade est située sur l'axe principal de la cité, le boulevard O'Shea, et, comme de juste en un pareil jour, les Vénos étaient fort occupés à pratiquer leur sport favori : la manifestation. Il y avait des calicots proclamant : *Plus de publicité !* et d'autres avec : *Terriens go home !* Le truc habituel. Je notai non sans amusement l'apparition de ma loque de ce matin : elle arracha une banderole à un type roux aux yeux verts et vint défiler en beuglant des slogans sous les fenêtres de l'ambassade. Pile comme prévu. La fièvre de la loque montait et quand elle retomberait, elle se retrouverait faible et sans résistance.

Le salon commença à se remplir de cadres supérieurs pour le briefing de onze heures, et l'un des premiers à arriver était mon compagnon de chambre et rival, Hay Lopez. Je sursautai et courus lui chercher son café-sub et il me lorgna avec soupçon. Hay et moi n'étions pas amis. Nous partagions une suite en duplex : j'avais la couchette supérieure. Nous avions de bonnes raisons de ne pas nous aimer mutuellement. Je pouvais imaginer ses sentiments, durant tous ces longs mois, à nous écouter Mitzi et moi, dans le lit du dessus. Je n'avais pas à faire de grands efforts d'imagination, à vrai dire, puisque j'avais eu depuis l'occasion d'apprécier l'effet des bruits venus du dessous.

Mais il y avait une façon de régler le cas de Hay Lopez car il avait une tache noire sur son dossier. Il avait plus ou moins merdoyé lorsqu'il débutait au poste de directeur des médias dans son agence. Aussi, tout naturellement l'avait-on envoyé en permission chez les militaires durant près d'un an, pour une mission dans une réserve, à charge d'amener les Eskimos de Port Barrow à des normes plus civilisées. J'ignorais au juste ce qu'il avait fait. Mais Hay ignorait que je l'ignorais et, par conséquent, un ou deux indices judicieusement révélés avaient suffi à le maintenir préoccupé. En tout cas, il courait partout, terrorisé, avide d'effacer cette tache ancienne, et travaillant plus dur que n'importe qui d'autre à l'ambassade. Ce qu'il ne voulait surtout pas, c'était se taper une nouvelle tournée au nord du cercle arctique ; après l'inlandsis et la toundra, il était le seul parmi nous à ne s'être jamais plaint du climat vénusien. « Hay, lui dis-je donc, je crois bien que le coin va me manquer quand je serai de retour à l'agence. »

Ce qui ne fit que redoubler sa méfiance car il savait pertinemment que c'était un mensonge. Ce qu'il ne savait pas, c'était pourquoi je le lui disais. « Tu nous manqueras aussi, Tenny, me mentit-il à son tour. T'as une idée de ton prochain poste ? »

C'était l'ouverture que j'attendais. « Je pensais demander une affectation au service du personnel, mentis-je. Je trouve que c'est

naturel, non ? Vu que la première chose qu'ils voudront, ce sera une mise à niveau des résultats, ici — au fait », fis-je, comme si ça me revenait soudain, « on est de la même agence ! Toi et moi et Mitzi. Eh ben, je vais en avoir à raconter sur vous deux ! C'est que vous êtes de vrais champions ! » Bien entendu, pour peu qu'il y réfléchisse un peu, Lopez s'apercevrait que le dernier poste que je demanderais serait au personnel vu que toute ma formation tournait autour des messages et de la production. Mais j'ai juste dit que Hay travaillait dur, je n'ai jamais dit qu'il était intelligent ; et avant même qu'il ait compris ce qui lui arrivait, j'avais obtenu sa promesse de me remplacer dans ma visite de la colonie pénitentiaire polaire — « pour être prêt à foncer, au cas où la mission lui reviendrait après mon départ ». Je le laissai perplexe et me joignis à une conversation sur les différents modèles de voitures que l'on avait eus sur Terre.

L'ambassade avait un effectif de cent quatre-vingts diplomates — les Vénos étaient toujours sur notre dos pour essayer de réduire ce chiffre de moitié mais l'ambassadeur repoussait leurs assauts. Il savait à quoi servaient ces soixante personnes supplémentaires — bien entendu. Et les Vénos également. J'étais peut-être le dix ou onzième dans la hiérarchie, tant à cause de mes tâches consulaires que de mon affectation annexe de chef de la section morale. Ce qui signifiait que c'était moi qui sélectionnais les pubs pour les circuits intérieurs de télévision et qui — bon — surveillais chez les cent sept autres l'apparition d'éventuels penchants écologistes. Cela ne me prenait toutefois pas un temps excessif. Notre équipe avait été triée sur le volet. Plus de la moitié d'entre nous étaient d'anciens des agences et même les consommateurs formaient un groupe respectable — pour des consommateurs. Si c'était possible, certains parmi les plus jeunes étaient même *trop* loyaux. On avait même eu à constater des incidents. Il y a encore quelques semaines, deux Marines de la garde, un peu trop chargés d'éclatête, s'étaient mis à balancer sur trois autochtones des annonces rétinienne avec leurs armes de poing. Les Vénos n'avaient pas trouvé ça drôle et nous avons été obligés de mettre aux arrêts les Marines en attendant leur extradition. Ils n'étaient pas là aujourd'hui, bien entendu ; le briefing de onze heures était exclusivement réservé aux deux douzaines de diplomates qui constituaient l'état-major. Je m'étais assuré de réserver une place près de moi pour Mitzi qui arriva en retard comme d'habitude ; à son entrée, elle jeta un œil à Hay Lopez, maussade près de la fenêtre, puis haussa les épaules et vint s'asseoir pour se joindre à notre conversation.

« B'jour, Mitzi », grommela le chef du protocole, juste en face de nous, puis il poursuivit : « J'ai eu une Vipère Soufflante, moi aussi,

mais pas question à la seule force des mains d'obtenir l'accélération qui...

— Vous pouvez, pour peu que vous y mettiez un peu de muscle, Roger, lui dis-je. Et puis, la moitié du temps, vous êtes coincé dans les embouteillages, pas vrai ? Alors, une seule main, c'est largement suffisant pour se propulser. Il vous en reste une de libre pour... je ne sais pas, faire des signes, ou autre chose.

— Faire des signes ? » fit-il en me dévisageant. Ça fait combien de temps que vous n'avez plus conduit, Mitch ? » Et la chef du service du code se pencha par-dessus Mitzi pour ajouter :

« Vous devriez essayer la Cobra, avec sa direction directe ultra-légère. Plus de pédales : vous n'avez qu'à poser les pieds sur la chaussée et pousser. Parlez-moi de reprises ! »

Roger lui lança un regard torve : « Ouais, et les freins, alors ? C'est un coup à se fracturer la jambe au premier freinage d'urgence. Non, pour moi, le pédalier et la transmission par chaîne, voilà le seul mode de propulsion valable... » Son expression changea. « Les voici », grommela-t-il et il se tourna pour faire front comme entraient les grosses légumes.

L'ambassadeur était un homme réellement imposant, spécialiste médias sur Terre, avec cette fameuse chevelure bouclée poivre et sel et ce visage bronzé, solide, plein d'humour. Il se trouvait qu'il n'était pas de notre agence — les plus grandes se relayaient pour désigner les dirigeants, et ce n'avait pas été le tour de la nôtre — mais je pouvais respecter en lui l'homme de l'art. Et il s'y entendait à diriger une réunion. Le premier à passer sur le gril était le chef de la section politique, encore une fois en proie à l'une de ces crises qui lui empoisonnaient la vie. « On a encore reçu une note des Vénos », dit-il en se tordant les mains. « C'est au sujet d'Hypérion. Ils prétendent que nous violons les droits de l'homme les plus élémentaires en ne laissant pas aux extracteurs de gaz la liberté de choix de leurs médias — vous savez ce que cela signifie. »

Nous le savions, et l'on entendit aussitôt des murmures : du genre « Quel culot ! » « Arrogance typique des Vénos ! » Les mineurs d'hélium-3 sur le satellite Hypérion ne représentaient que quelque cinq mille personnes, et, en tant que marché, personne ne les aurait jamais regrettés. Mais c'était une question de principe de leur assurer une fourniture correcte en publicités — une seule Vénus dans le système solaire, ça suffisait.

L'ambassadeur ne voulait rien entendre. « Rejetez la note », fit-il, glacial. « Ce n'est pas leurs oignons et pour commencer, vous n'auriez jamais dû les laisser vous la remettre, Howard.

— Mais comment pouvais-je savoir avant de l'avoir lue ? » gémit le chef de la section politique, et l'ambassadeur le gratifia de son

air « on-verra-ça-plus-tard » avant de retrouver son sourire.

« Comme vous le savez tous, reprit-il, le vaisseau terrestre est en orbite depuis dix jours maintenant, et devrait à tout moment nous expédier sa navette. J'ai pu entrer en contact avec le commandant et il y a de bonnes et de mauvaises nouvelles. Les bonnes, c'est qu'ils ont de la chouette marchandises pour nous — une troupe de danseuses folkloriques, Disco et Black Bottom : en tant qu'attachée culturelle, Mitzi, ce sera bien sûr à vous de les prendre en charge... Ils ont également dix tonnes métriques de marchandises — Surcafé, Poulgrain, les cassettes des dernières pubs, toutes les bonnes choses que vous attendiez tous ! » Murmures de satisfaction générale dans l'assistance. Je profitai de l'occasion pour saisir la main de Mitzi et elle ne la retira pas. L'ambassadeur poursuivit : « Voilà pour les bonnes nouvelles. Les mauvaises, c'est que, comme vous le savez tous, lorsque la navette décollera, elle emportera l'un des membres préférés de notre petite famille. Nous lui dirons au revoir de manière plus appropriée la veille de son départ mais, en attendant, Tennison Tarb, voueriez-vous vous lever, que nous puissions vous témoigner à quel point vous allez nous manquer ? »

Eh bien, si je m'y étais attendu. Ce fut l'un des grands moments de mon existence. Aucun applaudissement n'égale ceux de vos pairs, et ils me les accordèrent sans réserve — y compris Hay Lopez, même s'il fronçait les sourcils en même temps.

Je ne sais plus ce que j'ai dit mais lorsque ce fut terminé et que j'eus regagné mon siège, je découvris avec surprise que je n'avais pas besoin de chercher la main de Mitzi. Elle avait déjà pris la mienne.

Encore sous cet effet agréable, je me penchai pour lui murmurer à l'oreille, comptant lui annoncer que j'avais refilé à Hay la corvée de la colonie pénitentiaire polaire, si bien que nous avions toute la suite pour nous seuls cette nuit. Je n'eus pas l'occasion de le lui dire. Elle hocha la tête, souriante, parce que l'ambassadeur s'était débrouillé pour barboter en avant-première les nouvelles pubs dans la sacoche diplomatique et, bien entendu, nous préférions tous les regarder en silence.

Je ne devais jamais avoir l'occasion de le lui dire. Je restais assis, encore joyeusement abruti, le bras passé au-dessus de l'épaule de Mitzi, et je ne m'inquiétai même pas en voyant le regard de Hay braqué sur nous, l'air maussade et plein de ressentiment — jusqu'au moment où il se fraya un passage jusqu'à l'ambassadeur et se mit à lui chuchoter à l'oreille, sitôt les films terminés. Et ensuite, ce fut trop tard. Le fils de pute avait eu le temps de réfléchir. A peine la lumière était-elle revenue qu'il arrivait sur nous, tout sourire, ambiance copain, et je sus aussitôt qu'il allait dire : « Bon sang, Tenny Boy ! Vraiment pas de pot ! Impossible de faire cette tournée à la C.P.P. à ta place. Grande

réunion demain avec l'ambassadeur — je sais que tu comprendras — c'est pas un truc sympa à te faire pour tes derniers jours ici mais... »

Je n'écoutai pas le reste. Il avait raison. Ce n'était pas un truc sympa à me faire, et je comprenais. Je le compris fort bien cette nuit-là, tandis que j'essayais vainement de caler la tête sur le dossier de l'inconfortable couchette du supersonique pour la colonie pénitentiaire polaire. Ça m'aurait été bien plus facile si je n'avais pas été aussi lugubrement sûr de l'endroit où Hay Lopez était en ce moment même en train de caler la sienne.

II

A huit heures le lendemain matin, j'étais assis dans la salle de conférences de la prison en face du bureaucrate chargé du contrôle des passeports et de l'immigration. « Sympa de vous revoir, Tarb, me fit-il sans sourire.

— Toujours un plaisir de vous rencontrer, Harriman », répondis-je, pas plus sincère que lui. Nous nous retrouvions l'un en face de l'autre deux ou trois fois l'an, chaque fois qu'un vaisseau cellulaire arrivait de la Terre, et nous savions l'un et l'autre que ça n'annonçait rien de sympa ni de plaisant.

La colonie pénitentiaire polaire n'était pas vraiment « polaire » au sens propre, même si elle se situait dans les monts Akna, à la latitude approximative du cercle arctique, si Vénus en avait possédé un. Naturellement, la région n'avait rien d'arctique. Il n'y faisait même pas vraiment moins chaud que sur le reste de la planète mais je suppose que les premiers vaisseaux d'exploration de l'agence l'avaient cru. Sinon, pourquoi revendiquer certains terrains parmi les moins désirables de la planète ? C'était une propriété terrienne, précairement établie avant que les colons vénos ne soient devenus assez forts pour y faire quoi que ce soit, et conservée par la force de l'habitude, à l'instar des enclaves étrangères à Shanghai avant la révolte des Boxers. Pour l'instant, nous étions en territoire vénos, dans l'un des rares bâtiments de surface, à la lisière de la C.P.P. proprement dite. Les Vénos avaient des toits rigides au-dessus de leurs vallées. Les prisonniers — les *greks*, comme nous les appelions — avaient des cavernes. Toute la colonie pénitentiaire polaire s'étendait juste sous notre fenêtre mais nous ne pouvions pas la voir. Ici aussi, la roche vénusienne desséchée était facile à creuser, on avait creusé la prison.

« Je dois vous signaler, Tarb », me dit-il avec le sourire, mais le ton était menaçant, « que j'ai eu droit à quelques critiques depuis notre dernière rencontre. On m'a trouvé trop souple. Je ne crois pas que je

puisse être aussi accommodant cette fois-ci. »

Je réagis instantanément au stratagème : « Marrant que vous deviez me dire ça, Harriman, parce qu'on m'a fait justement la même remarque. L'ambassadeur était furieux que je vous aie laissé prendre ces deux délinquants au crédit. »

En vérité, l'ambassadeur n'avait pas dit un mot mais les patrons d'Harriman non plus. Il opina, admettant le match nul à l'issue de la première reprise, et se mit à faire défiler les dossiers.

Harriman était dur au marchandage, et sournois. Moi aussi. Nous savions l'un et l'autre que l'adversaire était là pour marquer des points, dans une lutte *mano a mano*, la seule différence étant que les meilleures victoires étaient lorsque le gars d'en face était incapable de savoir ce qu'il avait perdu. La Terre avait vidé ses geôles pour nous refiler le fond de sa lie. Assassins, violeurs, fraudeurs à la carte de crédit, pyromanes, constituaient le meilleur du lot. Ou le pire, ça dépendait du point de vue. Le petit agresseur occasionnel ne nous intéressait pas, par exemple — on n'avait pas envie de perdre de l'argent à le nourrir ni de se fatiguer à le remettre dans le droit chemin. Et les Vénos n'en avaient pas plus envie que nous. Ce qu'ils recherchaient dans chaque contingent de prisonniers c'étaient les pires des traîtres. Les écologistes. Les criminels pour rupture de contrat. Les fanatiques antipublicitaires, le genre à lacérer les affiches et court-circuiter les hologrammes. Ils voulaient en faire des citoyens vénusiens à part entière. Mais nous n'avions pas envie de les leur lâcher. C'était le genre de spécimens qu'on passait au cramage de cerveau — on le faisait encore parfois — et s'ils avaient assez de veine pour s'en tirer avec cinq ou dix ans de C.P.P. par la grâce de quelque juge au cœur d'artichaut, nous considérions qu'ils les méritaient amplement. Ces individus avaient bien gagné leur peine ! Les libérer parmi la population vénusienne ne constituait plus un châtiment du tout. En pratique, cela se résumait à du maquignonnage. De part et d'autre, on cédait un peu, on prenait un peu ; tout l'art du marchandage consistait à « céder » à contrecœur au type d'en face ce que l'on était en vérité fort anxieux de lui voir prendre.

Je pianotai sous l'écran pour placer le curseur sur les six premiers noms. « Moskowicz, McCastry, Bliven, la famille Farnell — je suppose qu'ils vous intéressent, ceux-là, mais vous ne pourrez pas les avoir avant qu'ils aient fait au moins six mois de temps local.

— Trois mois », marchanda-t-il. Toute la famille était classé ECOCOS — Convaincus d'Ecologie — le genre même de désaxés que les Vénos accueillaient dans leur population.

Je répondis fermement : « Six mois et je devrais même vous les garder au frais pour un an. Sur Terre, ce sont les pires des criminels et ils ont besoin d'une bonne leçon. »

Il haussa les épaules, avec mépris. « Et le prisonnier suivant, Hamid ?

— Le pire du lot, déclarai-je. Pas question de vous le laisser, celui-là. Condamné pour vol de carte de crédit et, en prime, écolo pour faire bonne mesure. »

Il se crispa à cette épithète mais inspecta néanmoins la sortie d'imprimante. « Hamid n'a pas été condamné pour... hum... écologisme, crut-il devoir remarquer.

— Eh bien, non. Nous n'avons pu lui soutirer de confession. » Je lui souris en confiance, entre responsables du maintien de l'ordre, n'est-ce pas... « Nous n'avions pas non plus de témoin direct, parce que d'après ce que j'ai compris, toute sa cellule s'était fait ramasser et liquider quelque temps auparavant et qu'il n'a jamais été capable de rétablir un contact. Oh ! et certains indices tendraient à indiquer que " Hamid " n'est pas son vrai nom — les techniciens pensent que son tatouage de Sécurité sociale a été falsifié.

— Vous ne l'avez quand même pas poursuivi pour ça, remarqua Harriman, pensif.

— Certes. C'était inutile. Tout comme d'insister sur l'écologisme — le vol de carte de crédit suffisait largement à le coincer. Bon », fis-je, en le pressant, « et que diriez-vous de ces trois-là ? Ce sont tous des simulateurs poursuivis par la Sécurité sociale, un délit pas bien grave — je pourrais vous les faire remettre sur-le-champ si vous voulez les prendre... »

S'il est une chose que les Vénos détestent, c'est bien d'être mis en situation où leurs « idéaux » leur disent une chose et leur sens commun une autre. Il rougit et bafouilla. En théorie, les fraudeurs de la Sécurité sociale étaient les candidats idéaux à la naturalisation vénusienne. Mais ils étaient également *âgés* et constituaient par conséquent un poids mort dans ce qui reste encore, après tout, une société de pionniers passablement rude. Cela lui fit aussitôt oublier Hamid, ce qui était précisément le but que je recherchais.

Quatre heures plus tard, nous étions arrivés au bas de la liste. Je lui avais proposé quatorze greks, six immédiatement, les autres dans l'affaire de quelques mois. Il en avait refusé deux et j'étais de mon côté resté fermement accroché à une vingtaine d'autres. Nous n'avions toujours pas tranché le cas de Hamid. Il consulta ses notes. « J'ai reçu instruction de vous informer que mon gouvernement n'est pas satisfait de votre application du protocole de 53. Aux termes de cet accord, nous avons le droit d'inspecter cette prison au moins une fois l'an.

— Et réciproquement », rectifiai-je. Je connaissais le protocole par cœur ; chaque puissance avait convenu, dans un grand étalage de générosité, de laisser l'autre inspecter l'ensemble de ses

établissements pénitentiaires, de correction ou de réhabilitation, aux fins d'en vérifier la conformité aux normes humanitaires. Pas de veine ! Leur « centre de recyclage » Xeng Wangbo était situé au beau milieu de l'Anti-Oasis équatoriale, et pas un seul dip n'avait encore eu le droit d'en approcher. Bien entendu, ce que nous faisons à l'intérieur de la C.P.P. ne les regardait pas non plus. La loi vénos soulignait que chaque grek devait disposer de sa couchette personnelle et d'un espace minimal de zéro virgule soixante-huit mètres cubes. Ce n'était plus un châtiment ! Il y avait quantité de bons consommateurs respectueux des ventes qui ne voyaient jamais tant d'espace de leur vie. Il était toutefois inutile de discuter là-dessus. Les inspecteurs de l'urbanisme vénos avaient exigé une telle surface construite mais, sitôt la prison terminée, le personnel pénitentiaire s'était empressé de fermer deux ou trois pavillons pour entasser tout le monde dans l'espace restant.

« C'est une simple question de dignité humaine », fit-il, coupant. Je ne pris pas la peine de répondre, me contentant de rire de lui en silence — Je n'avais pas besoin d'évoquer Xeng Wangbo. « D'accord », grogna-t-il enfin, « alors, qu'avez-vous à dire des annonces commerciales ? Plusieurs libérés sur parole ont témoigné que vous contreveniez à la loi ! »

Je soupirai. Toujours le même vieil argument. Je répondis : « Aux termes de la section 6-C du protocole, une annonce commerciale est définie comme " une offre tentante de biens ou de services ". Il n'y a pas d'offre, n'est-ce pas ? Je veux dire, on ne peut pas *offrir* des articles lorsqu'ils ne sont pas disponibles et les greks ne peuvent en aucun cas en disposer. Cela fait d'ailleurs partie de leur châtiment. » Le reste du châtiment, certes, était de se voir continuellement bombardés de publicités pour des articles qu'ils ne pouvaient avoir. Mais ça non plus, ça ne le regardait pas.

La lueur fugitive dans le regard d'Harriman m'avertit que j'étais tombé dans un piège. Je m'empressai de faire machine arrière : « Bien sûr, il y a des exceptions de nature si triviale qu'elles ne méritent pas d'être citées...

— Des exceptions », fit-il avec allégresse. « Oui, Tarb, il y a des exceptions, ça d'accord. Nous avons les dépositions de pas moins de huit libérés sur parole établissant que des prisonniers ont été poussés par des annonces commerciales à écrire à leur famille et amis restés sur Terre pour leur demander certains articles mentionnés dans les publicités ! En particulier, nous avons la preuve que du Surcafé, des Craque-sels, du Mokie-Koke et des Nic-copine gums de la marque Starrzelius ont été glissés pour cette raison dans des colis de la Croix-Rouge... »

C'était parti. J'abandonnai tout espoir d'attraper le vol du retour

ce soir-là, car je savais fort bien que la discussion allait s'éterniser bien après minuit.

Nous nous retrouvâmes donc lancés dans la consultation d'un grand nombre de « notes explicatives », « prises de positions officielles » et autres « rectificatifs sans préjudice d'enquête ultérieure ». Je savais qu'il n'était pas sérieux. Il essayait simplement d'assurer sa position pour mieux marchander ce qui l'intéressait réellement. Mais il n'en discuta pas moins avec ténacité, jusqu'à ce que je lui propose d'annuler purement et simplement l'envoi aux greks de colis par la Croix-Rouge si ça pouvait le rendre heureux. Eh bien, à l'évidence, ce n'était pas ce qu'il voulait, aussi lui proposai-je un marché. Il laissait tomber la question des publicités en échange d'une commutation de peine anticipée pour certains de ses greks chéris.

On topa là, avec des peines symboliques de dix jours pour Moskowicz, McCastry, Bliven, la famille Farnell... et Hamid. Comme je l'avais prévu depuis le début.

Harriman devint tout sourire et tout hospitalité une fois que je lui eus accordé ce qu'il désirait — ou croyait désirer. Il insista pour que je passe la nuit dans son pied-à-terre de la cité polaire. Je dormis mal, ayant refusé de partager avec lui un (ou plusieurs) coups de l'étrier — je ne tenais absolument pas à risquer de laisser échapper des informations qu'il n'avait pas à savoir. Et puis, toute la nuit, je passai mon temps à me réveiller en proie à cette paniquante sensation d'agoraphobie qui vous saisit lorsque vous vous trouvez dans un endroit trop vaste. Ces cinglés de Vénos ! ils devaient se battre pour récupérer le moindre mètre cube d'espace habitable et pourtant Harriman disposait de *trois pièces entières* à lui tout seul ! Et dans un appartement qu'il n'occupait pas plus de dix nuits par an ! Tant et si bien que j'étais tôt levé le lendemain et que, dès six heures, je faisais la queue au comptoir d'embarquement de l'aéroport. Devant moi, il y avait un ado vénos qui arborait l'un de ces maillots « patriotiques » portant *Mercs go home* ! sur le devant et Plus de P*BL*C*T* dans le dos — comme si le mot « publicité » était un terme obscène. Ne voulant pas lui donner la satisfaction de le regarder, je préfèrai lui tourner le dos. Derrière moi, se trouvait une femme noire, mince, petite, qui me semblait vaguement familière. « Bonjour, monsieur Tarb », me fit-elle avec une relative amabilité et il se trouva que je la connaissais effectivement — c'était une inspectrice des services d'incendie ou de je ne sais trop quoi au bercail. Elle avait déjà fait plusieurs fois le tour de l'ambassade, à l'affût d'éventuelles infractions.

Il se trouva également que nous étions voisins dans la cabine. J'avais automatiquement supposé qu'elle était une espionne vénos — tous les autochtones qui pénétraient dans l'ambassade sous un

prétexte ou un autre, nous le savions, étaient susceptibles de fournir des rapports sur ce qu'ils avaient vu. Mais elle se montra étonnamment ouverte et amicale. Pas du tout la Vénos hystérique habituelle. Pas un mot de politique. Le sujet dont on parla m'intéressait bien plus : Mitzi. Elle nous avait vus tous les deux à l'ambassade et supposait que nous étions amants — à juste titre à l'époque ! — et elle ne tarissait pas d'éloges sur Mitzi. Si belle. Si intelligente. Si pleine d'allant.

J'avais escompté mettre à profit le vol de retour pour dormir mais la conversation était si agréable que je passai tout mon temps à papoter. Au moment où nous nous posions, j'en étais à lui confier mes espoirs et mes rêves. Comment j'étais personnellement obligé de regagner la Terre. Combien je souhaitais que Mitzi pût avoir comme moi un poste tournant et combien elle était au contraire décidée à rester. Combien je rêvais d'une relation de longue durée — voire, qui sait, du mariage. Un chez-soi dans le Grand New York, peut-être du côté de l'arpent de réserve forestière de Milford... peut-être un gosse ou deux... C'était drôle. Plus je parlais, plus cela semblait la rendre triste et pensive.

Mais j'étais moi-même assez triste également, car je n'arrivais pas à croire qu'aucun de ces rêves pût jamais se réaliser.

III

Mais les choses commencèrent à se présenter sous un jour étonnamment meilleur dès que j'eus réintégré l'ambassade. D'abord, je rencontrai Hay Lopez qui sortait des toilettes — qui sortait plutôt de la planque à Mitzi, j'en étais sûr. Mais il ne dit mot, se contentant de grommeler comme nous nous croisions. L'expression qu'il arborait, irritée et maussade, était exactement celle que j'avais espéré lui trouver.

Et lorsque je tirai la chasse derrière moi pour accéder au P.C. de guerre, l'expression que je lus sur les traits de Mitzi ne valait guère mieux. Elle était en train d'entrer lugubrement des données dans ses dossiers, énervée et gênée. Quoi qu'il ait pu se produire entre eux durant mes deux nuits d'absence, ça n'avait rien d'une idylle. « Je leur ai refillé Hamid », rapportai-je fièrement en me penchant pour l'embrasser. Pas de problème ! Pas d'enthousiasme non plus, mais elle me rendit néanmoins mon baiser. Tièdement.

« J'étais sûre que tu y arriverais, Tenny », soupira-t-elle, et les rides de son front commencèrent à s'atténuer ; elles n'étaient pas dirigées contre moi. « Quand pourra-t-il se présenter au rapport ?

— Eh bien, je ne lui ai pas vraiment parlé, bien entendu. Mais il est libérable sous dix jours. Je dirais, d'ici deux semaines, une fois sorti. »

Elle avait l'air franchement ravi. Elle nota pour elle quelque chose puis repoussa sa chaise et son regard se perdit dans le vide. « Deux semaines, fit-elle, songeuse. J'aurais bien voulu qu'on l'ait pour le Jour du Deuil national — il aurait pu entendre quantité de trucs dans cette foule. En attendant, il se mijote encore quelque chose — ils vont avoir une de leurs élections le mois prochain, ça promet toutes sortes de réunions politiques... »

Je lui posai un doigt sur la bouche. « Ce qui se mijote, lui dis-je, et c'est demain soir, c'est ma soirée d'adieux. Voudras-tu être ma cavalière ? »

Elle m'offrit un vrai sourire. « Pour ton grand soir ? Bien sûre que oui.

— Et peut-être prendre un jour de congé demain, qu'on puisse faire quelque chose ensemble ? »

Retour d'une ombre de rides sur son front. « Eh bien, je suis vraiment affreusement surchargée en ce moment, Tenn... »

Je risquai le coup : « Mais pas avec Hay Lopez, pas vrai ? »

Creusement des rides. « Ça risque pas, tiens ! » siffla-t-elle sur un ton dangereux. « *Personne* ne pourrait me traiter comme il veut me traiter — il me croit sa propriété ! »

Je gardai un visage affable et compatissant mais intérieurement, je bichais comme un pou. « Alors, et pour demain ? »

— Eh bien, pourquoi pas ? Peut-être qu'on... je ne sais pas... qu'on pourra aller voir tes montagnes russes... peut-être. Enfin, faire quelque chose, en tout cas. » Elle se pencha en avant pour me faire une bise sur la joue. « Si je dois prendre ma journée de demain, je vais avoir une rude journée aujourd'hui, Tenny, alors... tu peux dégager, veux-tu ? » Mais elle l'avait dit gentiment.

A ma grande surprise, elle était sérieuse quand elle évoquait une visite à l'antique sonde russe Venera. Je me pliai à son désir. Je suppose, en un sens, qu'il m'aurait manqué quelque chose si j'avais quitté Vénus sans avoir jeté un coup d'œil à l'une de ses plus fameuses reliques artificielles. Nous sortîmes de l'ambassade, tôt le matin, pour gagner en électrotaxi la station de tram avant que les rues soient vraiment bondées.

Autour de leurs principales cités, les Vénos sont parvenus à faire croître un peu d'herbe, quelques plantes et même des espèces de trucs épineux qu'ils s'obstinent à baptiser arbres — bien entendu, tous ces végétaux sont plus ou moins le fruit de manipulations génétiques mais ils offrent en attendant ici et là quelques taches de

verdure. Les collines de Russie, en revanche, n'avaient pas été du tout modifiées. A dessein.

Vous voulez savoir le genre de tordus que sont les Vénos ? Très bien, laissez-moi vous conter alors une simple anecdote. Voyez-vous, ils se sont retrouvés avec cette immense planète — une masse continentale cinq fois grande comme tous les continents de la Terre réunis, parce que Vénus n'a pas encore d'océans. Bon. De manière à en faire quelque chose de décent, ils se cassent le cul depuis quarante ans et plus à essayer d'y faire pousser de la verdure. Mais c'est bougrement difficile, à cause du genre de planète qu'est Vénus. Les plantes y ont la vie dure. Primo, il n'y a pas assez de lumière ; secundo, il n'y a pratiquement pas d'eau du tout ; et tertio, il fait beaucoup trop chaud. Aussi, pour y faire pousser quoi que ce soit, cela exige toutes sortes d'astuces technologiques et des efforts énormes. D'abord ils ont dû ouvrir à la bombe atomique certaines failles tectoniques pour réveiller des volcans — afin d'amener à la surface, sous forme de vapeur, l'eau qui pouvait se trouver piégée dans le noyau (d'après eux, c'est d'ailleurs ainsi que la Terre a eu son eau, il y a des milliards d'années). En second lieu, il leur a fallu recouvrir les volcans pour récupérer ladite vapeur d'eau. En trois, ils ont dû trouver une source assez froide pour condenser cette vapeur sous forme de liquide ; c'est la partie froide des tubes Hilsch — vous pouvez les apercevoir partout sur Vénus, au sommet des montagnes, de grands trucs qui ressemblent à des piccolos à un trou, l'extrémité chaude de l'échangeur crachant les gaz brûlants dans la haute atmosphère pour qu'ils aillent se perdre dans l'espace, tandis que la froide fournit la climatisation des cités, le processus fournissant un peu d'électricité au passage. Quatrième étape, il leur a fallu acheminer ces filets d'eau jusque sur les lieux des plantations, et ce transport devait s'effectuer sous terre, faute de quoi l'eau se serait vaporisée de nouveau au bout de trois mètres. Et cinquième point, ils ont été obligés de créer des plantes spéciales, issues de manipulations génétiques spécifiques, qui soient capables de faire monter cette eau dans leurs tiges et leurs feuilles avant qu'elle s'évapore — qu'ils soient parvenus à réaliser l'un ou l'autre point de ce plan tient du miracle, surtout si l'on considère qu'ils n'ont pas des quantités de main-d'œuvre à distraire pour de grands projets. Il n'y a en tout et pour tout que huit cent mille Vénos.

Et pourtant — et c'est là le plus drôle — si vous prenez le tram pour les collines de Russie, la première chose que vous apercevrez en entrant dans le parc, c'est des équipes de six hommes occupés vingt-quatre heures sur vingt-quatre à escalader ces affreux escarpements avec sur le dos cinquante kilos d'herbicide pour ratiboiser le moindre bout de verdure en vue !

Dingue ? Bien sûr que c'est dingue. C'est la folie écologiste poussée jusqu'à sa démente conclusion : les écolos veulent maintenir le site de Vénos dans l'état exact où il se trouvait lorsque la sonde s'y est posée. Mais cette démente n'a rien de vraiment surprenant : « Si les Vénos n'étaient pas cinglés, ils seraient déjà restés sur Terre, pour commencer », dis-je à Mitzi tandis que cahotait notre tram. « Regarde-moi un peu les taudis où ils vivent ! » Nous étions en train de traverser des faubourgs recouverts. C'était censé être des zones résidentielles huppées, et pourtant on n'y voyait que broussailles étiques et logements de plastique pressé ; ils n'avaient même pas de gazon synthétique !

Je m'aperçus que je parlais peut-être un petit peu trop fort. Les autres passagers, tous des Vénos, se tournaient pour me dévisager. Sale affaire. Les vénos sont presque tous d'une taille démesurée — plus grands même que Mitzi, en général — et ils semblent se glorifier de leur teint de cachet d'aspirine. Bien sûr, ils n'ont jamais de soleil. Mais ils pourraient comme nous utiliser des lampes à ultra-violets ; on le fait tous — même Mitzi, qui n'a pourtant pas besoin de bronzage pour avoir cette peau veloutée au teint cuivré.

« Gaffe à ce que tu dis », chuchota nerveusement Mitzi. Toute la famille de Vénos juste devant nous — papa, maman et quatre (oui, je dis bien *quatre* !) gosses — avait à demi tourné la tête pour nous regarder et leur expression n'avait rien d'amical. Les Vénos ne nous aiment pas trop. Ils nous prennent tous pour des bêcheurs qui cherchent à les avaler. C'est risible, vu qu'ils n'ont chez eux pas grand-chose qui vaille la peine d'être avalé. Et si nous marquons un quelconque intérêt pour leurs affaires, c'est à l'évidence pour leur propre bien — ils ne sont tout bonnement pas assez intelligents pour s'en rendre compte.

Par chance, nous venions de pénétrer dans le tunnel qui franchit l'anneau de pics entourant les collines de Russie. Tout le monde s'apprêta à descendre. Alors que j'allais me lever, Mitzi me poussa discrètement du coude et j'aperçus un Vénos d'une taille démesurée, un rouquin aux yeux verts, avec cet affreux teint cadavéreux, qui me regardait d'un sale œil. Je compris l'avertissement de Mitzi. Je gratifiai le Vénos de mon plus agréable sourire du genre pardonnez-moi-mes-gaffes et me glissai devant lui pour sortir. Tandis que je m'arrêtais pour acheter un dépliant touristique, Mitzi faisait le guet derrière moi, gardant à l'œil l'homme à tête en feu tricolore. « Regarde un peu ça », dis-je en ouvrant le guide, mais Mitzi n'écoutait pas.

« Tu sais quoi, dit-elle, je crois bien que je l'ai déjà vu. Avant-hier. Durant la manifestation.

— Allons donc, Mitzi ! Il y avait au moins cinq cents Vénos ! » Et

il y en avait peut-être même plus, j'aurais même juré sur le coup que la moitié de la population de Vénus défilait en silence autour de notre ambassade en brandissant ces pancartes ineptes — « Plus de publicité ! » et « Gardez vos saloperies pour vous ! » Ce n'était pas tant leur défilé en soi qui me chagrinait que le pathétique amateurisme de leurs concepteurs de slogans ! « Ils sont dingues », remarquai-je — raccourci complexe qui ne signifiait pas « dingues » de croire qu'on pût employer contre eux nos techniques publicitaires, mais bien « dingues » de s'en formaliser — comme s'il y avait la moindre possibilité qu'à la première occasion, on n'en profitât pas.

Je voulais également dire *dingue* dans le contexte spécifique d'une totale incompétence en matière de rédaction publicitaire et c'était précisément ce que je voulais montrer à Mitzi. Je parcourus du regard le terminus du tram — une autre voiture était en train de se diriger avec fracas vers la bretelle de retour avant de redescendre sur Port Kathy. Pas un Vénos à portée d'oreille. « Jette un œil là-dessus », lui dis-je en ouvrant le guide à la page marquée *Equipements — Nourriture et Boisson*. On y lisait :

Si pour une raison quelconque vous ne tenez pas à apporter vos propres rafraîchissements lors de la visite des collines de Russie, certains produits tels que hamburgers, hot-dogs et sandwiches au soya sont disponibles au café *Venera*. Ils ont subi l'inspection du service de santé planétaire, mais leur qualité se révèle médiocre. On pourra également s'y procurer de la bière et d'autres boissons à des tarifs quasiment double de ceux pratiqués en ville.

« Pathétique, non ? » grommelai-je.

Elle me répondit, absente : « Eh bien, au moins ils sont honnêtes. »

Je haussai les sourcils. Qu'est-ce que l'honnêteté avait à voir avec la promotion du produit ? Et ce coin était un rêve de concepteur publicitaire ! Ils avaient une clientèle captive, et d'un. Ils avaient un thème rédactionnel tout prêt auquel se raccrocher, et de deux. Ils avaient des clients d'humeur vacancière, prêts à acheter tout ce qui était à vendre, et de trois — et sans doute le plus important ! Bref, tout ce qu'ils avaient à faire, c'était de rebaptiser leurs hot-dogs « Véritables saucisses d'Odessa » et leurs hamburgers « Komsomol burgers » pour fournir au consommateur l'excuse qu'il attendait pour acheter — et au lieu de cela, ils ne faisaient rien qu'à l'en dissuader ! Car le consommateur n'escompte absolument pas trouver ce que la publicité lui a promis. Ce qu'il désire, c'est simplement jouir de cet infime moment d'espoir avant que le matelas « Hyper-Doux-Multi-

Spires » ne lui colle un ressort dans les fesses ou que l' « Elixir de Fruits-Tropicaux-Dorés 100 % Frais-et-Naturel » ne révèle son arrière-goût de goudron. « Eh bien, fis-je, maintenant qu'on est venu jusqu'ici, autant aller jeter un coup d'œil à cette putain de sonde spatiale. »

Pour commencer, Vénus était une vraie poubelle de planète. L'air était empoisonné, et il y en avait trop, d'où une pression terrifiante. La chaleur vous bouillait tout ce qu'il y avait à bouillir. Il n'y poussait rien qui valût la peine d'être cité lorsque atterrit le premier vaisseau terrien et cinquante années de colonisation humaine n'avaient pas amélioré la situation : c'était tout juste un poil moins abominable. Les tentatives des Vénos pour faire de l'atmosphère quelque chose d'humainement respirable n'avaient pas encore totalement abouti mais les progrès étaient suffisants pour que vous puissiez aujourd'hui vous balader dans certains secteurs sans avoir besoin d'une combinaison pressurisée... même s'il restait toutefois nécessaire de se trimbaler avec une bonbonne d'air sur le dos, vu l'extrême rareté de l'oxygène.

Ce secteur qu'ils baptisaient « Parc planétaire de Venera et des collines de Russie » — c'est du moins ce qu'annonçait l'arrêt de tram — n'était pas franchement pire que le reste du pays, même si les écolos vénos se félicitaient bruyamment d'avoir su « en préserver intacte la nature sauvage ». Je contemplai le paysage derrière la fenêtre sans éprouver spécialement l'envie d'y aller voir de plus près.

« Allons-y, Tenn, me pressa Mitzi.

— T'es vraiment sûre que tu veux faire ça ? » C'était déjà l'horreur dans la station de tram, avec le fracas des voitures et les braillements des gosses. Mais sortir signifiait une horreur d'un ordre considérablement plus élevé. Il allait falloir se charger de bonbonnes et biberonner l'air avec un tube fourré dans la bouche, le tout dans une chaleur pire que celle des étuves où semblaient apparemment se complaire et prospérer les Vénos. « Peut-être qu'on devrait manger d'abord un morceau », suggérai-je en lorgnant la buvette. Sous la mention « Aujourd'hui, le chef vous conseille : », quelqu'un avait inscrit à la craie : « Evitez les œufs brouillés. »

« Oh ! allez, Tenn ! Tu n'arrêtes pas de me répéter que tu détestes la cuisine vénos. Je vais nous chercher une paire de respirateurs. »

Quand vous n'avez pas le choix, allez-y — c'est la devise des Tarb. Elle a fort bien profité à ma famille, puisque nous sommes dans la profession publicitaire depuis le bon vieux temps de Madison Avenue et du sonal Pepsi-Cola. Je m'accrochai donc cette putain de bonbonne dans le dos, me fourrai donc ce putain de tube dans la bouche et, marmonnant autour de mon embout, lançai : « Direction la

vallée de la Mort, en avant ! »

Ça ne fit pas rire Mitzi. Elle était dans une sorte de déprime, depuis ce matin, je le sentais — je supposais que c'était à cause de mon départ. Je lui donnai quand même une tape dans le dos et nous partîmes, en titubant, sur le sentier qui menait à Venera.

La sonde spatiale Venera est un amas de métal rouillé, à peu près de la taille d'un péditaxi, hérissé de paraboles et d'appendices pointus. Elle n'a pas très bonne mine. Jadis, elle avait trôné au sommet d'une fusée, parmi les neiges de Tyuratam, avant de s'élancer à travers cent soixante millions de kilomètres d'espace pour venir déchirer l'air torride de Vénus. Ç'avait dû être un sacré spectacle, même s'il n'y avait eu bien sûr pas un chat pour l'admirer. Après tous ces efforts et cette dépense considérable, la sonde avait eu une durée de vie effective de deux heures. Ce qui avait été suffisant pour retransmettre par radio quelques mesures de température et de pression, ainsi que deux ou trois images floues et déformées des rochers sur lesquels elle s'était posée. Telle avait été toute sa carrière. Puis les gaz empoisonnés s'étaient infiltrés à l'intérieur pour bousiller tous les circuits, gadgets et bidules qu'elle contenait. Je suppose, évidemment, que vous allez me dire que cette Venera-là constituait une belle réussite pour cette antique époque prétechnologique. Ces objectifs photographiques ternis avaient quand même fourni à l'œil humain le premier aperçu de la surface de Vénus, et lorsque les Vénos étaient tombés dessus, lors de leurs premiers mois de colonisation, on aurait pu s'attendre qu'ils célèbrent l'événement comme un triomphe, non ? Eh bien, pas du tout. La raison pour laquelle les Vénos faisaient tout un foin autour de ce tas de ferraille n'était qu'un témoignage supplémentaire de leur bizarrerie. Voyez-vous, à cette époque, les Russes étaient ce qu'on appelait des Soviétiques. Je ne suis pas vraiment certain de ce qu'étaient au juste les Soviétiques — je les ai toujours confondus avec les scientologues et les gibelins — mais ce que je sais, c'est qu'ils ne croyaient pas — tenez-vous bien ! — ils ne croyaient pas au *profit* ! Tout juste. Au profit. Ils ne croyaient pas que les gens puissent gagner de l'argent avec des produits. Et quant à la servante principale du profit, la publicité, eh bien, ils n'en avaient même pas ! Je sais que ça peut paraître étrange, et quand je suivais les cours d'histoire (premier cycle) à la fac, au début je n'avais pas voulu y croire et j'ai donc vérifié. Eh bien, c'était parfaitement exact. A part quelques trucs dérisoires comme des placards lumineux pour vanter la production d'acier et des spots télévisés pour implorer la main-d'œuvre ouvrière de ne pas se saouler pendant les heures de travail, la publicité n'existait tout simplement pas. Mais c'était presque pareil aujourd'hui, avec les Vénos, et voilà pourquoi ils avaient fait de ces deux tonnes de ferraille une relique. La

grosse différence toutefois entre les Vénos et les Russes est qu'au bout d'un moment, les Russes ont fini par évoluer et rejoindre la libre confraternité des amateurs de profit tandis que les Vénos faisaient de leur mieux pour aller dans la direction opposée.

Après une demi-heure de grimpette autour de Venera, j'en avais amplement fait le tour. Le coin était bourré de touristes vénos, et je peux rapidement me lasser de respirer à travers une paille. Aussi, alors que Mitzi était penchée pour essayer de déchiffrer à voix basse l'inscription en cyrillique gravée sur la plaque, je tendis la main vers le purgeur de ma bouteille d'oxygène et donnai un léger tour de vanne. Il émit un petit couinement au moment où le gaz s'échappait mais je m'arrangeai pour avoir une quinte de toux à ce moment et, de toute façon, le hurlement des tubes Hilsch sur les collines tout autour de nous noyait la plupart des bruits. Puis, je lui donnai un coup de coude.

« Eh, bon sang de bonsoir, regarde un peu ça ! » m'écriai-je en lui montrant mon mano d'oxygène. La jauge était en plein dans le jaune, presque à la limite de la zone rouge — j'avais calculé un peu plus juste que prévu. « Ces putains de Vénos m'ont refile une bonbonne à moitié vide ! Bon », ajoutai-je sur un ton qui puait la résignation, « je suis vraiment désolé, mais il va falloir que je retourne à la gare. Ensuite, on pourrait peut-être envisager de retourner à la maison. »

Mitzi me regarda d'un drôle d'air. Elle ne dit rien, se contenta de faire demi-tour pour remonter la pente. Je ne doutais pas qu'elle eût vérifié le niveau d'oxygène au moment de payer mais il était peu probable qu'elle en fût absolument sûre. Pour éviter tout malaise, pendant le chemin du retour, je remontai à sa hauteur, ôtai le tuyau de ma bouche et lui suggérai : « Et si on allait s'en jeter un au bar avant de reprendre le tram ? » Il est exact que je ne supporte pas la nourriture vénos — c'est à cause du CO₂ dans l'air, les choses poussent à une telle vitesse, et en plus, les Vénos mangent toutes leurs denrées fraîches, si bien qu'on n'a jamais ce bon goût de surgelé. Mais l'alcool reste toujours de l'alcool, où que vous soyez dans le système solaire ! Et en plus, huit mois de fréquentation de Mitzi m'avaient appris qu'elle était toujours plus marrante avec un verre ou deux dans le nez. Son visage s'éclaira immédiatement et sitôt après avoir restitué les bonbonnes (je l'avais persuadée de ne pas faire d'histoire au sujet du défaut de remplissage de la mienne) nous nous dirigeâmes vers l'escalier d'accès au bar.

La station de tram était de construction typiquement vénos — aucune chance qu'elle soit classée parmi les gares confortables eu égard aux besoins essentiels du consommateur. Pas de distributeurs automatiques, pas de jeux, pas d'affichages informatifs des produits et services nouveaux. Elle était creusée à même le roc et le seul effort

visible auquel ses concepteurs avaient consenti pour l'embellir avait été de barbouiller vaguement les murs de peinture et de planter quelques fleurs et autres bricoles par-ci par-là. La ligne de tram y pénétrait par un tunnel à un bout. Les concepteurs avaient dégagé un espace pour aménager les quais, une salle d'attente et quelques autres trucs dans le genre. Mais comme on n'avait pas voulu gâcher la Beauté-B-majuscule Naturelle-N-majuscule du parc, voyez-vous, on l'avait planquée sous la colline.

Le pire dans tout ça, me dis-je au début, c'était le boucan. Lorsqu'un tram se ruait dans cette chambre d'écho aux parois nues, on se serait cru le jour du grand nettoyage dans une usine de ferrailles. J'avais presque changé d'avis pour le bar mais je ne voulais pas décevoir Mitzi. Puis, une fois que nous fûmes installés à une table dans la salle du niveau supérieur, je découvris qu'il y avait encore pis. « Non mais, regarde un peu », fis-je dégoûté, en tournant vers elle la carte pour que nous puissions la lire en même temps. C'était bien entendu un nouvel échantillon de cette écœurante « sincérité » vénos :

Tous les cocktails sont des préparations en boîte et leur goût est à l'avenant.

Le vin rouge sent le bouchon et n'est pas d'une bonne année. Le blanc est un peu meilleur.

Si vous voulez manger quelque chose, vous auriez intérêt à descendre vous le chercher au rez-de-chaussée — sinon il faut compter un supplément de 2 dollars pour le service.

Mitzi haussa les épaules. « Après tout, c'est leur planète », fit-elle, apparemment bien décidée à ne pas s'en faire, puis elle se dévissa le cou pour regarder par la fenêtre. Là encore, c'était autre chose. Afin de ne pas gâcher la vue de l'extérieur, ils n'avaient rien trouvé de mieux que de dissimuler avec art les fenêtres dans des failles de la roche. Du dehors, c'était peut-être une bonne idée, mais de l'intérieur, il était impossible de rien voir sans torticolis et, franchement, quel est l'intérêt d'avoir une fenêtre si l'on ne peut rien voir au travers ?

Souris et supporte ! J'étais de toute façon sur le point de quitter ce bled pourri. Docilement, nous commandâmes donc du vin blanc, et Mitzi commenta : « Dis donc, il y a un hélico ambulance près du chemin. Je me demande si quelqu'un a été blessé...

— Ils le gardent sans doute pour les malheureux qu'ils arnaquent sur l'oxygène », raillai-je en me penchant pour regarder. L'hélico devait être là depuis un petit moment car ses rotors étaient immobiles. Deux hommes semblaient avoir une espèce de discussion au pied de l'appareil. Je fus modérément surpris de découvrir que l'un

d'eux n'était autre que le type à tête en feu tricolore du tram. Ce n'était pas surprenant parce que vous n'avez qu'un nombre limité de Vénos et que vous ne pouvez vous empêcher de retomber perpétuellement sur les mêmes. Mais je commençais à me lasser de ce particulier-là. « Buons », fis-je en l'écartant de mon esprit tout en réglant en même temps le garçon. « A la nôtre ! A nos bons moments ensemble... passés, présents et à venir !

— Ah ! Tenn », fit Mitzi en levant son verre, « je voudrais bien ! Mais je rempile quand même. »

Le vin était bon et frais — enfin, non ; il n'était pas si bon que ça mais, au moins, il était frais. Songer à Mitzi, traînant encore un an et demi, au bas mot, sur ce tas de cendres puant avait fini de me le gâcher. « On dit que si l'on passe trop de temps avec les Vénos, on finit par en devenir un. » Je plaisantais à moitié — à moitié, pas plus. Et aussitôt, elle prit son air défensif.

« Mon agence n'a aucun motif d'être mécontente de mon travail, fit-elle, guindée. Après tout, les Vénos ne sont pas si mauvais ! Peut-être légèrement fourvoyés...

— Légèrement. » Je parcourus la salle du regard. Les tables étaient en plastique nu. Pas de musique de fond, pas une affiche publicitaire amicale pour décorer les murs.

Elle insista : « C'est simplement un style de vie différent. Bien sûr, comparé à ce que nous avons sur Terre, c'est totalement pathétique. Mais tout ce qu'ils veulent de nous, en fait, c'est simplement qu'on leur fiche la paix. »

La conversation ne prenait pas du tout le tour que j'aurais voulu. Parfois, quand je bavardais avec Mitzi en dehors du boulot et quand elle n'était pas sur ses gardes, j'en venais à me demander si le vieux dicton n'était pas vrai pour elle. Elle était sur Vénus depuis dix-huit mois. Elle avait parcouru toute la planète, ou presque, et elle avait été en contact avec les plus retors de ses citoyens, les tournevestes. S'il y avait quelqu'un à l'ambassade qui aurait dû être malade et dégoûté de cet endroit primitif, c'était bien Mitzi Ku. Or, elle ne l'était pas. Elle était sur le point de signer pour un nouveau séjour dans le four. Elle se comportait même, parfois, comme si elle se *plaisait* bien ici ! On racontait même qu'elle allait des fois faire ses emplettes dans les boutiques vénos au lieu de se rendre au P.X. Je ne voulais bien sûr pas croire à ces racontars. Mais, par moments, je me demandais... et pourtant, ce qu'elle disait était vrai. Son agence, qui se trouvait être la même que la mienne, ne pouvait certainement rien trouver à redire à son boulot sur Vénus. Son poste officiel à l'ambassade était d'« employée aux visas » mais sa véritable activité consistait à diriger un réseau d'espions et de saboteurs qui s'étendait de Port Kathy à la colonie pénitentiaire polaire. Elle s'en acquittait superbement. Les

analyses par ordinateur indiquaient que le produit planétaire brut des Vénos perdait un bon trois pour cent par le seul fait du travail de Mitzi.

Et pourtant, elle racontait des choses si étranges ! Comme : « Oh ! Tenn, accorde-leur au moins cela ! Ils ont pris une planète où n'aurait pas survécu un crotale de l'Arizona, et en moins de trente ans, ils l'ont rendue vivable...

— Vivable ! raillai-je avec un regard entendu vers la fenêtre.

— Bien sûr qu'elle est vivable ! Du moins, là où ils l'ont recouverte. Naturellement, ce n'est pas un paradis des mers du Sud mais ils ont fait un sacré bon boulot, compte tenu de ce dont ils disposaient. » Elle jeta un regard irrité vers l'autre bout de la salle où une famille de Vénos essayait de calmer les braillements d'un gosse. Puis elle haussa les épaules. « Oh ! ils sont barbants ! reconnut-elle. Mais ils ne sont pas si mauvais bougres. Considère d'où ils sont partis — la moitié d'entre eux sont venus ici parce qu'ils étaient des inadaptés sur Terre et l'autre moitié parce qu'on les a exilés comme criminels.

— Des inadaptés et des criminels, d'accord ! Les rebuts de la société ! Et ils ne se sont guère améliorés ici ! »

Mais à quoi bon gâcher notre dernière journée ensemble à discuter politique. Je déglutis et changeai de direction. « Certains ne sont pas si mauvais, concédai-je. Tout spécialement les gosses. » Argument assez sûr, tout le monde est en faveur des enfants, et le pauvre petit même n'avait pas cessé de brailler. « Je voudrais tant pouvoir le consoler », fis-je avec bonne volonté, « mais je crois que je lui flanquerais plutôt une trouille bleue — imagine une espèce de gros merc qui lui arrive dessus comme ça...

— Laisse-le braire », fit Mitzi en regardant par la fenêtre.

Je soupirai — mais en silence. Il y avait des moments où je me demandais si ça valait franchement le coup de suivre ses sautes d'humeur et ses bizarreries. Mais si. L'important avec Mitzi Ku, c'est qu'elle était une femme splendide. Elle avait cette peau de pêche, ce teint de miel, soyeux, bronze parfait... et pour une personne d'ascendance orientale, une silhouette d'une totale féminité. Et elle n'avait pas non plus les yeux noirs en boutons de bottine des Asiatiques ; non ; ils étaient bleu clair — conséquence, sans doute, de quelque faux pas parmi ses géniteurs. Et elle avait enfin des dents parfaites dont elle savait, avec une extrême délicatesse, user avec art. Prise dans l'ensemble, elle était somme toute bonne à prendre.

J'essayai donc à nouveau. Je lui saisis la main et dis sur un ton sentimental : « Il y a quelque chose chez ce petit garçon, mon chou... plus je le regarde, et plus je voudrais que toi et moi, un jour... »

Elle s'enflamma. « Arrête ton char, Tarb.

— Je voulais simplement dire...

— Je sais très bien ce que tu veux dire ! Laisse-moi te parler franchement. Un, je n'aime pas les gosses. Deux, je n'ai pas à les aimer parce que je n'ai pas à en avoir — il y a quantité de consommateurs pour assurer le maintien de la population. Trois, tu te moques bien du gosse de toute manière, la seule chose qui t'intéresse, c'est la façon de le mettre en route et la réponse est *non*. »

Je laissai tomber. Ce n'était pas vrai, pourtant. Enfin, pas beaucoup plus qu'à demi vrai, en tout cas.

Mais par la suite les choses commencèrent à s'améliorer un peu. J'avais un puissant allié dans le vin vénos ; quel que pût être son goût, il vous descendait pas mal. Et mon autre alliée était Mitzi elle-même parce que la logique de la situation l'avait tout comme moi convaincue qu'il était ridicule d'avoir une prise de bec quand il nous restait si peu de moments à passer ensemble.

Le temps de finir ma capsule, j'étais venu m'installer à côté d'elle. Quand je glissai ma main autour de sa taille, ce fut comme au bon vieux temps, et, comme au bon vieux temps, elle s'abandonna contre mon bras. De ma main libre, je levai mon verre, avec son dernier doigt de vin, et proposai un toast : « A la nôtre, Mitz, et à nos derniers moments ensemble. » Marrant, me dis-je, en regardant au-delà de Mitzi — cette femme de service qui dessert les tables à l'autre bout de la salle : ce qu'elle pouvait ressembler à ma voisine lors du vol de retour du Pôle.

Mais je cessai d'y penser parce que Mitz avait elle aussi levé son verre ; me souriant, elle me rendit mon toast : « A notre dernier jour ensemble, Tenn, et à notre dernière nuit. »

Comme réplique finale, je n'avais jamais rien entendu du plus clair. Nous nous levâmes pour nous diriger vers l'escalier conduisant aux quais, bras dessus bras dessous. Nous étions complètement dans les vapes à cause du vin, mais je parvins néanmoins à lui tapoter le bras au moment où nous dépassâmes la table proche de la porte. La moitié des Vénos que j'avais pu croiser semblaient s'être donné rendez-vous ici aujourd'hui ; celui-ci, c'était encore ce vieux poil-rouge œil-vert. A l'évidence, il avait réglé son différend avec le pilote de l'hélico sanitaire puisqu'il était installé seul à sa table, à faire semblant de lire la carte — comme si ça pouvait prendre plus de dix secondes ! Il leva la tête juste comme nous passions. Et puis merde. Je n'aurais plus à voir leur stupide bobine de papier mâché dès que la navette aurait décollé, aussi je me fendis d'un sourire. Il ne me le rendit pas.

Je ne m'y étais pas attendu non plus, après tout. J'ouvris donc la porte à Mitzi et descendis avec elle l'escalier et J'oubliai entièrement l'incident — pour un moment.

Déambulant main dans la main, nous nous approchions du

quai le plus proche où attendait un tram. J'avais cru voir des gens y embarquer mais au moment où nous allions monter, un employé vénos arriva en hâte : « Désolé, nous lança-t-il, hors d'haleine, mais cette motrice est hors service. Elle a... euh... une défaillance mécanique. La suivante... » et il pointa le doigt, « arrive tout de suite, quai n° 3. »

Il n'y avait pas de tram au quai n° 3 mais je pouvais en apercevoir un à l'aiguille d'entrée, le nez à la sortie du tunnel, attendant que le signal lui donne la voie libre pour pénétrer en gare.

Pour quelque raison, je me sentais vaguement pâteux, en proie à un léger vertige. Je mis ça sur le compte du vin. Cela m'avait coupé tout désir de discuter. Nous nous apprêtions à remonter le quai lorsque le chef de train nous fit signe de traverser les voies. « Ça vous gagnera du temps si vous coupez ici », nous dit-il, serviable.

Mitzi semblait également vaseuse mais elle demanda néanmoins : « C'est pas dangereux ? » Mais l'employé de la compagnie nous gratifia d'un petit rire la-prochaine-fois-tachez-de-picoler-moins-sec et nous guida vers la voie. Non, il ne nous guida pas exactement. Il nous *propulsa*... à l'instant même où un grand fracas provenait du bout du quai.

Du coin de l'œil, je fis le tram débouler sur nous. Nous étions en plein sur son passage.

« Saute ! » hurlai-je et : « Saute, Tenny ! » hurla Mitzi au même moment, et certes, nous sautâmes tous les deux. Je cherchai à l'agripper et elle chercha à m'agripper, et tout aurait été pour le mieux si nous avions sauté dans la même direction. Mais hélas, non. Nous nous sommes heurtés. Si Mitzi avait été plus petite que moi, et non pas plus grande, j'aurais peut-être pu la pousser, ou l'écartier du passage ; le fait est qu'elle partit d'un côté et moi de l'autre, mais pas tout à fait en même temps. Le tram me projeta sur le quai, dans un concert de cris, de jurons et de crissements de freins. Des flammes de douleur s'élancèrent dans mes jambes comme mes genoux glissaient sur le béton rugueux. Quelque part dans ma chute, ma tête cogna durement — à moins que ce ne fût le tram.

Quoi qu'il en soit, quand je repris mes esprits, ma tête et mon genou rivalisaient à qui ferait le plus mal et j'entendais des cris :

« ... un couple de mercs qui a voulu traverser les voies... »

« ... un mort et l'autre assez mal en point... »

« ... mais faites venir ce toubib ! »

Ensuite quelqu'un descendu du tram se penchait sur moi, visage rougeaud, favoris, œil écarquillé de surprise, et à mon grand étonnement je reconnus sous le grimace Marty McLeod, notre vice-chef de poste.

Je n'ai plus guère de souvenirs des instants qui suivirent. Ne

me restent que des fragments : Marty exigeant mon transfert immédiat à l'ambassade, l'obstination du toubib répétant que l'ambulance devait conduire les accidentés à l'hôpital et nulle part ailleurs, le coup d'œil d'un quidam par-dessus l'épaule de Marty et son exclamation : « Bon Dieu ! Mais c'est *le* merc ! Et il est vivant ! » Le quidam était mon Vénos feu rouge.

Puis je me rappelle les secousses de bétonnière de l'hélico tandis qu'il bondissait au-dessus des collines entourant le parc, puis je glissai tranquillement dans le sommeil. En pensant à Mitzi. En pensant à ce que j'éprouvais. En pensant qu'il n'aurait pas été tout à fait exact de dire que je l'aimais, et sans doute que rien de ce qu'elle avait pu me dire, au lit ou ailleurs, ne révélait qu'elle eût jamais éprouvé quoi que ce soit de semblable... mais pensant surtout que c'était vraiment triste qu'elle soit morte.

Sauf qu'elle ne l'était pas.

Ils me gardèrent une heure aux urgences — deux pansements et une série de radios — et avant de me relâcher pour me confier à la garde de Marty, ils me dirent qu'on avait dénombré chez Mitzi neuf fractures et que la tomographie n'avait révélé pas moins de six ruptures d'organes. Elle était en réanimation et on nous tiendrait au courant.

Bonnes nouvelles ! Mais ça ne me mit pas du baume au cœur pour autant. Parce que mes idées étaient en train de se remettre en place, et plus elles se remettaient en place, plus je devenais intimement convaincu que cet accident n'en avait pas du tout été un.

Je dirai pour Marty que dès que nous eûmes pénétré dans les locaux de l'ambassade à l'abri de toute écoute, elle prêta une oreille attentive lorsque je lui fis part de mes soupçons. « On vérifiera », me promit-elle, maussade. « Quoique... on ne puisse pas faire grand-chose avant de voir ce que Mitzi aura à nous raconter. En attendant, vous allez dormir. » Ce n'était pas une suggestion. Ce n'était pas même un ordre. C'était un constat, parce qu'ils m'avaient fait une piqûre quand j'avais le dos tourné et que c'était l'heure du dodo.

Quand je m'éveillai, j'eus tout juste le temps de m'habiller pour assister à la soirée d'adieux donnée en mon honneur.

Bon, franchement, ça paraît une blague. Les Vénos n'ont pas des masses de jours fériés, mais le peu qu'ils ont, ils les fêtent avec un enthousiasme considérable. Ça finit par être embarrassant pour nous autres dips. Il faut bien qu'on prenne part aux festivités, après tout c'est le but de la diplomatie, mais on ne peut certes pas admettre de célébrer la plupart de leurs fêtes — quand elles portent des noms du genre : « Anniversaire de la Libération du Joug publicitaire » ou « Anti-Noël ». Pourtant, comme on est bien obligés de faire quelque chose,

on prend prétexte de l'événement pour organiser nous aussi une petite sauterie — pour une raison toute autre, bien entendu — le même jour. On a toujours une excuse toute prête. Parfois, les excuses sont arrangées avant même la nomination du dip. On peut citer par exemple le cas du vieux Jim Holder, des services du chiffre ; on dit qu'il a été assigné ici parce qu'il se trouvait être né le même jour que ce renégat de Mitchell Courtenay.

Ainsi donc la partie de ce soir devait-elle — officiellement — fêter mon départ. Tous les gens que je rencontrais me félicitaient d'avoir enfin su me tirer de ce bled et, un ou deux rangs plus bas dans l'ordre de priorité, de m'être également tiré (ah ! oui, au fait, quelle veine, Tenny !) de l'accident de tram. Du moins, telle était la réaction des Terriens ; avec les Vénos, comme toujours, c'était une tout autre chanson.

Soyons justes avec les Vénos. Ils n'apprécient pas plus que nous, je suppose, ce genre de cérémonies officielles. S'ils sont placés assez haut sur le mât totémique, ils reçoivent une invitation. S'ils sont invités, ils viennent. Personne ne dit qu'ils doivent se plaire. Ils demeurent polis — raisonnablement polis : si ce sont des femmes, elles accordent deux danses à deux diplomates terriens différents. Je crois qu'au moins elles apprécient cette partie-là de la soirée parce qu'elles sont presque toujours plus grandes que leur partenaire. La conversation tourne presque inmanquablement autour du même sujet :

« Fait chaud aujourd'hui.

— Ah bon ? Je n'avais pas remarqué.

— Les nouveaux tubes Hilsch font merveille.

— Merci. »

Ensuite, seconde danse obligatoire avec un partenaire différent et puis, à supposer que vous prenne l'idée de les chercher — quoique, franchement, je ne vois pas pourquoi vous feriez ça —, elles ont disparu. *Idem* pour les Vénos mâles, remplacez simplement les deux danses par deux verres au bar et la conversation sur le temps par les chances de Port Kathy face à l'Etoile du Nord dans le championnat de rolley-hockey. C'est presque aussi moche lorsqu'il nous faut assister à l'une de leurs soirées officielles. On ne s'attarde pas non plus. Mitzi dit que, d'après ses espions, les soirées vénos dégagent une vachté putain d'ambiance une fois qu'on est partis, mais aucun d'entre nous n'a jamais été instamment convié à rester. Les soirées des dips sont censées être diplomatiques : pas de discussion sérieuse, et certainement pas des masses de rigolade.

Mais parfois, ça ne se passe pas comme ça. Ma première danse obligatoire était avec une petite jeunesse du ministère vénos des Affaires interplanétaires — teint de papier mâché, bien entendu,

mais qui collait assez bien avec ses cheveux blond platine. Si je n'avais pas eu le cœur gros à cause de Mitzi, j'y aurais peut-être pris plaisir mais de toute façon elle gâcha tout : « Monsieur Tarb, me dit-elle d'entrée de jeu, est-ce que vous trouvez juste de faire écouter aux mineurs d'Hypérion votre merde publicitaire ? »

Bon, c'était vraiment une jeunesse. Jamais ses patrons n'auraient dit une chose pareille. Le problème est que c'étaient mes patrons qui étaient dans les parages et que la conversation ne fit qu'empirer : Pourquoi des vaisseaux armés terriens venaient-ils à tout bout de champ orbiter autour de Vénus sans aucune justification ? Et pourquoi avait-on refusé aux Vénos la permission d'envoyer une mission « scientifique » sur Mars ? Et... — et tout le reste était à peu près du même tonneau. Je fis toutes les réponses défensives appropriées mais elle avait lancé ses piques d'une voix forte et plusieurs personnes nous regardaient. Hay Lopez en faisait partie ; il se tenait avec le chef de poste, et l'un et l'autre échangeaient des regards qui ne me disaient rien qui vaille. Quand la danse fut enfin terminée, c'est avec soulagement que je me dirigeai vers le bar. Le seul espace libre était à côté de Pavel Borkmann, le chef d'un service quelconque au ministère vénos de l'Industrie lourde. Je l'avais déjà rencontré et m'apprêtais à dix minutes de bavardage sans risque sur l'avancement des travaux de leur nouveau barrage Hilsch dans l'Anti-Oasis, ou les progrès de leur nouvelle usine de fusées. Ça ne marcha pas non plus car lui aussi avait entendu des bribes de mon petit dialogue avec les Affaires interplanétaires. « Vous devriez éviter la bagarre quand vous ne faites pas le poids », me fit-il avec un grand sourire, faisant allusion aussi bien à ma dernière partenaire qu'aux traces évidentes de ma récente rencontre avec le tram. Si j'avais eu un rien de bon sens, j'aurais choisi l'option la moins risquée et lui aurais parlé de l'accident de tram. On m'avait pris à rebrousse-poil ; je choisis bien évidemment l'autre. « Elle était complètement à côté de la plaque », protestai-je, tout en demandant du geste un verre dont je n'avais certainement pas besoin.

Mais Borkmann en avait lui aussi un de trop, apparemment, parce qu'il choisit à son tour l'itinéraire piégé. « Oh ! je ne sais pas ! dit-il. Vous devez bien comprendre que nous autres Libres Vénusiens voyons des objections morales à forcer les gens à acheter des choses — surtout avec un fusil braqué sous le nez.

— Il n'y a aucun fusil braqué sous le nez de personne à Hypérion, Borkmann ! Vous le savez fort bien.

— Pas encore, reconnut-il, mais n'a-t-on pas vu des cas analogues sur votre planète natale même ? »

Je ris. Il me faisait pitié. « Vous voulez parler des abos, je suppose ?

— Je parle des derniers malheureux coins de Terre à ne pas avoir encore été corrompus par la publicité, oui. »

Bon, cette fois, ils avaient fini par sérieusement m'énerver. « Borkmann, dis-je, vous savez fort bien de quoi il retourne. Nous maintenons effectivement un contingent de forces de paix, bien sûr. Je suppose que certains de ces hommes sont armés, mais c'est uniquement pour des raisons de protection. J'ai fait moi-même mon instruction de réserve au collège ; je sais de quoi je parle. On ne les utilise *jamaïs* de manière offensive. Uniquement pour assurer le maintien de l'ordre. Vous devez bien comprendre que même parmi les plus arriérés des aborigènes, il y a quantité de gens qui désirent profiter des bienfaits de la société de consommation. Evidemment, les vieux schnoques résistent. Mais lorsque les meilleurs éléments demandent de l'aide, eh bien, naturellement, nous la leur accordons.

— Vous envoyez les troupes, opina-t-il.

— Nous envoyons les équipes de publicité, rectifiai-je. Il n'y a aucune *contrainte*. Il n'y a aucune *force*.

— Et, singea-t-il, il n'y a *pas d'échappatoire*... Ils s'en sont aperçus, en Nouvelle-Guinée.

— Il est exact que la situation nous a légèrement échappé en Nouvelle-Guinée, reconnus-je. Mais vraiment...

— Vraiment », fit-il en reposant son verre avec bruit, « il faut que j'y aille, à présent, Tarb. Content d'avoir bavardé avec vous. » Et il me laissa planté là, furibond. Enfin, il ne s'était franchement rien passé de bien méchant en Nouvelle-Guinée ! Il y avait eu moins de mille morts, en tout et pour tout. Et à présent, les îles étaient solidement intégrées au monde moderne — nous avions même une succursale de l'agence en Papouasie ! J'avalai mon verre d'un trait et fis demi-tour... et faillis percuter Hay Lopez, tout sourire. S'éloignant, tout en me jetant des regards furtifs, j'aperçus notre chef de poste. Je la vis rejoindre l'ambassadeur et lui chuchoter à l'oreille et me rendis compte que c'était parti pour être une sale journée. Comme j'étais de toute façon sur le chemin du retour, les gens de l'ambassade ne pouvaient plus me faire grand-chose mais j'étais encore bien résolu à me comporter en vrai diplomate pour le restant de la soirée.

Là non plus, ça ne marcha pas. Les hasards voulurent que ma seconde cavalière fût Berthasse la Crasse, notre tourneveste terreuse. J'aurais dû détalier plus vite ; je suppose que je devais être encore groggy. Bref, je me retourne et crac, la voilà devant moi, haleine alcoolisée, visage adipeux, et coiffure en choucroute pour lui donner l'air plus grand. « Ma danse, je crois, Tenny ? » gloussa-t-elle.

Je mentis donc glamment : « Je n'attendais que ça ! » L'avantage avec Berthasse la Crasse, c'est que même en talons hauts et meule de foin sur la tête, au moins elle ne vous domine pas comme

les autochtones. C'est à peu près tout ce qui plaide en sa faveur. Les convertis sont toujours les pires et Bertha, qui est à présent conservateur adjoint pour l'ensemble du réseau de bibliothèque de Vénus, avait été jadis premier vice-président du département recherches de l'agence Taunton, Gatchweiler & Schocken ! Elle a tout plaqué pour émigrer sur Vénus, et se croit aujourd'hui obligée de prouver par chacune de ses paroles qu'elle est plus vénos que les Vénusiens. « Eh bien, monsieur Tennison Tarb », fit-elle en se cambrant contre mon bras pour mieux étudier mon coquard, « on dirait que le mari de quelqu'un est rentré quand on ne l'attendait pas... »

Simple badinage anodin, pas vrai ? Erreur. Les petites plaisanteries de Berthasse la Crasse sont toujours au vitriol. C'est « Comment va le mensonge organisé ? » en guise de bonjour, et « Bon, je ne veux pas vous empêcher de continuer à empoisonner les petits pots pour bébé » quand elle vous dit au revoir. Nous autres, on ne nous permet pas de faire ce genre de truc. Pour être juste, la majorité des autochtones ne le fait pas non plus mais Bertha concentre le pire des deux mondes. Notre politique officielle à son égard est : sourire et laisser dire. C'était ce que j'avais fait durant toutes ces longues années mais trop, c'est trop. Je lui dis...

Bon, je ne peux pas défendre ce que j'ai dit. Pour bien comprendre, vous devez savoir que le mari de Bertha, celui pour qui elle avait lâché son boulot trois-étoiles sur Terre, était un pilote de ligne sur la liaison Kathy-Discovery qui avait perdu la jambe droite et un assortiment non précisé de parties adjacentes lors d'un accident l'année qui avait suivi leur mariage. Avec elle, c'est le seul point sensible. Et donc, je lui fis mon plus gracieux sourire et lui dis : « Je voulais juste remplacer Carlos, histoire de lui rendre service, mais je me suis gouré de porte. »

Ma plaisanterie n'était pas très drôle. Bertha ne chercha même pas à trouver une réplique. Elle était suffoquée. Elle se dégagea de mes bras, resta plantée au beau milieu de la piste et cria, haut et clair : « Espèce de salaud ! » Elle en avait même les larmes aux yeux — la rage, je suppose.

Je n'eus pas l'occasion d'étudier plus avant sa réaction. Une poigne d'acier se referma sur mon épaule et j'entendis la chef de poste en personne dire d'une voix polie : « Si je peux vous emprunter Tenny un moment, Bertha, nous avons encore quelques détails de dernière minute à régler... » Une fois dans le corridor, elle me fit face, front contre front : « Espèce de *con* », siffla-t-elle. Comme du venin de serpent, je sentais ses postillons me transpercer les joues.

J'essayai de me défendre : « C'est elle qui a commencé ! Elle a dit...

— J'ai entendu ce qu'elle a dit et tout ce putain de salon a

entendu ce que vous, vous avez dit ! Seigneur, Tarb ! » Elle me lâcha l'épaule et donnait à présent la nette impression de vouloir me prendre à la gorge à la place.

Je reculai. « Pam, je sais que j'y suis allé un peu fort mais je suis un peu ébranlé. N'oubliez pas qu'on a quand même failli m'assassiner aujourd'hui !

— C'était un *accident*. L'ambassade a officiellement classé l'affaire comme un *accident*. Tâchez de vous en souvenir. Ça ne rime à rien sinon. Qui prendrait la peine de vous assassiner alors que vous êtes sur le départ ?

— Moi, pas. Mitzi. Peut-être y a-t-il un agent double parmi les espions qu'elle a recrutés et ils savent ce qu'elle fait.

— Tarb. » Plus de venin, ni de sifflement, cette fois ; pas même de colère. Rien qu'un avertissement glacial. Elle jeta un bref regard alentour pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans les parages. Bon, évidemment, je n'aurais pas dû dire une chose pareille quand il y avait des Vénos dans le bâtiment — c'était la règle n° 1. J'allais dire quelque chose mais elle leva la main. « Mitzi Ku n'est pas morte, annonça-t-elle. On l'a opérée. Je suis allée moi-même la voir à l'hôpital, il y a une heure et demie. Elle n'a pas encore repris connaissance mais le pronostic est favorable. S'ils avaient voulu la tuer, ils auraient pu achever la besogne dans la salle d'opération et nous n'en aurions jamais rien su. Ils ne l'ont pas fait.

— Tout de même...

— Retournez vous coucher, Tarb. Vos blessures sont plus graves que vous ne l'avez cru. » Elle ne me laissa pas l'interrompre mais m'indiqua plutôt la direction des appartements privés. « *Tout de suite*. Et il faut que je rejoigne mes invités — après toutefois un détour par mon bureau le temps d'ajouter quelques remarques sur un rapport d'activité. Le vôtre. » Elle resta planté là pour me regarder partir.

Ce devait être la dernière fois que je voyais la chef de poste — et pratiquement la dernière fois que je voyais quoi que ce soit avant un bon bout de temps — deux ans et quelque — car le lendemain matin, j'étais sorti du lit par deux gardes de l'ambassade, embarqué dans une voiture diplomatique, direction l'astroport, et fourré dans une navette. Trois heures après, j'étais en orbite. Trois heures et demie après, j'étais allongé dans un cocongélateur, attendant que les somnifères fassent leur effet et que la congélation commence. Le long-courrier spatial ne devait pas lancer ses moteurs-fusées principaux avant neuf orbites encore — plus d'une demi-journée — mais l'ambassadeur avait donné des instructions pour qu'on me mette au placard. Et ça, pour me mettre au placard, ils m'y avaient mis.

Quand je repris mes esprits, j'étais dévoré vivant par des fourmis rouges et j'avais cette intolérable sensation d'engourdissement

qui accompagne toujours votre mise hors gel. J'étais encore dans le cocon mais on m'avait passé une combinaison chauffante électrique qui ne laissait libres que les yeux, et penché sur moi se trouvait quelqu'un que je connaissais bien : « Coucou, Tenn, dit Mitzi Ku. Surpris de me voir ? »

Je l'étais. Je le lui dis mais je doute être parvenu à lui exprimer à quel point, car le dernier souvenir conscient qui me testait, juste avant que ne m'emporte le tourbillon de l'assoupissement, était le triste regret d'avoir raté mon ultime entrée dans le lit de Mitzi, regret assorti de la certitude que cette occasion manquée était probablement irrémédiable.

Je fus surpris par son apparence. Elle avait la moitié du visage couverte de bandages, seuls la bouche et le menton étaient épargnés, ainsi que deux minces fentes au milieu du pansement pour les yeux. Bien entendu, ce n'était que naturel. Aucune cicatrisation n'est possible tant que vous êtes congelé. Et en pratique, Mitzi n'était sortie de la salle d'opération que depuis quelques jours. Je lui demandai : « En forme ? »

Elle me répondit d'un ton sec : « Bien sûr que je suis en forme ! » puis précisa : « Je ne serai sans doute pas en *parfaite forme* avant plusieurs semaines mais au moins je me déplace. Comme tu peux le constater », sourit-elle. Enfin, je *pense* qu'elle souriait. « Quand les toubibs m'ont dit que je pouvais quitter l'hôpital, j'ai décidé que Vénus m'avait assez vue. Alors j'ai déchiré mes formulaires de réengagement, et ils m'ont fourrée dans la dernière navette. Je suis restée hors congélation un moment, jusqu'à ce qu'ils puissent ôter mes agrafes... et me voilà ! »

La démangeaison avait décru jusqu'à un niveau presque supportable. Le monde me paraissait soudain plus souriant et je commençai à me défaire de ma combinaison chauffante. « Bien vu, Tenn ! Nous atterrissons sur la Lune dans quatre-vingt-dix minutes... alors, tu ferais mieux de passer ton pantalon ! »

Tarb retourne au bercail

I

A ma grande surprise, les deux Marines expulsés étaient sur le même vaisseau. C'était une bonne chose. Sans leur aide, je doute en effet que j'y serais arrivé. Mitzi, toute pansée et brisée, était en pleine forme. Moi pas. J'étais malade, et quand je dis malade, c'est *vraiment malade*. J'ai toujours été sujet au mal des transports mais il ne m'était jamais venu à l'esprit que ça serait aussi moche à la surface de la Lune.

Vénus est terrible, d'accord, mais au moins sur Vénus vous pesez ce que vous vous attendez à peser. La Lune n'est pas aussi sympa. Il paraît qu'après les six premières semaines on cesse d'arroser de café toute la pièce chaque fois qu'on veut simplement porter la tasse à ses lèvres, mais je n'aurai jamais l'occasion de le vérifier par moi-même — je n'aime pas l'endroit. Si nous étions venus par le vol régulier depuis la Terre, nous aurions décroché directement jusqu'à la surface mais s'agissant d'un vaisseau vénos, nous étions soumis à la quarantaine.

Alors là, franchement, quelle farce ! Ce n'est pas pour critiquer les agences. Elles dirigent très bien la Terre. Mais toute cette histoire de quarantaine est bien destinée à éviter l'Intrusion des maladies vénos, pas vrai ? Y compris la pire de toutes, la peste politique de l'écologisme. On aurait donc pu s'attendre à voir les services des douanes et de l'immigration mener la vie dure aux Vénos. En réalité, on les laissa passer sans rien de plus qu'un coup d'œil négligent à leur passeport. Je ne parle pas simplement de l'équipage, qui de toute façon n'allait pas plus loin que la première cambuse. Mais même la poignée d'hommes d'affaires et de dips vénos en transit pour la Terre passèrent comme une lettre à la poste.

Mais pour nous les Terrestres, ouh la la ! On nous fit asseoir, Mitzi et moi, pour la vérification magnétique de nos papiers et la fouille de nos bagages puis l'interrogatoire commença. Enumérez tous vos contacts avec des ressortissants vénusiens dans le cadre professionnel au cours des dix-huit derniers mois ; donnez la raison du contact et la nature de l'information communiquée. Enumérez l'ensemble des contacts *en dehors* du cadre des activités professionnelles — raisons de celui-ci et informations délivrées

comprises. Nous devions rester trois heures dans cette cabine étanche, à remplir des formulaires et répondre aux questions et puis notre interrogateur devint sérieux. « Il a été établi », commença-t-il — grammaticalement parlant, la voix était passive mais la voix réelle était empreinte de dégoût et de mépris — « que certains ressortissants terriens, pour s'assurer une entrée facile sur Vénus, ont accompli des actes rituels de profanation. »

Bon, ce n'était pas entièrement faux. Ce n'était qu'un de ces plans merdiques typiques des Vénos, un peu comme lorsque les Japonais forçaient les Européens à piétiner des bibles, il y a des siècles. Quand vous arriviez devant le contrôle d'immigration vénos, vous aviez le choix : subir quatre ou cinq heures d'interrogatoire serré assorti de l'ouverture de tous vos bagages et presque à tous coups d'une fouille corporelle. Ou prêter le serment de renoncer à « la réclame, la publicité, la persuasion par les médias ou toute autre forme de manipulation de l'opinion publique » ; torcher deux trois calomnies sur votre agence ; et enfin, selon vos talents d'acteur, passer d'un air dégagé. C'était une grosse blague, bien entendu. Je rigolai et m'apprêtai à lui expliquer la chose mais Mitzi s'empressa de me couper. « Oh ! oui », acquiesça-t-elle avec conviction, l'air aussi désapprobateur que le douanier, « on en a entendu parler, nous aussi. » Elle me lança un regard d'avertissement. « Est-ce que vous avez pu savoir si c'est vrai ? »

Le fonctionnaire de l'immigration reposa son stylet pour la dévisager. « Vous voulez dire que vous ignorez si ça se produit ou non ? »

Elle répondit négligemment : « On entend raconter des tas de choses, bien entendu. Mais quand vous essayez de mettre le doigt dessus, impossible de trouver le premier début de preuve concrète. C'est toujours : non, ça ne m'est pas arrivé personnellement, mais je l'ai appris de cette personne qui aurait un ami qui... de toute façon, je ne peux franchement pas croire qu'un Terrestre décent puisse faire une telle chose. Moi, en tout cas, je ne ferais jamais ça, et Tennison non plus. En dehors de la totale immoralité de l'acte, nous savons bien qu'il nous faudrait en assumer les conséquences à notre retour ! »

Bref, l'homme finit à contrecœur par nous laisser passer et à peine étions-nous sortis que je murmurai à Mitzi : « Tu m'as sauvé le cul — merci !

— Ça fait que deux ans qu'ils ont commencé ça, expliqua-t-elle. Si on avait admis avoir prêté un faux serment, ce serait allé dans notre dossier — et alors, bonjour les emmerdes...

— Marrant que tu aies appris qu'ils faisaient ça et pas moi.

— Je suis contente que tu apprécies l'humour de la chose », fit-elle, le ton mordant, et pour quelque raison, je sentis qu'elle était

furieuse. Puis elle ajouta : « Excuse-moi. Je suis de mauvais poil. Je crois que je vais essayer d'enlever encore quelques pansements — et ensuite, ce sera l'heure de notre navette ! »

La Terre ! Berceau de l'*Homo sapiens*. Patrie de l'humanité véritable. Jardin de la civilisation. Au moment de l'embarquement à bord de la navette, il me suffit d'apercevoir les graffiti sur la paroi du sas pour me retrouver chez nous : « Everett aime Alice. » « Tiny Miljiewicz a de l'herpès dans les oreilles. » « Tous des enculés ! » Ah ! Il n'y a rien sur Vénus de comparable à notre art populaire autochtone !

Nous voilà donc descendant du ciel, dans les secousses et les cahots ; je m'inquiétais pour Mitzi, à cause de ses cicatrices, mais elle se contenta de grogner et se retourna pour s'endormir. Survol du vaste océan, gris verdâtre de vase — puis ce fut l'imposant continent nord-américain qui nous ouvrait les bras, avec le tapis bigarré de ses agglomérations qui scintillaient pour nous à travers la brume — puis apparition du soleil que nous avions dépassé et qui se levait à nouveau devant nous au moment où nous franchissions l'Atlantique avant que la navette entame le demi-tour destiné à lui faire perdre de l'altitude et de la vitesse pour se présenter enfin devant les larges pistes de l'astroport de New York. Ce bon vieux petit New York ! Pivot de l'univers ! Je sentis mon cœur bondir de fierté, palpiter de la joie du retour... et Mitzi, harnachée à côté de moi, qui avait roupillé tout du long !

Elle se rassit, somnolente, pendant que nous attendions que le tracteur vienne s'accrocher pour nous amener au terminal. Elle fit la grimace. « C'est pas super d'être de retour ? » lui demandai-je, avec un vaste sourire.

Elle me passa par-dessus pour regarder par le hublot. « Bien sûr que si », fit-elle, mais son ton était loin d'être enthousiaste. « J'espère que... »

Mais je ne devais jamais savoir ce qu'elle espérait parce qu'elle fut prise d'une violente quinte de toux. « Mon dieu ! fit-elle, suffocante. Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— C'est l'air de ce bon vieux New York que tu es en train de respirer ! lui expliquai-je. Tu es restée trop longtemps absente — tu as oublié ce que c'était ! »

Elle se lamenta : « Ils pourraient au moins le filtrer. » Enfin, bien sûr qu'il était filtré, mais je ne pris pas la peine de la corriger. J'étais trop occupé à descendre nos affaires des filets à bagages avant de me mettre dans la queue pour débarquer.

Il était sept heures du matin, heure locale. Il n'y avait pas grand

monde encore dans le terminal, ce qui était un plus mais le moins qui équilibrait l'équation était l'absence de porteurs. Mitzi traîna la jambe derrière moi, maussade, jusqu'à la délivrance des bagages et là, j'eus une surprise. La surprise avait pour nom Valentin Dambois, premier vice-président et directeur général adjoint, joues roses, œil bleu vif, petite silhouette boulotte et tressautante qui se hâtait pour venu nous accueillir.

Je me dis que je n'aurais pas dû être surpris — j'avais fait du bon boulot sur Vénus, et je n'avais jamais douté que l'agence saurait me traiter aimablement à mon retour. Mais pas à ce point ! Pour avoir droit à l'accueil d'un cadre supérieur trois étoiles malgré l'heure matinale, il fallait vraiment être quelqu'un de *spécial*. Aussi, plein d'allégresse et bercé des plus fols espoirs, je tendis la main. « Vraiment ravi de vous voir, Val », commençai-je...

Et il me fila sous le nez. Pour foncer droit sur Mitzi.

Val Dambois était un petit bonhomme grassouillet, et la partie la plus enrobée du personnage était son visage ; quand il souriait, on aurait dit une citrouille d'Halloween... Le sourire qu'il offrit à Mitzi ressemblait à une citrouille sur le point de se fendre en deux. « Mitzi chérie ! » beugla-t-il, alors qu'il n'était plus qu'à cinquante centimètres d'elle et se rapprochait encore. « Tu nous avais manqué, ma belle cocotte ! » Il la prit dans ses bras et se haussa sur la pointe des pieds pour lui donner une grosse bise.

Qu'elle ne chercha pas à lui rendre. Au contraire, elle recula la tête si bien que son baiser n'alla pas plus loin que le menton.

« Salut, fit-elle, ... Val. »

Le visage de Dambois se décomposa. Durant une minute, je crus que Mitzi avait définitivement bousillé toutes ses chances de promotion mais l'homme fit un superbe travail pour se recomposer un sourire. Le temps de se le plaquer de nouveau sur le visage, il était comme neuf. Il lui donna sur la croupe une petite tape affectueuse — mais sans s'attarder. Puis recula d'un pas, en rigolant. « On peut dire que tu t'es ramassé un sacré paquet, fit-il avec chaleur. Chapeau, Mitzi ! »

Je ne savais pas de quoi il voulait parler, bien sûr. Une minute, je crus que Mitzi non plus, car une ombre fugitive avait obscurci son regard et sa mâchoire se crispa mais Dambois s'était déjà tourné vers moi. « Z'avez raté le coche, je suppose », me dit-il avec bonne humeur — une bonne humeur lugubre, en fait, assortie d'un soupçon de mépris.

A présent, j'étais moins surpris de l'accueil que Dambois avait réservé à Mitzi. On entendait çà et là colporter des ragots concernant les relations entre Mitzi et un ou deux cadres trois-étoiles de l'agence, dont Val Dambois. Pour moi, toutes ces histoires ne voulaient rien dire.

Merde, c'est que la route est dure si vous voulez avancer dans le monde de la publicité. Et si en chemin vous ne pouvez pas vous empêcher de donner un peu de bonheur aux parties concernées, pourquoi pas ? Mais elle ne m'avait pas parlé de cette histoire de paquet. « Enfin, de quoi parlez-vous donc, Val ? »

— Elle vous a rien dit ? » Il me souriait en pinçant ses petites lèvres dodues : « Sa poursuite en dommages et intérêts contre la compagnie de tram. L'affaire s'est réglée devant les tribunaux — six mégabiftons plus la monnaie. Le paquet l'attend au frais à la banque de l'agence ! »

Je dus m'y prendre à deux fois pour le dire : « Six mi... six mimi...

— Six millions de dollars nets non imposables, disponibles de suite ! » Il jubilait. L'homme semblait aussi ravi que si cet argent avait été le sien — peut-être en avait-il d'ailleurs le projet. Je m'éclaircis la voix.

« Au sujet de ces dommages et intérêts... », commençai-je mais Mitzi s'était penchée devant moi pour tendre le doigt.

« Là, celle-ci, c'est la mienne », dit-elle tandis que les bagages commençaient à défiler sur le tapis roulant. Val bondit et, soufflant comme un phoque, prit la valise la déposer à côté d'elle.

« Je veux dire... », repris-je. Personne n'écoutait.

Dambois glissa un bras boudiné autour de la taille de Mitzi — aussi loin qu'il put — et dit d'un ton jovial : « Eh bien, voilà déjà la première. Sans doute pas plus d'une vingtaine, encore, hein ? »

— Non, c'est la seule. J'aime voyager sans m'encombrer », répondit-elle en se dégageant.

Dambois leva sur elle un regard de reproche. « Tu as sacrément changé, se plaignit-il. Je crois bien que t'as encore grandi.

— C't à cause du séjour sur une planète plus légère. » C'était une blague, bien entendu. Vénus n'est qu'imperceptiblement plus petite que la Terre. Mais ça ne me fit pas rire, parce que j'étais en train de me demander comment il avait pu se faire que Mitzi ramasse une bonne grosse galette et pas moi — puis cette préoccupation me sortit de l'esprit lorsque j'aperçus ce qui arrivait sur le tapis roulant.

« Et *merde* ! » m'écriai-je. C'était le bagage sur lequel j'avais marqué « Fragile/A manipuler avec soin » — la malle de bateau, avec coins renforcés et solide cadenas. Ils n'avaient pas suffi à la sauver. A voir son état, on aurait dit qu'un des tracteurs de l'astroport lui avait roulé dessus. L'un des coins était aplati comme un soufflet retombé et il en suintait un mélange aromatique de liqueur, eau de Cologne, pâte dentifrice et Dieu sait quoi encore. Naturellement, j'y avais mis tout ce qui risquait de se briser.

« Quel gâchis », se lamenta Dambois. Il *tska* deux trois fois

avec impatience en consultant sa montre. « J'allais vous proposer de vous emmener, me dit-il, mais franchement... ce machin empuanterait ma voiture pour des semaines... et puis, Je suppose que vous avez d'autres valises... »

Je connaissais mon texte. « Partez devant, fis-je lugubre. Je prendrai un taxi. » Je les regardai s'éloigner, en me creusant la cervelle pour essayer de comprendre pourquoi je n'avais pas eu droit moi aussi aux dommages et intérêts, mais avant tout pour décider s'il valait mieux foncer tout droit sur le bureau des réclamations ou d'abord attendre le reste de mes bagages.

Je pris la mauvaise décision : je décidai d'attendre. La dernière valise en vue avait été depuis longtemps récupéré et le tapis roulant arrêté quand je me rendis compte qu'il y avait un problème.

Lorsque je rapportai ledit problème au chef de service chargé de rejeter toute responsabilité de quelque ordre que ce soit, définitivement, ce dernier me répondit qu'il allait vérifier les objets disparus, si j'y tenais vraiment, pendant que je remplirais les formulaires de réclamation, si je trouvais ça utile — bien qu'à première vue, d'après lui, ma valise lui semblait dans cet état depuis belle lurette.

Il eut largement le temps de vérifier, car côté formulaires, il avait largement de quoi remplir. Quand je lui eus restitué ses paperasses, il me fit poireauter encore une bonne demi-heure. J'appelai l'agence pour les prévenir de mon retard. Ça ne parut pas les inquiéter outre mesure. Ils me donnèrent l'adresse du logement qu'ils m'avaient réservé, en me disant d'aller m'y installer car de toute façon je n'étais pas attendu avant le lendemain matin. C'est chouette de sentir qu'on manque. Puis le chef du service des réclamations m'avertit que le reste de mes bagages semblaient être partis soit à Paris soit à Rio de Janeiro, et que dans aucun des deux cas je n'étais susceptible de les revoir avant un bon bout de temps.

Si bien que c'est sans bagages que j'allai me mettre dans la triste queue qui attendait le prochain subligne pour le centre.

Une demi-heure plus tard, enfin parvenu en tête de file, je m'aperçus que je n'avais pas changé mon argent vénos si bien que je n'avais même pas de quoi me payer le trajet — je finis par trouver un changeur automatique, tapai mon identité et eus droit à une voix désincarnée qui me roucoula : « A notre profond regret, madame ou monsieur, cette billetterie automatique Rapid-Bank-Route 24/24 est momentanément hors service. Veuillez s'il vous plaît consulter le plan affiché au dos pour repérer le distributeur le plus proche. » Mais quand je contournai la cabine, il n'y avait bien sûr pas le moindre plan au dos. Bienvenue au bercail, Tenn !

New York, New York. Quelle ville magnifique ! Tous mes soucis crispants se trouvaient soudain submergés, même la question de savoir pourquoi Mitzi n'avait pas cru bon de me faire partager la bonne soupe. Dix années ne semblaient pas avoir changé les imposants gratte-ciel qui disparaissaient dans l'air gris et floconneux. L'air gris, floconneux et *froid*. L'hiver était revenu ; il y avait des tas de neige sale dans les coins — neige que recueillaient furtivement quelques consommateurs cherchant à éviter la taxe d'eau potable. Après Vénus, c'était le paradis ! J'étais bouche bée comme un touriste de Wichita découvrant la Grosse Pomme. J'avais la démarche de même, n'arrêtant pas de buter dans des piétons pressés — quand ce n'était pas pis encore que des piétons. Disparus, mes talents de conduite dans la circulation. Après toutes ces années sur Vénus, je n'étais tout bonnement plus habitué aux manières civilisées. Il y avait un pédibus à douze pistonneurs, trois taxis qui se battaient pour une place dans l'embouteillage, des piétons qui faisaient des sauts de carpe désespérés entre tous ces véhicules — les rues étaient encombrées, les trottoirs bondés et chaque immeuble que je longuais déversait encore des centaines de personnes ou bien en absorbait autant — ah ! c'était merveilleux ! Pour moi, s'entend. Pour les gens contre lesquels je butais, sur lesquels je trébuchais, ou qui étaient obligés de m'esquiver, le tableau ne devait pas être aussi réjouissant, je suppose. Mais peu m'importait ! Ils me gueulaient dessus et je ne doutais pas un instant qu'ils me gueulaient des insultes, mais moi, je flottais dans une extase glaciale, poussiéreuse et suffocante. Les slogans publicitaires des affiches à cristaux liquides clignotaient sur tous les murs, les dernières, éclatantes comme l'aube, les plus anciennes couvertes de boue et finalement noyées sous les graffiti. Des échantillonneurs trônaient à chaque coin de rue pour vous distribuer gratis des bouffées de Mego-gosse et des doses de Surcafé, sans compter des bons de réduction pour un millier d'articles. L'air enfumé était encombré d'hologrammes d'appareils électroménagers miraculeux, de visions de voyages organisés de trois jours d'un exotisme fantastique, et les sonas publicitaires résonnaient dans tous les coins — j'étais *chez moi*. L'extase ! Mais je reconnais qu'il était légèrement difficile de se frayer un chemin dans les rues, aussi lorsque je vis, miracle, s'ouvrir devant moi un bout de trottoir dégagé, je l'empruntai sans hésiter.

Sur le moment, je me demandai pourquoi le vieux bonhomme que j'avais bousculé pour monter sur le trottoir me lançait un regard si bizarre. « Gaffe, mon pote ! » fit-il en m'indiquant un panneau mais il

était bien entendu recouvert de graffiti. Et puis je n'étais guère d'humeur à me préoccuper de quelque arrêté municipal mineur. Je passai outre...

Et ZOUING ! une bouffée sonore m'ébranla le crâne et FLOUP ! une gigantesque supernova éblouissante me brûla la rétine ; et je partis à tituber et tourner tandis que de minuscules voix de lutin me vrillaient les oreilles comme autant d'aiguilles : Mokie-Koke, Mokie-Koke, Mokie-Koke, Mokie-Koke !

Et ça continua comme ça, avec des variations, durant ce qui me parut un siècle ou plus, tandis que des puanteurs m'assaillaient les narines et que des frissons subsoniques me secouaient tout le corps. Et — un ou deux siècles plus tard — alors que j'avais encore les oreilles carillonnantes, que les yeux me piquaient encore, je parvins à me relever du trottoir où j'avais chu.

« J' vous avais prév'nu ! » cria le petit vieux d'une distance prudente.

Ça n'avait absolument pas duré des siècles. Il était toujours planté au même endroit, toujours avec la même drôle d'expression — mi-envie, mi-pitié. « J' vous avais pourtant prév'nu ! Z'avez rien voulu entendre, mais j' vous avais prév'nu ! »

Il était encore en train d'indiquer le panneau, aussi m'approchai-je en titubant, et parvins-je, hagard, à déchiffrer la légende sous les graffiti :

Attention !

ZONE COMMERCIALE

Vous y accédez à
vos risques et périls

Manifestement, il y avait quand même eu quelques changements durant mon absence. L'homme avançait précautionneusement au-delà du panneau pour m'écarter de la zone. Il n'était pas si vieux que ça, me rendis-je compte ; il était surtout usé. « C'est quoi un " Mokie-Koke " ? » demandai-je.

Il répondit aussitôt : « Mokie-Koke est un délicieux et rafraîchissant mélange des meilleurs arômes chocolatés, extraits de café et substituts de cocaïne sélectionnés. Z'en voulez ? » J'en voulais. « Z'avez de l'argent sur vous ? » J'en avais — un peu, en tout cas : c'était la monnaie qui me restait de la billetterie que j'étais enfin parvenu à localiser. « Vous m'en fileriez un si je vous montrais ou en dégoter ? » fit-il sui un ton enjôleur.

Bon, qui avait besoin de lui pour ça ? Mais enfin, je ne pouvais

m'empêcher d'éprouver de la pitié pour ce pauvre bonhomme paumé, aussi le laissai-je me conduire jusqu'au coin de la rue. Il y avait un distributeur automatique, tout à fait identique à toutes les autres machines à Mokie-Koke que je voyais depuis le début, sur la Lune, à l'astroport, et dans les rues. « Perdez pas vot' fric avec les bouteilles simples », me conseilla-t-il, anxieux. « Passez tout de suite au pack de six, d'ac ? » Et quand je lui passai la première bouteille du carton, il la décapsula, la porta aux lèvres et l'éclusa sur place. Puis il exhala bruyamment : « Moi, c'est Ernie, m'sieur, fit-il. Bienvenue dans le club ! »

J'avais quant à moi bu mon propre Mokie-Koke avec curiosité. Le breuvage semblait assez agréable mais sans plus, c'est pourquoi je ne voyais pas la raison de tout ce foin. « De quel club parlez-vous ? » demandai-je au bonhomme en ouvrant une nouvelle canette — par pure curiosité.

« V' z'êtes fait campbeller. Z'auriez dû m'écouter », fit-il d'un ton vertueux, « mais, dites donc, puisque vous l'avez pas fait, ça vous gêne pas qu'on fasse un bout de chemin ensemble ? »

Pauvre vieux bonhomme ! Il me faisait tellement pitié que je partageai mon carton avec lui tandis que nous nous rendions à l'adresse que l'agence m'avait indiquée. Trois canettes chacun. Il me remercia avec des larmes dans les yeux mais, tout de même, sur le second carton de six, je ne lui en refilai qu'une.

L'agence ne s'était pas fichue de moi. Dès que nous fûmes arrivés devant mon nouveau domicile, je me débarrassai d'Ernie et me hâtai d'entrer. C'était dans une nouvelle marin'H.L.M. tout récemment remorquée depuis le golfe Persique — un ancien pétrolier. Près de neuf mètres carrés de plancher avec jouissance d'une cuisine pour moi seul, et ce logement était aussi proche qu'on pût l'espérer de l'agence, puisqu'il était amarré à l'aplomb de Kip's Bay, à trois bâtiment seulement de la rive.

Bien entendu, le mauvais côté était le coût. Toutes les économies que j'avais pu amasser sur Vénus passèrent dans le règlement de l'acompte, et je dus signer une hypothèque sur trois ans de paie. Mais ce n'était pas si catastrophique que ça. J'avais bien servi l'agence sur Vénus. Il ne faisait aucun doute à mes yeux que j'étais bon pour une augmentation — et pas seulement une augmentation mais une promotion — et pas seulement une promotion mais peut-être même un bureau d'angle ! Dans l'ensemble, j'étais tout à fait satisfait du monde tel qu'il était (hormis une ou deux petites questions qui me trottaient dans la tête, par exemple cette putain de plainte en justice à laquelle je n'avais pas été convié), tandis que je sirotais un Mokie-Koke tout en contemplant mon nouveau domaine.

Mais au travail ! Il y avait tant à faire ! En attendant qu'on ait localisé mes bagages — si cela devait jamais arriver — j'avais besoin de vêtements, de vivres et de toutes les choses nécessaires à la vie. Aussi passai-je le reste de la journée à faire des emplettes et ramener des paquets dans la marin'H.L.M. si bien que lorsque vint l'heure du dîner, j'étais tout juste installé. Portrait de G. Washington Hill au-dessus du lit pliant, portrait de Fowler Schocken sur le bureau escamotable. Les vêtements dans un coin, les affaires de toilette, sous clé dans mon placard personnel de la salle de bains — tout cela m'avait pris la journée, et c'était épuisant, en plus, parce que le chauffage de la chambre marchait à fond et qu'il semblait n'y avoir aucun moyen de l'éteindre. Je pris un Moke et m'assis un peu pour réfléchir et goûter le luxe d'un appartement calme et spacieux. Il y avait sur la tridi un programme spécial à l'immeuble et je le regardai dévider le menu fourni des distractions disponibles pour nous autres veinards de copropriétaires. Nous avons notre propre piscine, assez vaste pour accueillir six personnes à la fois, ainsi qu'un billard. Je pris note de m'y inscrire sitôt que j'aurais ma propre queue. L'avenir me semblait radieux. Je rappelai le numéro de la piscine — ah ! Des litres et des litres d'eau pure et pétillante où se tremper presque jusqu'à l'aisselle ! — et aussitôt, des idées sentimentales commencèrent à m'envahir l'esprit : Mitzi et moi, assis l'un à côté de l'autre dans la piscine... Mitzi et moi partageant le grand lit pliant... Mitzi et moi... Mais même si Mitzi se décidait après tout à partager ma vie, avec ses six mégabiftons à dilapider, sûr qu'elle aurait envie de partager un pied-à-terre plus original encore qu'une marin'H.L.M...

Eh bien, mon vieux, reprends ton rêve à zéro. Laisse une minute tomber Mitzi : l'avenir est toujours aussi radieux. Même si j'avais dû mettre plus pour avoir l'appartement, il me serait encore resté du pouvoir d'achat. Une nouvelle voiture ? Pourquoi pas ? Et quel genre — un de ces modèles à transmission directe, où l'on avançait en poussant d'une seule jambe, l'autre reposant sur le siège, ou quelque tire originale à mécanique gonflée ?

Il commençait à faire sacrément chaud. J'essayai de nouveau d'éteindre le chauffage, sans plus de succès.

Je me retrouvai à descendre Moke sur Moke. Et pour tout dire, j'envisageai sérieusement de rabattre le lit pour me payer une bonne nuit de sommeil.

Crevé ou pas, je ne pouvais quand même pas passer ainsi ma première nuit de retour au bercail ! Il fallait fêter ça.

Qui dit fête, dit quelqu'un pour la partager. Mitzi ? Mais quand j'appelai le service du personnel de l'agence, ils n'avaient pas encore le numéro de son domicile et elle avait déjà quitté le bureau. Et toutes les autres nanas auxquelles je pouvais penser étaient soit rancies

depuis des années soit à des millions de kilomètres d'ici. Je ne savais même plus quels étaient les endroits à la mode pour faire la fête !

Cette partie, toutefois, pouvait être aisément réglée. Je disposais de la superbe console Omni-V fournie avec l'appartement — deux cent quarante canaux. Je tournai le sélecteur — messages pour équipement ménager, messages pour fleuristes, messages pour habillement (masculin), messages pour habillement (féminin), infos, messages pour restaurants — oui, voilà la chaîne que je voulais. Je choisis un coin sympa à deux bâtiments seulement de ma marin'H.L.M. ; il ne me fallait rien de plus. Comme j'avais réservé, on ne me fit attendre qu'une petite heure au bar, où je bus des gins & Moke en bavardant avec mes voisins ; au menu, des côtelettes de soya de la meilleure marque avec végépurée reconstituée ; il y avait du cognac pour accompagner le café et deux garçons qui me tournaient autour, prêts à me déballer mes portions et me verser les tablettes dans mon verre. Seul petit truc bizarre : quand arriva la note, je la consultai rapidement puis de nouveau plus lentement, puis je rappelai le maître d'hôtel. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » dis-je en indiquant la colonne Imprimée où l'on pouvait lire :

* MOKIE-KOKE : : \$ 2,75

* MOKIE-KOKE : : \$ 2,75

* MOKIE-KOKE : : \$ 2,75

* MOKIE-KOKE : : \$ 2,75

« Ce sont des Mokie-Kokes, monsieur, expliqua-t-il, un délicieux et rafraîchissant mélange des meilleurs arômes chocolatés...

— Je sais ce qu'est un Mokie-Koke, le coupai-je. Je ne me rappelle simplement pas en avoir commandé.

— Je suis désolé, monsieur, fit-il avec déférence. Mais c'est pourtant bien le cas. Je peux vous repasser la bande vocale si vous le voulez.

— Laissez tomber la bande vocale, repris-je. Je n'en veux plus. J'ai terminé. »

Il eut l'air abasourdi. « Mais, monsieur... vous les avez déjà bus ! »

Neuf heures. Matin radieux. Je réglai mon péditaxi, ôtai de mes narines les tampons anti-suie, et pénétrai dans le hall principal de l'immense tour de l'agence Taunton, Gatchweiler & Schocken.

On a beau se faire vieux et devenir cynique avec l'âge, après toutes ces années d'absence, j'éprouvai un véritable choc religieux en entrant dans l'immeuble. Imaginez-vous, il y a deux millénaires, entrant à la cour de César, et sachant que c'était ici, en ce lieu même, que

trouvaient leur origine et se réglaient l'ensemble des affaires du monde. Avec l'agence, *idem*. Certes, il y en avait d'autres — mais le monde était devenu plus grand, aussi ! Et c'était ici que se trouvait le siège du pouvoir. L'ensemble de ce vaste édifice était entièrement dévolu à une unique et sublime mission : le progrès de l'humanité par l'incitation à l'achat. Plus de dix-huit cents personnes travaillaient dans cet immeuble. Concepteurs et apprentis rédacteurs ; spécialistes des médias capables de faire jaillir un message sonore de l'air ambiant ou de vous l'inscrire sur la rétine ; chercheurs de produits chargés de rêver, jour après jour, de nouveaux produits toujours plus vendeurs : boissons, produits alimentaires, gadgets, vices, possessions de toutes sortes ; artistes ; musiciens ; acteurs ; réalisateurs ; acheteurs d'espace publicitaire et loueurs de temps — la liste s'étirait à l'infini — et puis , les dominant tous, au quarantième étage et au-dessus, s'étendait le domaine directorial, le pays des cadres supérieurs, là où les génies qui dirigeaient tout cet ensemble ruminaient et concevaient leurs plans divins. Oh ! bien sûr, j'avais l'air de railler la mission civilisatrice qui nous était échue, à nous qui avions consacré notre vie à la publicité — mais sous la raillerie demeurait le même profond respect, le même réel dévouement que j'éprouvais déjà à l'époque où je n'étais encore qu'un jeune éclaireur chez les rédacteurs juniors, quand je courais après mes premiers badges et commençais seulement à discerner sur quoi pourrait déboucher ma vie...

Bon. Bref. Je me retrouvais donc là, au cœur de l'univers. Il y avait quelque chose de drôle. J'avais gardé le souvenir d'un lieu vaste et voûté. Voûté, d'accord — mais vaste ? En vérité, l'endroit me paraissait plus petit, et plus bondé que le terminus de tram des collines de Russie ; ainsi donc mes années sur Vénus avaient-elles corrompu ma perception. Jusqu'aux gens qui me paraissaient plus miteux. Et derrière son détecteur d'armes, je vis la gardienne m'adresser un regard renfrogné et soupçonneux comme j'approchais.

Pas de problème de ce côté. Je glissai simplement le poignet dans le détecteur et la banque de données reconnut aussitôt mon numéro de Sécurité sociale, même si dix années s'étaient écoulées depuis sa dernière utilisation. « Oh ! » dit la garde, en étudiant mon état tandis que le voyant de reconnaissance passait au vert. « Vous êtes monsieur Tarb. Ça fait plaisir de vous revoir ! » Rien de vrai là-dessous, bien entendu. A voir son allure, elle devait être encore au lycée la dernière fois que j'avais pénétré dans l'immeuble de l'agence, mais cette jeune fille avait le cœur du bon côté. Je lui donnai une petite tape amicale sur les fesses et me dirigeai d'un pas assuré vers l'ascenseur. Et la première personne sur qui je tombai en lâchant la rampe au quarante-cinquième, ce fut Mitzi Ku.

J'avais eu vingt-quatre heures pour digérer mon ressentiment

au sujet de cette histoire de dommages et intérêts. Le délai était encore trop court, bien sûr, mais au moins les arêtes de la jalousie s'étaient-elles légèrement émoussées et puis elle avait franchement l'air en forme. Pas encore parfaite. Bien qu'elle ait ôté ses pansements, il demeurait ce drôle de flou autour des yeux et de la bouche qui trahissait le port de plastipeau, là où la cicatrisation n'était pas tout à fait achevée. Mais elle avait hasardé un sourire en me disant bonjour. « Mitzi », fis-je — les mots avaient jailli de ma bouche à l'improviste, je n'avais même pas été conscient de les penser — « tu ne crois pas que je devrais poursuivre la compagnie de tram, moi aussi ? »

Elle parut embarrassée. Ce qu'elle m'aurait répondu, je l'ignore, car à cet instant Val Dambois jaillit derrière nous. « Trop tard, Tarb », dit-il. C'était moins les mots que le ton, méprisant, et le sourire qui me préoccupaient. « Délai de rigueur, vous connaissez ? Je vous l'ai dit, vous avez raté le coche. Allons, Mitzi, on ne peut pas faire attendre le vieux... »

La matinée accumulait les chocs ; le Vieux était précisément la personne que je devais voir. Mitzi avait laissé Dambois lui prendre le bras mais elle se retourna pour me lorgner : « Tu te sens bien, Tenny ?

— Ça va... » Enfin, à peu près, hormis un ego légèrement froissé. « Juste un petit peu soif, peut-être, il fait une telle chaleur, ici. Est-ce que tu saurais par hasard s'il y a un distributeur de Mokie-Koke à cet étage ? »

Dambois me jeta un regard empoisonné. « Il y a, grinça-t-il, des blagues d'un goût douteux. »

Je le vis décamper, de mauvais poil, en traînant derrière lui Mitzi, en direction du sanctuaire du Vieux. Je m'assis pour attendre, tâchant de faire comme si j'avais simplement décidé de me reposer les pieds un petit moment.

Le petit moment se révéla durer largement plus d'une heure.

Bien sûr, personne n'y trouvait rien à redire. Dans son coin, la sec/3 du Vieux était affairée derrière son communicateur et l'écran de son terminal, relevant la tête de temps à autre pour m'adresser un sourire, comme elle était payée pour le faire. Ceux qui n'avaient qu'une heure à attendre pour voir le Vieux remerciaient en général le ciel de leur chance, car la plupart des gens ne parvenaient tout simplement jamais à le voir. Le vieux Gatchweiler était déjà devenu une légende à son époque : le garçon pauvre, issu d'une famille de consommateurs, qui s'était élevé de ses origines obscures pour réussir une embrouille d'une telle ampleur qu'on en parlait encore à voix basse dans les bars du domaine directorial. Deux des plus imposantes agences ancien style s'étaient effondrées à la suite de retentissants scandales, le vieux

B. J. Taunton pincé pour rupture de contrat, Fowler Schocken mort et son agence en ruine. Leurs officines devaient dès lors poursuivre une existence spectrale, coquilles vides à jamais rayées des tablettes de ceux qui savent. C'est le moment qu'avait choisi Horatio Gatchweiler pour surgir de nulle part, absorber les épaves et en faire la T.G. & S. Personne ne devait par la suite surpasser la Taunton, Gatchweiler et Schocken ! Nous étions les premiers dans le secteur des produits et des services. Nos clients dominaient le marché des produits et pour ce qui était des services, eh bien, aucun étalon à mille dollars la saillie n'avait jamais servi sa jument avec l'empressement que nous manifestions à l'égard des consommateurs. Un nom tout-puissant que celui d'Horatio Gatchweiler ! C'était presque au sens propre le nom *du* Tout-Puissant, car il était quasiment comme l'ineffable nom de Dieu : Personne ne le prononçait jamais. Dans son dos, on l'appelait « le Vieux ». De face, on ne l'appelait que « Monsieur ».

Aussi, poireauter assis dans la minuscule antichambre de la sec/3, en faisant semblant de feuilleter le *Bulletin horaire de la publicité* sur l'écran de la table basse, n'avait pour moi rien de surprenant. C'était même un honneur. Un honneur, du moins si ne m'avait pas turlupiné le fait qu'il eût accordé la préséance à Mitzi et Val Dambois.

Quand enfin la sec/3 du Vieux me laissa aux mains de la sec/2, laquelle me conduisit à la secrétaire qui m'admit enfin dans son bureau personnel, il essaya effectivement de me mettre à l'aise. Il ne se leva pas ni rien de tout ça mais, du fond de son fauteuil, me lança un jovial : « Entrez donc, Farb », d'une voix tonnante. « Heureux de vous voir de retour, mon garçon ! »

J'avais presque oublié la splendeur des lieux — deux fenêtres ! Bien sûr, l'une et l'autre avaient leur store baissé, on ne va pas risquer que quelqu'un s'amuse à braquer sur la vitre un faisceau détecteur pour décoder, grâce à sa réflexion, les vibrations des conversations secrètes tenues à l'intérieur. « Tarb, monsieur, me permis-je.

— Mais bien sûr ! Et vous êtes de retour d'une tournée sur Vénus — bon travail. Bien sûr », ajouta-t-il en me regardant l'air sournois, « pas aussi bon que ça, pas vrai ? Je vois là dans votre dossier personnel une petite note pour l'ajout de laquelle vous n'avez sans doute soudoyé personne...

— Je peux vous expliquer au sujet de cette soirée, monsieur...

— Bien sûr, que vous pouvez ! Et on ne vous en tiendra pas rigueur. Vous autres jeunes gens qui vous portez volontaires pour une tournée sur Vénus, méritez toute notre estime — personne n'escompte vous voir supporter une telle existence sans un minimum de... euh tension. » Il se redressa, rêveur. « Je sais pas si vous le savez, Farb », fit-il en s'adressant au plafond, « mais j'étais moi-même sur

Vénus, il y a bien longtemps. Je n'y suis pas resté. J'ai gagné à leur loterie, voyez-vous. »

J'étais abasourdi. « Une loterie ? Je n'aurais jamais imaginé que les Vénos aient pu avoir une loterie. Venant d'eux, ça paraît tellement déplacé. »

Il s'esclaffa : « Z'ont jamais recommencé... Depuis qu'un merc a gagné le premier tirage ! Ils ont renoncé à l'idée tout de suite après — non sans m'avoir entre-temps déclaré *persona non grata*, si bien que je me suis fait renvoyer ici vite fait ! » Il rigola quelques secondes, au souvenir de l'ineptie des Vénos. « Bien sûr », fit-il en retrouvant son calme, « je n'avais pas chômé pendant mon séjour sur Vénus... » A la façon dont il me regardait, je sus que c'était une question.

Et j'avais la réponse adéquate : « Moi non plus, monsieur », m'empressai-je de dire. « Toutes les occasions étaient bonnes. Tout le temps ! Tenez... bon, je ne sais pas si vous êtes déjà entré dans ce que les Vénos appellent une épicerie...

— J'en ai vu des centaines, mon garçon, tonna-t-il, jovial.

— Eh bien, vous connaissez dans ce cas l'étendue de leur incompétence. Des pancartes du genre : " Ces tomates sont parfaites si vous comptez les manger aujourd'hui, sinon elles vont tourner " ou bien : " Les préparations industrielles coûtent le double du même plat réalisé avec les ingrédients de base " — des trucs dans le genre. »

Il rit très fort et s'essuya les yeux. « N'ont pas changé un poil, je suppose...

— Non, monsieur. Eh bien, je visitais le magasin et rentrais à l'ambassade leur écrire des textes sérieux. Vous voyez ? Par exemple, pour les tomates : " Appétissantes, parfumées, mûres à point et gorgées de soleil ! " ou bien : " Gagnez ! Gagnez ! Gagnez un temps précieux avec ces succulentes spécialités du chef précuisinées ! " Ce genre de truc. Et puis, je faisais pour le personnel un compte rendu de tous les derniers messages publicitaires venus de la Terre — au moins deux heures de projection-débat chaque semaine — et nous organisions des concours à qui trouverait les meilleures variantes sur les principaux thèmes vendeurs... »

Il me considéra avec une réelle affection. « Vous savez, Tarb », fit-il avec une douceur qui frisait le sentimentalisme, « vous me rappelez quand j'avais votre âge. Un peu. Bon, écoutez, installons-nous à l'aise le temps de décider ce que vous aimeriez faire pour nous maintenant que vous voilà de retour. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Oh ! disons... un Mokie-Koke, monsieur », fis-je distraitemment.

Le climat dans la pièce se rafraîchit brusquement. Le doigt du Vieux s'immobilisa au-dessus du bouton de la sonnette qui aurait dû appeler sa sec/2 pour lui demander d'apporter du café et des

rafraîchissements. « Qu'est-ce que vous avez dit, Farb ? » grinça-t-il.

J'ouvris la bouche, mais il était trop tard. Il ne me laissa pas parler. « Un *Moke* ? Ici, dans mon bureau ? » Son expression parcourut intégralement l'échelle de la bienveillance au choc à la colère. Livide, il écrasa un bouton entièrement différent. « Service d'urgence ! rugit-il. Faites-moi monter tout de suite un infirmier !... J'ai un mokimane dans mon bureau ! »

On me sortit du bureau du Vieux plus vite qu'on n'aurait écarté un lépreux de la vue de Louis XIV. Et avec un traitement identique. Pour attendre les résultats de mes tests, j'étais assis dans la salle d'attente de l'hôpital public, au troisième sous-sol, mais bien que la salle fût bondée, j'étais entouré de sièges vides.

Enfin, un « monsieur Tennison Tarb » crépita dans le haut-parleur du plafond. Je me levai et, trébuchant parmi le taillis de jambes hâtivement déplacées et de chevilles promptement écartées, me dirigeai vers la salle de consultation. C'était comme les Derniers Instants du condamné dans ces vieux films sur les prisons, hormis l'absence de murmures d'encouragement de la part de mes compagnons. Sur tous les visages se lisait la même expression qui disait *Dieu merci, c'est pas moi, c'est toi !*

J'escomptais, passé la porte coulissante, découvrir le médecin qui allait me signifier mon sort. Fait surprenant, il y avait deux personnes ; la première était le médecin — aisément reconnaissable au stéthoscope rituel qu'elle portait autour du cou — et la seconde — si je m'étais attendu à ça ! — n'était autre que le petit Dan Dixmeister, un Dixmeister devenu tout maigre et maussade. « Eh, salut Danny ! » lançai-je en lui tendant la main, pour renouer avec le passé.

Et dans le même dessein, sans doute — sa version, du moins —, il étudia longuement ma main avant de tendre à regret la sienne. Ce n'était pas une poignée de main. C'était plutôt comme s'il me l'avait présentée à baiser — mol effleurement et retrait immédiat.

Eh bien, Danny Dixmeister avait été mon rédacteur stagiaire une douzaine d'années auparavant. Je suis allé sur Vénus. Il est resté sur Terre. A l'évidence, il n'avait pas perdu son temps. Il arborait les épaulettes de sous-chef de service et sur la manche des galons indiquant cinquante mille de salaire annuel — et il me regardait comme si j'étais le nouveau stagiaire et lui le cadre supérieur. « Vous vous êtes mis dans un beau merdier, Tarb », grinça-t-il sans joie. « Le Dr Mosskristal va vous résumer votre problème médical. » Et son ton signifiait *mauvaises nouvelles*.

C'étaient effectivement de mauvaises nouvelles. « Ce dont vous souffrez, dit la doctoresse, c'est d'une dépendance campbellienne. » Son ton n'était ni aimable ni méchant. C'était le ton

avec lequel un toubib annonce le nombre de globules blancs d'un animal de laboratoire et le regard qu'elle tourna vers moi évoquait très exactement celui dont Mitzi gratifiait les soi-disant moutons susceptibles d'être recrutés dans son réseau d'espionnage. « Je suppose qu'on pourrait vous reprogrammer », fit-elle en étudiant les résultats affichés sur son écran. « Ça n'en vaut guère la peine, si vous voulez mon avis. Je vois là un dossier particulièrement inintéressant ».

Je déglutis. J'avais du mal à croire que c'était de *ma vie* qu'ils étaient en train de parler. « Dites-moi un peu ce qui ne va pas, l'implorai-je. Peut-être que si je comprenais ce qui cloche, je pourrais y remédier.

— Y remédier ? Y remédier ? Vous voulez dire, surmonter vous-même la programmation ? Oh-oh-oh-oh », partit-elle à rire, en lançant un regard à Dixmeister. Elle hocha la tête avec bonne humeur. « Quelles drôles de notions vous pouvez avoir, vous autres béotiens...

— Mais vous évoquiez un traitement...

— Vous voulez parler de reprogrammation et de désintoxication, rectifia-t-elle. Je doute que vous soyez prêt à en passer par là. Peut-être que dans dix ans d'ici, ça vaudra le coup d'essayer, malgré un taux de mortalité qui tourne autour de quarante pour cent. Mais dans les stades initiaux, juste après l'exposition... hum ! » Elle se radossa, joignit le bout des doigts et je me préparai à entendre le cours magistral. « Ce dont vous souffrez, expliqua-t-elle, c'est d'un réflexe campbellien. Ainsi nommé d'après le Dr H. J. Campbell. Célèbre pionnier de la psychologie à l'époque héroïque. Inventeur de la thérapie du plaisir limbique.

— Je n'ai jamais entendu parler de la thérapie du plaisir limbique, lui dis-je.

— Rien d'étonnant, reconnut-elle. Le secret en est resté perdu durant de longues années. » Elle se pencha, pressa une touche sur un interphone et appela : « Maggie, apportez-moi le Campbell... D'après le Dr Campbell, me résuma-t-elle, *plaisir* est le nom que l'on donne à la sensation que nous éprouvons lorsque les aires limbiques de notre cerveau sont électriquement actives. Il fut initialement orienté vers ces recherches, je crois, par la découverte que nombre de ses étudiants tiraient un grand plaisir de ce qu'ils appelaient la musique rock. La saturation sensorielle induite par ce biais stimulait l'aire limbique — d'où : plaisir — et c'est ainsi qu'il découvrit un moyen facile et peu coûteux de conditionner les sujets dans le sens désiré. Ah ! nous y voilà ! » La sec/2 avait apporté une boîte en plastique transparente qui contenait — je vous le donne en mille ! — un *livre*. Usé, écorné, caché dans son boîtier de plastique, il représentait quand même l'exemple le mieux conservé de cette forme d'art au charme vieillot qu'il m'ait été jusque-là pratiquement donné de voir. Instinctivement, je tendis la

main mais le Dr Mosskristal écarta l'objet. « Ne faites pas l'idiot », aboya-t-elle.

Mais je pouvais lire le titre : *Les Aires du plaisir*, par H. J. Campbell. « Si je pouvais simplement l'emprunter, implorai-je, je vous le rapporterais dans la semaine...

— Je veux, merde ! Si vous devez le lire, vous allez le faire ici, et sous la surveillance de ma sec/3 qui s'assurera que vous le remplacez bien dans sa boîte sous ambiance d'azote sitôt que vous aurez terminé. Mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée. L'homme de la rue ne devrait pas chercher à comprendre les problèmes médicaux, il n'est tout bonnement pas équipé pour ça. Disons simplement que votre aire limbique a été stimulée ; sous l'influence de cette montée du plaisir, vous avez été conditionné à associer le Mokie-Koke avec le bonheur et il n'y a rien à y faire. » Elle consulta sa montre et se leva. « A présent, annonça-t-elle, j'ai un patient à visiter... Dixmeister, vous pouvez rester ici pour interroger le patient, si vous le désirez — à la seule condition d'avoir libéré la pièce d'ici vingt minutes. » Et elle disparut, en serrant fermement son livre.

Et en me laissant avec Danny Dixmeister. « Quel gâchis... » Il hocha la tête en consultant l'écran qui affichait toujours les résultats de mon test. « Vous auriez probablement eu un avenir raisonnablement intéressant devant vous, Tarb, si vous ne vous étiez pas laissé accrocher.

— Mais c'est pas juste, Danny ! Je ne savais pas... »

Il afficha une sincère perplexité : « Juste ? D'accord, le campbellisme est un phénomène assez nouveau — je suppose que vous n'avez pas assez fait attention. Mais les zones de publicité limbique sont pourtant clairement indiquées.

— Clairement ! raillai-je. C'est une putain de sale arnaque vicieuse, oui, et vous le savez très bien ! Je suis sûr que notre agence ne ferait jamais une telle chose pour promouvoir des articles ! »

Dixmeister pinça les lèvres. « La question, dit-il, ne s'est pas posée puisque c'est la concurrence qui détient les brevets. A présent, parlons un peu de vous. Vous vous rendez compte, Tarb, que toute possibilité de poste de haute responsabilité est désormais à exclure dans votre cas.

— Hé là, pas si vite, Danny ! Je ne vois pas du tout la chose comme ça. Je vous rappelle quand même que je viens de passer un bon paquet d'années à en baver sur Vénus pour le compte de cette agence !

— C'est une simple question de sécurité, expliqua-t-il. Vous êtes un mokimane. Vous feriez n'importe quoi pour un Mokie-Koke, y compris trahir votre grand-mère — ou même l'agence. Aussi ne pouvons-nous pas prendre le risque de vous laisser travailler dans un

quelconque secteur de haute sécurité — sans parler du fait (ajouta-t-il, en vache) que vous avez fait montre d'un certain manque de fibre morale en vous laissant déjà accrocher.

— Mais mon ancienneté ! Mon contrat de travail ! Un dossier de... »

Il hocha la tête avec impatience. « Oh ! On vous trouvera bien quelque chose, évidemment. Mais pas dans la branche créative. Vous savez taper à la machine, Tarb ? Non ? Quel dommage... enfin, c'est un problème pour le service du personnel, après tout. »

Je le regardai droit dans les yeux. « Danny, je dois vraiment vous en avoir fait baver plus que je ne l'aurais cru quand vous étiez mon nègre. »

Il ne répondit pas. Il se contenta de m'adresser un regard aussi long qu'indéchiffrable. J'avais quitté la pièce, j'étais sorti de l'ascenseur au cinquième étage (*Personnel — Services généraux*) pour prendre mon tour au milieu des jeunes lycéens frais émoulus et des employés d'âge mûr reconvertis, lorsque je parvins à déchiffrer ce regard. Ce n'était pas du dédain ou même du triomphe. C'était de la pitié.

Ce dont le Dr Mosskristal avait omis de me parler, c'était de l'un des effets secondaires du campbellisme. La dépression. Elle ne m'avait pas averti et quand elle arriva, je ne la reconnus pas comme telle. Je suppose que c'est le propre de la dépression. Quand vous en avez une, cela semble simplement dans l'ordre des choses. Vous ne l'envisagez jamais comme un problème, mais comme un simple état de fait.

J'avais largement de quoi être déprimé. Ils m'avaient trouvé un boulot, d'accord. Livrer des épreuves. Porter des fleurs aux vedettes de nos pubs. Me précipiter dans la rue pour héler un taxi et tenir la porte à quelque représentant des hautes sphères directoriales, aller chercher des soyaburgers et du Surcafé pour les secrétaires — oh ! ça, j'avais un million de choses à faire ! Je me retrouvais avec plus de travail, comme grouillot des services généraux, que je n'en avais eu même comme rédacteur publicitaire trois-étoiles, mais bien entendu, on ne vous y donne pas un salaire trois-étoiles. Je dus restituer la marin'H.L.M. Peu m'importait. A quoi bon un tel luxe sinon pour recevoir et qui me restait-il à recevoir ? Mitzi s'était hissé vers des sphères plus confortables. Toutes mes petites amies d'antan étaient mutées, mariées ou promues et les nouvelles recrues ne semblaient guère enclines à se lier avec un type mis au frigo.

A propos de frigo, ce que j'avais le plus oublié depuis mon départ, c'était comment ça faisait d'avoir froid. Je veux dire *froid*-F-majuscule. Froid au point que l'haleine des péditaxis se condense

autour de leur visage, et qu'ils glissent et dérapent sur la chaussée verglacée. Froid au point que j'en aurais presque souhaité troquer ma place contre la leur, pour faire de l'exercice au lieu de me geler en claquant des dents sur l'inconfortable siège ouvert au vent d'hiver de New York — bon, j'ai dit « presque ». Même être coursier, c'était toujours mieux que de tirer un taxi.

Surtout maintenant qu'il commençait à pincer. Ces six années sur Vénus m'avaient dilué le sang. Même si j'avais pu me payer de nombreuses sorties, le cœur n'y était plus. Aussi passai-je mes journées dans le bureau de la messagerie, et mes soirées chez moi, à regarder les pubs à l'Omni-V ou bavarder avec mes nouveaux compagnons de chambrée quand ils étaient là — et rester assis. La plupart du temps, simplement assis. Alors, quelle ne fut pas ma surprise quand le ronfleur sonna, et que j'eus un visiteur et que mon visiteur n'était autre que Mitzi !

Si elle était venue pour me faire plaisir, elle avait une drôle d'idée pour y parvenir. Elle regarda autour d'elle, le nez froncé et les lèvres pincées, comme si les lieux sentaient la pourriture. Elle avait l'air de porter désormais en permanence ses deux rides verticales entre les sourcils. « Tenn », fit-elle avec fermeté, « il faut que tu te sortes de là ! Regarde-toi un peu ! Regarde ce taudis ! Regarde un peu le gâchis que tu as fait de ta vie ! »

Je parcourus la pièce du regard, cherchant à voir ce qu'elle voulait dire. Bien sûr, dans l'impossibilité de régler les mensualités de la marin'H.L.M., j'avais dû trouver une autre solution. Ça n'avait pas été facile. Résilier l'engagement m'avait coûté presque toutes mes économies et cet appartement en temps partagé était à peu près tout ce que je pouvais me payer. D'accord, mes compagnons étaient plutôt cradingues. L'un était branché bouffe express, l'autre s'était embringué dans une de ces interminables collections de superbes reproductions miniatures de bustes présidentiels quasi argentés proposées par la Monnaie de San Jacinto. Mais quand même ! « Ce n'est pas si moche, fis-je sur la défensive.

— C'est *dégueulasse*, oui. Ça ne te vient jamais à l'idée de jeter ces vieilles bouteilles de Moke ? Tenn, je sais que c'est dur mais il y a tous les ans des gens qui se mettent au régime sec et qui parviennent à décrocher... »

Je ris. J'étais franchement désolé pour elle car elle ne comprenait tout simplement pas ce que c'était d'avoir été presque accro... « Mitzi, dis-je, est-ce pour cela que tu es venue, pour me dire quel gâchis j'ai fait de ma vie ? »

Elle me considéra un moment sans mot dire. « Eh bien, je suppose que la cure de désintoxication est relativement dangereuse », admit-elle enfin, tout en cherchant des yeux un coin de pour s'asseoir.

Je débarrassai la seconde chaise de quelques-uns des empereurs hittites de Nelson Rockwell et d'un stock d'emballages de tacos de Charlie Bergholm. « Je ne saurais pas vraiment te dire pourquoi je suis venue ici », dit-elle en inspectant soigneusement le siège avant de s'asseoir.

« Si c'était avec l'arrière-pensée de te rouler dans le foin, tu peux laisser tomber », fis-je, amer, en lui indiquant le lit-cage fermé dans lequel Rockwell, mon compagnon de chambrée de deux à dix, faisait sa part de trois-huit.

Elle — j'allais dire : rougit — mais je crois que : « s'assombrit » conviendrait mieux. « Je suppose que d'un certain côté, je dois me sentir un peu responsable...

— De ne m'avoir rien dit pour la poursuite en dommages et intérêts ? De m'avoir laissé tomber dans la dèche pendant que tu ramassais les millions ? Des petites bricoles dans le genre ? »

Elle haussa les épaules. « Quelque chose comme ça, peut-être. Tenny ? Bon, d'accord, j'admets que tu ne peux guère espérer de promotion dans l'agence tant que tu seras mokimane, mais il y a des tas d'autres choses que tu peux faire ! Pourquoi ne pas retourner à l'école ? Apprendre un nouveau métier, recommencer dans une nouvelle profession, je ne sais pas, moi, médecin, avocat... »

Je la regardai, abasourdi : « Et laisser tomber *la publicité* ?

— Oh ! Seigneur ! Mais qu'y a-t-il de tellement sacré dans la publicité ? »

Alors là, j'étais soufflé. Tout ce que je pus trouver à dire fut : « Sûr que t'as sacrément changé, Mitzi. » Et dans ma bouche, c'était un reproche.

Elle reprit, morose : « Peut-être que j'ai commis une erreur en venant ici. » Puis son visage s'éclaira : « Je sais ! Qu'est-ce que tu dirais des immatériels ? Je crois que je pourrais t'y faire entrer — pas tout de suite, bien sûr, mais dès qu'il y aura une place libre...

— Les immatériels ! raillai-je. Mitzi, je suis un spécialiste des *produits*. Je vends de la *marchandise*. Les immatériels, c'est pour les ringards et les vieux jetons — et, de toute façon, qu'est-ce qui te fait penser que tu pourrais y arriver ? »

Elle hésita puis dit : « Oh ! C'est juste une supposition ! Enfin, je veux dire — bon, autant que tu le saches, bien que ce soit encore pour l'instant un secret. J'ai récupéré l'argent de mes dommages et intérêts pour le replacer dans l'agence.

— Le placer ? Tu veux dire que tu es actionnaire ?

— Absolument. Actionnaire. » Elle semblait presque s'en excuser — comme s'il y avait de quoi ! Devenir actionnaire de l'agence était presque devenir dieu. Il ne m'était simplement jamais arrivé qu'une de mes connaissances pût avoir le capital suffisant pour ce

faire.

Mais je hochai la tête et dis fièrement : « Ma branche, c'est les produits.

— Vraiment ? jeta-t-elle. Aurais-tu de meilleures propositions ? »

Bien évidemment, je n'en avais pas.

Je me rendis. « Prends-toi donc un Mokie-Koke, on va discuter de tout ça. »

J'allai donc me coucher ce soir-là, seul peut-être, mais néanmoins avec une chose que je n'avais pas encore eue jusque-là : l'espoir. Et tandis que je glissais lentement dans le sommeil, je bâtissais d'impossibles rêves : je retournais à l'école, je décrochais cette maîtrise en philosophie de la publicité que j'avais briguée étant enfant, j'acquerrais quelques compétences additionnelles, je faisais un peu de recherche sur les immatériels... je laissais tomber le Moke.

Toutes ces idées me semblaient excellentes. Ce qu'il en resterait à la froide lumière de l'aube, je l'ignorais, mais je me sentais fortement remonté. Je fus réveillé par des coups frappés au montant du lit et par la voix grondante et rauque de Nelson Rockwell, mon compagnon de chambrée de deux à dix, qui m'annonçait qu'il avait échangé sa place avec Bergholm et que son tour était venu.

J'avais beau être endormi, je vis aussitôt qu'il avait franchement l'air mal en point : il avait la pommette droite ornée d'un hématome comme une tache de raisin écrasé, et lorsqu'il s'écarta pour me laisser sortir du lit-cage, je vis qu'il boitait. « Mais qu'est-ce qui vous est arrivé, Nelson ? »

Il me regarda comme si je l'avais accusé d'un crime. « Un léger malentendu, marmonna-t-il.

— Ça m'a tout l'air d'un sacrément gros malentendu. Vous avez reçu une dérouillée, mon vieux ! »

Il haussa les épaules, et gémit parce que ses muscles objectaient au mouvement. « J'avais un léger retard de paiement alors la San Jacinto m'a envoyé deux encaisseurs à l'usine. Au fait, Tenn, vous pourriez pas m'avancer cinquante dollars jusqu'à la paie, ça serait pas possible ? Parce qu'ils ont dit que la prochaine fois, ce serait les rotules...

— Je n'ai pas cinquante dollars », dis-je — et c'était presque vrai. « Pourquoi ne pas vendre plutôt quelques-unes de vos figurines ?

— Les vendre ? Vendre une partie de ma collec ? M'enfin, Tenn, s'écria-t-il, c'est bien le truc le plus stupide que j'aie jamais entendu ! Mais ce sont des pièces de collection ! Un véritable placement à long terme ! Tout ce que j'ai à faire, c'est de laisser monter la cote — et là, mon vieux, attendez voir ! Tout ça, c'est rien

que des tirages limités ! Dans vingt ans d'ici, j'aurai ma place au soleil des Everglades, peinard, et c'est ça qui me le paiera... seulement, ajouta-t-il avec tristesse, si je ne règle pas cet arriéré de paiement, ils vont tout me reprendre. Et me péter les rotules. »

Sans demander mon reste, je courus occuper la salle de bains au bout du couloir parce que je n'en pouvais plus d'écouter de telles fadaises. Des pièces de collection à tirage limité ! Doux Jésus, c'était un des premiers contrats sur lesquels j'avais travaillé — des tirages limités d'autant d'exemplaires qu'on pouvait en vendre ; de toute façon, cinquante mille minimum ; « pièces de collection » signifiant en l'occurrence qu'une fois que vous les aviez, vous n'aviez pas d'autre choix que de les collectionner.

Je me lavai donc en vitesse pour dégager les lieux au plus vite et dès sept heures du matin, j'étais sur le campus de l'université de publicité de Columbia à éplucher le listage des matières pour m'inscrire aux divers cours. Il y avait quantité d'options qui offraient des unités de valeur comptant pour la maîtrise ; je me fis une sélection parmi les plus intéressantes. Histoire. Mathématiques — en l'occurrence, les techniques d'échantillonnage, essentiellement. Et même l'écriture créative. Celle-là, je pensais qu'elle ne serait pas difficile mais j'avais surtout derrière la tête l'idée que si le boulot de rédacteur aux immatériels ne donnait rien, ça pourrait toujours m'être utile. Si l'on ne me permettait pas d'écrire sur du concret, au moins je pourrais toujours pondre quelques romans. D'accord, ça ne rapporte pas des masses. Mais il y a toujours un marché, parce qu'il subsiste encore quelques inadaptés incapables ne fût-ce que de voir les sports ou de suivre les feuillets à l'Omni-V, si bien qu'ils n'ont pas d'autre idée que de *lire*. J'ai moi-même essayé, une fois deux, en demandant l'affichage de quelques vieux classiques. C'est un peu floconneux, mais le marché existe et il n'y a pas de honte à vouloir ramasser quelques picaillons en piochant là-dedans.

C'est l'autre truc marrant à propos de la dépression : quand vous êtes noyé en plein dedans, tout vous semble tellement difficile, vous avez tellement de motifs de vous plaindre qu'il semble pratiquement impossible de faire le moindre mouvement. Mais sitôt que vous avez accompli le premier pas, le second devient plus facile, et le troisième de même — en fait, ce jour même, je décidai de réagir au sujet de ces Mokes que j'éclusais à la file. Pas encore la cure de désintoxication. Pas même tout de suite le régime sec. Non, la première chose à faire, c'était d'analyser le problème. Ainsi commençai-je le d'abord par noter l'heure de chaque Moke. Je tins ce décompte durant une semaine et, ma foi, vous savez quoi ? J'arrivais à une moyenne de *quarante* par jour ! Et sans pour autant y prendre tant de plaisir...

Je décidai de m'en occuper sérieux. Je ne voulais pas renoncer totalement à cette habitude parce qu'à vrai dire, chaque Mokie-Koke en soi était un truc plutôt bon. C'est effectivement un assez délicieux mélange des meilleurs arômes chocolatés, avec des extraits de café synthétique sans oublier ces fameux substituts de cocaïne soigneusement sélectionnés pour pimenter le tout ; ça donne en effet une boisson très rafraîchissante. Le truc n'était pas *d'arrêter* mais simplement *de réduire*. Ainsi posé, le problème n'était plus qu'une simple question de programmation et de logistique — comme lorsque vous programmez le dosage optimal d'impacts sur les consommateurs pour vos messages publicitaires. Quarante Mokes par jour, c'était ridicule. Autour de huit, voilà un chiffre qui me paraissait raisonnable. Je profiterais toujours de ce petit coup de fouet mais j'éviterais de m'émousser les papilles gustatives.

Un Moke toutes les deux heures, calculai-je, voilà qui serait parfait.

Je me fis donc un petit plan :

06 h 00

08 h 00

10 h 00

— et ainsi de suite toute la journée jusqu'à dix heures du soir, heure à laquelle je pourrais sortir Nelson Rockwell de notre lit-cage, m'enfiler ma dernière canette, pour le coup de l'étrier, et hop, au dodo.

Quand je fis le compte, il s'avéra qu'un Moke toutes les deux heures durant les seize heures de veille quotidiennes, cela faisait un total de neuf au lieu de huit — à moins de vouloir renoncer, soit à celui du réveil, soit à celui du coucher. Ça, il n'en était pas question. Et puis merde, neuf ce n'était pas encore trop. J'étais en fait très satisfait de mon petit planning. C'était un schéma si efficace et puissant que je n'arrivais pas à comprendre pourquoi personne avant moi ne semblait y avoir songé.

Et, nom de Dieu, je sus m'y tenir. Pendant presque une journée entière.

Il me fallut un minimum de force de volonté pour patienter ces deux premières heures jusqu'à huit heures du matin, mais je fis traîner le petit déjeuner et lambinai sous la douche jusqu'à ce que les autres locataires commencent à tambouriner contre la porte. Ensuite, les dix heures me parurent vachement loin mais je flânai pour gagner l'agence et là, je me fis un petit plan supplémentaire. On m'avait expédié directement aux livraisons. Je ne regardai même pas ma montre tandis que je pédalais d'un endroit à un autre — bon, enfin presque pas. Ce que je faisais, c'était attendre le premier arrêt et là,

consulter ma montre et calculer combien d'arrêts il me restait encore avant l'heure du prochain Moke. Et là, je me disais : « Pas au studio de dessin, pas à la banque, pas au bureau de location pour les billets d'Audrey Wilson — quand je serai arrivé au restaurant pour récupérer la paire de lunettes que M. Xen y a oubliées hier soir, ce sera à peu près le moment du prochain. » Le plan a marché impec. Enfin, à peu près impec. Il y eut certes un petit contretemps juste après déjeuner, quand ayant mal lu ma montre, je pris par erreur le Mokie-Koke de deux heures avec une heure d'avance. Ce n'était pas vraiment sérieux. Je décidai simplement de m'en tenir aux heures impaires au lieu des paires pour le restant de la journée. Ça se gâta un moment dans l'après-midi, lorsqu'on me fit poireauter à la réception jusqu'à trois heures quatorze à cause d'un paquet lent à venir, mais dans l'ensemble, la journée se passa très bien.

La nuit, pas si bien que ça. Le Moke de cinq heures était pour célébrer la fin de la journée de travail. Les sept heures furent plus dures à atteindre mais je traînai le plus longtemps possible pour manger mon dîner. Puis retour dans la chambre et là, Dieu du ciel, ce que les neuf heures me paraissaient loin ! Aux alentours de huit heures et quart, je sortis un Moke du carton de six et le tins dans les mains. J'avais mis l'Omni-V et elle passait l'une de ces grandes épopées historiques sur les premiers jours des publicités pour la vente par correspondance mais je ne peux pas dire que je suivais des masses. Mes yeux n'arrivaient pas à quitter la pendule. Huit heures dix-huit. Huit heures vingt. Huit heures vingt-deux... à huit heures cinquante, j'avais les yeux vitreux, mais je parvins à tenir jusqu'à neuf heures pile avant de faire sauter la capsule.

J'éclusai ma canette, avec un immense plaisir, et très fier d'avoir tenu le coup jusqu'au bout.

Et puis je me retrouvai devant le fait qu'il allait falloir attendre six heures du matin — neuf longues heures ! — avant de pouvoir en boire une autre.

C'était plus que je n'en pouvais supporter. Le temps que Charlie Bergholm se soit extrait du lit-cage avec force grattements et autres bâillements pour me laisser la place, j'avais descendu un nouveau carton de six entier.

Les cours commencèrent. Je faisais de temps à autre une tentative pour réduire sur les Mokes mais décidai en fin de compte que l'important était avant tout de m'occuper du reste de ma vie. Et une partie de celle-ci était en train de prendre plus d'importance que je ne l'avais prévu.

C'est drôle. C'est comme si l'individu ne disposait que d'un quota limité d'amour et de tendresse. Je me disais que la dépendance

envers le Moke n'était pas si grave, en fait ; qu'elle n'interférait pas avec mon travail, en fait ; et qu'en fait, elle ne diminuait en rien ma valeur... Je n'y croyais pas. Plus je dégingolais à mes propres yeux, plus il me restait de l'estime à revendre, sans lieu valable où l'investir. Plus aucun.

La vie d'un diplomate est pleine de tabous compliqués et de grands vides stupides. Ainsi, voyez-nous sur Vénus, encerclés par huit cent mille ennemis irréductibles. Et nous n'étions que cent huit diplomates. En pareilles circonstances, comment envisager l'amitié ? Et plus que ça, comment envisager — eh bien — l'amour ? Vous avez un univers de peut-être cinquante candidates du sexe opposé parmi lesquelles faire votre choix. Une douzaine probablement sont mariées — je veux dire mariées et fidèles —, une autre douzaine trop âgées, et autant à peu près sont trop jeunes. Avec du pot, il se peut que vous trouviez jusqu'à dix amantes possibles dans le lot, et quelles sont alors les chances que même une seule d'entre elles vous branche et que vous la branchiez en retour ? Pas bien grandes. La consanguinité sévit autant chez les dips que chez les survivants du *Bounty* échoués sur l'île de Pitcairn. Quand Mitzi est arrivée, j'ai eu du pot. Nous nous aimions bien. Nous avions les mêmes sentiments question sexe. Elle représentait pour moi une avantageuse commodité et c'était réciproque — et pas seulement pour les relations physiques mais aussi pour tous les liens de couple qui vont avec, comme les confidences sur l'oreiller et le rappel mutuel des dates d'anniversaire. C'était chouette d'avoir Mitzi pour ce genre de truc. Elle était peut-être l'accessoire le plus appréciable qu'ait pu me procurer l'ambassade. J'appréciais la commodité. Nous étions particulièrement francs et directs l'un envers l'autre mais il y avait un mot de cinq lettres que nous n'avions jamais échangé. C'était le mot « amour ».

Et maintenant, je n'avais plus aucun moyen valable de le lui dire. Mitzi s'était élevée aussi vite que j'étais descendu. Je ne la voyais même plus d'une semaine à l'autre, sinon en coup de vent. Je n'avais pas oublié sa promesse de me faire entrer comme rédacteur stagiaire aux immatériels. Mais j'avais cru que de son côté elle l'avait oubliée — jusqu'au jour où, montant le déjeuner de Val Dambois, je découvris Mitzi dans son bureau. Pas simplement là. Mais tête à tête avec lui ; et lorsque j'avais ouvert la porte, ils s'étaient écartés d'un bond. « Bordel, Tarb, glapit Dambois, vous ne pouvez pas frapper ?

— Désolé », fis-je en haussant les épaules. Je déposai son soyaburger sur le bureau et tournai les talons. Je n'avais pas le moindre désir de les interrompre dans leur petit moment d'intimité... ou si j'en avais envie, en tout cas, je ne désirais certainement pas le montrer. Mitzi étendit la main pour m'arrêter. Elle me considéra avec, dans ses yeux brillants, cette drôle de lueur d'intérêt qui lui donnait un

regard d'oiseau, puis hocha la tête.

« Val, dit-elle, on pourra terminer ça plus tard. Tenny ? Je crois qu'ils seraient prêts à faire quelque chose pour toi aux immatériels. Allez viens, je vais y descendre avec toi, voir ce qu'on peut arranger. »

C'était l'heure du déjeuner si bien que nous dûmes attendre l'ascenseur. Je me sentais nerveux — à me demander, sans grande joie, pourquoi elle ne m'avait pas appelé si la place était libre ; si même elle s'en serait souvenu si je ne m'étais pas pointé juste à ce moment. Bref, ce n'étaient pas des pensées à vous gonfler le moi. J'essayai de lancer la conversation : « Alors, qu'est-ce que vous étiez en train de conspirer, tous les deux, là ? » demandai-je sur le ton de la plaisanterie. Le regard qu'elle m'adressa me donna à penser que j'y étais allé un rien trop fort. Je tentai d'arrondir les angles : « Je suppose que je suis un peu défoncé », m'excusai-je, supposant qu'elle trouverait ça naturel pour un mokimane. Mais ce n'était pas du tout ça. Il se pouvait bien même qu'il y eût de la jalousie là-dessous. « Ça me paraît si loin, le temps où tu dirigeais ta chaîne d'espions sur Vénus », remarquai-je, mélancolique. Ce que j'entendais par là, c'est que ma perception de Mitzi s'était considérablement modifiée depuis. Elle semblait — je ne sais pas. Assagie ? Radoucie ? Bien sûr, il était impossible que ce fût elle qui ait changé. Ce qui différait c'est que, l'ayant perdue, je l'estimais d'autant plus.

Et, l'ayant perdue, j'en restai bouche bée lorsque, étant sortie de l'ascenseur et s'étant retournée pour m'attendre, elle lança : « Si tu n'es pas occupé ce soir, Tenny, qu'est-ce que tu dirais de venir dîner chez moi ? »

Je ne sais pas quelle expression j'avais sur le visage, mais en tout cas elle la fit rire. « Je te prendrai après le boulot, reprit-elle. Pour l'heure, l'homme que je veux te présenter s'appelle Desmond Haseldyne et son bureau est là, juste en face. Allez viens. »

Si Mitzi m'avait surpris avec une chaleur inattendue, Haseldyne constitua un choc dans le sens opposé. Alors que Mitzi faisait les présentations, il me fusilla du regard et la seule traduction que je pouvais donner à son expression, c'était le pur mépris.

Pourquoi ? Je n'aurais su dire. J'avais eu bien sûr l'occasion de croiser le type dans les couloirs de l'agence, à tel ou tel moment, mais j'étais bien incapable de me souvenir de ce que j'avais pu faire pour le vexer. Et Desmond Haseldyne n'était pas précisément l'homme qu'on aurait aimé voir vous détester. Il était immense. Un mètre quatre-vingt-dix au moins, des épaules d'étalon, des poings qui m'engloutirent la main sans laisser de trace quand enfin il daigna me la serrer. Haseldyne était un de ces talents tordus que la pub sait intégrer dans

les coins les plus bizarres de sa grande machine — un mathématicien, disait-on ; également un poète ; sans compter qu'il avait aussi — détail curieux — fait une très brillante carrière dans l'import-export avant de renoncer pour se tourner vers la publicité. J'eus le premier indice pour m'expliquer son expression lorsqu'il grogna : « Bordel, Mitzi ! Mais c'est le crétin qui regarde sans arrêt sa montre ? »

— C'est également mon ami, dit-elle avec fermeté, et un rédacteur-concepteur trois-étoiles, victime d'un accident qui n'était pas de sa faute. Je veux que tu lui donnes une chance. Tu ne peux pas reprocher à quelqu'un d'être la victime d'une publicité immorale, non ? »

Il se laissa fléchir. « Je suppose que non », reconnut-il — et il ne se couvrit même pas en ajoutant : *enfin Dieu merci, ce n'est pas dans notre agence qu'on se rabaisserait à de telles pratiques*, comme n'importe qui d'autre aurait eu l'idée de le faire. On ne sait jamais quel est l'emmerdeur qui vous fait face. Il se leva et contourna son bureau pour m'examiner de plus près. « Je suppose, concéda-t-il, qu'on peut toujours lui faire faire un essai. Tu peux disposer, Mitzi. On se voit ce soir ? »

— Non, je suis prise. Une autre fois, Des », et elle m'adressa un clin d'œil en refermant la porte.

Haseldyne soupira et se passa la main sur le visage. Puis il regagna son fauteuil. « Asseyez-vous, Tarb, dit-il d'une voix tonnante. Vous savez pourquoi vous êtes ici ? »

— Je suppose, monsieur Ha... Des », dis-je avec fermeté. J'avais décidé de me faire traiter d'égal à égal, et non pas comme un vulgaire stagiaire. Cela me valut de sa part un regard sévère mais il se contenta de dire :

« Nous sommes ici dans le service des contrats d'immatériels. Nous intervenons en gros sur une trentaine de secteurs d'exploitation principaux mais il y a toutefois deux marchés qui surpassent de très loin tous les autres. L'un est la politique. L'autre, la religion. Connaissiez-vous quelque chose à l'un ou l'autre domaine ? »

Je haussai les épaules. « Ce que j'ai pu en étudier à la fac, répondis-je. Personnellement, j'ai toujours été un homme de produits. Je vends des *marchandises*, pas des idées en l'air. »

Il me considéra d'un air qui m'incita à penser qu'il ne serait après tout pas si mauvais que je réintègre mon poste de livreur mais il avait décidé de me donner un boulot et il m'en donnerait un, ah ! mais. « Si vous n'avez pas de choix préconçu, me dit-il, je suppose que la place où nous avons besoin d'un coup de main est la religion. Peut-être ne réalisez-vous pas à quel point la religion peut représenter un secteur rentable ? » Eh bien, non, effectivement, mais je m'abstins de rien dire. « Vous parlez des produits. Des marchandises. Fort bien,

Tarb, mais calculez un peu : Si vous vendez à quelqu'un un pot de Surcafé, il le paiera peut-être un dollar. Là-dessus, quarante cents vont au détaillant et à l'intermédiaire. L'étiquette et le pot reviennent à cinq cents et vous aurez peut-être dépensé trois cents pour le contenu.

— Jolie marge de profit, fis-je, approbateur.

— C'est là où vous vous trompez ! Faites le compte. Près de la moitié de votre argent va dans ce sacré *produit*. Et c'est la même chose avec l'électroménager, avec les vêtements, avec tous ces biens matériels. Mais la religion ! Ah ! la *religion* ! » dit-il doucement, le visage baigné d'une lueur révérente. « En religion, le produit ne coûte pas un putain de *cent*. Peut-être qu'il faut dépenser quelques billets en terrain et en construction — ça fait toujours bon effet si vous pouvez montrer une cathédrale, un temple ou autre, quoique la plupart du temps, on se contente de maquettes et d'incrustations vidéo. Il faudra peut-être envisager l'impression de quelques tracts. Parfois d'un ou deux livres. Mais vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil aux chiffres de budgets prévisionnels, Tenny, et vous verrez que la marge plancher du profit est de *soixante pour cent* ! Et pour le reste, il s'agit essentiellement de coûts de promotion qui, ne l'oubliez pas, représentent également notre argent. »

Je hochai la tête, songeur. « Je n'avais pas idée...

— Bien sûr que vous n'aviez pas idée ! Vous autres, aux produits, vous êtes bien tous les mêmes. Et ce n'est que la religion. La politique, *idem* — et encore avec un taux de rentabilité supérieur parce qu'on n'a même pas d'églises à construire... quoique », ajouta-t-il, l'air soudain devenu nostalgique, « il devienne difficile de pousser les gens à s'intéresser à la politique, de nos jours. J'avais pensé naguère que ça constituerait le plus gros marché mais... » Il hocha la tête. « Enfin, reprit-il, voilà le tableau. Voulez faire un essai ? »

Ben tiens, un peu, que je voulais. Je pénétrai au pas de charge dans la salle des terminaux de rédaction, bourré d'adrénaline, et prêt à répondre au défi — j'avais oublié que j'étais encore un stagiaire. Ce qui voulait dire que lorsqu'on avait besoin de faire livrer un paquet, on pouvait toujours m'enrôler, sans parler des costumes de M. Dambois qui avaient besoin d'être envoyés au nettoyage, et de l'échantillon du nouveau conditionnement du Craque-sel, le biscuit croustillant aux algues, que réclamait le service production... bref, il était presque l'heure de la sortie lorsque je rejoignis ma console. Et il était dit que je ne devais pas voir Mitzi ce soir-là, finalement. Au lieu d'un rendez-vous, je me retrouvai avec ce message sur ma machine : *Un empêchement. Désolée. On remet ça à demain ?*

Ça me fit un coup. Moi qui m'étais fait une joie à l'idée de cette soirée, voilà qu'on me l'enlevait.

Sur le chemin du retour, je descendis les Mokes plutôt sec, et lorsque vint enfin mon tour d'aller dormir dans le lit-cage, mes pensées n'étaient pas au beau fixe, malgré ce nouvel emploi. Comme les choses avaient changé ! Du temps de Vénus, Mitzi était bien contente de sortir avec un chef de section. Flattée, même ! A présent, pour nous deux, c'était le monde renversé. Je pouvais toujours siffler, à moins qu'elle ne se sente d'humeur, elle ne risquait pas de rappliquer. Pis que ça, il était bien possible que quelqu'un d'autre ait un sifflet plus fort et plus attirant. Le plus dur à avaler, c'était la présence de deux autres matous qui se lissaient le poil en la regardant. Evidemment, ce qu'on attendait de moi, c'était que je prenne un numéro en attendant mon tour d'être appelé. Et je ne courais pas spécialement après ce genre de concours. La concurrence de Val Dambois, je pouvais encore comprendre — je n'ai pas dit *aimer*. Haseldyne, c'était une autre affaire. Qui était cet espèce de gros lutteur de sumo plein de muscles qui avait soudain jailli dans la vie de Mitzi ?

D'un autre côté, d'autres trucs avaient pas mal changé. Quand finalement je pus me pointer au boulot le lendemain — après seulement une petite heure de courses aux cafés-croissants pour les secrétaires et les mannequins — je me rendis compte que l'état de la technique tel que je l'avais laissé en embarquant sur la navette pour Vénus était l'équivalent des pointes de silex et des grosses unités centrales en comparaison de ce qui se faisait aujourd'hui. J'en eus la démonstration immédiate en m'installant pour la première fois derrière ma console, lorsque je cherchai le verrouillage de trame en incrustation. Il n'y en avait plus.

Il me fallut tout le reste de la matinée pour apprendre à manipuler la console et pour ce faire, je dus recourir à l'aide d'une dactylo.

Mais vous ne devenez pas un rédacteur-concepteur trois-étoiles pour rien et je n'avais pas perdu tous mes talents durant mon séjour sur Vénus. Je procédai à un rapide examen des fichiers et découvris, comme je m'en doutais, que quantité de secteurs du service des immatériels n'avaient pas encore été explorés. Il n'était pas question pour moi d'entrer en concurrence immédiate avec la technologie dernier cri. Ce que je pouvais faire, en revanche, c'était revenir à quelques procédures éprouvées du passé — toujours valables, même si elles étaient dédaignées par les nouveaux dans le métier — et à quatre heures de l'après-midi, j'avais achevé mon premier jet. Je sortis la bobine de la console et fonçai dans le bureau d'Haseldyne. « Jetez-moi un œil là-dessus, Des », ordonnai-je en la glissant dans son lecteur. « Bien sûr, ce n'est qu'une ébauche

préliminaire. Le programme n'est pas encore totalement interactif, aussi n'allez pas lui poser de questions difficiles et peut-être que le modèle que j'ai utilisé n'est pas le plus adéquat...

— Tarb », me lança-t-il avec un grognement qui ne me disait rien qui vaille, « de quoi parlez-vous donc, bordel ? »

— Du porte à porte ! m'écriai-je. La plus ancienne de toutes les techniques publicitaires ! Une campagne totalement neuve, fondée sur les procédures les plus solides, les plus éprouvées ! »

J'écrasai le bouton et aussitôt jaillit l'image tridimensionnelle : une silhouette grave, émaciée, en robe de bure et cagoule, le visage dissimulé mais bienveillant, qui fixait Haseldyne droit dans les yeux. Le personnage malheureusement ne mesurait qu'une soixantaine de centimètres et ses contours s'ornaient d'une auréole d'étincelles bleues.

« Je suppose que je n'ai pas encore bien maîtrisé le maniement de l'échelle, m'excusai-je, et il y a quelques interférences à nettoyer... »

— Tarb, gronda-t-il, est-ce que vous allez la fermer, voulez-vous ? » Mais il fut intéressé lorsque la silhouette s'avança vers lui et commença à parler :

« La religion, monsieur ! Oui, voilà ce que j'ai à vous offrir ! Le salut ! La paix de l'esprit ! Le blanchiment de tous les péchés ou simplement, l'acceptation de la volonté de l'Etre suprême. Je dispose d'une gamme complète, catholicisme romain, Eglise d'Angleterre, vingt-deux variétés de baptême, l'unification, la scientologie, l'Eglise méthodiste...

— Tout le monde a déjà tout ça », coupa Haseldyne, en me lançant un regard irrité. Je jubilai ; c'était précisément la réaction que j'avais programmée. La petite image jeta derrière elle un regard furtif, comme pour s'assurer que personne n'écoutait, puis se pencha pour poursuivre sur le ton de la confidence :

« Vous avez tout à fait raison, monsieur ! J'aurais dû voir que vous n'étiez pas le genre de personne à adopter ce que tout le monde a déjà. Alors, que diriez-vous d'une antiquité authentique ? Je ne parle pas de Bouddha ou d'un Confucius des familles ! Non, je parle de Zarathoustra ! Ahura, Mazda et Ahriman ! Les forces de la lumière et des ténèbres ! Eh bien, la moitié des religions que vous pouvez trouver aujourd'hui ne sont que de vils plagiats du zoroastrisme ! — et, écoutez voir, il n'y a pas de jeûne, pas de restrictions alimentaires, pas d'interdit, de faites-pas-ci, de faites-pas-ça. Le zoroastrisme est une religion pour des personnes de *qualité*. Et — vous n'allez pas le croire — mais je peux vous céder l'ensemble, conversion comprise, pour moins que le prix d'une banale retraite ou d'une bar mitzvah... »

Je voyais bien qu'il était vraiment accroché. Il regarda la

silhouette terminer son boniment. Tandis qu'elle s'évanouissait dans une nouvelle averse d'étincelles bleues — pas à dire, ces systèmes d'incrustation automatique ne valaient pas tout le battage qu'on faisait autour — je le vis hocher lentement la tête. « Ça pourrait marcher, dit-il enfin.

— C'est obligé de marcher, Haseldyne ! Je reconnais que ce n'est encore qu'une ébauche. Il faut que je voie avec le service juridique pour cette signature de contrat à la fin, bien entendu, et je ne suis pas sûr non plus pour la robe de bure et le capuchon — peut-être qu'un costume de danseuse indienne avec une vendeuse, à la place ?

— Tarb, fit-il d'une voix accablée, n'allez pas bousiller votre propre travail. C'est très bon. Réglez-moi cette histoire de taille et d'interférences, et, dès demain, on convoque une réunion du personnel pour lancer le truc. » Sur quoi, je retirai la bobine de son lecteur et le laissai fixer le vide. Sur le coup, ça me parut drôle qu'il n'ait pas eu l'air plus content — après tout, il avait reconnu lui-même que c'était bon ! Mais quand je revins à ma console, il y avait dessus un message qui m'ôta tous ces soucis de l'esprit :

« J'ai été appelée hors du bureau, alors si tu venais directement chez moi ? Je t'attends vers les huit heures. »

Quand je revins chez moi faire un brin de toilette, Nelson Rockwell m'attendait. « Tenny, roucoula-t-il, si vous pouviez me filer rien que quelques billets jusqu'au jour de la paie...

— Pas question, Nelson ! Il va falloir d'une manière ou de l'autre régulariser votre situation avec la Monnaie de San Jacinto.

— La Monnaie ? Qui a parlé de monnaie ? C'est un truc totalement nouveau... regardez ça ! » Et il sortit de sa poche un petit bout de vignette dans un cadre en plastique à trois sous. « C'est la série complète de portraits encadrables des secrétaires au Trésor lithographiés sur papier qualité billet ! » déclara-t-il fièrement. « C'est un truc en or massif et tout ce qu'il me faut, c'est cent billets pour faire démarrer mon abonnement. Mettons deux cents, et je peux bénéficier du prix de lancement pour souscrire à la collection de reproductions tout métal taille bibliothèque des ponts suspendus américains célèbres... » Je le laissai poursuivre dans cette veine tandis que fonçais vers la salle de bains me refaire une beauté. Une touche de Tiki-Talc sur le menton, un soupçon d'AmourFou sous les aisselles... ça faisait longtemps que je n'avais pas eu de rendez-vous.

Je supposai que je ne pouvais pas me pointer les mains vides, aussi m'arrêtai-je en cours de route pour prendre deux cartons de Six Mokes. Comme de bien entendu, le supermarché était bondé. Comme de bien entendu, les files aux caisses étaient interminables. Je pris la plus courte que je pus trouver mais elle n'avancait pas d'un pouce. Je

haussai le cou pour regarder par-dessus la grosse dame au chariot plein qui me précédait dans la queue et vis que la cliente à la caisse était plongée dans d'interminables calculs de bons de réduction, offres spéciales, timbres-escompte, billets de loterie à gratter et autres chèques-épargne, et — pis encore — constatai que la matrone devant moi en serrait au moins deux fois autant dans son petit poing boudiné. Je grognai, ce qui la fit se tourner vers moi avec sympathie. « Vous n'avez pas horreur de faire la queue, vous ? Seigneur, moi aussi ! C'est d'ailleurs pour ça qu'ils me voient plus dans les Ultramaximarts. » Sur quoi, elle indiqua fièrement les holosignes : SERVICE RAPIDE ! CAISSE EXPRESS ! *Nous faisons tout notre possible pour vous rendre notre magasin agréable !*

« Le problème, dis-je, c'est que j'ai un rendez-vous.

— Aïe », fit-elle, compatissante, « alors vous êtes pressé, bien sûr... Savez quoi ? Vous allez m'aider à trier tous ces bons et, comme ça, on gagnera du temps en arrivant à la caisse. Le hic, vous voyez, c'est que j'ai cette réduction de trente cents sur les Craque-sels mais le coupon n'est valable que si j'achète un tube de 280 grammes d'Email Eclat, l'Analgésique dentifricial double action, seulement, ils ne l'ont ici qu'en tubes de 400 grammes. Vous croyez qu'ils vont me l'accepter ? »

Sûrement pas, évidemment. C'était une campagne promotionnelle de la T.G. & S. et je savais que nous n'aurions jamais émis ces coupons si le conditionnement par 280 grammes n'avait pas été abandonné. Je n'eus toutefois pas à me donner la peine de lui expliquer ça : une lampe rouge se mit à clignoter, un klaxon résonna pour la chasser du passage, puis la barrière se referma sous son nez tandis qu'un panneau lumineux s'éclairait pour annoncer :

A notre grand regret,
Cette Caisse-Express-Service-Rapide
vient de fermer.
Veuillez gagner avec vos achats
une autre file d'attente
où vous serez rapidement débité
grâce à la diligence de nos
aimables caissières.
Merci !

« Et merde ! » râlai-je en contemplant le panonceau, incrédule. C'était pas possible ! C'était une erreur ! Ça flanquait à l'eau tout mon horaire !

L'un des slogans sur lesquels j'étais tombé en arrivant au service religion était : « Les derniers seront les premiers. » En ce cas précis, mon hésitation devait prouver sa validité. Toute la longue queue derrière moi se rompit pour se disperser aussitôt tandis que je restais planté là, bouche bée. C'est en ces moments que l'on voit à l'épreuve ces aptitudes consommatrices finement aiguës que vous avez passé toute une vie à développer. Les décisions à prendre en une fraction de seconde s'imposent à vous sans crier gare : vers quelle queue se ruer ? Vous avez une douzaine de variables indépendantes à peser et intégrer et pas uniquement les plus évidentes. Il faut considérer des choses comme le nombre d'individus dans la queue, le nombre d'articles pour chacun — pondéré par le nombre de bons de réduction par article : voilà ce que vous apprenez déjà quand vous êtes encore pendu au chariot de Mômman, le pouce dans la bouche et la boîte de bonbons que vous avez réclamée à pleins poumons, serrée dans votre petit poing potelé. Puis vous devez apprendre par la suite à déchiffrer le consommateur individuel. Chercher à repérer ce tressaillement nerveux des doigts qui suggère que celui-ci frôle le découvert bancaire, sibien que toute la file va bouchonner, le temps que les agents de la Brinks viennent le chercher. Ou que celui-là a passé en douce un crayon magnétique au travers des détecteurs pour essayer de modifier les codes d'une offre promotionnelle. Il vous faut assigner une valeur à chacun de ces paramètres pour les intégrer — et puis, vient ensuite la mise en pratique des techniques physiques que vous savez maîtriser : feinter en faisant semblant de prendre la mauvaise file, faire comme si vous n'aviez pas remarqué le chariot négligemment abandonné pour garder une place, jouer des coudes... tout cela relève des techniques de survie les plus élémentaires, seulement mes talents s'étaient quelque peu rouillés après toutes ces années de séjour sur Vénus. Et je me retrouvai à la queue d'une file d'attente plus longue que jamais — même Miss-400-grammes était encore parvenue à se faufiler devant moi.

Il fallait faire quelque chose.

Je lorgnai par-dessus son épaule pour étudier les chariots dans la file devant moi et mis au point ma tactique. « Oh ! *flûte !* » fis-je comme pour moi-même mais assez fort toutefois pour être entendu de toute la rangée. « J'ai oublié les Vita-Smax ! » Personne n'en avait. Et pour cause. Cette gamme de produits avait été retirée de la vente avant même mon départ pour Vénus — suite à de sombres problèmes d'intoxication par les métaux lourds, je crois. Trois places devant moi, un vieux bonhomme dont le chariot à impériale était rempli à ras bord me jeta un regard sans équivoque : il était prêt à mordre à l'appât.

Je lui fis un grand sourire et lançai : « Vous vous souvenez de

ces bonnes vieilles pubs pour les Vita-Smax ? " Toute l'Amérique du fromage, du son et du miel dans l'assiette du petit déjeuner " ? »

Miss-400-grammes leva le nez de son frénétique inventaire de bons et coupons : « " Maintient la ligne — Excite les papilles — la santé, la santé, la santé à chaque bouchée ! "cria-t-elle. Ah ! ben dites donc, ça fait une éternité que j'ai pas vu de Vita-Smax ! J' m'en souviens : même qu'on appelait ça la céréale du lait et du miel ! » En sus des métaux lourds, la poudre de lait simulé provoquait des dérangements du foie et le sirop de sucrose synthétique des caries mais, ça, bien entendu, plus personne ne s'en souvenait.

« Môman nous en faisait tous les matins », fit une autre femme, l'air rêveur.

Je les avais ferrés. Je ricanai lugubrement. « La mienne aussi. Tiens, je me battrais d'avoir oublié d'en prendre une ou deux boîtes au rayon épicerie fine... »

Des têtes se tournèrent. « J'ai pas vu de Vita-Smax là-bas ! », pinailla le vieux bonhomme, querelleur.

« Vraiment ? La grosse pile sous l'écriteau : " Pour 1 achat, 1 gratuit " ? » Tressaillement dans la queue. « Assortie de l'offre spéciale de double ration valable sur le prochain achat à l'occasion du nouveau lancement ? » ajoutai-je et là, ce fut le déclic : ils craquèrent. Tous sans exception quittèrent la queue pour se précipiter au rayon épicerie fine. Tout soudain, je me retrouvai face à face avec la caissière. Elle avait entendu elle aussi et je dus la supplier de prendre mon argent avant qu'elle ne se rue à son tour derrière les autres.

Malgré tout, j'étais quand même en retard. Je parcourus presque au trot la longueur des deux derniers pâtés de maisons jusque chez Mitzi. La brumée plus l'effort me firent arriver suant et soufflant — bonsoir l'AmourFou.

Passé sa porte, je fus surpris de découvrir le genre de piaule où logeait Mitzi. Je ne parle pas de l'originalité — j'aurais dû m'y attendre, vu le montant actuel de son crédit. Non, au contraire, ce qui me frappa d'abord, lorsque Mitzi m'y fit entrer, ce fut sa nudité.

Ce n'était certainement pas la pauvreté qui la rendait si étrangement nue. Vous n'avez pas un appartement de quarante mètres carrés dans un immeuble doté de vigiles d'attaque conditionnés à réagir vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans devoir payer les yeux de la tête — je l'aurais deviné même si je n'avais pas été au courant du pactole en dommages et intérêts versé par les Vénos. Le surprenant, c'était que la frime n'avait pas droit d'accès chez elle. Pas de Rotobain. Pas d'aquarium de poissons tropicaux. Non — enfin, rien qui pût révéler son statut social. Pas même les pathétiques bustes qu'affectionnait Nelson Rockwell ou ses médailles commémoratives. Quelques meubles, une petite Omni-V dans un coin

— c'était à peu près tout. Et la décoration était elle aussi bizarroïde : toute en harmonie de rouges vifs et de jaunes ; en plus, sur un mur, il y avait un grand panneau décoratif statique — même pas en cristaux liquides — qui m'intrigua un bon moment avant que je ne parvienne à le reconnaître. Bon sang ! mais c'était cette fameuse scène de l'histoire vénusienne où l'on avait posé le premier grand tube Hilsch au plus haut sommet de la chaîne de Freysa, pour chasser en orbite les gaz nocifs tandis qu'on entamait le processus de réduction de l'atmosphère à quelque chose d'humainement supportable.

« Désolé d'être en retard, m'excusai-je en fixant le panneau mural, mais il y avait une de ces queues au supermarché... » Je brandis mes Mokie-Kokes en guise d'explication.

« M'enfin, Tenny, on pouvait se passer de cette bibine. » Puis elle se mordit les lèvres. « Allez, viens dans la cuisine ; pendant que je finis de préparer le dîner, tu pourras me raconter comment ça se passe pour toi. »

A ma surprise, elle me mit au boulot. Surprise encore plus grande, le boulot consistait à éplucher des patates ! Je veux dire de véritables pommes de terre *légumes*, non traitées, non transformées : crues — certaines avaient même encore de la terre dessus ! « Mais où as-tu déniché ces trucs ? » demandai-je en essayant de deviner ce que j'étais censé faire pour les « éplucher ».

« Avec de l'argent, on trouve de tout », fit-elle tout en déchiquetant d'autres végétaux crus et non traités, orange et vert, ce coup-ci. Ce n'était pas précisément une réponse, puisque je n'avais pas en fait demandé *où* ni même *comment* mais *pourquoi* ?

On m'avait appris à être poli, toutefois. Je mangeai effectivement une bonne partie de son dîner, même les racines crues et les feuilles qu'elle baptisait *salade*, et je m'abstins de tout commentaire critique. Enfin, pas critique-critique. Certes, au bout d'un moment, alors que la conversation commençait à languir, je lui demandai si elle aimait vraiment ça.

Mitzi était en train de ruminer et mâchonner, le regard lointain, mais elle se ressaisit : « L'aimer ? Bien sûr que j'aime ça ! C'est... » Elle marqua un temps d'arrêt, comme si l'idée lui était juste venue : « C'est *sain*, fit-elle.

— Je pensais que c'était un minimum, dis-je poliment.

— Non, vraiment ! Il y a eu des études, euh... nouvelle, pas encore publiées, qui le prouvent. Par exemple, est-ce que tu savais que les aliments traités pouvaient causer des troubles de la mémoire ?

— Aïe donc ! Allons, Mitzi, fis-je avec un sourire. Personne n'irait vendre au consommateur des produits mauvais pour la santé. »

Elle me lança un regard intrigué : « Eh bien, pas délibérément, peut-être. Mais ce sont des études nouvelles. Tu sais quoi... on va le

tester.

— Tester quoi ? »

Elle s'emporta : « Mais tester si oui ou non ton régime alimentaire t'a bousillé la mémoire, enfin merde ! On va tenter une petite expérience pour voir dans quelle mesure tu te souviens de quelque chose de précis et, euh... je l'enregistrerai pour qu'on puisse vérifier. »

Ça ne me paraissait pas un jeu d'une gaieté folle mais enfin, j'essayais toujours de me montrer poli. « Pourquoi pas ? dis-je. Voyons voir. Suppose que je te donne les chiffres d'affaires annuels de l'agence sur les quinze dernières années, ramenés à...

— Non, non, rien d'aussi barbant, se plaignit-elle. Non, je sais ! Voyons un peu ce que tu te rappelles de la vie à l'ambassade sur Vénus. Un aspect particulier — je ne sais pas... Mmmm, ah ! ça y est ! Tiens, on va voir tout ce que tu te rappelles du réseau d'espions que je dirigeais !

— Oh ! mais c'est pas juste ! protestai-je. C'est toi qui le dirigeais. Tout ce que j'en connais, c'est des fragments éparés...

— On en tiendra compte », promit-elle, et je haussai les épaules.

« Bon. Eh bien, pour commencer, tu avais vingt-trois agents actifs et peut-être cent cinquante autres, indépendants ou employés à temps partiel — la plupart n'étaient pas des agents véritables, du moins ils ne savaient pas pour qui ils travaillaient.

— Des noms, Tenny ! »

Je la considérai avec surprise — elle prenait vraiment ça au sérieux. « Eh bien, il y avait Glenda Pattison au service des parcs et forêts, c'était par elle que venaient les pièces défectueuses pour la nouvelle centrale. Al Tischler, de Learoyd City — je ne sais plus ce qu'il faisait — mais je me souviens de lui, il était tellement petit pour un Vénos. Margaret Tucsnak, la doctoresse qui assaisonnait les aspirines avec des pilules anticonceptionnelles. Mike Vaccano, le gardien de prison du Pôle — voyons, est-ce que je dois compter Hamid, ou pas ?

— Hamid ?

— Le Grek, expliquai-je. Celui que je suis parvenu à faire passer pour un réfugié politique auprès du vieil Harriman... Bien sûr, comme t'es partie avant qu'il soit parvenu à établir un contact, je ne sais pas si je dois ou non l'inclure dans la liste. Mais je suis surpris que tu ne te souviennes pas de lui. » (Grand sourire de ma part.) « Tu vas bientôt me dire que tu ne te souviens pas de Hay », hasardai-je. Fait surprenant, la mention de ce nom parut également l'intriguer. « Jesus Maria Lopez, pour l'amour du ciel », fis-je, exaspéré, et elle resta un moment à me regarder, l'air stupide.

Puis elle dit : « Tout ça, c'est loin, c'était Vénus, Tenny. Il est là-

bas. Nous sommes ici...

— Bien parlé ! » La situation semblait s'améliorer. Je me rapprochai d'elle et elle me regarda avec un air presque engageant. Mais restait encore une ombre de mauvaise humeur sur ses traits. J'avançai la main et effleurai ses rides soucieuses ; on les aurait crues gravées à même son front. « Mitzi, fis-je tendrement. Tu te surmènes trop. »

Elle s'écarta de ma main, presque avec colère, mais j'insistai : « Non, franchement. Tu me parais... je ne sais pas. Plus lasse, plus mûre aussi, peut-être. » C'était vrai ; ma déesse au teint de cuivre s'était patinée comme un vient bronze. Jusqu'à son timbre de voix qui était devenu plus profond, plus moelleux.

Et pour tout dire, je l'aimais mieux ainsi.

Elle reprit : « Continue avec les noms, veux-tu ? » Mais elle l'avait dit avec le sourire.

« Pourquoi pas ? Eh bien, Theiller, Weeks, Storz, les frères Yurkevitch — alors, comment je m'en sors, jusqu'à maintenant ? »

Elle se mordilla la lèvre — vexée, pensai-je, parce que j'avais une excellente mémoire, en fin de compte. « Continue, continue, me dit-elle. Il y en a plein d'autres. »

Ce que je fis donc. Je ne me rappelais à vrai dire qu'une douzaine de noms. Mais elle accepta comme valables les agents dont je ne me souvenais que par leur travail et leur activité pour elle ; d'ailleurs, quand je n'étais pas sûr de quelque chose, elle n'hésitait pas à me poser des questions pour me remettre sur la voie. Mais ça s'éternisait tellement !

« Essayons autre chose, lui proposai-je. Par exemple, voyons lequel de nous deux a gardé le plus de souvenirs de notre dernière nuit passée ensemble. »

Sourire absent de sa part : « Dans une minute, Tenn, mais d'abord, ce type de chez Myers-White qui a bousillé la récolte de blé... »

Je me mis à rigoler : « Mitzi chérie ! L'agent de chez Myers-White cultivait du riz ; c'est chez Nevindale qu'ils ont gâché la récolte de blé ! Tu vois ? Si le régime bousille la mémoire, alors tu ferais peut-être mieux de revenir aux Craque-sels ! »

Elle se mordilla de nouveau la lèvre et, durant un instant, son expression n'eut rien d'amène. Marrant. Je n'aurais jamais imaginé que Mitzi fût mauvaise perdante. Puis elle sourit et se rendit, éteignant le magnétophone.

« Je suppose que ta démonstration est concluante, chéri », fit-elle et elle tapota le canapé, à côté d'elle. « Et si tu venais ici chercher ta récompense ? » Allons, il était dit qu'en fin de compte on devait quand même passer un bon moment.

Les bons moments ne devaient pas se répéter trop souvent, toutefois. Mitzi ne me laissa plus de messages. Je l'appelai quelquefois — elle était certes amicale — mais elle était aussi, expliqua-t-elle, *vraiment* surchargée, enfin, peut-être qu'à un moment, la semaine prochaine, Tenny mon chou, ou en tout cas juste après le premier du mois...

Bien entendu, j'avais largement de quoi me tenir occupé. Je me débrouillais pas mal au service religion et même Desmond Haseldyne se montrait flatteur. Mais j'avais envie de voir Mitzi. Pas simplement pour, enfin, vous me comprenez..., pour ce qui avait pu motiver au début mon intérêt pour elle. Non, il y avait autre chose.

Une ou deux fois, à mon entrée dans le bureau de Haseldyne, je le surpris à passer de mystérieux appels personnels et j'eus la curieuse impression que certains étaient pour Mitzi. Et je le vis également, en compagnie de Val Dambois, Mitzi et même le Vieux en personne, réunis en petit comité dans un resto-rapide fort éloigné de l'agence. Ce n'était pas le genre d'établissement que fréquentaient les cadres pour leurs dîners d'affaires. Ce n'était même pas un endroit que fréquentaient spécialement les jeunes rédacteurs stagiaires comme moi, mais il se trouvait que ce troquet était tout proche de l'université de promotion et publicité de Columbia. Quand ils m'aperçurent, ça leur fit manifestement un choc. Ils m'avaient tous l'air branchés sur un plan quelconque. J'ignorais lequel. Ce n'était peut-être pas mes oignons, d'accord, mais je l'avais mauvaise que Mitzi ne m'en ait même pas parlé. Je me rendis à mon cours habituel — c'était celui d'écriture créative — et ce soir-là, j'ai bien peur de n'y avoir pas prêté toute l'attention voulue.

Et c'était le meilleur des cours que j'avais pris. L'écriture créative, c'est vraiment — eh bien... — créatif. Dès le début du cours, notre professeur nous avait appris que c'était seulement depuis une époque toute récente que le sujet était envisagé de manière raisonnable. Dans l'ancien temps, nous dit-elle, les étudiants en écriture créative se débrouillaient plus ou moins par eux-mêmes, et les enseignants devaient essayer de faire le tri pour savoir si ce qui était bon ou mauvais dans un papier tenait aux idées ou bien à la façon dont elles étaient exprimées. Et pourtant, dit-elle, ils avaient l'expérience de l'enseignement des beaux-arts pour leur montrer la marche à suivre. Les aspirants artistes avaient toujours commencé par copier les œuvres de Cézanne et Rembrandt et Warhol de manière à

apprendre leur technique, tandis que tous les aspirants écrivains étaient en revanche instamment priés de créer leur propre blabla personnel. La diffusion de systèmes pratiques de traitements de texte avait bouleversé tout cela si bien que le premier boulot qu'elle devait nous donner fut de récrire *Le Songe d'une nuit d'été* en anglais moderne. Et je décrochai un A.

Bon, à partir de ce moment, je fus le chouchou du professeur et elle me laissa faire toutes sortes de travaux libres en dehors du programme. Il y avait de bonnes chances, selon elle, que j'obtienne son unité de valeur avec la plus haute note jamais atteinte, et vous savez que ce genre de chose ne peut que vous faire du bien lorsque vient le moment d'attribuer le diplôme. Je me lançai donc dans quelques projets particulièrement ambitieux. Le plus dur, je suppose, était de récrire intégralement *A la recherche du temps perdu* dans le style d'Ernest Hemingway, en situant l'action dans l'Allemagne au temps d'Hitler et en présentant le tout sous la forme d'une pièce en un acte.

Ce genre de choses dépassait de loin la capacité de l'équipement dont je pouvais disposer dans mon petit logement à temps partiel, sans oublier que mes compagnons de chambrée risquaient de me déranger, si bien que j'avais décidé de rester de temps en temps au bureau après le travail et d'utiliser les grosses bécanes des consoles de rédaction. J'avais préréglé la longueur des phrases à six mots maximum, descendu le niveau d'introspection à cinq pour cent, programmé le format des dialogues et je m'apprêtais à lancer le programme lorsque je tombai en panne de Mokes. La machine à sodas n'avait que les marques promues par notre agence, bien entendu. Je les avais déjà essayées ; elles ne satisfaisaient pas mon envie. J'avais cru apercevoir un jour une bouteille de Mokie-Koke dans la corbeille à papiers du bureau de Desmond Haseldyne — je suppose que c'était simplement mon imagination — et je partis donc flâner dans cette direction.

Il y avait quelqu'un dans son bureau. Je pouvais entendre des voix ; les lumières étaient allumées ; les ordinateurs avaient leur housse ôtée et travaillaient sur de quelconques programmes financiers. J'aurais fait tranquillement demi-tour et regagné ma console de rédaction si l'une des voix n'avait pas été celle de Mitzi.

La curiosité devait signer ma perte.

Je marquai un arrêt pour consulter les programmes qui tournaient sur les machines. Au début, je crus qu'il s'agissait de la projection d'une espèce de plan d'investissement car ça traitait surtout de portefeuilles d'actions et de répartition en pourcentage de parts libérables. Mais un schéma semblait se dessiner. Je me relevai, décidé à quitter les lieux...

Et je fis l'erreur d'essayer de m'éloigner discrètement par les bureaux obscurs, de l'autre côté des ordinateurs. On les avait verrouillés pour la nuit. Rien ne m'empêcha d'entrer mais l'alarme anti-effraction avait été enclenchée. J'entendis résonner une grande sirène lugubre, un peu comme le bruit des tubes Hilsch autour de Port Kathy, tandis qu'un épais nuage blanc s'élevait autour de moi. Je m'étais fait mousser ! Je n'y voyais plus rien. La mousse me laissait respirer mais m'empêchait absolument de rien voir. Rien du tout. Je tournai en rond quelques instants à tituber, me flanquer dans des chaises, heurter des bureaux.

Puis je finis par m'abandonner à la mousse et restai immobile, à attendre. Et tout en attendant, je me mis à réfléchir.

Le temps d'entendre enfin quelqu'un approcher, j'avais trouvé.

C'étaient Mitzi et Haseldyne qui arrivaient en aspergeant la mousse avec un dispersant chimique — je pouvais entendre le sifflement. « Tenn ! s'écria Mitzi. Mais qu'est-ce que tu fous ici ? »

Je ne répondis pas, pas directement du moins. J'essayai le reste de mousse de mon visage et de mes épaules et lui fis un grand sourire.

« Je vous y prends », fis-je.

Ma phrase eut sur eux un curieux effet. Naturellement, ils étaient surpris de me voir. Mitzi brandissait sa bombe de dispersant comme une arme, et Haseldyne caressait un lourd escargot de ruban adhésif comme s'il avait escompté le balancer sur le crâne de quelqu'un — ce qui n'était pas si étonnant que ça, je suppose, vu que j'avais déclenché l'alarme et la mousse anti-effraction. Mais l'un comme l'autre étaient totalement dénués d'expression. C'était comme si leur visage s'était figé et cette étrange rigidité se maintint durant plusieurs secondes.

Puis Mitzi dit : « Je ne vois pas ce que tu veux dire, Tennison. »

Je rigolai : « C'est parfaitement évident. J'ai jeté un œil sur les programmes que vous êtes en train de faire tourner. Vous êtes en train de projeter une O.P.A., pas vrai ? »

Toujours pas de réaction. Je m'expliquai : « Je veux dire, vous deux — peut-être Dambois, aussi —, vous comptez prendre le contrôle de l'agence en y plaçant votre argent. Pas vrai ? »

Avec une lenteur glaciale, le visage d'Haseldyne retrouva une expression, puis ce fut au tour de Mitzi. « Je veux être pendu, gronda Haseldyne, mais il nous a pris la main dans le sac, Mitzi. »

Elle déglutit et puis sourit. Ce n'était pas un très joli sourire — tension excessive des muscles maxillaires, pincement des lèvres excessif. « Ça m'en a tout l'air, oui. Eh bien, Tenn, qu'est-ce que tu comptes faire à présent ? »

Je ne m'étais pas senti aussi bien depuis un bout de temps.

Même Haseldyne m'avait pris l'air d'un gros bonhomme inoffensif et amical, et plus du tout d'un monstre assoiffé de sang. Je répondis aimablement : « Eh bien, rien de bien méchant, Mitzi. Je suis ton ami. Tout ce que je veux de vous deux, c'est un peu d'amitié en échange. »

Haseldyne jeta un coup d'œil à Mitzi. Mitzi regarda Haseldyne. Puis tous deux se retournèrent vers moi. « Je suppose », dit Haseldyne en choisissant soigneusement ses mots, « que ce qu'il nous reste à faire, c'est discuter du degré d'amitié que vous exigez de nous, Tarb.

— Avec joie, fis-je. Mais d'abord... vous n'auriez pas un Moke ? »

IV

Le lendemain à l'agence, le climat s'était dégelé. Dès le milieu de l'après-midi, il était franchement devenu tropical, car la bienveillance de Mitzi Ku s'était penchée sur moi. Ce qui lui avait soudain procuré un tel pouvoir, personne ne le savait au juste, mais dans les conversations de lavabo, c'était un fait reconnu. Il n'était plus question de me renvoyer à mes courses en péditaxi.

Même Val Dambois me trouvait digne d'amour. « Tenny, mon garçon », tonna-t-il en descendant me chercher au fin fond de mon petit recoin au service des immatériels, « pourquoi vous êtes-vous laissé enterrer dans ce trou ? Mais bon Dieu, pourquoi diantre n'avez-vous rien dit » ? Je n'avais rien dit parce que je n'avais pas pu aller au-delà de sa sec/3, voilà pourquoi, mais il eût été absurde de lui expliquer ce qu'il savait déjà. Tout ça, c'était du passé — pour l'instant, du moins. Magnanime, sans rancune, un bel esprit vendeur, tel était le nouveau Tennison Tarb. Je rendis à Dambois son sourire et le laissai me passer le bras sur l'épaule pour me reconduire vers les sommets du domaine directorial. Viendrait un temps, je le savais, où cette gorge serait exposée à mes crocs — d'ici là, c'était : pardonne et oublie.

Sans même en dire un mot, ils s'étaient arrangés pour m'installer un distributeur de Moke dans le bureau. Tout cela sans instruction officielle. Il était simplement apparu comme ça dans l'après-midi.

Et cela me donna d'ailleurs sérieusement matière à réflexion. Descendre des Mokes était certes un vice bien innocent — merde, je l'avais amplement prouvé ! — mais cela s'accordait-il réellement avec l'image trois-étoiles qu'il convenait que je présente en public ? C'était une attitude tellement consommatrice — et qui plus est, d'un consommateur soumis à la concurrence. J'y réfléchis durant tout le

trajet du retour dans ma voiture de service. Au moment de donner son pourboire au pédaleur, ma réflexion se trouva cristallisée par le regard de noir mépris que je pus lire dans ses yeux avant qu'il le dissimule et me salue en portant la main à sa casquette. Trois jours plus tôt, nous avions partagé la même course en taxitandem. Je pouvais comprendre son ressentiment. Lequel sous-entendait que si je devais à nouveau être jeté dans les bas-fonds, lui et les autres requins se feraient un plaisir de m'y attendre.

J'entrai donc rapidement chez moi et me dirigeai vers le caisson de repos. « Rockwell ! criai-je. Debout, mon vieux ! Je voudrais vous demander quelque chose ! »

Ce n'était pas le mauvais bougre, ce vieux Nelson Rockwell. Il avait encore presque six heures de repos devant lui avant que vienne mon tour et tous les droits du monde de me tordre le cou lorsqu'il passa la tête hors du caisson. Mais sitôt qu'il eut entendu ce que je désirais, ce fut l'amabilité même. Assortie d'une légère perplexité, peut-être. « Vous voulez vous mettre au régime sec, Tenny ? » répéta-t-il, encore à moitié endormi. « Ben, c'est sans aucun doute ce que vous avez de mieux à faire, ça serait con de bousiller vos chances. Mais honnêtement, je ne vois pas quel rapport ça peut avoir avec moi.

— Le rapport avec vous, Nels c'est que... vous ne m'avez pas dit un jour que vous étiez aux Consommateurs anonymes ?

— Ouais, bien sûr. Y a des années. Mais j'ai abandonné, parce que je n'en ai plus eu besoin, une fois que j'ai su me ressaisir en me branchant sur les collect... oh ! » s'interrompit-il, et son regard s'éclaira. « Pigé. Vous voulez que je vous parle des ConsommAnons pour savoir si vous avez envie de tenter le coup.

— Ce que je veux, Nels, c'est aller chez les ConsommAnons. Et je veux que vous m'y emmeniez. »

Il considéra d'un œil mélancolique le tiède et douillet refuge du lit. « Sapristi, Tenny. Mais c'est ouvert à tout le monde. Vous avez pas besoin qu'on vous y conduise. »

Je hochai la tête et confessai : « Je me sentrais mieux si j'y allais avec quelqu'un. S'il vous plaît ? Et bientôt ? Justement, demain soir, il y a une réunion... »

Ça le fit rire. Quand il eut terminé, il me tapota le bras. « Vous en avez encore à apprendre, Tenny. Des réunions, il y en a tous les soirs. C'est comme ça que ça marche. A présent, si vous voulez bien me passer mes chaussettes... »

Voilà le genre de type qu'était Nels Rockwell. Tout le temps qu'il s'habillait, je réfléchissais à un moyen de lui rendre la faveur. Il allait falloir que je déménage de ce bouge en temps partagé, évidemment. Qu'est-ce qui m'empêchait, disons, de payer d'avance deux ou trois mois de loyer et de lui laisser en profiter, histoire qu'il

puisse enfin dormir tout son saoul ? Je savais qu'il était obligé de se coller le roulement de nuit à l'usine, à cause de ses horaires de sommeil ; sans doute pourrait-il changer de poste ; qui sait, augmenter sa paie...

Mais je me ressaisis. Je n'allais quand même pas rendre service à des consommateurs, me dis-je, au risque de leur donner des idées de promotion sociale. Il se débrouillait très bien tel qu'il était. Je risquais de le perturber brutalement à m'immiscer ainsi dans ses affaires.

Alors, je me gardai bien de lui parler de payer d'avance le loyer mais dans le fond de mon cœur, il avait vraiment toute Madame, Monsieur, reconnaissance.

La visite aux ConsommAnons se révéla un mauvais plan. Je le compris dès les deux premières minutes. L'endroit où Rockwell m'avait conduit était une *église*.

Bon, ça n'a rien de si tragique en soi. En fait, c'était même assez intéressant — je n'en avais jamais visité jusque-là. D'ailleurs, on pouvait toujours considérer ça comme une sorte de recherche dans le cadre de mon travail aux Immatériels, ce qui voulait dire que j'étais en droit de demander une note de frais pour mon péditaxi et celui de Rockwell (même s'il avait insisté pour qu'on prenne le bus).

Mais... ces *gens* ! Je ne parle pas simplement du fait que c'étaient des consommateurs. Ils constituaient la lie de la classe consommante ; des petits vieillards ratatinés au visage bourré de tics ; de grosses filles renfrognées avec ce genre de teint qu'on a lorsqu'on mange du soya, et encore pas trop. Il y avait un jeune couple qui échangeait des chuchotements, l'air terrorisé, accompagné d'un petit gosse qui s'époumonait vainement sur le siège entre ses parents. Il y avait un type à visage de belette qui était planté, maussade, près de la porte, comme s'il n'arrivait pas à se décider : rester ou détalé ? — bon, à vrai dire, moi non plus. Tous ces gens étaient des *perdants*. Un consommateur bien entraîné c'est quelque chose. De ce côté, ils l'étaient à fond. Ils avaient été élevés et conditionnés à faire ce que le monde exigeait d'eux : acheter ce que le personnel des agences avait à leur vendre. Mais, oh ! que ces visages étaient impassibles, abrutis ! Ce qui faisait le bon consommateur, c'était l'ennui. On décourageait la lecture, rester chez soi n'avait rien de bien folichon — alors, que leur restait-il à faire de leur existence sinon consommer ? Mais ces gens-là avaient composé une triste parodie de cette noble — enfin relativement noble — mission. Ils étaient *ob-sé-dés*. Je faillis presque m'éclipser, prendre un Moke pour faire passer les haut-le-cœur qu'ils me donnaient, mais puisque j'avais fait l'effort de venir jusqu'ici, autant valait rester pour la réunion.

Ce fut ma seconde grosse erreur, car le cérémonial devint rapidement écœurant. D'abord, ils commencèrent par une prière. Puis ils se mirent à chanter des *cantiques*. Rockwell me poussait du coude pour que je me joigne au chœur, tout sourire et beuglant à pleins poumons, mais je ne pus même pas me résoudre à le regarder en face.

Puis ça empira. Un par un, ces pauvres inadaptés se levèrent pour débiter en sanglotant leur lamentable histoire. Le malaise ! Celle-ci avait gâché sa vie en s'enfilant quarante tablettes par jour de Nicotine gommes, jusqu'à ce que ses dents tombent et que ses patrons soient obligés de la varier parce qu'elle ne pouvait plus effectuer son boulot — son boulot, c'était d'être standardiste. Cet autre était dans les déodorants et les rafraîchisseurs d'haleine et s'était si vigoureusement aspergé et récuré pour chasser toute trace d'exsudat corporel qu'il en avait la peau toute gercée et crevassée. Le jeune couple terrorisé — Eh bien, ceux-là, c'étaient des mokimanes ; comme moi ! Je les contemplai, abasourdi. Comment pouvait-on se laisser dégringoler aussi bas ? D'accord, j'avais un petit problème avec les Mokes. Mais ma simple présence ici prouvait que j'étais bien décidé à y faire quelque chose. Pas question que je me laisse jamais descendre comme eux à ce niveau de lamentable épave. « Allez-y, Tenny », chuchota Rockwell en me donnant une bourrade. « Vous voulez pas témoigner ? »

Je ne sais plus ce que je lui répondis, sinon qu'il y avait dans la phrase le mot « adieu ». Je le bousculai pour sortir, avide d'aller respirer l'air pur. Tandis que je m'aérais les poumons devant la porte, hors d'haleine, le type à tête de belette vint se glisser derrière moi. « Ben dites donc ! me dit-il avec un sourire rusé. J'ai entendu ce qu'a raconté votre copain. Sûr que j'aimerais mieux être à votre place qu'à la mienne. »

Personne n'aime entendre que les ennuis qui lui empoisonnent l'existence sont moins affreux que ceux du voisin. Je fus loin d'être cordial. Je lui répondis sèchement : « Mon... euh, problème est assez moche à mon goût, merci. » Pour quelque raison, j'avais à cet instant précis l'esprit qui partait dans tous les sens. Une demi-douzaine de penchants et de répulsions m'assaillaient simultanément le crâne — l'envie désespérée d'un Moke, le mépris pour ces tristes pantins de ConsommAnons à l'intérieur, l'aversion plus vive encore pour Face-de-belette lui-même, le désir pour Mitzi Ku qui me démangeait de temps à autre... et, en dessous de tout ça, quelque chose que je ne parvenais pas tout à fait à identifier. Un souvenir ? Une inspiration ? Une résolution ? Impossible de mettre exactement le doigt dessus. Ça avait quelque chose à voir avec ce qui ce passait à l'intérieur — non, ça remontait à avant, un truc que Rockwell avait dit ?

Je me rendis soudain compte que Face-de-belette était en train de me siffler à l'oreille.

« ... Quoi ? aboyai-je.

— J'ai dit », répéta-t-il derrière sa main, en jetant des coups d'œil alentour. « J' connais un type qui a ce qu'il vous faut. Des pilules de Moki-prive. Prenez-en trois par jour, une à chaque repas, et vous n'aurez plus jamais besoin d'un seul Moke. »

Je rugis : « Bon Dieu, mais vous êtes en train de me proposer des *drogues* ? Je ne suis pas un consommateur. Je fais partie d'une agence ! Attendez que je trouve un flic pour vous faire boucler... » Et je me mis à chercher effectivement du regard l'uniforme familier de la Brinks ou de la Wackerhut ; mais vous savez comment c'est avec la police : ils ne sont jamais là quand on a besoin d'eux, et de toute manière, quand je me retournai, Face-de-belette avait disparu.

Idem pour mon idée. Quelle qu'elle ait pu être.

Le rein humain n'est pas conçu pour supporter quarante Mokie-Kokes par jour. Il y eut des moments, au cours des vingt-quatre heures suivantes, où je me demandai si Face-de-belette n'avait pas eu après tout une bonne idée. Une enquête prudente auprès de la clinique de l'agence (oh ! comme ils étaient aimables avec moi, à présent !) confirma mes vagues soupçons : la solution pilules ne résolvait rien. Elles agissaient, certes, seulement au bout d'un certain temps — six mois en général mais ça pouvait être plus ou moins —, soumis à rude épreuve, le système nerveux finissait par craquer et c'était la dépression. Je ne voulais pas de ça. D'accord, je perdais du poids et, tous les matins, quand je me dépilais, la glace me révélait de nouvelles rides ; mais je fonctionnais encore relativement bien.

Non, merde, disons les choses franchement : je fonctionnais à *merveille*. Chaque nouveau relevé horaire confirmait une orientation à la hausse de la religion :

Bâtons d'encens	: + 0,03
Cierges	: +0 ,02.

Les sondages à la sortie de trois cent cinquante temples zoroastriens sélectionnés au hasard indiquaient un accroissement de près d'un pour cent de fréquentation par de nouveaux fidèles. Le Vieux en personne me convoqua : « Vous avez su acquérir une grande crédibilité auprès du comité de planification, fit-il d'une voix tonnante. Tarb, je vous tire mon chapeau ! Que puis-je faire pour vous faciliter la tâche ? Vous donner un nouvel assistant ?

— Excellente idée, monsieur ! » m'exclamai-je et j'ajoutai avec insouciance : « Que fait Dixmeister en ce moment ? »

Et c'est ainsi que mon vieux stagiaire fit son retour dans mon équipe. Appréhensif, conciliant, désespérément avide de — et consumé par la curiosité. Tout juste comme je le voulais.

Il n'était pas le seul à être dévoré de curiosité car tout le monde dans l'agence savait que quelque chose de gros se tramait, et personne ne savait au juste quoi. Le piment était que personne ne se doutait à quel point j'en savais peu moi-même. Cadres commerciaux et chefs rédacteurs, du neuvième au quinzième étage, tous trouvaient prétexte à faire le détour par mon bureau une douzaine de fois par jour. La plus élémentaire courtoisie les forçait à s'arrêter pour me donner une claque dans le dos et me dire à quel point tout le monde était conscient de l'excellent boulot que je pouvais faire... pour ajouter aussitôt qu'il faudrait absolument trouver moyen de se voir pour boire un pot ou déjeuner ensemble, ou faire une partie de billard au country club. Je souriais, et n'acceptais aucune invitation. Je n'en déclinais non plus aucune, car s'ils me pressaient trop, ils risquaient de découvrir l'étendue de mon ignorance. Aussi, leur donnais-je du « bien sûr » et du « sans faute ». Et s'il leur prenait l'idée de s'attarder, je décrochais alors mon téléphone et me mettais à chuchoter dans le combiné jusqu'au moment où, souriant mais toujours aussi dévorés de l'intérieur, ils finissaient par s'en aller, à regret. Tandis que Dixmeister, dans son alcôve à la sortie de mon bureau, ne me quittait pas des yeux, l'air inquiet et furieux, mais il suffisait qu'il se sache observé pour que s'inscrive à nouveau sur ses traits ce bon sourire de chien battu.

Ah ! comme j'adorais !

Bien sûr, le simple bon sens me recommandait de ne pas pousser trop loin. Je n'étais qu'un minuscule rouage dans la gigantesque opération financière que montaient Haseldyne et Mitzi. J'étais plus toléré qu'indispensable. Non, je n'étais même pas le moins du monde indispensable, sinon qu'il leur était plus facile de me mettre dans le coup que de me faire taire.

En attendant, tout ce que j'avais à faire, c'était de les persuader qu'il était plus facile de me mettre dans le coup que de me mettre au trou... et puis... viendrait le moment où la prise de pouvoir serait consacrée, où Mitzi et Haseldyne seraient les nouveaux patrons. Et, avec un peu de chance, Tenny Tarb serait dans leur petite équipe. Un cadre commercial — non, non, songeai-je en descendant un Moke, mieux que ça. Un D.S.C. ! Et ça, c'était un vrai rêve de splendeur. Vous savez ce qu'est un roi ? Eh bien, je vais vous dire ce que c'est : comparé à un directeur de service commercial dans une grosse agence, un roi, c'est *zéro*.

Et puis, songeai-je en ouvrant un autre Moke, que me réservait l'avenir ? Et si Mitzi et moi, on se remettait ensemble, à temps complet ? Et si même on se *mariait* ? Et si je n'étais pas simplement

D.S.C. mais copropriétaire gérant de l'agence ? Ah ! rêves grisants ! A côté de ça, ma petite histoire de Moke n'était plus que de la toute petite bière. Avec une telle quantité de fric, je pourrais me payer la meilleure cure de désintoxication qui soit au monde. Je pourrais même... attendez une minute... qu'est-ce que c'était déjà ? L'idée qui m'avait titillé le subconscient lors de la réunion de ConsommAnons ?

Je me rassis brusquement et faillis laisser échapper le Moke. Dixmeister entra en coup de vent, affolé : « Monsieur Tarb ? Vous vous sentez bien ?

— *Tout à fait* bien, dis-je. Dites voir, je n'ai pas vu le Vieux passer dans le hall, il y a un instant ? Essayez voir si vous pouvez le trouver — et demandez-lui s'il veut bien passer me voir une minute. »

Et je me radossai pour attendre, tandis que l'idée s'élaborait enfin, dans ma tête, absolument parfaite.

Impossible d'avoir le Vieux sans sa petite cour, trois ou quatre lèche-bottes qui lui collaient au cul et patientaient à la porte quand il rendait ses visites. Tous avaient des titres ronflants et n'importe lequel d'entre eux se faisait trois ou quatre fois mon salaire annuel, mais ce n'étaient que des sous-fifres. Je les ignorai. « Merci beaucoup d'avoir pu passer, monsieur, fis-je, radieux. Asseyez-vous, je vous prie. Tenez, prenez mon fauteuil ! »

Impossible non plus d'avoir le Vieux sans les cinq minutes obligatoires de blabla préliminaire. Il s'assit donc et se mit à évoquer le bon vieux temps, à me conter comment il avait fait sa pelote, tout en évitant du regard le distributeur de Mokie-Koke, comme si c'était un dentier que j'aurais oublié sur le commode. J'eus de nouveau droit de bout en bout à la saga de son retour de Vénus avec ses millions inespérés, et comment il avait tout joué sur le mince espoir de transformer deux agences à l'agonie en un succès imposant. « Et ça a marché, Tenn, fit-il la voix rauque, tout ça, à cause du produit ! C'est là-dessus qu'est bâtie la T.G. & S., le *produit*. Je n'ai rien contre les Immatériels, mais c'est quand même les *marchandises* que les gens ont besoin de faire vendre, pour leur propre bien et pour le bien de l'humanité elle-même !

— Absolument exact, chef », dis-je car nulle autre réponse n'est autorisée quand parle la voix de l'autorité, « mais j'ai quand même une petite idée que j'aimerais bien vous soumettre. Vous connaissez les ConsommAnons ? »

Il me gratifia d'un froncement de sourcils que je qualifierai d'orageux. Les rides verticales étaient aussi profondes que celles de Mitzi, et il y en avait considérablement plus. « Quand je vois des ConsommAnons, déclara-t-il, j'ai toujours l'impression de contempler ces dupes de Vénusiens. Ce sont des cinglés, dans le meilleur des

cas !

— Un peu, que ce sont des cinglés, mais il y a là un marché potentiel que, sauf erreur de ma part, nous n'avons pas encore exploité. Voyez-vous, ces Consommateurs anonymes sont des gens qui ont perdu les pédales : C'est la pause Surcafé cinquante fois par jour, une course aux souvenirs à vous ruiner un publicitaire trois-étoiles, toutes les variations possibles dans le sens de la méga-hypertrophie d'un comportement consommateur décent, normal. Si bien qu'ils finissent par aller voir les C.A. Et que se passe-t-il alors ? Eh bien, la plupart vont tenir le coup quarante-huit heures, à peu près. Et encore. Et puis ils plongent de nouveau. Au bout d'une semaine, leur état a empiré. Le plus souvent, ils deviennent des cas cliniques, définitivement perdus pour la consommation. Quant aux réussites, c'est encore pire. Résultat de ce lavage de cerveau : *ils se mettent à économiser. Voire à épargner !*

— J'ai toujours considéré, dit le Vieux, l'air grave, que les C.A., c'était la porte ouverte à l'écologisme !

— Absolument ! Mais nous n'avons pas besoin de perdre ces gens-là. Tout ce que nous avons à faire, c'est les réorienter : Pas l'abstinence. La substitution. »

Le Vieux fit la moue. Naturellement, toute sa petite cour de sous-fifres lui emboîta le pas. Pas un n'avait saisi l'idée et pas un n'aurait voulu l'admettre.

Je les tirai d'affaire : « Nous montons des groupes d'entraide autogérés pour chaque type de surconsommation, expliquai-je, et nous les entraînons à pratiquer la *substitution*. S'ils sont accrochés au Surcafé, nous les branchons sur les Nic-copines gommes. Des Nic-copines à la Monnaie de San Jacinto... »

Racler de gorge du côté de la porte. « La Monnaie de San Jacinto ne fait pas partie de nos clients », observa sous-fifre n°2.

Je répondis avec froideur : « Alors, sur quelqu'un parmi nos clients, *bien entendu* — après tout, nous sommes une agence qui couvre toute la gamme, nous avons quelque chose pour tous les créneaux de consommation, pas vrai ? J'estime à première vue qu'un consommateur accroché depuis cinq ans, disons, au Surcafé, et qui se trouve sur la pente descendante, à encore de belles années de rentabilité devant lui avec, eh bien, mettons les produits de régime Starrzelius. » Le Vieux regarda l'un de ses sous-fifres qui la boucla aussitôt. Je poussai mon avantage. « L'étape suivante, continuai-je, est à mon avis celle qui doit rapporter. *Quid* de ces groupes d'entraide autogérés ? Pourquoi ne pas en faire de véritables clubs ? Des espèces de loges. Elles pourraient demander une cotisation. Acheter toute une panoplie d'accessoires et de bric-à-brac à leur marque — montres, bagues, tee-shirts. Robes de cérémonie. Avec un dessin

différent à chaque nouveau degré dans la hiérarchie, le tout élaboré de telle sorte que tout ça n'ait pas l'air de marchandises de seconde main...

— Des *produits* », murmura le Vieux, l'œil brillant.

C'était le mot magique ; je l'avais eu. Sa petite cour l'avait discerné avant moi et le climat dans la pièce était lourd de congratulations et de plans. Tout un nouveau département au sein même de la section immatériels ! Pour commencer, une étude de faisabilité express en deux semaines, juste pour s'assurer qu'il n'y avait pas de barrages et identifier les principaux secteurs de profit. Tout cela devrait remonter devant le Conseil de planification mais à ce moment... « Quand on en sera là, Tenny, fit le Vieux, radieux, ce sera à vous de jouer ! » et c'est alors qu'il accomplit le rituel adopté par des générations de cadres publicitaires pour montrer leur sincère admiration : il ôta son chapeau et le posa sur la table.

C'était mon heure de gloire ! J'étais comblé ! C'est à peine si je pouvais attendre qu'ils aient quitté mon bureau tant ce grand dessein allait peu bénéficier à ses promoteurs. L'argent, oui. La promotion et le prestige, oui. Mais jamais la substitution ne pourrait guérir une compulsion limbique campbellienne... et, Dieu, ce que je pouvais avoir envie d'un Moke !

J'eus même l'occasion de voir ma belle dame au teint de cuivre de loin en loin, quoique pas très souvent. Elle se pointa effectivement à mon bureau en réponse au message que je lui avais transmis au sujet de mon nouveau projet, regardant autour d'elle, l'air absent, tandis que je m'excusais d'avoir directement branché le Vieux dessus au lieu d'avoir attendu, euh, enfin... *après*. « Pas de problème, Tenny », fit-elle joyeusement — et distraitement. « Cela n'affecte en rien nos, euh, nos *plans*. On se voit ? Eh bien, certainement — sans faute, hein — on se perd pas de vue — allez, salut ! » Sans faute, tu m'étonnes. Elle ne vint pas chez moi et ne m'invita pas plus chez elle, et quand j'essayais de l'avoir au téléphone, elle était soit sortie, soit trop pressée pour parler. Enfin, ça n'avait rien de déraisonnable. Maintenant que je savais ce qu'elle tramait, je pouvais comprendre qu'elle n'eût guère de temps libre pour l'instant.

Mais j'avais toujours envie de la voir, et quand me vint d'elle un appel surprise, juste avant que je quitte le bureau, je me précipitai aussitôt vers le sien, esquivai la sec/3, filai sous le nez de la sec/2 et parvins à la rappeler personnellement depuis le bureau de sa sec/1. « Je viens juste d'avoir Honolulu au téléphone, lui dis-je. Ta mère. J'ai un message de sa part. »

Silence à l'autre bout du fil. Et puis : « Accorde-moi une heure, veux-tu, Tenny. Et puis on se prendra un verre au *Bar des Cadres*. »

Eh bien, ce ne devait pas être une heure, ni même deux, mais ça ne me faisait rien d'attendre. Même si j'étais en passe de devenir le chouchou, mon statut officiel ne s'était pas encore amélioré au point que je bénéficiais de tous les privilèges afférents au cadre. J'étais bien assez heureux d'être admis à l'invitation de Mitzi et de me retrouver assis avec mon verre de Drambuie, à pouvoir contempler la ville plongée dans la brume et la fumée, porteuse de toutes ces promesses de richesse, en compagnie de mes pairs — enfin, presque pairs. Ils ne me snobaient pas non plus. A vrai dire, lorsque Mitzi apparut enfin et parcourut du regard la salle à ma recherche, le sourcil froncé, j'eus même du mal à me dégager pour nous dénicher une table tranquille rien que pour nous deux.

Elle fronçait les sourcils — elle les fronçait en permanence, ces derniers temps — et elle avait l'air agitée. Mais elle attendit que j'aie commandé — son cocktail préféré : des Mimosas (quasi-champagne et jus d'orange reconstitué) — pour me demander : « Eh bien, qu'est-ce que c'est que cette histoire, avec ma mère ? »

— Elle m'a appelé, Mitz. Elle a dit qu'elle essayait de te joindre pratiquement depuis ton retour, sans jamais réussir à t'avoir.

— Mais je lui ai parlé !

— Une fois, exact, acquiesçai-je. Le lendemain de ton arrivée. Elle dit, pendant trois minutes...

— J'étais occupée !

— ... et que, depuis, tu n'as jamais répondu à ses appels. »

Il y avait maintenant au moins une demi-douzaine de ces rides pour m'avertir et sa voix était glaciale. « Tarb, fit-elle sèchement, parlons net. Je suis une grande fille. Ce qui peut se passer entre ma mère et moi n'est pas tes affaires. C'est une vieille emmerdeuse qui est pour moitié dans ma décision première de partir pour Vénus et si je n'ai pas envie de lui causer, personne ne m'y oblige. Vu ? » Les cocktails arrivèrent et elle s'empara du sien. Le verre à mi-chemin de ses lèvres, elle ajouta : « Je l'appellerai la semaine prochaine » et s'envoya la moitié du Mimosa.

« Ce n'est pas franchement mauvais, admit-elle à contrecœur.

— Personnellement, je les réussis mieux », proposai-je. En pensant : merde, j'aurais intérêt à me tirer vite fait de cet appart en temps partagé, je vais quand même pas lui proposer d'aller chez elle à chaque coup. Et c'était comme si j'avais parlé à haute voix. Elle se rencogna sur son siège et me considéra, songeuse. La plupart des rides avaient disparu de son front, hormis les deux qui semblaient désormais quasi permanentes mais son regard était plus analytique que je ne l'aurais souhaité.

« Tenny, fit-elle, il y a quelque chose en toi qui m'attire énormément...

— Merci, Mitz.

— Ta niaiserie, je crois », poursuivit-elle, sans prêter la moindre attention à ce que j'avais dit. « Oui, c'est ça : ton côté niais et sans défense. Tu me fais penser à une petite souris perdue. »

Je me lançai : « Rien qu'une souris ? Même pas un chaton à câliner ?

— Les chatons grandissent pour devenir des chats. Les chats sont des prédateurs. Je crois que ce que je préfère encore en toi, c'est que tu as perdu tes crocs quelque part. » Elle avait cessé de me regarder à présent pour considérer derrière moi par la fenêtre les lumières embrumées de la cité. J'aurais donné beaucoup pour savoir quelles phrases se formaient dans sa tête en ce moment même, et qu'elle avait rayées avant qu'elles sortent de sa bouche. Elle soupira : « J'en reprendrais bien un », ajouta-t-elle, réintégrant le monde où je me trouvais.

Je fis signe au garçon et lui murmurai à l'oreille tandis qu'elle échangeait des sourires et des signes de tête avec d'autres membres du domaine directorial. « Je suis désolé d'avoir mis mon nez dans tes affaires, pour ta mère », dis-je enfin.

Elle haussa les épaules, absente. « Je t'ai dit que je l'appellerais. Oublions ça. » Son visage s'éclaira. « Et comment va le boulot ? J'ai entendu dire que tes nouveaux projets s'annonçaient bien. »

Je haussai les épaules avec modestie. « Il faudra attendre avant de savoir si ça donne quelque chose.

— Ça va marcher, Tenn. Alors, en attendant, tu comptes rester à la religion ?

— Eh bien, évidemment, mais c'est bien lancé, à présent. Je pensais même m'inscrire à quelques cours supplémentaires, voir si je ne pourrais pas décrocher un peu plus tôt cette maîtrise. »

Elle hocha la tête comme pour acquiescer mais dit en fait : « Tu n'as jamais songé à passer à la politique ? »

Ça me surprit. « La *politique* ?

— Je ne peux pas encore t'en dire grand-chose, fit-elle, songeuse, mais il ne serait peut-être pas inutile que tu tâtes un peu le terrain de ce côté... »

Je sentis une petite démangeaison me courir le long du dos. Elle était en train d'évoquer *l'après* ! « Pourquoi pas, Mitz ? Dès demain, je refile la religion à mon second ! Mais pour l'heure... nous avons toute la soirée devant nous avant que... »

Elle hocha la tête. « Toi, oui, Tenny. Pour ma part, j'ai autre chose à faire. » Elle vit comment mon visage se décomposait. Ça parut la déprimer elle aussi. Elle attendit que le garçon eût apporté la seconde tournée avant de dire : « Tenny, tu sais que j'ai beaucoup de

préoccupations pour le moment...

— Je comprends parfaitement, Mitz !

— Crois-tu ? » A nouveau ce regard songeur. « Tu comprends, en tout cas, que je suis occupée. Je ne sais pas si tu comprends au juste quelle est mon opinion sur toi.

— Bonne, j'espère.

— Bonne et mauvaise, à la fois, Tenny, fit-elle sombrement. Bonne et mauvaise. Si j'avais la moindre jugeote... »

Mais elle ne dit pas ce qu'elle aurait fait et, comme j'avais la glaciale impression de pressentir ce que ce serait si elle en avait eu, de la jugeote, je préférai laisser sa phrase en suspens. « A la tienne », dit-elle en examinant le nouveau Mimosa comme si c'était un médicament avant d'y porter les lèvres.

« A la nôtre », dis-je en levant à mon tour mon verre. Ce n'était pas un Mimosa. Ce n'était pas non plus un irish coffee, même si ça y ressemblait. Sur le dessus s'étalait le nuage habituel de KasiKrème, mais en dessous, il y avait ce que j'avais demandé au garçon de descendre me chercher en douce à mon bureau : quatre doigts de pur Mokie-Koke.

V

Le lendemain matin, à la première heure, je claquai des doigts, Dixmeister se matérialisa aussitôt au seuil de ma porte, attendant soit les ordres, soit une invitation à entrer s'asseoir. Il n'eut ni l'un ni l'autre. « Dixmeister, dis-je, maintenant que j'ai bien remis sur pied le service religion, j'ai décidé de le confier à — comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Wrocjek, monsieur Tarb ?

— C'est ça. Je me prends un jour ou deux, et puis je m'attaque à la réorganisation du service politique. »

Dixmeister se dandina sur le seuil, mal à l'aise. « Eh bien, à vrai dire, monsieur Tarb, fit-il enfin, depuis le départ de ce vieux M. Sarms, je me suis pratiquement occupé seul du service politique...

— C'est précisément ce que à quoi nous allons remettre bon ordre, Dixmeister. Je veux que toutes les analyses de tendance, tous les plans d'action en cours soient passés par mon terminal avant approbation et lancement, et je veux ça dès cet après-midi. Non, dans une heure... Non, tout bien réfléchi, réglons ça tout de suite. »

Il bégaya. « Mais... mais... » je connaissais le problème ; cela faisait au bas mot cinquante banques de données différentes à compulser et ingérer, et la préparation d'un tableau synoptique décent exigeait une bonne demi-journée de boulot. De cela, je me souciais

comme d'une guigne. Ou presque.

« Allez-y, Dixmeister », fis-je benoîtement, me radossant dans le fauteuil en fermant les yeux. Ah ! comme c'était agréable !

J'avais presque oublié que j'étais un moké.

On dit qu'avec les Mokie-Kokes, vous finissez par être tellement accroché qu'au bout d'un moment vos décisions en souffrent. Ce n'est pas que vous n'arriviez pas à les prendre. Ni même qu'elles soient erronées lorsque vous les prenez. Non, ce qui se passe, c'est que vous êtes tellement branché, tellement *speedé* qu'une seule décision ne vous suffit pas. Vous en prenez une, puis une autre, puis une autre encore, pif-paff-pof, et quand l'être humain ordinaire n'arrive plus à vous suivre, ce qui se produit immanquablement, vous perdez votre sang-froid. C'est sans doute l'impression que j'aurais pu donner à Dixmeister, d'autant que je l'engueulais assez souvent. Mais ça ne m'inquiétait pas. Je savais que c'était *censé* arriver mais je ne craignais pas que ça se produise avec moi. Oh ! bien sûr, à la longue, peut-être — au bout de dix ans, cinq ans — assez loin dans le futur, en tout cas, pour que ça ne me préoccupe guère, puisque je comptais maintenant décrocher d'un jour à l'autre. A la première occasion. En attendant, il s'agissait de faire feu de tout bois et de retrousser sérieusement les manches. Même Dixmeister serait bien forcé de l'admettre. Je passai deux jours sur les plans et projets en cours et, mes aïeux, je vous jure que ça bourdonna, dans la baraque !

La première chose à laquelle je m'attaquai fut le service des C.A.P. Vous savez ce qu'est un Comité d'Action Politique. C'est un groupe d'individus unis par un intérêt particulier et désireux de placer de l'argent pour acheter — bon, biffez ça : pour *influencer* — les hommes politiques et autres fonctionnaires en vue de leur faire édicter des lois et règlements propres à favoriser leur domaine, quel qu'il soit. Dans l'ancien temps, les C.A.P. appartenaient essentiellement aux hommes d'affaires et à ce qu'on appelait des syndicats. Je me rappelle encore ces vieilles grandes sagas historiques décrivant les luttes de l'Association médicale américaine ou celles des revendeurs de voitures d'occasion — ces jeunes médecins avides d'obtenir des dégrèvements fiscaux pour leurs congrès à Tahiti ; ces marchands d'antiquités automobiles se battant pour le droit inaliénable à mettre de la sciure dans les ponts arrière. Ce genre de spectacle, c'est marrant quand vous êtes jeune, mais à mesure que vous devenez plus âgé et plus cynique, vous cessez de croire que les gens sont de tels petits saints... De toute façon, il y a bien entendu belle lurette que toutes ces batailles sont gagnées mais les C.A.P. sont quand même toujours là. Et bien là. Presque aussi juteux que la religion. Les gens vous en montent un, ils recueillent de l'argent et dans quoi vont-ils le mettre ? Au bout du compte, dans la pub ! Son pour eux-mêmes, soit pour la

campagne de publicité des candidats qu'ils aiment. C'est ainsi qu'à l'issue d'une longue journée, je devais monter une douzaine de nouveaux C.A.P. Il y avait un C.A.P. de l'objet d'art (je tenais l'idée de Nelson Rockwell), un C.A.P. du couteau suisse (« On en a besoin pour se curer les ongles — est-ce notre faute si des criminels en font un autre usage ? ») Un C.A.P. des pédaleurs de vélotaxi, un C.A.P. des locataires pour obtenir par voie législative un allongement des heures de sommeil avant l'arrivée des utilisateurs, diurnes — oh ! je les avais laissés tous sur le carreau !

C'était presque trop facile. A la fin de cette rude journée, j'avais encore de l'énergie à revendre. A ne savoir qu'en faire. J'aurais pu continuer mes études, mais à quoi bon ? Quel titre universitaire pourrait me mener plus haut ? J'aurais pu me trouver une place meilleure mais la seule idée d'en chercher une et de m'y installer me déprimait... et puis, il y avait autre chose. Je me *senta*s enfin tranquille. Vu la façon dont les choses tournaient, j'avais d'ailleurs toutes les raisons de l'être. Mais une fois déjà, j'avais été bien tranquille et pourtant, du haut d'un nuage pas plus grand que la main, le Destin avait frappé pour m'abattre.

... Je gardai mon appartement en temps partagé. Et discutais avec Nels Rockwell lorsqu'il nous arrivait d'être debout en même temps ou regardais l'Omni-V jusqu'à des heures indues quand ce n'était pas le cas. Je regardais les retransmissions sportives, les feuillets et les dessins animés, et surtout les informations. Le Soudan venait tout juste de retourner à la civilisation, grâce à l'emploi de ces mêmes techniques campbelliennes qui avaient fait sur moi leurs preuves — rayonnement d'orgueil au spectacle de ce monde dont la situation s'améliorait chaque jour ; petite pique de ressentiment à l'idée que ces techniques campbelliennes n'avaient somme toute pas amélioré des masses ma situation personnelle. Une baleine avait été signalée au large de Lahaina mais l'enquête ultérieure devait montrer qu'il ne s'agissait que d'une citerne abandonnée d'huile de jojoba. Les J.O. de printemps se déroulaient à Tucson et la finale de monocycle provoquait tout un remue-ménage. Interrogée à l'entrée de la tour de la T.G. & S., Mad. Mitzi-Ku démentait les communiqués annonçant qu'elle quittait l'agence...

Elle avait l'air si douce et si lasse sur le petit écran ; et j'aurais tant désiré que... Non. Je ne désirais pas *que*. Je désirais tout court. Il y avait trop de choses entre moi et Mitzi pour que je pusse désirer quoi que ce soit de précis.

Ça ne répondit pas quand j'essayai de la joindre chez elle.

La seule manière de concrétiser mes désirs avec Mitzi, me dis-je, c'était de faire le meilleur boulot possible à la politique ; si bien que

le lendemain matin, ce fut la fête pour ce pauvre Dixmeister. « Tout le boulot est *gâché*, lui beuglai-je dessus, c'est à cause de la distribution qui s'endort sur la tâche ! » Il était directement responsable de la distribution, bien sûr.

« Je fais de mon mieux », fit-il, boudeur, et je me contentai de hocher la tête.

« La sélection des candidats, expliquai-je, est l'une des fonctions les plus importantes dans une campagne politique. » Il avait toujours l'air aussi boudeur mais fit quand même semblant de hocher la tête avec intérêt. Bon, d'accord, tout le monde savait ça. Dès le milieu du XX^e siècle, il avait été établi qu'un candidat ne devait pas trop transpirer ; il devait être au moins cinq pour cent plus grand que la moyenne pour ne pas avoir à monter sur une caisse lors d'un débat. Il pouvait avoir les cheveux gris, à condition d'en avoir beaucoup. Il ne fallait pas qu'il soit trop gros (mais pas trop décharné non plus) et, par-dessus tout, il devait être capable de débiter son texte comme s'il y croyait vraiment.

« Absolument, monsieur Tarb, fit Dixmeister, l'air indigné. C'est ce que je dis toujours au service général de distribution, toute la liste...

— Ce n'est pas suffisant, Dixmeister. Dorénavant, je ferai la sélection initiale moi-même. »

Sa mâchoire retomba. « M'enfin, monsieur Tarb, M. Sarms m'avait toujours laissé m'en occuper.

— M. Sarms n'est plus ici. Rassemblement pour la distribution à neuf heures dans la grande salle. Tâchez de la remplir. » Et je lui fis signe de sortir et de refermer la porte, parce que j'avais une demi-heure de retard sur mon prochain Moke.

Pour remplir la grande salle, il la remplit, les neuf cents sièges à l'exception de la première rangée. Celle-ci m'était réservée — à moi et à ma secrétaire, mon maquilleur et mon metteur en scène. Je descendis l'allée centrale, sans regarder à gauche ni à droite, plaçai d'un geste mon entourage dans ses fauteuils et grimpai sur la scène. Aussitôt, Dixmeister jaillit des coulisses. « Silence ! glapit-il. Silence pour M. Tarb ! »

Je restai debout, à les examiner, attendant de bien sentir mon auditoire. A vrai dire, ils étaient déjà pratiquement silencieux car ils savaient où ils étaient. Cette salle était celle où le Vieux tenait ses réunions générales du personnel d'encadrement, où se déroulaient toutes les présentations d'importance et où l'on recevait les nouveaux clients qui nous sollicitaient. Chacun des neuf cents sièges avait dossier, accoudoir, coussin et écouteur personnel — les cadres de l'agence voyageaient en première ! Et les neuf cents personnes recrutées par le service général de distribution était pratiquement

toutes issues de la classe consommante.

D'où leur silence respectueux. Et à mesure que je m'imprégnais de leurs sentiments, je commençai à voir par où les prendre. J'embrassai d'un geste circulaire le vaste auditorium. « Aimez-vous ce que vous voyez ici ? demandai-je. Avez-vous envie d'en faire le cadre de votre vie ? C'est facile. *Faites-moi vous aimer*. Vous allez être appelés tour à tour sur cette scène et vous aurez chacun dix secondes pour effectuer votre présentation. Dix secondes ! Ce n'est pas grand-chose, pas vrai ? Mais dix secondes, pas plus, c'est la durée d'un spot éclair et si vous ne pouvez pas y arriver dans cet auditorium, vous ne pourrez pas non plus faire le boulot pour la T.G. & S. aux heures de grande écoute. Maintenant, qu'allez-vous faire de ces dix secondes ? Libre à vous. Vous pouvez chanter. Raconter une histoire. Dire quelle est votre couleur préférée. Chercher à obtenir ma voix — ce que vous voulez ! Mais ce que vous direz n'a aucune importance, arrangez-vous simplement pour attirer ma sympathie, me donner envie de vous aider à vous faire élire — faites-moi vous *aimer* ! »

Je fis un signe de tête à Dixmeister. Tandis que le maquilleur m'aidait à descendre pour gagner mon fauteuil, Dixmeister bondit et aboya : « Première rangée ! A partir de la gauche ! Vous, là-bas, tout au bout... en piste ! »

Dixmeister redescendit d'un bond s'asseoir près de moi, partageant, anxieux, ses regards entre mon visage et l'acteur devant nous. L'acteur était un gros bonhomme au poil hirsute, l'œil vif sous un sourcil broussailleux. Visage agréable, d'accord. Et il avait réfléchi à son numéro, certes. « J'ai confiance en vous tous ! tonna-t-il. Et vous pouvez faire confiance à Marty O'Loyre, parce que Marty O'Loyre vous aime. S'il vous plaît, aidez Marty O'Loyre en lui apportant votre voix le jour des élections ! »

Dixmeister écrasa le doigt sur le chronomètre et le verdict se mit à clignoter sur l'écran : 10.0 secondes. Dixmeister opina. « Minutage parfait et trois répétitions du nom. » Il scruta mon visage, prêt à sauter du bon côté au bon moment. Il se lança : « Bon candidat au poste de shérif, non ? Solide, robuste, chaleureux...

— Regardez un peu comme ses mains tremblent, fis-je aimablement. Pas une chance. Suivant ! »

Une grande blonde d'allure sportive, avec des biceps comme seule peut vous en donner la pratique du polo de table. « Trop classe. Suivant ! »

Une femme noire âgée, avec des grosses lèvres dessinant une moue perpétuellement boudeuse : « Juge des successions, à la rigueur. Mais qu'elle passe d'abord chez le coiffeur. Suivant ! »

Des jumeaux avec la même tache de naissance en forme de

cœur juste au-dessus de l'œil droit : « Sensationnel, l'effet de renfort, là, Dixmeister, fis-je observer, doctoral. On a pas une paire de spots pour des conseillers municipaux à fourguer ? Si ? Parfait. Suivant. »

Mince, pâle, regard lointain, vingt-trois ans, pas plus : « Je sais ce que c'est que d'être malheureuse (elle sanglotait presque). Si vous m'aidez, je ferai de mon mieux pour m'occuper de vous...

— Trop cruche ? demanda Dixmeister.

— Rien n'est jamais trop cruche pour le Congrès, Dixmeister. Passez-moi son nom. Suivant ! »

La recrue du jour était un jeune blanc-bec aux traits tirés qui débita son texte en marmottant, sans cesser de jeter des regards terrorisés dans toutes les directions. Dieu sait comment il était parvenu à franchir le barrage des présélections car ce n'était sûrement pas un pro et sa « présentation » se résumait à un compte rendu ânonné d'une visite d'enfance à la foire commerciale. Et en débordant largement, avec ça. Dixmeister le coupa au milieu d'une phrase et me jeta un coup d'œil, le sourcil haussé et plein d'un mépris narquois. Alors qu'il levait la main pour congédier le gosse, j'arrêtai son geste car quelque chose venait de me titiller l'esprit. « Attendez une minute ! » Je fermai les yeux, cherchant à recomposer mentalement une image fugitive. « Je vois... oui... ça y est ! Les courses de monocycle d'hier ! L'un des gagnants avec exactement cet air d'ardente stupidité. La tronche même du ringard.

— A vrai dire, monsieur Tarb, me reprit le gamin, je ne suis pas très branché sport... En fait, je suis trieur de trombones au service courrier chez Starrzelius...

— Vous êtes dorénavant monocycliste, mon garçon. Allez vous présenter aux costumes, pour avoir une tenue ; et M. Dixmeister, ici présent, va s'empresse de vous trouver un entraîneur. Dixmeister, notez cette idée d'argumentaire : " Mes amis me trouvaient bizarre d'avoir choisi le monocycle mais personnellement, je ne vois pas les choses sous cet angle. Mettons que je sois têtue. Peut-être. En tout cas, prêt à prix pour me défoncer, que ce soit sur une selle ou dans mes fonctions... " voyons voir un peu...

— Au Congrès, monsieur Tarb ? » hasarda Dixmeister en retenant son souffle.

Bon prince, j'acquiesçai : « Tout juste. Au Congrès. Peut-être. » A vrai dire, cette loque était même trop bonne pour le Congrès ; je songeais pour lui à un poste bien plus élevé, peut-être Vice-président. Mais je pourrais toujours peaufiner la distribution plus tard et, dans l'intervalle, ça ne coûtait rien de laisser Dixmeister avoir son petit plaisir. « Et... ah ! oui, fis-je, en me souvenant, appelez la Fédération de monocycle et arrangez-vous pour qu'il nous gagne une ou deux courses.

— Eh bien, monsieur Tarb (panique de Dixmeister), c'est que je ne sais pas s'ils seront d'accord pour arranger...

— Dites-leur, Dixmeister. Dites-leur quelle superbe promotion pour le monocycle cet effet d'entraînement va provoquer. *Vendez-leur l'idée.* Vu ? Parfait. Suivant ! »

Et le suivant. Le suivant. Et le suivant encore. Neuf cents suivants. Mais il nous fallait des quantités de candidats. Même s'il existait près d'une douzaine d'agences dotées d'une solide branche politique, il y avait largement du travail pour nous tous. Soixante et un mandats législatifs. Neuf mille villes et communautés urbaines. Trois mille comtés. Et le gouvernement fédéral ! Vous additionnez le tout et, en moyenne, cela faisait deux cent cinquante mille postes électifs à pourvoir dans l'année. (Bien entendu, seule une fraction d'entre eux revêtait une certaine importance — j'entends, du point de vue coût de l'enveloppe budgétaire — pour rentabiliser la campagne de la T.G. & S.) La moitié du temps, nous le consacrons à recycler chaque année entre cinq et dix mille nouvelles têtes qu'il fallait former, habiller, maquiller, faire répéter et diriger... et peut-être faire élire. *En général, faire élire.* Peu importait en fait qui pouvait gagner une élection quelconque, mais la T.G. & S. avait néanmoins une réputation à défendre en ce domaine. Aussi nous battions-nous avec la dernière énergie comme si gagner ou perdre eût fait une réelle différence.

Le temps d'arriver au bout des neuf cents candidats, la thermos de « café » posée sur mon accoudoir avait été remplie deux fois de suite de Mokes et la fringale commençait à me faire gargouiller l'estomac. Nous avons réduit les neuf cents à quatre-vingt-deux possibles et renvoyés les perdants chez eux. Je remontai sur la scène pour accueillir les survivants. « Rapprochez-vous », ordonnai-je. Ils s'empressèrent d'obéir ; ils savaient qu'ils étaient sur un coup. Je renforçai cette impression. « Parlons un peu argent », dis-je, et un silence de mort m'indiqua qu'ils m'écoutaient avec attention. « La fonction de député paie presque aussi bien que celle de rédacteur stagiaire. Même avec un poste de conseiller municipal, on gagne à peine moins. » Il y eut un bruit — pas de halètement, mais plutôt une espèce d'unanime retenue des souffles, comme si chacun d'eux évaluait le montant d'un traitement qui d'un seul bond, d'un seul, allait les faire sortir de la classe consommante. « Et ce n'est qu'un *salaire*. Ce n'est que le début. L'assiette au beurre, c'est avec les provisions, les consultations, les honoraires et les jetons de présence (je n'avais pas besoin de dire les pots-de-vin) qui vont avec la fonction. Ça peut faire très gros. Gros comment ? Eh bien, il se trouve que je connais deux sénateurs qui se ramassent presque autant, qu'un chef de produit... » Frisson dans l'assistance, et, cette fois, ils en eurent pour de bon le souffle-coupé. « Je ne vais pas vous demander si c'est là ce

que vous voulez, parce que je doute qu'il y ait des dingues dans cette salle aujourd'hui. Je vais vous dire comment y parvenir. Trois choses : Tenez-vous à carreau. Travaillez dur. Faites ce qu'on vous dit. Ensuite, si vous avez de la chance... » Je laissai la phrase en suspens avant d'ajouter avec un large sourire : « Pour l'heure, vous rentrez chez vous. Présentez-vous demain matin, neuf heures, pour la préparation. »

Je consultai ma montre tandis qu'ils sortaient à la queue leu leu. L'ensemble de l'opération avait pris quatre heures et quelque, et Dixmeister me léchait les bottes jusqu'aux genoux. « Superbe journée de boulot, chef ! Sarms y aurait passé la semaine. Et maintenant (et il cligna de l'œil), si je peux me permettre, je connais un endroit où l'on vous sert de la vraie viande et pratiquement tous les types d'alcools de grain que l'on puisse imaginer. Qu'est-ce que vous diriez d'un bon vieux martini sur...

— Le déjeuner, terminai-je pour lui, se résumera à un sandwich dans mon bureau et vous allez faire de même dans le vôtre. Parce que je veux qu'on remette ça dans quatre-vingt-dix minutes ! »

Eh bien, ce fut effectivement le cas, ou presque, et nous nous retrouvâmes bientôt avec soixante et onze recrues possibles supplémentaires. Mais quand en revanche j'ordonnai la même chose pour le lendemain, le service général de distribution ne put m'envoyer que cent cinquante candidats environ. Nous épuisions leurs réserves plus vite qu'ils ne pouvaient réapprovisionner. Et donc, je me mis à écumer les rues, flânant d'un distributeur de Mokie-Koke à l'autre, pour scruter les visages, les démarches, les attitudes. Surprendre les conversations. De temps à autre, j'entamais une discussion, pour voir comment réagissait l'éventuel candidat. Puis de retour chez moi ou au boulot, je regardais les nouvelles à L'Omni-V, guettant le talent chez la victime d'un accident de la circulation ou auprès de la mère éplorée de la victime de quelque agression — voire chez l'agresseur lui-même, car je devais découvrir l'un de mes meilleurs candidats possible à la députation lors d'une séance d'identification par la police à la suite d'une tentative de vol avec bris de vitrine. Et je talonnai Dixmeister pour lui faire régler les derniers détails. Il me composa une bande des titulaires actuels de l'agence, et je cochai les scènes chaque fois que je repérais soit une bonne prestation soit au contraire un tic dont ils auraient intérêt à se défaire s'ils voulaient qu'on les rengage.

L'un d'eux me posa un problème. C'était notre actuel Président des Etats-Unis, un vieillard à l'air doux, avec un triple menton et ce visage de momie que les trois quarts de l'électorat avaient appris à connaître depuis leur petite enfance. C'était lui en effet qui avait joué le rôle du papa dans la version x-minuscule de *Papa a raison* — vous

savez, celui qui marche tout le temps dans les crottes de chien ou fait des pets lorsqu'il se penche pour ramasser un mouchoir tombé à terre. Il était passé aux informations pour interroger le nouveau secrétaire général en chef de la République de marché libre du Soudan. Un spot de vingt secondes, pas plus, mais le Soudanais était parvenu à allumer deux Megogosses, boire une tasse de Surcafé et en répandre la moitié sur son costume Starrzelius tout neuf en lui bafouillant : « Oh ! voui, monsieur le P'ésident, on vous 'eme'cie tout plein de nous' avoi' sauvés ! » Je ressentis une chaude bouffée de patriotisme et d'amour au creux de l'estomac à l'idée que ce petit moricaud et tous ses semblables avaient désormais le bonheur de jouir d'une véritable société mercantile... mais je décelais également autre chose. Ce n'était pas le Soudanais. C'était le Président. Il n'avait pas bougé assez vite et la moitié du Surcafé avait trempé son short officiel en non lavable... et l'idée me vint.

Je gueulai : « Dixmeister ! » et trois secondes plus tard, il faisait le beau à la porte, attendant mes ordres. « L'autre con en monocycle. Il se débrouille comment ?

— Il a pris cinq gamelles ce matin, fit Dixmeister, lugubre. Je ne sais pas s'il y arrivera jamais. Si vous tenez à continuer avec ce...

— Foutre oui, que j'y tiens ! »

Il déglutit. « Pas de problème, monsieur Tarb. J'ai prévu le coup. Il nous suffira de prendre deux autres monocyclistes et d'incruster son visage au monta...

— Dix minutes ! » ordonnai-je et il n'en fallut pas plus : au bout de neuf minutes trente secondes, il était de retour dans mon bureau pour m'annoncer que les séquences étaient prêtes. « Passez-les ! » commandai-je et, fièrement, il lança sa sélection de courses monocyclistes.

Toutes étaient bonnes, je devais le reconnaître. Il y en avait quatre. Dans chacune des épreuves, le gagnant était physiquement assez proche de notre connard pour offrir une doublure valable et, dans chacun des reportages, un plan montrait le vainqueur, hors d'haleine et tout sourire, bien cadré de face, si bien qu'on pouvait sans peine incruster le visage de notre candidat en train de débiter l'argumentaire pour son élection. Mais l'une des séquences était meilleure que les autres, car c'était très exactement ce que je recherchais.

« Vous avez vu ? » demandai-je. Bien sûr, il n'avait rien vu. Je lui brandis le doigt sous le nez. « La chute ! » fis-je, paternel. Dans l'un des reportages, lors du sprint, le quatrième monocycliste avait fait un écart désespéré pour éviter de percuter le troisième. A quelques mètres de la fin de la bande, il s'était pris une superbe gamelle, les quatre fers en l'air. La caméra avait fait un zoom avant pour saisir

brèvement son visage, maussade et humilié, avant de retourner bien vite cadrer sur le vainqueur.

Et il n'avait toujours rien vu. « Nous allons engager cette loque dans les primaires présidentielles », annonçai-je.

Ça lui coupa le sifflet. « Mais il n'a pas... il n'est pas... comment voulez-vous que...

— C'est bien ce que nous allons faire, expliquai-je, et il y a encore autre chose. Z'avez remarqué le cycliste qui est tombé ? Il ne vous rappelle personne ? »

Il remonta la séquence, fit un arrêt sur image, la fixa. « Non, confessa-t-il. Pas vraiment, sauf peut-être... (Il retint son souffle.) Le *Président* ? (J'acquiesçai.) Mais... mais il est *chez nous*. On veut quand même pas faire battre notre propre...

— Ce qu'on ne veut pas, Dixmeister, le coupai-je sèchement, c'est voir perdre notre homme... quel qu'il soit. J'ai dit " les primaires ". Si le Président l'emporte, à la bonne heure, il y a une nouvelle chance. Mais si cet imbécile à vélo peut le coiffer, pourquoi pas ? Et nous allons utiliser cette bande ! Incruster le visage du Président sur celui qui se flanque par terre — juste un flash — le temps simplement de suggérer qu'il s'effondre sur la ligne d'arrivée — puis on enchaîne sur la pub du gamin. »

Dixmeister le contempla un instant, incrédule. Puis l'idée commença de le pénétrer, et son visage prit une expression de vénération envers son héros. « C'est proprement subliminal ! s'extasia-t-il. Un véritable chef-d'œuvre, monsieur Tarb. »

Je ne lui faisais pas dire. Je ne pédalais pas dans la semoule, moi.

Et malgré tout, ça ne me rendait pas plus heureux.

Le vendredi, je me sentais complètement lessivé. Quand Mitzi me croisa dans le hall, elle eut l'air choqué. « Tu as maigri, Tenny ! Tu devrais dormir plus. Manger un peu mieux... » Mais Haseldyne la tira par le coude, l'air irrité, et elle disparut bientôt dans l'ascenseur, en me jetant un dernier regard préoccupé.

Il était exact que je perdais du poids. Je ne dormais pas assez. Je pouvais sentir mon humeur s'altérer, et jusqu'à Nelson Rockwell qui semblait ne plus avoir autant envie de bavarder avec moi.

J'aurais dû être heureux. Le fait de ne pas l'être m'intriguait fort, car jamais de ma vie mes perspectives n'avaient été si brillantes. Mitzi et Haseldyne étaient prêts à effectuer leur mouvement. Chaque heure faisait la démonstration que je constituais le candidat idéal pour les accompagner dans leur opération de rachat. Je me forçais à rêver éveillé au moment béni où je serais là-haut, au cinquante-cinquième, avec une *fenêtre*, dans mon *bureau d'angle*, et qui sait, peut-être *une*

cabine de douche... et puis, enfin, ils se décidèrent. Ils accomplirent leur mouvement. Ils l'accomplirent ce vendredi justement, à quatre heures un quart de l'après-midi. J'étais sorti visiter un centre de réadaptation pour psychonévropathes, en quête d'un candidat au poste de juge en cour d'appel, et lorsque je regagnai la tour, elle était sens dessus dessous. Tout le monde chuchotait à tout le monde, et tout le monde avait l'air abasourdi. Tout en montant vers mon bureau, j'entendis chez le petit personnel prononcer le nom de « Mitzi Ku ». A la sortie de l'ascenseur, j'attendis la jeune secrétaire stagiaire bavarde qui était montée avec moi et lui lançai, avec un sourire suffisant : « Alors, c'est Mitzi Ku, la nouvelle patronne, hein ? »

Elle ne me rendit pas mon sourire, se contenta de me regarder d'un drôle d'air : « Nouvelle patronne, oui. Ici, non. » Et elle me bouscula pour passer.

Tremblant, je parvins enfin à gagner le bureau de Val Dambois. « Val, mon chou, l'implorai-je. Que se passe-t-il ? Ils ont racheté la boîte ? »

Il me frigorifia d'un regard. « Vos mains ! fit-il. Otez-les mon bureau. Vous faites des marques sur le vernis. »

Ça oui, il y avait eu du changement ! « Je vous en prie, Val, dites-moi ! » le suppliai-je.

Amer, il m'expliqua : « C'est votre petite amie, Mitzi, et ce balourd d'Haseldyne, ça, d'accord, mais ils n'ont pas racheté la boîte. Ils ont quand même réussi à piéger tout le monde. La manœuvre du vieil Icahn.

— Icahn ! » fis-je, le souffle coupé. Il opina.

« Le cas d'école, exactement comme ce vieux Carl Icahn. Ils ont flanqué la trouille au Vieux en lui faisant croire à une O.P.A. sur la boîte — poussé les actionnaires à racheter leurs parts à dix fois leur valeur, empoché l'argent et son partis acheter une autre agence ! »

Et je n'avais rien soupçonné.

Je regagnais la porte à l'aveuglette, à peine conscient de ce que je faisais, lorsque dans mon dos, soudain, Dambois fit résonner ces mots magiques :

« Encore une chose. Vous êtes viré. »

J'en fis demi-tour sur place. Je hoquetai : « Vous pouvez pas faire ça ! » Il ricana. « Non, franchement ! Mon projet sur les ConsommAnons... »

Il haussa les épaules. « Est en de bonnes mains. Les miennes, à ce qu'il se trouve.

— Mais... mais... » Puis ça me revint et je brandis cela comme l'homme qui se noie et qui vient de découvrir le seul gilet de sauvetage dans tout l'océan : « Mon contrat de travail ! Je suis un trois-étoiles... j'ai un contrat... vous ne pouvez pas me virer ! »

Il me fusilla du regard, l'air irrité, la moue dédaigneuse. « HmMMM », fit-il en pinçant les lèvres. Il pianota mon code personnel et étudia un moment l'écran.

Puis son expression s'éclaira. « Eh bien, Tarb, dit-il avec entrain, mais vous êtes un patriote ! Je n'avais pas réalisé que vous étiez dans les réserves. Je ne peux pas vous virer, non, mais... (expliqua-t-il) ce que je peux faire, en revanche, c'est vous donner un congé d'un an ou deux pour le service — il y a justement une espèce de mobilisation en cours... »

Je me redressai, un grand creux dans l'estomac. « C'est ridicule ! J'ai quand même un contrat, vous le savez. Dès que cette mobilisation sera achevée... »

Il haussa les épaules, enjôleur. « Moi, je vois toujours les choses du bon côté, Tarb, me dit-il. Après tout, vous pouvez très bien ne jamais revenir. »

La chute de Tarb

I

Je savais que je n'aurais jamais dû signer ces papiers pour la réserve à la fac mais qui aurait deviné qu'ils puissent prendre ça au sérieux ? Quand vous avez dix ans, vous vous engagez chez les rédacteurs juniors. Quand vous en avez quinze, c'est le club des petits distributeurs. A la fac, c'est les réserves. Tout le monde s'inscrit. C'est deux unités de valeur par semestre et ça évite de prendre la littérature anglaise. Tous les étudiants un peu malins l'avaient repéré pour avancer plus vite.

Mais pour quelqu'un qui avait pris un mauvais pli, quelqu'un comme moi, ce n'était plus aussi malin que ça.

Si j'avais gardé ma tête à moi, j'aurais trouvé un moyen de m'en tirer — peut-être aller trouver Mitzi et ramper pour implorer un boulot — peut-être dénicher un toubib sympa pour m'aider à me faire exempter. Peut-être me suicider. Ce que je fis était ce qu'il y avait de plus proche de l'option 3. Je me tapai une bringue au Moke, entrecoupant le tout de Vodd-Queur et me réveillai finalement à bord d'un transport de troupes. Je n'avais pas le moindre souvenir de m'être présenté à l'appel, et pas guère non plus des quarante-huit heures qui avaient précédé. Le noir total.

Et la cuite totale. Je n'eus pas le temps d'apprécier les sordides misères du voyage style militaire car j'étais trop absorbé par les misères internes de ma pauvre tête. Je commençais tout juste à être capable de rouvrir les yeux sans défaillir aussitôt quand on me déversa, moi et cinq cents autres, au camp Rubicam (Dakota du Nord) pour deux semaines de cours de recyclage pour officiers. Instruction qui consistait essentiellement à nous seriner que nous allions accomplir le travail le plus honorable qui soit pour la société, plus un entraînement à la marche en formation serrée. Puis ce fut : tout le monde emballe son clavier, sac à disquettes sur l'épaule, et en route pour l'exercice sur le terrain.

L'exercice sur le terrain. J'aurais horreur de me retrouver impliqué en situation réelle.

Le premier transport de troupes avait été l'enfer pur et simple. Celui-ci était presque identique, sinon que le voyage dura un nombre

d'heures bien plus considérable et que je dus l'affronter totalement dessoulé. Pas de nourriture. Pas de toilettes. Nul endroit où vous échapper du cocon où vous étiez censé « reposer ». Rien à boire, hormis de l'eau — et cette « eau » était ce qui pouvait s'approcher le plus d'une authentique eau saumâtre sans enfreindre la loi. Le pire était que nous ignorions tous combien de temps ça allait durer. Certains pensaient qu'on était partis pour aller jusqu'à Hypérion, donner aux mineurs de gaz une leçon. J'aurais incliné à penser la même chose, n'eût été le fait que notre transport de troupes était doté seulement d'ailes et de réacteurs. Pas de fusées. Pas de voyage dans l'espace, par conséquent ; notre destination devait donc être quelque part sur Terre.

Mais où ? Les rumeurs qui flottaient d'une rangée à l'autre dans l'air fétide évoquaient l'Australie — non ; le Chili, non, sûrement pas ; on avait entendu l'officier de garde parler sans équivoque au mécanicien navigant de l'Islande.

On devait échouer dans le désert de Gobi.

On se déversa au bas de l'appareil, paquetages bourrés et vessies prêtes à éclater, et l'on s'aligna pour l'appel. La première chose que l'on put noter était qu'il faisait chaud. La seconde, qu'il faisait sec. Je ne parle pas du temps sec habituel, propre à nos étés caniculaires, non ; *vraiment sec*. Le vent apportait partout une fine poussière blanche. Elle vous glissait entre les doigts, s'immisçait sous les ongles. Même la bouche close, vous la retrouviez entre les dents et quand vous bougiez la mâchoire, ça crissait. L'appel prit une heure puis on nous chargea dans de nouveaux transports de troupes, des trains routiers à dix remorques qui partirent se traîner sur ces pistes empoussiérées et blanches vers notre destination.

Techniquement, l'endroit est connu sous le nom de Région autonome du Sinkinag-Ouïgour mais tout le monde l'appelait la réserve. C'était là que vivait l'un des derniers noyaux d'autochtones non intégrés, des Ouïgours, des Huis et des Kazaks, les seuls à n'avoir pas opéré la transition vers la société marchande quand le reste de la Chine s'était joint au mouvement. Ils sont cernés par la civilisation : la RussCorp au nord, les Industries au sud et tout le complexe Chine-Han à leur porte. Mais nos Ouïgours balourds restent plantés là et vaquent tranquillement à leurs petites affaires. Et tandis que nous progressions, toussant et suffoquant, nous commençons d'apercevoir ces hommes, assis en cercle au milieu des chemins de traverse, sans jamais lever un regard sur nous. Leurs conditions de vie étaient sordides, scandaleuses. Leurs baraques en torchis s'effritaient autour d'eux, avec derrière chacune, le tas de briques de terre en train de sécher pour l'édification de la prochaine dès que la première se serait effondrée. Sur le devant, la parabole rouillée d'une vieille antenne pour

satellite incapable de capter la moindre image décente... et toujours, ces flopées d'enfants, par centaines, qui riaient et nous faisaient signe — qu'est-ce qui pouvait bien les rendre si guillerets ? Pas leur logement, à coup sûr. Certainement pas notre venue ni le fait qu'on réquisitionnât ce qu'ils avaient de mieux en cette matière — ce qui, selon moi, devrait avoir constitué un ensemble de motels pour touristes (*vous imaginez qu'on puisse visiter la région volontairement ?*) avec de vrais climatiseurs encastrés dans les fenêtres et une vraie fontaine dans la cour. Bien entendu, la fontaine était coupée. Ainsi que les climatiseurs, d'ailleurs. Ainsi que l'électricité, si bien que nous mangeâmes (si l'on peut appeler ça manger : des steaks de soya et des milkshakes au synthélaït !) à la lueur des *bougies*. Les officiers parmi nous se virent promettre de meilleurs quartiers dès le lendemain matin, après que le commandement nous aurait triés, mais en attendant, si l'on n'y voyait pas d'inconvénient...

Qu'on y vît ou non un inconvénient ne fit pas de différence, car on ne nous offrait pas d'autre choix que les chambre de motel. Elles auraient pu être à peu près valables si l'intendance avait songé à placer des matelas sur les lits avant qu'on s'y couche. Si bien que chacun dut étaler dessus un maximum de vêtements avant de s'allonger pour essayer de dormir, dans la chaleur, dans la poussière, au milieu des quintes de toux et des drôles de bruits qui provenaient du dehors. Le pire était une espèce de son de corne mécanique — « Eeeeh ! » et parfois « Eeeeeee-Han ! » Je sombrai dans le sommeil tout en me demandant quel genre de machinerie primitive ils pouvaient bien laisser ainsi fonctionner toute la nuit. En me demandant ce que je fichais ici. En me demandant si je devais jamais regagner la tour, et encore moins grimper jusqu'au cinquante-cinquième étage. Et en me demandant, par-dessus tout, quelles chances avait un brave type comme moi de dénicher une ou deux canettes de Moke dans ce coin paumé dans la matinée, vu que j'arrivais au bout du carton de douze que j'avais pu glisser dans mon paquetage.

« C'est vous, Tarb ? » me gueula une voix rauque à l'oreille. « Sortez de vot' sac ! La bouffe est dans cinq minutes et le colonel veut vous voir dans dix. »

J'ouvris brusquement un œil. « Le quoi ? »

Le visage penché sur moi ne s'éloigna pas. « Debout ! » rugit-il et, en accommodant, je découvris qu'il appartenait à un bonhomme sombre et renfrogné qui arborait des galons de chef d'escadron et une brochette de rubans sur sa tenue camouflée.

« Tout de suite », marmottai-je, et j'eus la présence d'esprit d'ajouter : « chef ». Le visage n'avait pas l'air ravi mais il disparut. Je

me faufileai jusqu'au bord du lit, en essayant d'éviter les ressorts les plus pointus et les plus rouillés — j'avais la moitié du corps couverte de piqûres, suite à mes multiples retournements nocturnes — et m'attaquai aussitôt au problème consistant à me glisser dans mon maillot et ma culotte. Ce problème se révéla soluble, quoique j'aie l'impression de l'avoir résolu en dormant. Le problème de trouver où « bouffer » n'en était pas un, car il me suffit de suivre la lente migration de troufions mal rasés, les yeux rougis et la paupière lourde en direction du bâtiment repéré : « Cantine A ». Au moins, il y avait du Surcafé. Mieux encore, il y avait des Mokes, même s'ils n'étaient pas d'origine gouvernementale et qu'il me fallut perdre de précieux instants à mendier à force de cajoleries quelque monnaie aux deux ou trois visages vaguement familiers qui s'attaquaient avec une belle obstination à leur part d'Om'Let et leurs tranches de Co-Pain. Naturellement, le distributeur déglutit mes trois premières pièces sans me recracher pour autant un seul Moke mais à la quatrième tentative, j'en eus quand même un — chaud, bien entendu — et pus affronter avec un peu plus de courage l'aveuglant soleil du dehors.

Trouver le bureau du colonel se révéla bien plus difficile. Aucun des membres de la relève ne semblait avoir le moindre indice. Quant aux effectifs en place, plus malins, il se trouvait que tous roupillaient encore comme des bienheureux dans leur couchette, attendant sans doute que la cohue des nouvelles recrues eût évacué le mess pour petit déjeuner un peu plus tard, bien tranquilles. Les deux autochtones qui traînaient dans le coin, trimbalant leur balai et leur seau d'eau grisâtre et limoneuse — même s'ils ne semblaient faire usage ni de l'un ni de l'autre — se firent un plaisir de m'indiquer tout un tas de directions ; mais comme nous n'avions aucune langue en commun, je fus bien incapable de savoir vers quoi ils me dirigeaient. Je finis par me retrouver près de l'enceinte extérieure et je venais de la franchir lorsqu'une odeur repoussante emplît mes narines tandis qu'au même instant j'entendais à nouveau ce rauque *Ehhh-Han !* me résonner à l'oreille.

Le mystère des bruits de machine nocturnes s'éclaircit. A mon infini dégoût, je découvris que les machines n'en étaient pas. Ces gens avaient des *animaux*. Des animaux vivants ! Pas dans un zoo, pas dans quelque musée, correctement empaillés, mais errant dans les rues, tirant des charrettes, et même *déféquant* presque sous les pieds des passants ! J'étais tombé dans une espèce de parking pour ces créatures. Je vais vous dire, à un poil près, je faillis bien restituer le Moke durement gagné que je venais à peine d'avalier.

Le temps de dénicher enfin le bureau du colonel, j'étais comme de juste, en retard d'au moins vingt minutes mais cela m'avait permis d'apprendre quelques faits particulièrement dégrisants concernant ce

monde nouveau dans lequel j'avais été jeté. Les animaux étranges au braiment sonore s'appelaient des ânes. Il existait une version plus petite et cornue de la bête baptisée chèvre, mais ils avaient également des poules et des chevaux et des yaks. Et chacun de ces animaux avait une odeur pire que le précédent, et des habitudes plus répugnantes encore. Quand en fin de compte je butai sur une structure en torchis repérée : « Q.G. 3e Btn. & Cie C/S », je sus que j'étais en bonne voie de gagner ma première réprimande mais je m'en fichais. L'endroit était climatisé et la climatisation fonctionnait, aussi quand le sergent-major m'annonça, l'air renfrogné, qu'il faudrait que j'attende et que j'allais me faire bouffer par le colonel, je l'aurais embrassé, car l'air était frais, les bruits écoeurants de l'extérieur étaient assourdis — et, en plus, il y avait un distributeur de Mokes près de la porte.

Le sergent était un vrai prophète. Les premiers mots du colonel furent en effet : « Vous êtes en retard, Tarb ! Mauvais début ! Je vais vous parler franchement : les publicitaires dans votre genre me rendent malade ! »

En temps normal, ce genre de discours m'aurait fait lui voler dans les plumes mais nous n'étions pas en temps normal. Je pouvais lire le colonel comme un livre : la silhouette du vieux briscard, la poitrine bardée de rubans commémorant les campagnes du Soudan, de Patagonie et de Papouasie Nouvelle-Guinée. Sans nul doute un officier sorti du rang, avec cette haine caractéristique de l'ancien consommateur à l'égard des classes supérieures. Je ravalai les mots qui montaient à mes lèvres, maintins de mon mieux mon garde-à-vous et me contentai de dire : « Oui, m'dame. »

Elle me considéra avec le même genre de mépris incrédule que j'avais, j'en suis sûr, manifesté à l'égard des ânes. Elle hocha la tête. « Alors, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de vous, Tarb ? Vous avez quelques talents non mentionnés dans votre dossier personnel — la cuisine, la plomberie, l'animation d'un club d'officiers ? »

Je répondis, indigné : « Madame ! Je suis rédacteur publicitaire trois-étoiles !

— Vous étiez, rectifia-t-elle. Ici, vous n'êtes qu'un officier comme tous les autres auquel je dois trouver un boulot.

— Mais, sans aucun doute, mes talents... mon aptitude à créer une campagne promotionnelle...

— Tarb, fit-elle avec lassitude, tout ça, c'est déjà réglé là-bas au Pentagone. Ici, sur le terrain, on ne fait pas de stratégie. On n'est que la piétaille qui exécute les ordres. » Elle parcourut, maussade, ses banques de données — hésita — poursuivit — revint en arrière et cliqua une ligne sur le menu des affectations.

« Aumônier », déclara-t-elle, l'air satisfait.

Je la regardai, les yeux exorbités : « Aumônier ? Mais je n'ai jamais... je veux dire... je ne connais rien à...

— Vous ne connaissez rien à rien, lieutenant Tarb, m'interrompit-elle. Mais faire l'aumônier n'a rien de difficile. Vous pourrez prendre le coup en un rien de temps. Vous aurez un assistant qui connaît les ficelles — et, pour autant que je sache, voilà un poste où vous ne risquez pas de faire grand mal. Rompez ! Et tâchez de vous tenir à carreau jusqu'à la fin de la campagne, après quoi vous irez vous faire pendre ailleurs ! »

Et c'est ainsi que commença ma carrière d'aumônier au quartier général du 3e bataillon et de la compagnie de commandement et des services — lourds projecteurs limbiques et écrans aériens —, peut-être pas la meilleure affectation qui soit mais c'était toujours mieux que d'aller faire du porte à porte avec l'infanterie. Le colonel m'avait promis un assistant expérimenté et j'en eus un, en la personne du sergent-chef Gert Martels, qui arborait les rubans de campagnes aussi lointaines que celle du Kampuchea sur sa poitrine passablement proéminente.

Lorsque je pénétrai pour la première fois dans mon nouveau domaine, elle me salua mollement mais avec un sourire radieux : « Bonjour, mon lieutenant, lança-t-elle d'une voix chantante, bienvenue au 3e ! »

Je vis aussitôt que le sergent-chef Martels allait constituer la meilleure part de ma fonction d'aumônier — enfin, dans l'ordre, la seconde meilleure, en tout cas. Le bureau proprement dit était terne. Ç'avait été la buanderie du motel et on pouvait encore apercevoir les taches d'eau de Javel et de savon en poudre qui soulignaient le contour de l'emplacement des machines à laver. Des tuyaux maintenant obturés couraient encore le long des murs. Mais la pièce était climatisée ! Le bureau était situé dans l'élégant motel avec les charmilles ombragées et les fontaines mais à présent celles-ci fonctionnaient et comme nous autres réservistes avions été transférés vers nos logements « normaux », l'espace ainsi libéré pouvait accueillir les bureaux de l'état-major. Je suppose que la climatisation constituait la troisième meilleure chose ; la toute première était un distributeur de Mokes, et son ronronnement me disait que les Mokes en sortiraient glacés. « Comment le saviez-vous ? » demandai-je, et le beau visage balafre s'éclaira d'encore un de ces excellents sourires.

« C'est, me dit-elle, le travail de l'assistante d'un aumônier de savoir de telles choses. A présent, si le lieutenant veut bien s'installer à son bureau, je serais ravie de répondre aux questions du lieutenant... »

C'était mieux que ça : je n'eus même pas à poser la moindre

question parce que le sergent-chef Martels savait ce que le lieutenant avait besoin de savoir mieux que le lieutenant lui-même. Le chemin du club des officiers était par ici. Et là, c'étaient les sauf-conduits en blanc que j'avais l'autorité de signer. Ceci, sur le mur, c'était l'interphone, exclusivement utilisé par un ami au bureau du colonel pour nous avertir à l'avance de sa venue. Et, au cas où le lieutenant n'aurait pas une passion pour la chère servie à la cantine, le lieutenant avait toujours le privilège de prétexter l'accumulation des tâches urgentes durant les heures régulières des repas pour s'autoriser à prendre des « collations » dans la salle à manger privée du mess des officiers supérieurs. Le lieutenant, ajouta-t-elle innocemment, avait également le privilège d'emmener son assistante à ces occasions s'il le voulait bien.

Mais pourquoi, me demandai-je ébloui, pourquoi avais-je été si réticent à quitter la foire d'empoigne de Madison Avenue pour venir dans ce paradis terrestre ?

Eh bien, le paradis, ça ne l'était pas tout à fait. Les nuits étaient toujours un enfer. Les logements « normaux » se révélèrent des préfabriqués en mousse expansée, munis de feuillées en tranchée. Avec, pour toute « climatisation », de minuscules ventilateurs à pile solaire, tandis que les murs en mousse absorbaient durant la journée chacune des calories du torride soleil de Gobi pour nous les restituer à longueur de nuit. Il y avait également des *punaises*. Il y avait également le braiment ininterrompu des animaux dans leur enclos de l'autre côté des murs. Il y avait également les heures d'insomnie, à me demander misérablement ce que Mitzi était en train de faire, et qui avait pris ma place à la Taunton, Gatchweiler et Schocken. Il y avait également le fait que la chaleur du désert faisait évaporer les Mokes de mon organisme plus vite que je ne pouvais les ingurgiter, et que de jour en jour je devenais de plus en plus étique et branlant. Dès le second jour, d'ailleurs, Gert Martels me considéra avec inquiétude : « Le lieutenant, dit-elle, travaille trop dur. » Mensonge patent, bien sûr. Je n'avais pas encore vu mon premier soldat en quête d'un secours ou d'un réconfort. « Je suggère au lieutenant de se rédiger lui-même un sauf-conduit et de se donner quartier libre pour le restant de la journée.

— Un sauf-conduit pour où, dans ce trou perdu ? » raillai-je, pour m'en mordre la langue aussitôt. N'avais-je pas déjà tenu une conversation identique — sur Vénus — avec Mitzi ? « Eh bien, me ravisai-je, je suppose que dans dix ans d'ici, je regretterai d'avoir manqué ce qu'il y a dans le coin à visiter. Seulement... vous m'accompagnez. »

Si bien que vingt minutes plus tard, nous étions assis dos à dos

sur une espèce de charrette à quatre roues avec un auvent au-dessus de nos têtes, clopiticlant sur la piste de poussière blanche en direction de la métropole d'Ouroumtsi. Des camions militaires nous dépassaient en vrombissant, soulevant au passage un sillage de poussière haut de deux mètres. Quel pied ! Toute conversation était pratiquement impossible non seulement parce que nous nous tournions le dos mais parce que la poussière nous faisait cracher nos poumons jusqu'au moment où Gert décida de sortir des espèces de masques chirurgicaux blancs à nous attacher sur le nez et la bouche.

Par chance, le trajet pour gagner Ouroumtsi — ils prononçaient ça Ou-RRROUM-Tchi, ce qui vous en dit long sur les Ouïgours — ne représentait pas un grand parcours. La ville elle-même ne représentait pas grand-chose non plus, une fois que vous y étiez. La rue principale était bordée d'arbres véritables, une double rangée, mais à leur pied, il n'y avait rien que de la poussière jaune. Ni gazon ni fleurs. Seule présence : une douzaine de Ouïgours portant des masques de gaze de leur cru, en train de balayer les feuilles mortes sur le sol nu. On aurait pu croire qu'il y avait suffisamment de poussière comme ça pour n'importe qui d'un peu sensé mais non, nos Ouïgours étaient là à soulever de grands nuages de poussière, au cas où nous pourrions en manquer. « Si je pouvais boire un Moke ! » grinçai-je, et Gert se tourna pour me dire :

« Courage, mon lieutenant...

— Je m'appelle Tenny.

— Courage, Tenny, on y est presque. Vous voyez, au coin de la rue ? " C.L. divisionnaire " ? Eh bien, ils ont tous les Mokes que vous voudrez... »

Ils les avaient, certes ; et non seulement ça, mais également un bar et une cafétéria ouverte à l'ensemble des effectifs, où l'on pouvait se procurer des produits de marque, et un salon réservé aux officiers avec une Omni-V par satellite. Et des toilettes avec chasse d'eau ! Et — ça vous donnera une idée du luxe céleste que cela pouvait représenter après mes quarante-huit heures passées sur le terrain — ce ne fut pas avant d'avoir relevé tous ces détails que je remarquai que le bâtiment était climatisé ! « Combien de permissions puis-je me signer ? demandai-je.

— Autant que vous voudrez », fut l'agréable réponse de Gert et l'on se dirigea sans plus tarder vers la cafétéria. Quand je lui annonçai que c'était ma tournée, ça parut l'amuser mais elle ne discuta pas, et l'on se descendit vite fait des sandwiches Poulgrain-salade au véritable Co-Pain, arrosés d'une demi-douzaine de Mokes, confortablement installés à notre table près de la fenêtre, tout en reluquant d'un air dédaigneux les Ouïgs à l'extérieur. « Il y a des affectations pires que celle-ci, Tenny », déclara Gert en commandant

un nouveau Surcafé.

Je me penchai pour effleurer ses rubans. Elle ne se recula pas. « Je suppose que vous avez dû en voir pas mal, non ? » lançai-je.

Sa mine s'obscurcit. « Je crois que le pire encore, ça a été la Papouasie Nouvelle-Guinée », fit-elle, comme si le souvenir était toujours douloureux.

J'opinaï. Tout le monde connaissait la campagne de Papouasie Nouvelle-Guinée, et la façon dont des centaines d'autochtones avaient péri lors des émeutes provoquées par la pénurie de Véri-Viande et de Surcafé.

« Du bon boulot, Gert, fis-je, pour la réconforter. Il ne reste plus beaucoup de réserves aborigènes. Nettoyer les dernières poches de résistance était nécessaire — un sale boulot mais il fallait bien que quelqu'un le fasse. » Elle ne répondit pas, se contenta de siroter une gorgée de son Surcafé sans croiser mon regard. Je poursuivis : « Je sais que ce que j'ai pu faire n'est en rien comparable aux actions des anciens combattants comme vous. Pourtant, j'ai quand même passé trois années sur Vénus, vous savez...

— Vice-consul et chef des services de contrôle moral », fit-elle en hochant la tête. Elle savait.

« Eh bien, vous savez donc que les Vénos ne diffèrent pas foncièrement de ces Ouïgs. Aucun esprit commerçant, bigots, anti-progrès — enfin, vous leur ôtez leur voile superficiel de technologie et ils ne dépareraient pas dans cette réserve ! » Je balayai de la main la rue, dehors. Un groupe de conscrits se rassemblaient sur le pas des hôtels, pour essayer de tenter les Ouïgours avec des Mokes, des visionneuses de poche et des Nic-copines, mais les sauvages se contentaient de sourire en hochant la tête avant de s'éloigner. « Je doute que la plupart de ces aborigènes connaissent même l'existence de la civilisation. Ils n'ont pas changé depuis un millier d'années. »

Elle contempla la rue, avec une expression difficilement déchiffrable. « Plus que ça, Tenny. Nous ne sommes pas les premiers envahisseurs qu'ils voient. Ils ont déjà eu les Mandchous et les Mongols et les Hans et ils ont survécu à tous. »

Je toussai — ce n'était pas à cause de la poussière. « *Envahisseurs* n'est peut-être pas le mot que j'aurais choisi, Gert. Nous sommes des *civilisateurs*, vous savez. Ce que nous accomplissons ici, c'est une importante mission.

— Importante, certes », et quelque chose de coupant dans son ton me prit au dépourvu. « La dernière avant le grand coup, pas vrai ? Ça ne vous est jamais venu à l'idée qu'il y avait là-dedans une progression logique, la Nouvelle-Guinée, le Soudan, le désert de Gobi ? Et puis... » Elle se mit à bredouiller soudain et parcourut la pièce du regard, comme inquiète d'avoir pu être entendue.

Ça, je pouvais le comprendre, car elle racontait des trucs qui risquaient de lui coûter cher si ses paroles tombaient dans les mauvaises oreilles. J'étais sûr qu'elle ne les pensait pas réellement. Du moins, pas au fond d'elle-même. Ces troupes de choc à la pointe du combat pour la civilisation, on ne pouvait pas leur reprocher si, de temps à autre, des idées bizarres leur traversaient l'esprit. A l'arrière, dans la civilisation, ce genre de discours pouvait vous amener pas mal d'ennuis. Ici... « Allez, lui dis-je gentiment, vous êtes sur les nerfs, Gert. Reprenez un Surcafé, ça vous calmera. »

Elle me considéra un instant en silence, puis rit : « D'accord, Tenny », dit-elle en faisant signe à la serveuse ouïg. » Vous savez quoi ? Vous êtes parti pour faire un *sacré* aumônier. »

Il me fallut un moment pour réagir à ça — quelque part, ça n'avait pas exactement résonné comme un compliment. « Merci, dis-je enfin.

— Et pour que vous en deveniez un, ajouta-t-elle, je suppose que je ferais mieux de vous mettre au courant de vos fonctions. Maintenant, vous allez avoir deux catégories d'individus qui viendront recourir à votre aide. La première comprendra ceux que quelque chose préoccupe : ils ont reçu de mauvaises nouvelles, ou bien ils sont persuadés que leur mère est malade, ou convaincus de devenir fous. La procédure, avec eux, c'est de leur dire de ne pas s'en faire puis de leur refiler une permission de vingt-quatre heures. La seconde, c'est la catégorie des largués : ils sautent les séances d'instruction, oublient l'heure de l'appel, omettent de se présenter à la revue. Avec eux, il suffit d'envoyer une note au sergent-major lui demandant de leur suspendre toute permission pendant une semaine, et de leur dire qu'ils auraient tout intérêt à sérieusement commencer à s'inquiéter. Maintenant, vous aurez de temps en temps quelqu'un qui souffre d'un vrai problème et dans ce cas-là... »

Je continuai donc à l'écouter, hochant la tête, et à vrai dire, je commençais à y prendre un certain plaisir. Ce que j'ignorais encore, c'est qu'il y avait dans ma *compagnie* deux de ces individus souffrant d'un vrai problème.

Et que l'un et l'autre étaient assis à ma table.

L'aumônerie n'avait rien d'ardu. Ça me laissait des masses de temps pour de longs repas tardifs au mess des officiers et des sorties nocturnes à Ouroumtsi. Ça me laissait également du temps pour m'interroger — assez fréquemment au début — sur les raisons de ma présence ici, car l'opération pour l'exécution de laquelle on nous avait trimbalés tous d'un hémisphère à l'autre semblait tarder à se dérouler... quelque pût être le détail de son déroulement. Quand je m'en inquiétai auprès de Gert Martels, elle haussa les épaules et me

dit qu'il fallait simplement y voir l'application de la bonne vieille méthode du « grouille-toi d'attendre », aussi cessai-je de m'en préoccuper. Je pris chaque jour comme il venait. Le vieil hôtel d'Ouroumtsi qui avait été réquisitionné pour le cantonnement de loisirs divisionnaires me devint aussi familier que la tente en expansé qui me servait officiellement de dortoir — en fait, l'hôtel était l'endroit où je passais autant que possible mes nuits, non seulement à cause de la climatisation mais parce que chacune de ses vieilles chambres d'hôte défraîchies disposait de toilettes à chasse d'eau, d'une baignoire et d'une douche particulières. Et que souvent, les trois étaient en état de marche. Et dans le salon des officiers, il y avait l'Omni-V.

Ce n'était pourtant pas spécialement la joie. D'abord, ce qui m'intéressait vraiment, c'étaient les infos. Et pour les obtenir, il me fallait d'abord éliminer les officiers en manque de civilisation, la plupart de grade supérieur au mien, et qui tous avaient une fringale désespérée de sports, de *variétés*, de feuilletons et de pubs — surtout de pubs. Et les informations que je désirais n'étaient pas non plus de celles qu'on donnait habituellement — genre présentation du couple souriant, clignant et gloussant devant les caméras qui venait de gagner le titre de « Consommateur du mois » à Detroit, discours du Président, ou le navrant récit de ces six peditaxis détruits (onze morts), quand la chute de la flèche du vieux gratte-ciel Chrysler avait aplati la moitié d'un pâté de maisons de la Quarante-deuxième Rue. Non, ce qui m'intéressait, c'étaient les nouvelles, les comptes rendus du *Monde de la publicité*, les statistiques quotidiennes d'impact et les chiffres de répartition de temps d'antenne et d'espace rédactionnel. Ces informations nous arrivaient à six heures du matin, compte tenu du décalage horaire dû à notre situation à l'autre bout du monde, si bien que je n'avais aucune chance de les voir à moins de forcer ma chance pour passer une nuit de plus au siège du C.L. divisionnaire — en tâchant, bien entendu, de me réveiller à temps pour descendre au salon. Ce n'était pas facile. D'un matin à l'autre, le réveil se faisait plus difficile. La seule chose à pouvoir me tirer du lit, au bout du compte, était de ne pas avoir de Mokes sous la main, si bien que sitôt que j'avais ouvert l'œil, j'étais obligé de me lever pour aller m'en chercher un.

Et là encore, ce que je voyais aux informations n'était pas non plus toujours la joie : un matin, il y eut une séquence de dix bonnes minutes consacrée à mon plan pour les ConsommAnon. La campagne avait été lancée avec un budget de promotion de seize mégadollars. Gros succès. Mais pas le mien.

Ça, j'y avais été préparé. En revanche, je l'avais été beaucoup moins au présentateur, achevant son commentaire — avec ce sourire de convoitise malsaine qu'ont les gens lorsque quelqu'un a fait un

coup — en félicitant pour son dynamisme cette nouvelle agence surgie de nulle part pour défier les géants... Haseldyne et Ku.

Le capitaine qui pénétra dans le salon juste à cet instant en brandissant ses haltères, prêt à sa séance d'entraînement matinal, ne connaissait pas sa chance. Je lui laissai la vie. Si je ne l'avais pas surpris à ce point par mon cri de rage lorsqu'il essaya de changer de chaîne, il m'aurait sans aucun doute aligné pour conduite indigne d'un officier mais je ne crois pas toutefois avoir jamais lu sur un visage une telle violence. Je m'agrippai au sélecteur de canaux. Je ne détournai même pas le regard lorsqu'il repartit, honteux, ses poids ballants au bout des bras. Je fis tourner le sélecteur, à l'affût des nouvelles, en quête de la moindre miette d'information. Avec les deux cent cinquante canaux déversés par les satellites, c'était vouloir retrouver la capsule gagnante au fond d'une poubelle. Tant pis. Clic, et je tombai sur un bulletin météo coréen ; clic, un présentateur de pubs ; clic, un spectacle x-minuscule en public ; clic... et je cliquai toujours. Je pris la fin d'un résumé nocturne de la B.B.C. et le premier bulletin matinal de la RussCorp, émis de Vladivostok. Je ne parvins pas à avoir l'histoire en entier. Je n'étais pas certain que toutes les pièces collent ensemble. Mais Haseldyne et Ku faisaient en tout cas la une sur toute la planète, et l'affaire était facile à reconstituer dans ses grandes lignes. Dambois ne m'avait pas dit toute la vérité. Mitzi et Desmond Haseldyne avaient ramassé leurs bénéfices et lancé une nouvelle agence, certes. Mais ils n'avaient pas pris que l'argent. Ils avaient embarqué avec eux l'ensemble du service immatériels de la T.G. & S. — razié l'équipe — piraté les contrats...

Piqué mon idée.

Quand je repris mes esprits, j'étais à mi-chemin du Q.G., sur cette méchante piste torride et poussiéreuse, et je marchais.

Jamais je n'avais éprouvé une telle fureur. A deux doigts de la folie — à la frôler même, car quoi d'autre aurait pu me pousser à parcourir à pied cet enfer, quand même les Oings laissaient à leurs ânes et leurs yaks le soin de les transporter d'un endroit à un autre ? Et puis j'avais soif. J'avais descendu sec les Mokes — et pas de simples Mokie-Kokes ordinaires mais des mélanges relevés avec tout ce que le bar des officiers pouvait offrir comme alcool. Mais tout s'était depuis belle lurette évaporé en chemin pour ne laisser comme résidu qu'un pur concentré de rage cristallisée.

Comment pouvais-je regagner la civilisation ? — la regagner et obtenir justice ; et récupérer ce que me devait Mitzi Ku ! Il devait bien y avoir un moyen. J'étais un aumônier. Pouvais-je me donner moi-même une permission exceptionnelle ? Si c'était impossible, pouvais-je au moins simuler une dépression nerveuse ou trouver un toubib assez

sympa pour me refiler des pilules provoquant des palpitations ? Si l'une ou l'autre solution était également impossible, quelles étaient mes chances de me planquer à bord du prochain avion-cargo pour rentrer clandestinement quand il redécollerait ? Si c'était également impossible...

Et bien entendu, aucune n'était possible. J'avais pu constater ce qui arrivait aux planqués geignards qui venaient me voir à mon bureau, avec leurs histoires abracadabrantes de femmes en goguette ou d'intolérables douleurs dans le bas du dos ; il n'y avait pas de permission exceptionnelle pour quitter la réserve, ni la moindre chance de fuir clandestinement.

J'étais coincé.

Je commençais en outre à me sentir vraiment mal en point. L'abus de boisson et les nuits sans sommeil n'avaient pas contribué à retaper mon corps ravagé par le Moke. Le soleil était impitoyable et chaque fois qu'un véhicule passait, j'avais l'impression que j'allais cracher mes poumons. Et il y avait des masses de véhicules, parce que le mot d'ordre était arrivé comme quoi l'opération allait enfin avoir lieu. D'un moment à l'autre. Les lourdes batteries d'attaque étaient en position. Les troupes s'étaient vu attribuer leurs objectifs d'assaut. Les soutiens logistiques étaient opérationnels.

Je m'arrêtai net au milieu de la route, oscillant, pris de vertige en essayant de rassembler mes pensées. Il y avait quelque chose là-dessous, un espoir... mais bien sûr ! Une fois l'opération achevée, nous allions tous être rapatriés vers la civilisation ! Je serais encore dans l'active, bien sûr, mais dans quelque camp de la métropole d'où je pourrais sans difficulté resquiller une perm de quarante-huit heures, assez longue pour pouvoir affronter Mitzi et son salopard d'acolyte...

« Tenny ! s'écria une voix. O Tenny ! Dieu merci, je vous ai retrouvé !... et, mon vieux, vous êtes dans un sale pétrin ! »

Je clignai des yeux pour percer la poussière et la lumière aveuglante. Un « taxi » ouïgour à deux roues venait de s'arrêter à ma hauteur et Gert Martels en descendait, l'inquiétude sur son visage mince et balafé. « Le colonel est sur le sentier de la guerre ! Il va falloir qu'on vous nettoie avant qu'elle vous retrouve ! »

Je titubai en direction du son de sa voix. « Fait chier, le colonel, croassai-je.

— Aïe, je vous en prie, Tenny, implora-t-elle. Montez dans le taxi et aplatissez-vous, comme ça, si un P.M. se pointe, il ne vous verra pas.

— Mais qu'ils me voient, tiens ! » Le truc marrant, avec le sergent-chef Martels, c'est qu'elle n'arrêtait pas d'être *floue*. Une partie du temps, c'était une silhouette brumeuse de fumée noire, opaque face au ciel aveuglant. Une partie du temps, elle était extrêmement

nette, et je pouvais même déchiffrer l'expression sur son visage... l'inquiétude ; la répulsion ; puis, curieusement, le soulagement.

« Vous avez pris *un coup de chaleur* ! s'écria-t-elle. Dieu merci ! Le colonel ne peut pas discuter avec *un coup de chaleur* ! Chauffeur ! Toi savoir où être hôpital militaire, d'accord ? Alors toi y aller vite vite, d'accord ? » Et c'est ainsi que je me retrouvai hissé à bord par les bras robustes de Gert Martels.

« Qui parle d'hôpital ? demandai-je, belliqueux. J'ai pas besoin d'aucun putain d'hôpital ! Tout ce qu'il me faut, c'est un Moke... » Je ne l'eus pas pour autant. Je n'eus rien du tout. Même si j'avais voulu, j'aurais été bien incapable d'y faire quoi que ce soit, car, à cet instant précis, le ciel s'obscurcit et vint m'envelopper dans un cocon de laine noire et je restai dans le cirage les dix heures suivantes.

II

Ce ne furent pas des heures creuses. Le traitement pour les coups de chaleur était : réhydratation ; maintien au frais ; repos au lit. Par chance, le traitement était identique pour la cuite carabinée. J'obéis scrupuleusement aux prescriptions du médecin. Certes, sans grand mérite, vu que j'étais inconscient au début, assommé de somnifères ensuite. Je garde toutefois le vague souvenir des aiguilles de perfusions salines ou glucosées qui m'entraient dans le bras de temps à autre, et des infirmières qui m'éveillaient gentiment pour me faire avaler d'immenses quantités de liquide. Et des rêves. Ah ! oui, les rêves. Des rêves désagréables. Rêves de Mitzi et Des Haseldyne vivant comme des cochons dans leur luxueux appartement en terrasse et riant comme des bossus quand ils songeaient à ce pauvre vieux crétin de Tennison Tarb.

Et quand je parvins à m'éveiller enfin, je crus encore que c'était un rêve, car le sergent-major était penché sur moi, un doigt porté à ses lèvres : « Lieutenant Tarb ? Vous pouvez m'entendre ? Ne faites aucun bruit — hochez simplement la tête si vous m'entendez... »

Mon erreur fut d'obtempérer. J'opinai. Le sommet de mon crâne se détacha pour aller se fracasser au sol, dans une explosion douloureuse à chaque rebond.

« J'ai l'impression que vous avez chopé une sacrée gueule de bois, hein ? Pas de veine... mais, écoutez, il y a un problème. »

Le fait qu'il y eût un problème n'était pas une nouvelle pour moi. La seule question était : de quel problème parlait-il ? Surprise : ce n'était aucun de ceux dont j'avais connaissance. C'était quelque chose de radicalement nouveau et moins mon problème que celui de Gert

Martel. Guettant d'un œil l'infirmière de garde, murmurant, les lèvres tellement collées à mon oreille que son haleine me titillait les poils du pavillon, il expliqua : « Gert a pris cette saleté d'habitude, je suppose que vous êtes au courant... »

— Quelle habitude ? demandai-je.

— Vous savez pas ? » Il parut surpris puis réellement gêné. « Eh bien, fit-il avec réticence, je sais que ça paraît vraiment sordide mais il y a un tas de gars..., enfin, faut comprendre, sur le terrain, ils sont exposés à toutes sortes d'influences... »

A l'encontre de toute sagesse et de tout désir, je me relevai sur les coudes : « Sergent, je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez. Donnez-moi une explication claire.

— Elle est sortie voir les Ouïgs, mon lieutenant. Et elle n'a pas son équipement protecteur. Et on est à T moins deux heures. Le compte à rebours est commencé. »

Là, j'étais scié. Je glapis : « Vous voulez dire que l'opération est pour ce soir ? »

Il grimaça : « Je vous en supplie, baissez la voix. Mais oui. Elle débute à minuit et il est dix heures pile. »

Je le regardai fixement et répétais : « Ce soir ? » Mais où avais-je été ? Comment avais-je pu manquer l'alerte ? Bien entendu, techniquement il s'agissait d'une information secrète mais il ne faisait aucun doute que le dernier troufion du camp devait être déjà au courant depuis des heures.

Le sergent-major hocha la tête. « Ils l'ont avancée parce que la météo est parfaite. » Maintenant que je savais quoi chercher, je pouvais distinguer la cagoule de tissu polarisé rejetée sur ses épaules et les volumineuses oreillettes pare-sons qui lui pendaient sous le menton. « Le fait est que... »

Bruit au bout de la salle. Ouverture d'une porte. Lueur d'une lampe.

« Oh ! merde ! Ecoutez, j'ai des choses à faire... Allez la rechercher, d'accord, mon lieutenant ! Il y a un Ouïg qui vous attend en bas de l'escalier, avec un équipement protecteur pour vous deux... il vous guidera... Il... » Bruits de pas de plus en plus proches. « Désolé, mon lieutenant... », fit-il, haletant, « faut que j'y aille... »

Et il s'en alla.

Et donc, sitôt que l'infirmière de garde eut achevé sa tournée, je me glissai hors du lit, m'insinuai dans mes vêtements et me faufilai dehors. J'avais des martèlements dans la tête et j'étais conscient que la dernière chose dont j'avais besoin, c'était d'une désertion de l'hôpital militaire pour ajouter aux autres mauvaises notes de mon dossier. Le plus drôle, c'est que je n'hésitai pourtant pas une seconde.

Je n'hésitai même pas assez longtemps pour me rendre

compte que c'était bizarre. Ce n'est que plus tard que je devais réaliser qu'à plusieurs reprises dans le passé, telle ou telle personne aussi s'était mouillée pour me tirer de l'un ou l'autre mauvais pas. Jamais auparavant, je n'avais eu le moindre mal à oublier ce détail quand s'était offerte une chance de rendre la politesse. Tout ce que j'avais en tête à cet instant, c'était que j'avais une dette vis-à-vis de Gert et qu'elle avait besoin de moi pour la tirer d'affaire. Je partis donc... avec un seul arrêt, à la porte de l'hôpital, pour me prendre deux Mokes au distributeur. Et je crois même que si la machine n'avait pas été sur mon chemin, j'aurais fort bien pu m'en aller les mains vides.

Le Ouïg attendait comme convenu, non seulement avec un équipement complet pour deux personnes mais même avec un âne et une charrette à deux roues. La seule chose à manquer était sa connaissance de l'anglais, mais, comme il semblait savoir où aller sans aucune instruction de ma part, cela ne paraissait pas constituer un problème.

La nuit était torride et sombre, si sombre que c'en était presque effrayant. On pouvait voir le ciel ! Et je ne parle pas du ciel diurne, ni même du ciel nocturne quand le reflet de l'éclairage lui donne cette espèce d'éclat rougeâtre, je parle des *étoiles* ! Tout le monde a entendu parler des étoiles mais combien de personnes au juste en ont réellement vu une ? Et là, il y en avait des *millions*, couvrant tout le firmament, assez brillantes pour qu'on y voie clair.

Pour que l'âne y voie clair, en tout cas, car il ne semblait pas avoir de problème pour trouver son chemin. Nous avons quitté les grands axes pour nous diriger vers les collines proches. Entre nous et celles-ci, se trouvait une vallée. J'en avais entendu parler : c'était une manière de curiosité dans la région car elle était fertile. Ce qui fait du Gobi un gobi — c'est-à-dire un désert de caillasse —, c'est la sécheresse et le vent. La sécheresse transforme le sol en poussière. Le vent la chasse jusqu'à ce qu'il ne reste que des kilomètres carré de désert de pierraille, à l'infini. Hormis que, ici et là, dans quelques rares coins isolés — une vallée, la pente abritée d'une colline — il y avait un peu d'eau, et que ces endroits retenaient le sol. D'autres officiers m'avaient indiqué que cette vallée-ci était presque comme un vignoble italien : treilles et même ruisseaux murmurants. Je n'avais pas estimé que cela valût la visite. Je n'avais pas non plus prévu de la visiter maintenant, surtout à cette heure nocturne, surtout quand l'apocalypse était censée se déclencher d'un instant à l'autre — je jetai un coup d'œil furtif à ma montre qui brillait dans le ciel nocturne : encore à peine plus d'une heure cinq. Et pour tout dire, on ne la visita pas. Le Ouïg prit un sentier qui contournait les vignes, arrêta la charrette, me fit signe de descendre et désigna du doigt une colline.

A la lueur des étoiles, je pouvais vaguement distinguer une espèce de structure isolée, genre cabane. « Vous voulez dire que je devrais grimper là-haut ? » demandai-je. Le Ouïg haussa les épaules et pointa de nouveau le doigt. « Le sergent Martels est dans cette hutte ? » Nouveau haussement d'épaules. « Diable », dis-je et, me retournant avec un soupir, je commençai l'ascension.

La lueur des étoiles n'était pas suffisante pour qu'on y voie clair, après tout. Je trébuchai et m'étais une douzaine de fois en essayant d'escalader ce mauvais prétexte de sentier — ce putain de sentier sale et poussiéreux, et si sec qu'à chaque glissade, j'avais toutes les chances de redescendre d'un mètre ou deux. Je m'écorchais au moins deux fois. La seconde, tandis que je me relevais péniblement, quelque chose derrière la colline se mit à tousser : *tchac* et un instant plus tard les *tchac... tchac... tchac* provenaient de tous les coins de l'horizon et sur une douzaine d'emplacements, les étoiles furent obscurcies par des nuages obscurs qui s'épalaient lentement. Je n'avais pas besoin qu'on me dise de quoi il s'agissait : des écrans aériens. L'opération était sur le point de commencer.

L'odeur de sécherie me parvint avant même que j'atteigne la cabane. Elle servait à entreposer les grappes pour préparer des raisins secs et l'air était lourd d'une odeur vineuse. Mais par-dessus même cette écœurante puanteur fruitée, il y avait une odeur encore plus forte — pas simplement plus forte.

Presque effrayante. Un peu comme des relents de nourriture — de la Véri-Viande, peut-être, ou du PoulGrain —, sauf que cette odeur avait quelque chose d'anormal : pas une émanation de déchets. Pire que ça. Depuis un moment, mon estomac me rappelait que je lui avais mené la vie dure, ces derniers temps ; l'odeur le conduisit presque à la révolte. Je déglutis et m'agrippai pour pénétrer dans la cahute.

A l'intérieur, régnait une espèce de lumière. Ils avaient fait du feu — sans doute pour y voir clair tandis qu'ils bouffaient les rations volées, supposai-je. Supposition erronée. Aussi erronée que l'autre, qui était que « cette saleté d'habitude » du sergent Martels était de frayer avec les autochtones ou peut-être de se poivrer au tord-boyaux local. Comme j'avais pu être naïf ! Il y avait une demi-douzaine de troufions rassemblés autour du feu dans la cabane, et ce feu, ils s'en servaient pour faire sécher un *animal* dessus ! Pis que ça, cet animal mort, ils étaient en train de le manger. Gert Martels leva les yeux et m'aperçut, bouche bée, et dans la main, elle tenait un morceau de l'un des membres. Elle le tenait par un bout de squelette...

C'était la goutte d'eau : mon estomac rendit l'âme. Je dus ressortir à l'aveuglette.

Il était moins une. Quand j'eus terminé de régurgiter tout ce que j'avais pu avaler depuis vingt-quatre heures, je pris une profonde

inspiration et retournai à l'intérieur. Ils avaient l'air terrorisés, à présent, et j'aperçus à la lueur des flammes leurs visages effrayés et pâles qui me considéraient.

« Vous êtes encore plus écœurants que ces moricauds, leur dis-je, la voix tremblante. Vous êtes pires que des Vénos... Sergent Martels ! Mettez ça ! Les autres, baissez la tête, bouchez-vous les oreilles avec les doigts, et ne rouvrez pas les yeux avant au moins une heure ! L'opération débute dans dix minutes ! »

Je n'attendis pas pour entendre leurs plaintes angoissées, ni même pour vérifier si Gert Martels avait fait ce que je lui avais ordonné. Je sortis de ce gourbi aussi vite que je pus, dérapant et dégringolant d'une douzaine de mètres le sentier avant de trouver le temps de mettre les oreillettes en place et de rabattre la cagoule pour coiffer le tout. Bien entendu, ainsi équipé, je ne pouvais plus rien entendre du tout, et encore moins Gert Martels qui m'avait rattrapé. Toute conversation était impossible. C'était aussi bien ainsi. Pour l'heure, je n'avais rien envie de lui dire. Ni rien envie d'entendre. On descendit tant bien que mal la colline au pied de laquelle le Ouïg attendait avec son âne, on se serra dans la carriole qui avait fait demi-tour, pointée vers le camp. Le Ouïg saisit les rênes...

Et le cirque commença.

La première phase, c'était le feu d'artifice — la bonne vieille pyrotechnique de derrière les fagots. Soleils. Pluies dorées. Éclatantes fontaines lumineuses. Pas assez éclatantes toutefois pour déclencher les atténuateurs à réponse rapide de nos cagoules, mais assez quand même pour surprendre — notre charretier ouïg faillit en lâcher ses rênes, l'œil rivé au ciel —, le tout accompagné de bombes, dont le bruit était atténué par les oreillettes mais qu'on entendait néanmoins rouler entre les collines. Le paysage était illuminé par les explosions aériennes ; et ce n'était que le hors-d'œuvre. Destiné à réveiller les Ouïgs et les faire sortir de chez eux, à découvert.

Puis les brigades campbelliennes entrèrent en action.

Il n'y avait plus beaucoup d'explosions sonores à présent mais celles-ci vous résonnaient comme un bang supersonique entre l'épaule et l'oreille. Incroyablement fortes. Même avec les oreillettes, *douloureusement* fortes — si nous n'avions pas eu ces énormes pare-son, la moitié des troupes aurait souffert des pertes d'audition. Pour les Ouïgours, je suppose que ce fut le cas.

Je devais découvrir plus tard que ces bangs avaient provoqué le décrochement de deux glaciers situés sur les montagnes à bonne distance et qu'une avalanche avait surpris les habitants d'un village ouïgour pendant qu'ils contemplaient le ciel.

Mais le boucan ne constituait que la moitié du spectacle.

L'autre moitié, c'était la lumière. Elle vous palpitait dans la rétine — même à travers l'écran à réponse rapide des cagoules. Même à travers les paupières fermées. On n'avait jamais rien vu de pareil. Vous aviez beau être protégé, c'était l'abrutissement sensoriel total.

Et puis, bien entendu, les ballons haut-parleurs se mirent à aboyer leurs commandements tandis que notre bataillon de projecteurs garnissait les écrans de vapeur d'une succession d'images éclatantes, succulentes, affriolantes, irrésistibles, de cafetières fumantes emplies de Surcafé, de barres de Caram'Hello, de sachets d'Algo-Rythm, de plaquettes de Nic-copine, de pantacourts et de soutiens-sport Starrzelius Verily — et de cubes juteux et grésillants de Véri-Viande dont s'échappaient des tranches, si saignantes, si somptueuses, qu'on pouvait presque les sentir — on les sentait même vraiment car le groupe de renforts chimiques du 9e bataillon n'avait pas chômé et ses générateurs déversaient des bouffées d'arôme Surcafé et d'effluves de Véri-Viande Burger, le tout (pauvre de moi), saupoudré çà et là de la fragrance chocolatée d'un Moke — avec toujours, pour couronner le tout, les bruits assourdissants, les lumières stroboscopiques aveuglantes... « Regardez pas ! » gueulai-je à l'oreille du sergent Martels. Mais comment aurait-elle pu s'en empêcher ? Même avec casque et cagoule pour me protéger des puissants stimuli limbiques, les images à elles seules étaient si appétissantes, si tentantes que je me mis à saliver et que mes mains allèrent toutes seules fourrager dans mes poches à la recherche de cartes de crédit. Bien entendu, la plus grande partie des stimuli fondamentaux de la campagne nous passaient au-dessus. Nous étions toutefois épargnés les renforçateurs campbelliens car les messages verbaux qui résonnaient d'une colline à l'autre étaient énoncés dans le dialecte ouïgour que nous n'entendions pas. Mais notre charretier, lui, était assis immobile, fasciné, la tête rejetée en arrière, les rênes posées sur les genoux, l'œil luisant et sur le visage un tel air d'ineffable désir que mon cœur en fondit. Je fouillai dans ma poche et dénichai une barre de Caram'Hello ; et quand je la lui donnai, il réagit avec une telle profusion de gratitude que, sans même comprendre un seul mot, je sus que j'avais gagné son attachement éternel. Pauvres Ouïgs ! Ils n'avaient pas une chance.

Ou plutôt, m'empressai-je sagement de rectifier, voilà qu'ils venaient enfin d'accéder au riche et gratifiant comité d-se la société marchande. Là où les Mongols, les Mandchous et les Hans avaient échoué, les impératifs culturels modernes avaient su triompher.

J'avais le cœur comblé. Oubliés, tous les soucis, toutes les tragédies de ces derniers jours. Je me penchai vers Gert Martels, assise avec moi dans la carriole immobile, tandis que s'éteignaient les dernières images célestes et que s'atténuaient les échos de la

sonorisation, et lui passai le bras autour des épaules.

A ma surprise, elle était en train de pleurer.

Le lendemain matin, dès onze heures, les comptoirs étaient dévalisés. On voyait des Kazaks, des Ouïgours et des Huis, implorant devant les rayons vides dans l'espoir d'acheter encore des Craque-sels et des Algo-Rythms. L'ensemble de l'opération constituait un triomphe sur toute la ligne. Ça signifiait une citation pour tout le bataillon et même une citation à l'ordre des chefs de produit pour certains.

Ça signifiait — ça pouvait même éventuellement signifier — la possibilité pour moi d'un nouveau départ.

III

Mais il s'avéra que ce ne serait pas le cas tout de suite. Je reconduisis Gert, les yeux rougis et renflant toujours autant (pourquoi, mystère ?), à son quartier des sous-offs et réintégrai sans mal mon hôpital — la moitié des patients et presque tout le personnel médical et infirmier étaient encore dehors, cagoules rejetées sur l'épaule, en train de commenter avec animation l'attaque. Je me mêlai à eux quelques instants, me fauilai dans la foule, retrouvai mon lit et me rendormis aussitôt ; la journée avait été dure.

Le lendemain matin fut la répétition de ma première journée au camp, avec, à l'heure de la visite, l'arrivée en coup de vent du sergent-major, les toubibs dans son sillage, pour venir m'annoncer ma sortie du service et m'ordonner de me présenter au quartier général dans les vingt minutes. Le seul point positif était que le colonel n'était pas là ; elle s'était ordonné une tournée d'inspection dans les boîtes de Shangai, sitôt terminé l'exercice, histoire d'aller rendre compte au G.Q.G. « Mais ne vous croyez pas tiré d'affaire pour autant, Tarb ! » m'annonça doctement le lieutenant-colonel qui assurait l'intérim. « Votre conduite est *scandaleuse*. Vous feriez honte à votre uniforme même pour un consommateur mais vous êtes un publicitaire ! Alors, tâchez de vous tenir à carreau parce que je vous ai à l'œil !

— Oui, mon colonel ! » J'essayai de garder un visage impassible mais je suppose que je n'y réussis guère car il gronda : « Pensez peut-être qu'on va vous rapatrier, pas vrai, et que comme ça, vous n'aurez plus à vous en faire ? »

Eh bien, c'était exactement ce que j'avais pensé. On annonçait que les opérations de redéploiement devaient commencer ce jour même.

« Pas question, dit-il avec fermeté. Les aumôniers font partie

du service des effectifs. Le service des effectifs a pour tâche de surveiller le rapatriement de tous les autres avant de pouvoir rentrer. Vous n'allez nulle part, Tarb... sinon peut-être au trou si vous ne vous décidez pas à filer droit ! »

Je regagnai donc, honteux et confus, mon bureau pour y retrouver mon sergent-chef Gert Martels, l'air penaud.

« Tenny... », commença-t-elle, embarrassée.

J'aboyai : « Lieutenant Tarb, sergent ! »

Son visage s'empourpra et elle se raidit. « Oui, *mon lieutenant*. Je voulais simplement présenter mes excuses au lieutenant pour ma... euh, pour mon... »

— Votre comportement révoltant, je suppose, fis-je, doctoral. Sergent, votre conduite est *scandaleuse*. Vous feriez honte à votre uniforme même pour... un soldat de deuxième classe, mais vous êtes un sous-officier... » Je m'interrompis parce qu'il y avait un écho dans la pièce. Ou dans ma tête. Je la dévisageai un moment en silence puis m'effondrai pesamment dans mon fauteuil. « Oh ! et puis merde, Gert. Oubliez ça. On est deux dans le même sac. »

La rougeur disparut de son visage. Elle resta plantée là, incertaine, oscillant d'un pied sur l'autre. Finalement, elle dit à voix basse : « Je peux m'expliquer pour cette affaire sur la colline, Tenny... »

— Non, vous ne pouvez pas. Et je ne veux pas le savoir. Allez plutôt me chercher un Moke. »

Le lieutenant-colonel Headley avait peut-être eu l'intention de me garder à l'œil mais il n'avait jamais que deux yeux. Et l'opération de redéploiement exigeait les deux. Tout le pesant équipement limbique fut remballé et chargé dans des cargos et les troupes d'assaut réintégrèrent les casernements après leur départ. Les transports qui revenaient n'étaient pas vides, toutefois. Ils étaient remplis de troupes fraîches du service des approvisionnements et, surtout, de marchandises. Et les marchandises fondaient comme neige. Chaque matin, vous pouviez voir les Ouïgs faire la queue devant les comptoirs en attendant l'ouverture, puis regagner en titubant leurs yourtes, les bras chargés de friandises en barre et de goûters préemballés, et d'amulettes de Thomas Jefferson en simili-argent pur pour leurs femmes et leurs petits enfants. L'opération avait constitué un triomphe total. Jamais on n'avait vu ramassis de consommateurs aussi motivés que nos Ouïgours balourds, et j'aurais été très fier de ma participation à cette grande croisade, si m'était resté quelque lambeau de fierté. Mais ce genre d'article, le service des approvisionnements n'était pas en mesure de le fournir.

Si j'avais eu quelque chose à faire, la pilule aurait peut-être été plus facile à avaler. Mais le poste d'aumônier était la planque la plus

tranquille de la réserve. Les anciennes recrues n'avaient aucune raison de venir ni aucun motif de se plaindre vu qu'elles étaient de toute façon déjà sur le chemin du retour ; et les forces d'approvisionnement étaient trop occupées. Aussi, sans même nous être donné le mot, Gert Martels et moi décidâmes d'une division du travail adaptée à la situation. Chaque matin, je le passais seul, assis dans le bureau vide, à descendre les Mokes en souhaitant être — n'importe quoi, n'importe où, pourvu que ce soit n'importe quoi d'autre et n'importe où ailleurs. Même mort. Et dans l'après-midi, c'était elle qui prenait la relève tandis que je me tirais à Ouroumtsi au bar des officiers, à me chamailler pour le choix de la chaîne sur l'Omni-V, et attendre des heures stériles dans mes vaines tentatives pour avoir au bout du fil Mitzi, Haseldyne ou le Vieux... ou le Bon Dieu. J'essayai même une ou deux fois d'avoir le bureau du lieutenant-colonel pour tenter d'obtenir ma libération. Le bon moment pour rentrer au pays en héros, c'est avant que tout le monde ait oublié le propos de votre héroïsme, et l'opération de Gobi était déjà en train de disparaître des informations de l'Omni-V. Pas de veine. Et il faisait toujours une chaleur torride. Peu importait la quantité de Mokes que je pouvais descendre, il semblait que je les transpirais plus vite que je ne pouvais les ingurgiter. Je ne me pesais même plus, parce que les chiffres de la balance commençaient à devenir affolants.

C'étaient les vendredis les pires, parce qu'on n'essayait même plus de garder ouverte l'aumônerie. Je me frayais tant bien que mal un chemin jusqu'à Ouroumtsi, parmi les masses de Ouïgs en carriole, en charrette ou à vélo, tous avec la même lueur consommatrice dans qui se pressaient vers les bazars de la grande cité, et je me prenais une chambre, faisais provision de Mokes, puis filais vers le bar des officiers, mes interminables chamailleries autour de l'Omni-V et mes coups de téléphone...

Mais ce jour-là Gert Martels m'attendait à la sortie du bar. « Tenny », dit-elle en jetant des coups d'œil alentour pour s'assurer que personne n'était assez proche pour surprendre nos propos, « vous avez une mine épouvantable. Vous, vous auriez besoin d'un week-end à Shanghai. Et moi aussi.

— Ça dépasse mes prérogatives en matière de permissions de sortie, remarquai-je, lugubre. Essayez voir plutôt avec le lieutenant-colonel Headley, si ça vous fait tellement envie. Peut-être qu'il vous laissera partir, vous. Moi, pas. J'en suis certain. » Je m'interrompis parce qu'elle me brandissait sous le nez deux saufs-conduits. Au-dessus des pistes magnétiques il y avait la signature de Headley.

« A quoi bon être copain avec le sergent-major s'il ne peut pas glisser deux laissez-passer dans le parapheur du colonel quand il en a envie. Le vol part dans quarante minutes, Tenny. Vous voulez en

être ? »

Shanghai ! Perle de l'Orient ! A dix heures ce même soir, nous étions dans un bar flottant à la lisière du Bund. J'en étais à mon dixième — ou peut-être vingtième — Moke bien tassé, à reluquer les petites nanas assises au bar, avec leur frange brune, et me demander si je devais essayer d'en lever une avant d'être trop paralysé pour faire quoi que ce soit. Gert buvait des A.G.N. secs, et à chaque verre elle devenait de plus en plus raide et de plus en plus prudente dans son élocution, et son œil devenait de plus en plus vitreux. Il y avait un truc drôle avec Gert Martels. Elle n'était pas laide, même avec les cicatrices qui lui balafraient le côté gauche du visage, de l'oreille à la mâchoire. Mais je ne l'avais jamais draguée, et réciproquement, elle ne m'avait pas dragué non plus. Je suppose que ça devait tenir en grande partie au code militaire et aux éventuels ennuis que pouvait amener une fraternisation entre officiers et hommes de troupe mais pourtant des tas d'autres dans le même cas avaient tenté leur chance et ne s'en portaient pas plus mal. Et ça faisait tellement longtemps depuis Mitzi. « Comment ça se fait ? » demandai-je en faisant signe à la serveuse.

Elle émit un hoquet, très grande dame, puis tourna les yeux vers moi. Ça lui prit bien une seconde ou deux ; elle semblait avoir des problèmes pour accommoder. « Comment ça se fait quoi au juste, Tennison ? » demanda-t-elle en articulant avec soin.

Je lui aurais volontiers répondu sauf que la serveuse arriva sur ces entrefaites et que je dus lui commander un autre Moke & Djinn et un Alcool de Grain Naturel pour la dame. Il me fallut un moment pour me rappeler. « Oh ! ouais, dis-je enfin, ce que je voulais vous demander c'est : comment ça se fait que vous et moi, on n'ait jamais... ? »

Elle me gratifia d'un sourire très digne. « Si vous en avez envie, Tennison. »

Je hochai la tête. « Non, la question n'est pas si j'en ai envie, mais comment ça se fait qu'on n'ait jamais, enfin, vous voyez, disons, eh bien, accroché, l'un avec l'autre. » Elle ne répondit pas tout de suite. Nos boissons arrivèrent et quand j'eus fini de payer la serveuse et que je tendis à Gert son A.G.N., je m'aperçus qu'elle pleurait.

« Allons bon, écoutez, dis-je, je n'essayais pas de faire valoir mes galons ou quoi que ce soit. N'est-ce pas ? » demandai-je, en parcourant la table du regard en quête d'une confirmation. Je ne sais plus au juste comment ça s'était passé mais il semblait que quatre ou cinq individus s'étaient joints à nous. Et tous souriaient en dodelinant du chef — peut-être pour dire que non, je n'essayais pas, ou bien non, on ne comprend pas l'anglais. Mais l'un d'entre eux le comprenait,

toutefois. Le civil. Il se pencha par-dessus la table et cria pour couvrir les bruits du bar :

« La plochaine toulnée est poule moi, d'acc ? »

— Pourquoi pas ? » Je lui adressait un sourire de remerciement et me retournai vers Gert. « Excusez-moi, mais vous disiez ? »

Elle réfléchit quelques instants à cette question et le civil en profita pour se pencher de nouveau vers moi : « Vous deux, vous venez d'Ouloumoutzoui, pas vrai ? » Il me fallut un moment pour réaliser qu'il essayait de dire Ouroumtsi, mais je dus bien admettre en effet que c'était vrai. « J'vous le connais toujours ! Les gals, vous êtes supel ! Je paie deux toulnées ! »

Et tous les marins de la patrouille fluviale du Huang-p'u de sourire et d'applaudir ; ça au moins, ils comprenaient.

« Je suppose, fit Gert après mûre réflexion, que j'allais vous narrer l'histoire de ma vie. » Elle accepta le verre suivant, fit un petit signe de tête poli, et le descendit entre deux phrases sans même reprendre haleine. « Quand j'étais petite, commença-t-elle, on était une famille heureuse. Les plats que maman pouvait faire avec du Soya-ourt, de la Cello-Farine et une ou deux pincées de M.S.G. ! Et puis, pour Noël, on avait du PoulGrain — de la vraie viande reconstituée, et puis du Dessert-Gélatiné arôme canneberge et tout ça...

— Ah ! Noël ! s'exclama le civil avec ravissement. Alors là, les gals, on peut dire que vous êtes vraiment supels, avec Noël ! »

Elle adressa à l'homme un sourire poli mais distant et se pencha pour saisir le nouveau verre. « J'avais quinze ans quand papa est mort. Ils ont dit que c'était une broncho quelque chose. Il s'est tué à force de tousser. » Elle marqua une pause pour déglutir, ce qui laissa une chance au civil, un petit bonhomme bedonnant et âgé :

« Vous savez que j'ai fléquenté l'école des missionnaires ? demanda-t-il. On fêtait aussi la Noël, là-bas. Oh ! ça, on a une sacrée dette envers vos missionnaires ! »

Il ne m'était déjà pas facile de suivre le récit d'une vie, encore moins deux à la fois. Le bar était devenu encore plus bruyant et bondé et, bien que le vieux vapeur d'excursion fût solidement amarré aux pilotis du Bund, j'aurais juré qu'il tanguait au milieu des vagues. « Continuez », dis-je à la cantonade.

Gert fut la plus rapide à la reprise. « Vous saviez, Tenny, demanda-t-elle, qu'autrefois les usines avaient des filtre à fumée dans leurs cheminées ? Ils filtraient le soufre et les cendres. L'air était propre et l'espérance moyenne de vie était de huit ans supérieure à celle d'aujourd'hui.

— Ici, aussi ! s'écria le civil. Quand j'étais chez les

missionnaires... »

Mais elle le coiffa de justesse : « Vous savez qu'ils ont arrêté ? La mort. Il leur fallait plus de mort. La mort rapporte gros. C'est en partie à cause des contrats d'assurance-vie — les actuaires ont calculé que ça coûtait moins cher de régler des primes que des annuités. Et puis, pensez à la masse de dollars que peut rapporter l'assurance-hospitalisation, et un type de cinquante ans qui a vécu toute sa vie dans le smog sait très bien qu'il va passer un bout de temps malade, si bien qu'il est forcément obligé d'en prendre une — alors, s'il meurt, c'est pratiquement tout bénéfice. Bien sûr, il y aussi les pompes funèbres. Vous ne pouvez pas croire à quel point ça rapporte d'enterrer les morts. Mais surtout... (elle parcourut du regard la table, avec un doux sourire), eh bien, surtout, enfin merde : quand un consommateur en arrive à dépasser l'âge normal pour travailler, combien lui reste-t-il d'argent à dépenser ? Bien peu. Alors, qui a besoin de lui ? »

J'observai, nerveux : « Gert, mon chou, peut-être que nous ferions mieux de prendre l'air. » Le vieux civil hochait la tête, hilare. Il avait encore assez à boire pour se soucier comme d'une guigne de ce qu'on pouvait bien raconter. L'un des marins du Huang-p'u, en revanche, fronçait les sourcils comme s'il entendait finalement un peu d'anglais. Ça ne parut pas démonter Gert.

« S'il y avait de l'air pur quelque part, expliqua-t-elle, sans doute que papa ne serait pas mort comme il est mort, pas vrai ? » Elle tendit son verre vide avec un gentil sourire de petite fille, et demanda : « Je peux en avoir encore un peu, s'il vous plaît ? »

Dieu bénisse le vieux civil. Dans la minute, il avait fait venir la serveuse avec une nouvelle tournée, et le visage du marin du Huang-p'u se détendit quand il se vit resservir à boire.

J'étais personnellement loin d'être sobre mais pas assez parti, toutefois, pour ne pas remarquer que Gert était dans un état pire que le mien. Je fis un effort pour changer de sujet. « Alors comme ça, vous aimez les missionnaires, hein ? lançai-je cordialement à notre bienfaiteur.

— Ça oui, ce sont de sacrés blaves types, oui ! On leul doit énoimément.

— Pour avoir apporté le christianisme à la Chine ? »

Il eut l'air intrigué. « Quel chlistianisme ? Poul *Noël*, oui. Vous savez ce que ça signifie, Noël ? Je vais vous le dile, moi ! Dans mon tlavail — le négoce de vêtements en glos — eh bien, les ventes de Noël leplésentent tlente-quatle poul cent du chiffle d'affailes annuel en plix de détail, plesque tlente-huit poul cent du bénéfice net. *Voilà* ce que ça veut dile, Noël ! Bouddha, Mao, ils ont jamais pu nous donner quelque chose comme ça ! »

Malheureusement, il avait relancé Gert : « Noël, fit-elle, rêveuse, n'a plus été pareil après la mort de papa... Par chance, il avait un vieux fusil. Alors, j'allais me balader dans les décharges — on vivait à Baltimore, à l'époque, près du pont — et je tirais les mouettes pour les ramener à la maison en douce. Bien sûr, ça ne valait pas le PoulGrain mais M'man... »

Je faillis renverser mon verre. « Gert, m'écriai-je, je crois vraiment qu'on ferait mieux de partir à présent ! » Mais il était trop tard.

« M'man vous faisait cuire ces mouettes, qu'on aurait cru que c'était de la VériViande, même qu'on se bafrait à s'en rendre malade et... »

Elle n'eut jamais l'occasion de finir. Le marin du Huang-p'u bondit sur ses pieds, le visage déformé par la rage et le dégoût. Je ne compris pas les mots qu'il disait mais leur signification était fort claire : *Mangeuse de viande*. Et c'est dès ce moment que ça a commencé à barder.

Je n'ai plus un souvenir très net de la bagarre, à part l'arrivée de la police militaire à peu près au moment où je m'extrayais pour la seconde fois de sous la table. L'adrénaline et la panique avaient dissous une bonne partie de la gnôle mais je crus bien être encore ivre, ivre à halluciner, ivre à friser le delirium tremens, quand je vis qui était à leur tête. « Ça alors colonel Heckscher ! murmurai-je. Si je m'imaginais vous retrouver ici ! »

Et là-dessus, je perdis connaissance.

Bon, c'était un moyen comme un autre de retour au bercail. Enfin presque au bercail. En Arizona, en tout cas. Telle était en effet la destination du colonel Heckscher et, comme nous étions toujours, sur le papier du moins, sous ses ordres, elle n'eut aucune difficulté à nous faire transférer avec elle pour notre passage en cour martiale.

Je passai donc d'un désert poussiéreux à un autre. Il semblait que la moitié des troupes d'assaut venues d'Oouroumtsi m'y avaient déjà précédé. Depuis ma chambre isolée dans le quartier des officiers — Gert était au trou mais, compte tenu de mon rang, j'étais simplement aux arrêts de rigueur — je pouvais voir leurs tentes gonflables s'aligner en rangées impeccables jusqu'à l'horizon et à l'extrême lisière du camp, un alignement de navettes spatiales. Je ne perdis pas beaucoup de temps à les contempler. Je passai le plus clair de mon temps avec l'avocat militaire que la cour avait commis d'office pour ma défense. Ma défense ! Elle n'avait pas plus de vingt ans, et sa principale référence professionnelle était d'avoir travaillé dans le service de la protection des droits et marques d'une insignifiante agence de Houston en attendant de pouvoir être admise à la faculté de droit.

Mais j'avais un ami influent. Le civil chinois n'avait pas oublié ses vieux copains de beuverie. Il refusa de témoigner contre nous et il apparut qu'il avait acheté toute la flotte du Huang-p'u car lorsque les marins furent convoqués pour déposition devant le circuit vidéo privé, ils déclarèrent comme un seul homme ne pas parler anglais, ne pas savoir ce que Gert ou moi avions pu dire, si même on avait dit quelque chose, et d'ailleurs, ils n'étaient même pas sûrs qu'on était les Occidentaux qui se trouvaient au bar ce soir-là. Si bien qu'on put uniquement m'aligner pour conduite indigne d'un officier, ce qui valait tout au plus un congédiement avec blâme.

Ça ne valait pas moins, toutefois. Le colonel Heckscher y veilla. Pourtant j'avais eu de la chance. Gert Martels avait reçu le même C.B. mais comme elle était sous-off de carrière, ils avaient tout un dossier sur elle ; et rien que pour lui rendre son congédiement sans blâme un peu plus difficile à avaler, ils lui donnèrent en prime soixante jours avant de la libérer.

Tarb au purgatoire

I

En me rendant à la Taunton, Gatchweiler et Schocken pour demander à réintégrer mon ancien poste, j'avais eu peur que Val Dambois ne refusât même de me voir. Je me trompais. Il me vit. Il en était même ravi. Il n'arrêta pas de rigoler durant tout notre entretien. « Espèce de pauvre nigaud, dit-il. Regardez-moi ce lamentable tordu tout démoralisé... Mais qu'est-ce qui vous fait croire qu'on a un tel besoin de tireurs de péditaxi pour vous reprendre ?

— Mais mon contrat de travail...

— Votre contrat de travail, Tarb », me coupa-t-il avec plaisir, « a pris fin avec votre congédiement avec blâme. Résilié pour le motif. Rideau. Alors, disparaissez. Ou mieux suicidez-vous. » Et, tandis que je redescendais les quarante-trois volées de marches pour regagner la sortie de service — Dambois n'avait pas jugé bon de me donner un laissez-passer pour l'ascenseur —, je me demandais d'ici combien de temps cela m'aurait l'air d'un choix logique.

Un certain courant d'opinion semblait estimer que j'étais d'ores et déjà parti sur cette pente, car lors de mes adieux au service, la toubib avait consulté ses aiguilles et ses cadrans avec un air de plus en plus préoccupé, avant de signer mes papiers de libération ; puis elle avait vu que j'étais C.B. : « Ah ! bon, avait-elle fait. Je suppose dans ce cas que ça n'a guère d'importance. Mais je dirais que vous êtes bon pour un effondrement physique et mental définitif d'ici six mois. » Sur quoi, elle avait biffé la longue liste des signes de mon navrant délabrement physique d'une grande mention en lettres rouges : DÉFINITIVEMENT RAYÉ DES CADRES, de telle sorte que l'administration des anciens combattants ne risquerait certainement plus désormais de s'intéresser à ce que pouvait devenir Tennison Tarb. Aurais-je plus de chance avec Mitzi ? L'orgueil me retint de poser la question — durant cinq jours. Puis je lui envoyai un message, extrêmement positif et plein d'optimisme, le genre : que dirais-tu de prendre un verre en souvenir du bon vieux temps ? Elle n'y répondit pas. Elle ne répondit pas non plus aux messages nettement moins optimistes et positifs du dixième jour, du douzième, du quinzième...

Tennison Tarb n'avait plus aucun ami, semblait-il.

Tennison Tarb n'avait plus des masses d'argent, non plus. Le congédiement avec blâme s'accompagnait de la cessation de tout paiement ou allocation, ce qui signifiait — entre autres choses — que l'intégralité de mon ardoise au bar des officiers d'Ouroumtsi passait aux mains d'une officine de recouvrement de dettes. Le reste du monde avait oublié mon existence mais les casseurs de rotule n'eurent aucun mal à nous retrouver, moi et ce qui restait de mon compte en banque. Une fois qu'ils furent repartis avec la somme due, plus les intérêts, plus les frais de recouvrement, plus les taxes — plus le pourboire ! (parce que, m'avaient-ils expliqué, les clients donnaient *toujours* un pourboire aux encaisseurs, et ils avaient agité sans arrêt leurs longues matraques en caoutchouc durant l'explication) —, une fois donc qu'ils furent repartis, il ne restait pas non plus grand-chose de Tennison Tarb, question finances.

Et malgré tout, j'avais toujours mon esprit créatif, brillant, original ! (Ou bien mon esprit s'était-il détérioré à ce point, à l'unisson du reste de mon individu, que les idées les plus banales, les plus stupides, me paraissaient brillantes ?) Je lisais *Le Monde de la publicité* chaque fois que j'avais une chance de prendre une chaîne d'Omni-V, dans les agences de placement où j'attendais pour subir des entretiens en vue de boulots que je n'obtenais jamais. J'opinais, appréciait, devant certaines campagnes, fronçais des sourcils dégoûtés devant d'autres — j'aurais pu faire tellement mieux !

Mais personne ne voulait m'accorder ma chance. Ils s'étaient donné le mot ; j'étais sur la liste noire.

Même la moins chère des locations en temps partagé était plus que je ne pouvais me permettre, aussi pris-je un duvet chez une famille de consommateurs de Bensonhurst. Ils avaient passé une annonce et le prix pour l'espace à partager était correct. J'entrepris le long trajet en métro, trouvai l'immeuble, descendis les marches jusqu'au troisième sous-sol et frappai à la porte. « Salut ! » dis-je à la femme lasse et passablement inquiète qui m'avait ouvert. « C'est moi, Tennison Tarb. » Puis, arrivé à la fin de ma phrase, je repris ma respiration. Et là, aïe ! J'avais oublié ! J'avais oublié comment vivaient les consommateurs et, par-dessus tout, j'avais oublié ce que devenait le régime alimentaire d'un consommateur une fois passé dans son tube digestif. Certes, les protéines végétales texturées ressemblent effectivement à de la viande — enfin, vaguement à de la viande — enfin, autant que la VériViande des cultures cellulaires, en tout cas — mais même si les papilles gustatives sont trompées, la flore intestinal, elle, ne l'est pas. Elle sait fort bien quoi faire de la marchandise : s'en débarrasser au plus vite — et essentiellement sous forme de gaz. La

meilleure façon pour moi de décrire l'atmosphère de ce logis de consommateurs banlieusards, c'est de le comparer à la situation qui vous guette quand vous êtes coincé dans un quartier des classes inférieures et contraint d'utiliser les chiottes communes et que cela vous arrive durant la dernière demi-heure avant la vidange du matin ou du soir. Sauf qu'à présent, j'allais devoir y vivre.

Ils n'avaient pas l'air non plus si ravis que cela de me voir, car ma petite sacoche garnie de conteneurs de Moke ajouta de nouvelles rides de préoccupation sur le visage de la femme. Mais ils avaient besoin de l'argent et j'avais besoin de l'espace pour dormir. « Vous pourrez également prendre vos repas avec nous, fit-elle avec hospitalité. Mangez donc avec la famille, ça ne vous reviendra pas beaucoup plus cher.

— Plus tard, peut-être », dis-je. Ils avaient déjà couché les gosses dans leurs berceaux suspendus au-dessus de l'évier. Avec leur aide, je dégageai les meubles pour avoir la place de dérouler mon duvet et, tandis que je m'endormais, mon esprit créatif, original et brillant parvenait à trouver l'inspiration même dans l'adversité. Un nouveau produit ! Des désodorisants antigaz à intégrer dans la nourriture. Les chimistes pourraient concocter ça en un rien de temps — que ça marche ou pas, bien entendu, n'avait que peu d'importance, le principal était d'avoir déjà un solide thème de campagne et un bon nom de produit...

Quand je m'éveillai au matin, la campagne était toujours claire dans mon esprit mais il y avait quelque chose qui clochait. Où était l'odeur ? Ça ne schlinguait plus ! Et c'est là que je me rendis compte que les consommateurs ne percevaient plus leur propre puanteur.

Bien sûr, me dis-je, ça signifiait simplement qu'il faudrait le leur dire. C'est ce qu'il y a de splendide avec la publicité : il ne s'agit pas seulement de répondre aux besoins mais de les *créer*.

J'appris quelque chose ce matin-là en me dirigeant vers une nouvelle agence de placement. J'appris que les idées brillantes ne valaient pas un pet de lapin si elles tombaient dans les mauvaises mains. Au bon temps de la T.G. & S., quand j'avais encore sans peine mes entrées au bureau du Vieux et au conseil de planification, ce genre de remue-méninges aurait débouché sur un budget de dix mégadollars en l'affaire de trois mois. Mais là, accroché à ma voiture de métro en route pour un nouvel entretien, sans travail, pratiquement ruiné, tout mon réseau de relations et d'associés évaporé, ce n'était plus du remue-méninges. C'était un fantasme, et plus tôt j'aurais cessé de fantasmer pour me réconcilier avec ma nouvelle situation dans la vie, mieux (ou en tout cas, moins mal) ce serait.

Oui mais ! Orgueil ou pas, comme elle pouvait me manquer, ma dame de bronze, ma Mitzi Ku.

Ce soir-là, ma décision était prise. Je ne retournerais pas chez ma famille de consommateurs pour le dîner. Je ne pris même pas de dîner. J'allai me poster à la sortie de l'immeuble en temps partagé de Nelson Rockwell, et m'assis, descendant les Mokes en attendant qu'il se réveille. Un vieux bonhomme fatigué, porteur d'un plateau d'échantillons de Craque-sels, me troqua ses biscuits contre des Mokes ; un jeune flic de la Brinks, un peu trop zélé, me fit dégager deux fois ; un millier de consommateurs franchirent la porte, l'air renfrogné, m'ignorant même quand ils me trébuchaient dessus — j'avais tout mon temps pour m'abîmer dans mes réflexions, et ce n'étaient pas des réflexions particulièrement plaisantes. J'étais bien loin de Mitzi Ku.

Quand enfin Rockwell sortit et me découvrit, adossé contre les poubelles, il en eut la mâchoire qui dégringola — pas bien loin, parce qu'elle était solidement harnachée. Et il avait la tête couverte de pansements ; pour tout dire, il avait une mine épouvantable. « Tenny ! s'écria-t-il. Sapristi, ça fait plaisir de vous revoir ! Mais qu'est-ce qui vous est arrivé, mon vieux ? Vous avez une mine épouvantable ! » Lorsque je lui retournai le compliment, il haussa les épaules, l'air gêné. « Bah, rien de sérieux, un simple petit retard dans mes mensualités. Mais qu'est-ce que vous fichez ici ? Pourquoi ne pas être monté directement me réveiller ? »

Eh bien, à vrai dire, la raison était que je préférais ne pas voir qui avait repris mon tour de dix à six dans le lit-cage. Je sautai la question. « Nels, lui dis-je, je veux vous demander encore un service. Enfin, je veux dire, encore le même service. Ça ne vous ennuerait pas de m'emmener à nouveau chez les ConsommAnons ? »

Il ouvrit deux fois la bouche, et la referma les deux fois sans rien dire. Il n'avait pas besoin. Sa première remarque aurait été sans doute que je pouvais m'y rendre tout seul mais ça, il l'avait déjà dit. Et la seconde, presque à coup sûr, que j'avais laissé un petit peu trop traîner les choses pour que les ConsommAnons me fussent d'un quelconque bienfait ; et que dans mon cas, une visite à l'hôpital était peut-être mieux appropriée. A la troisième tentative, la censure laissa passer ce qu'il voulait dire : « Eh bien, ma foi, Tenny, je ne sais pas. Le groupe a plus ou moins éclaté — il y a ce nouveau système de franchise, les groupes d'entraide autogérés, n'est-ce pas, et un tas de membres sont branchés maintenant sur la substitution, plutôt que l'abstinence. » Je gardai la bouche cousue et le visage impassible. « Quoique... » fit-il, avant d'ajouter, radieux, cette fois : « Bon, et puis merde, Tenny, à quoi ça sert les amis, hein ? Allez, bien sûr que je vais vous y amener ! » Et ce coup-ci, il insista pour qu'on emprunte un péditaxi en tandem, et insista même pour payer lui-même les tireurs.

Comprenez-moi, je n'avais pas cherché ce genre d'amabilité de la part de Nelson Rockwell. Tout ce que je voulais de lui, c'était une petite faveur, si petite qu'il n'aurait même pas su déceler de quoi il retournait. La considération, le tact, la générosité — c'était plus que je ne désirais, et plus que je ne pouvais franchement me permettre d'accepter ; si vous laissez votre vis-à-vis vous offrir plus d'amabilité qu'il ne peut se le permettre, vous devenez son obligé, et je ne tenais absolument pas à être redevable de ce genre de dette. Aussi le laissai-je donc vainement épuiser son tact contre un mur aveugle — souriant, cordial, réservé, désinvolte ; et je refusai sa générosité. Non, merci, je n'avais pas besoin d'un billet de vingt, le temps de régler mes affaires. Non, vraiment, j'avais déjà mangé, inutile donc de s'arrêter quelque part prendre un soyaburger vite fait. J'esquivai toutes ses ouvertures par des fins de non-recevoir polies mais fermes, ne me permettant que quelques commentaires sur la décrépitude croissante des quartiers que nous traversions, ou le fait que la tireuse, devant, traînait la jambe gauche en grimpant une côte pourtant pas très escarpée (tout en me demandant *in petto*, si elle allait devoir quitter son boulot, et dans ce cas, à qui s'adresser pour le poste vacant).

L'église était aussi morne qu'auparavant, et la congrégation bien plus clairsemée ; mon petit plan avait à l'évidence fait des coupes claires dans les rangs de leurs membres. Mais ma chance ne m'avait pas totalement abandonné. La seule et unique personne que j'avais espéré y trouver était bien là. Après dix minutes d'exhortations du haut de la chaire suivies de vœux d'abstinence enfiévrés de la part des loques dans l'assistance, je m'excusai un moment et, à mon retour, j'avais obtenu ce que je désirais.

Ma seule envie désormais, c'était m'en aller. Impossible. Je n'avais pas volontairement encouru la dette de courtoisie de Nelson Rockwell. Mais elle était quand même inscrite à mon débit.

Et je restai donc jusqu'à la morne fin de l'ennuyeuse cérémonie, et le laissai même acheter les soyaburgers quand tout fut terminé. Je suppose que ce fut une erreur : cela l'enhardit à me proposer à nouveau ses offres de service : « Non, franchement, Nels, je ne veux pas, absolument pas emprunter d'argent », et quelque chose alors me poussa à ajouter : « surtout depuis que je ne sais plus quand je pourrais le rembourser.

— Ouais », fit-il, l'air grave, tout en léchant la sauce sur ses doigts. « Les bonnes places sont dures à trouver, je suppose. » Je haussai les épaules comme si mon problème était plutôt de savoir entre quelles propositions me décider. Je n'en avais reçu à vrai dire qu'une seule : un poste de gardien d'infirmerie dans un établissement carcéral pour électrocérébrés et celle-là, je n'avais pas eu la moindre difficulté à la décliner — qui voudrait changer les couches d'un criminel

quadragénaire condamné pour rupture de contrat, je vous demande un peu ?

« Ecoutez, me dit-il, je pourrais peut-être vous faire entrer à la fabrique de rondelles. Bien sûr, la paye n'est pas phénoménale, enfin, je veux dire pour un type avec vos références... »

Je souris, indulgent. Il parut décontenancé. « Je suppose que vous avez des perspectives dans une agence, pas vrai, Tenny ? Cette petite amie à vous. J'ai entendu qu'elle avait monté sa propre boîte. Je suppose que maintenant que vous êtes avec les C.A. et que votre problème est en voie d'être résolu, vous n'allez pas tarder à remonter au plus haut niveau.

— Bien sûr », dis-je en le regardant tremper sa dernière bouchée de croissant au soyaburger dans son Surcafé. « Mais en attendant... eh bien, ça tourne autour de combien, au juste, la paie dans les rondelles ? »

Et c'est ainsi que lorsque je repris le métro pour regagner Bensonhurst, j'avais la promesse d'une place. Pas d'une bonne place. Ni même une place passable. Mais la seule place en vue.

A la chiche lumière des lampes vacillantes du tunnel, je sortis la boîte en plastique plate que j'avais achetée à l'homme à faciès de belette devant l'église. Le vent me décoiffait les cheveux et je l'ouvris avec précaution. Son contenu m'avait coûté trop cher pour que je me permette d'en perdre.

Avec ça, je tenais sans doute la solution à mon problème, estimai-je. Du moins, pour un temps.

Je contemplai un long moment la petite tablette verte. Il paraissait qu'au bout de six mois, on était bon pour le cabanon, au bout d'un an, pour le cimetière.

Je respirai un bon coup et avalai la pilule.

Je ne sais pas ce que j'avais escompté. Un choc. Une sensation de libération. Un sentiment de bien-être.

Ce que j'éprouvai : à vrai dire, pas grand-chose. Pour autant que je puisse en décrire l'effet, c'était un peu comme d'avoir de la novocaïne dans tout le corps : un vague picotement, puis une totale absence de sensation. Alors que mon dernier Moke remontait à plus de trois heures, je n'éprouvais aucune envie d'en prendre un autre.

Mais, Dieu que le monde était gris !

« Nous fabriquons des rondelles à *bas* prix, dit M. Semmelweiss. Ce qui veut dire aucun rebut. Ce qui veut dire qu'on ne va pas se risquer à engager des bons à rien dans cette industrie, il y a trop d'intérêts en jeu. » Il lorgna d'un œil réprobateur mon dossier personnel. De ma position, je ne pouvais pas distinguer l'écran mais je savais ce qu'il disait. « D'un autre côté, concéda-t-il, Rockwell est l'un

de mes meilleurs employés et s'il dit que vous faites l'affaire... »

C'est ainsi que j'eus la place. Pour cette raison et pour deux autres. Raison n° 1 : la paie était minable. Je m'en serais mieux sorti avec les électrocérébrés, financièrement parlant, sauf qu'à l'usine de rondelles, bien sûr, je ne risquais pas de perdre mes phalanges à nourrir les patients à la petite cuillère. Raison n° 2 : ça faisait bicher Semmelweiss de montrer à ses visiteurs son employé publicitaire. Pendant que j'évacuais des caisses pleines et faisais glisser des vides à la place, je pouvais l'apercevoir à l'intérieur de sa cabine vitrée au bout de l'atelier, qui pointait le doigt sur moi. Et qui riait. Et les gens avec lui, clients, actionnaires ou autres, que ses paroles semblaient rendre incroyablement hilares.

Peu m'importait.

Non, faux, ça m'importait. Et même beaucoup. Mais pas autant que de garder ma place, n'importe laquelle, jusqu'à ce que je puisse trouver moyen de reprendre une vie normale. Les petites pilules vertes constituaient peut-être la première étape. Peut-être. Certes, je n'éclusais plus les Mokes. Mais c'est tout ce qu'on pouvait dire. Je n'avais pas repris de poids, je ne m'étais pas débarrassé de cette perpétuelle tension nerveuse qui me donnait des fourmis dans les doigts et me faisait me tourner et me retourner sur mon matelas au point de réveiller parfois l'un des gosses et de provoquer regards et murmures réprobateurs des parents. Mais le plus gros de cette agitation demeurerait interne, hors de vue, et mon esprit était plus affairé, plus vif que jamais. Je bâtissais de grands rêves de slogans, de campagnes, de lancements de produits, de promotions. L'une après l'autre, j'épuisai la liste des agences, imprimant des résumés, implorant des entretiens, appelant les directions du personnel. Les résumés n'amenèrent aucune réaction. Les coups de téléphone restaient sans réponse. Les visites s'achevaient inmanquablement par mon éjection. Je les avais toutes essayées, les grosses comme les petites. Toutes sauf une.

Je m'étais approché. J'étais allé aussi près que le trottoir en face de la petite bâtisse assez anonyme proche du vieux Lincoln Center qui abritait la toute nouvelle Agence Haseldyne & Ku...

Mais sans y entrer.

Je ne sais pas ce qui me retenait, car ce n'était à coup sûr pas l'ambition et très certainement pas l'intérêt présent de mon existence. La torpeur grise éloignait la douleur et le manque mais elle était presque aussi efficace contre le plaisir et le bonheur. Je dormais. Mangeais. Travaillais à mes résumés et mes catalogues d'échantillons. Je continuais mon train-train à l'usine de rondelles. Les jours se suivaient.

Il n'y avait sans aucun doute rien de bien enthousiasmant à

fabriquer des rondelles. Le boulot était mortel et l'industrie semblait moribonde. On ne voyait jamais le produit fini. On sortait les rondelles et elles étaient expédiées dans des coins comme Calcutta ou le Kampuchea où elles se trouvaient employées à une application quelconque — cela revenait moins cher aux Indiens ou aux Kampuchéens de nous les acheter que de les fabriquer eux-mêmes, mais pas *beaucoup* moins, si bien que les affaires n'avaient rien de prospère. Durant ma première semaine, ils avaient fermé la division de tréfilage du plastique même si celles consacrées à l'aluminium extrudé et au laiton émaillé tournaient encore relativement bien. Il y avait quantité d'espaces inemployés aux niveaux supérieurs de l'usine et quand la production connaissait un creux, j'allais y fureter. On pouvait découvrir l'histoire de l'industrie inscrite dans la stratigraphie de la vieille bâtisse. L'empreinte de scellements dans le sol qui marquaient l'emplacement des presses à estamper individuelles..., barrées par les traces des chaînes d'extrusion à grande vitesse..., elles-mêmes enterrées sous les marques des machines spécialisées à commande numérique..., elles-mêmes à leur tour rendues démodées par l'arrivée des presses à estamper individuelles. Et le tout couvert de poussière, de rouille et de moisi. Il y avait des lampes à l'étage supérieur mais lorsque je pressai l'interrupteur, seule une partie des ampoules s'allumèrent, de vieux tubes fluorescents, et la plupart, avec force clignotements. Un régiment de dormeurs d'escalier aurait pu y trouver refuge mais M. Semmelweiss nourrissait le rêve de locataires « plus désirables »... voire l'espoir encore plus fantasque que les rondelles connaîtraient un nouvel essor et que tout cet espace verrait à nouveau régner une bouillante activité.

Des fantasmes, des rêves, ricanai-je — avec envie, car si les petites pilules vertes m'avaient coupé ma fringale de Mokes, elles avaient également crevé le ballon de mes propres fantasmes. C'est une chose terrible de s'éveiller le matin pour découvrir que le jour qui vient de poindre ne sera pas meilleur que la veille.

II

Qu'est-ce qui changea les choses ? Je ne sais pas. Rien n'avait rien changé à rien. Je n'avais pris aucune résolution, réglé aucune question sans réponse. Mais un beau matin, je me levai tôt, je changeai à une autre correspondance pour descendre à un endroit où je n'étais plus descendu depuis bien, bien longtemps et me retrouver devant l'immeuble où demeurait Mitzi.

Le portier entrebâilla ses mâchoires pour me renifler le bout

des doigts et lire mes empreintes digitales. Succès modéré. Il ne m'admit pas mais ne se referma pas non plus pour me maintenir en attendant l'arrivée des flics. Dans la minute, le visage ensommeillé de Mitzi apparaissait sur l'écran. « C'est vraiment toi », dit-elle puis elle réfléchit quelques instants et ajouta : « Tu ferais aussi bien de monter. »

La porte s'ouvrit juste assez pour me laisser m'insinuer à l'intérieur et durant tout le trajet en monte-charge, j'essayai de discerner ce qu'il y avait eu de bizarre dans son aspect. Les cheveux ébouriffés ? Certes, mais à l'évidence, je l'avais sortie du lit. Une expression étrange ? Peut-être. En tout cas, ce n'était certainement pas celle de quelqu'un ravi de me voir.

Je repoussai cette question dans un coin de mon esprit, celui où s'accumulait la montagne grandissante des problèmes sans réponse et des doutes non résolus. Lorsqu'elle m'ouvrit sa porte, elle avait trouvé le temps de se débarbouiller et de se jeter un fichu sur les cheveux. La seule expression qu'elle arborait était celle d'une curiosité polie. Une curiosité *distante* et polie. « Je ne sais pas pourquoi je suis ici, expliquai-je, hormis que, franchement, je n'ai nulle part ailleurs où aller. » Je n'avais pas prévu de dire ça. Je n'avais rien prévu du tout, à vrai dire, mais lorsque j'entendis les mots sortir de ma bouche, je les reconnus pour vrais.

Elle regarda mes mains vides et mes poches de même. « Je n'ai pas de Mokes ici, Tenny. »

J'écartai l'objection. « Je ne bois plus de Mokes. Non, je n'ai pas décroché ; j'ai simplement fait un transfert. »

Elle eut l'air horrifiée : « Des pilules, Tenny ? Pas étonnant que t'aies cette mine épouvantable. »

Je répondis avec fermeté : « Mitzi, je ne suis pas fou, et je ne crois pas que tu me doives quoi que ce soit, mais j'ai pensé que tu m'écouterais. J'ai besoin d'un boulot. Un boulot qui exploite mes talents ; car ce que je fais en ce moment, c'est tellement la mort qu'un de ces jours, je risque de ne pas me réveiller, faute d'avoir été capable de faire la différence. Je suis sur la liste noire, tu sais. Ce n'est pas de ta faute ; je n'ai pas dit ça. Mais tu es mon seul espoir.

— Ah ! Tenny ! » fit-elle. Le masque de curiosité polie se brisa et, un instant, je crus qu'elle allait pleurer. « Ah ! la la, *bon Dieu*, Tenny... Allez, viens dans la cuisine, on va petit déjeuner. »

Même quand le monde est tout gris, même quand les circonstances sont si incroyablement différentes de ce que vous avez connu qu'une partie de votre esprit court après sa queue, effaré, vos habitudes et votre formation continuent de vous entraîner. Je regardai Mitzi presser des oranges (de véritables oranges-fruits ! et les

presser !) pour en exprimer le jus, puis moudre des grains de café (de véritables grain de café !) pour préparer le café, et, durant tout ce temps, je la mis au courant, avec plus de confiance et de conviction que je n'en avais jamais manifesté à l'égard du Vieux. « Le produit, dis-je à Mitzi. Voilà à quoi je suis bon et j'ai concocté des campagnes monstres pour des produits tout nouveaux. Tiens, un exemple : As-tu jamais réfléchi à toutes les contraintes inhérentes à l'usage de kleenex, serviettes, rasoirs, peignes, brosses à dents jetables ? Il faut toujours en avoir des réserves sous la main. Alors qu'avec des articles permanents... »

Elle fronça les sourcils, rides très profondes et fort méfiantes. « Je ne vois pas où tu veux en venir, Tenny...

— Imaginons un substitut permanent pour, disons, tiens... les kleenex. J'ai fait des recherches ; on appelait ça des mouchoirs. Un article de luxe, tu ne vois donc pas ? Faire payer le prestige...

— Mais on n'en vendra qu'une fois, fit-elle, dubitative. Non ? Je veux dire, s'ils sont permanents... »

Je fis un signe de dénégation. « Permanents tant que le consommateur veut bien les garder. La clé, c'est la mode. Première année, on en vend des carrés. L'année suivante, des triangulaires, peut-être — et puis on varie les motifs, les impressions, les couleurs, qui sait, on peut ajouter des broderies ; les chiffres indiquent qu'il y a là-dedans des recettes brutes infiniment supérieures à celles du jetable.

— Pas mal, Tenny », concéda-t-elle, en posant devant moi une tasse de son drôle de café. Pour être franc, il était loin d'être mauvais.

« Et ce n'est qu'un petit échantillon, dis-je en dégustant ma première gorgée. J'ai prévu des coups plus gros encore. Beaucoup plus gros. Val Dambois a essayé de me piquer mes plans de groupes d'entraide autogérés mais il n'a eu qu'un aperçu de ma méthode de substitution.

— Il y a autre chose ? fit-elle en consultant sa montre.

— Je veux, oui ! Ils ne m'ont simplement pas permis d'aller jusqu'au bout. Vois-tu, une fois que les groupes sont formés, chaque membre va en recruter de nouveaux. Il touche une commission sur chaque nouvelle admission. Tu comptes dix nouveaux membres à cinquante dollars de cotisation annuelle avec une commission de dix pour cent pour chacun — ça te rembourse tes frais d'entrée. »

Elle pinça les lèvres. « Je suppose que c'est une bonne méthode pour s'agrandir...

— Pas simplement s'agrandir ! Comment recruter ces nouveaux membres ? Tu organises une soirée chez toi. Tu invites tes amis. Tu leur donnes à boire et à manger et puis des petits cadeaux — *et nous, on vend ces cadeaux*. Mais surtout (et là, je pris une profonde

inspiration), tiens-toi bien, voilà le plus beau : le membre qui fait signer de nouveaux adhérents obtient une promotion. Il devient compagnon, et ça signifie que sa cotisation passe à soixante-quinze dollars l'an. Vingt membres, il devient conseiller — cotisation : cent. Trente, il est — je ne sais pas, moi — grand sélectionneur exalté de classe thêta ou que sais-je encore. Tu comprends, on garde en permanence une étape d'avance sur eux, si bien que peu importe le nombre de membres qu'ils recrutent, ils nous reversent la moitié en cotisations — et nous, on continue de leur fourguer la marchandise. »

Je me rassis avec mon café, cherchant à déchiffrer son expression. Quelle qu'elle ait pu être. Je m'étais imaginé lire sur ses traits un sentiment d'admiration mais je n'aurais vraiment su dire. « Tenny, soupira-t-elle, t'es franchement un vrai fils de pube. »

Et là, je sentis craquer le barrage de réflexes pourtant endurcis. Je reposai ma tasse si violemment qu'une partie du café se répandit dans la soucoupe. Une fois encore, j'écoutai les mots sortir de ma bouche et, bien que je n'eusse pas prévu de les dire, je les reconnus pour vrais. « Non, dis-je. C'est faux. Autant que je sache, je ne suis un vrai fils de rien du tout. La raison qui me pousse à revenir dans la pub, c'est l'idée que je *devais* en avoir envie. Ce dont j'ai envie, en fait, c'est seulement de... »

Et je m'arrêtai là, parce que j'avais peur de terminer ma phrase avec le mot « toi »... et que d'autre part, j'avais remarqué que ma voix tremblait.

« Je voudrais tant », fis-je en désespoir de cause, et je réfléchis une minute avant de poursuivre : « Je voudrais tant que ce monde soit différent. »

Bon, à votre avis, qu'entendais-je donc par là ? La question n'est pas rhétorique. J'en ignorais alors la réponse et je l'ignore toujours ; mon cœur, disait une chose que ma tête n'avait pas du tout envisagée. Je supposé que le sens de la question n'a pas une telle importance. Ce qui importait, c'était le sentiment général, et je pouvais voir qu'il touchait Mitzi. « Oh ! bon Dieu, Tenny... » et elle baissa les yeux.

Quand elle les releva, ce fut pour me scruter quelques instants avec une extrême pénétration avant de poursuivre : « Est-ce que tu sais », dit-elle — marrant, mais j'avais l'impression qu'elle parlait autant pour elle que pour moi — que tu m'empêches de dormir la nuit ? »

Abasourdi, je commençai : « Je ne croyais pas que... » Mais elle poursuivit.

« C'est absurde, fit-elle songeuse. Tu es un vrai merc. D'accord, tu es au creux de la vague pour l'instant et tu te prends à

imaginer des choses que tu n'aurais jamais imaginées il y a seulement quelques semaines. Mais t'es un merc quand même. »

Je la repris — sans esprit de querelle, simplement pour défendre mon point de vue : « Je suis un homme de publicité, oui, Mitzi. » Ce n'était pas son genre d'employer ce style de langage.

Elle aurait aussi bien pu ne pas m'entendre. « Quand j'étais petite, papa-san me disait toujours que je tomberais amoureuse et que je serais incapable de m'en empêcher, et que dans ce cas, la meilleure et la seule solution pour moi, ce serait encore de tâcher d'éviter le genre d'hommes dont je ne pourrais m'empêcher d'être amoureuse. Oh ! que je regrette de ne pas avoir écouté papa-san ! »

Je sentis mon cœur se gonfler dans ma poitrine. La voix rauque, je m'écriai : « Oh ! Mitzi ! » et lui tendis les bras. Sans la toucher, toutefois. Avec aisance, sans se presser le moins du monde, elle se leva, juste assez vite pour que mes mains la manquent, et elle recula d'un pas. « Reste où tu es, Tenny », m'ordonna-t-elle calmement avant de disparaître dans sa chambre à dormir. La porte coulisssa et se verrouilla derrière elle. Au bout de quelques secondes, j'entendis la douche commencer à couler, et je restai planté là, à étudier les bizarres notions de décoration intérieure que pouvait avoir Mitzi, à essayer de voir ce qu'on pouvait bien trouver à la peinture de Vénus accrochée au mur — à essayer de m'y retrouver dans ce qu'elle avait dit.

Elle m'en laissa tout le temps. Je n'y réussis pas, toutefois, et lorsqu'elle sortit, elle était habillée, coiffée, visage calme, bref, une tout autre personne. « Tenny, me dit-elle sans ambages, écoute-moi. Je crois bien que je suis dingue et je suis certaine que cela va m'attirer des ennuis. Mais enfin, je veux te dire trois choses :

« Un, je ne suis pas intéressée par tes idées de produits ou ton plan avec les ConsommAnons. Ça n'entre pas dans les créneaux de l'agence que je dirige. »

« Deux, pour le moment présent, je ne peux rien faire pour toi. Et sans doute, même si je le pouvais, il vaudrait mieux que je m'en abstienne. Peut-être que d'ici un jour ou deux j'aurai retrouvé mes esprits et que je refuserai même de te voir. Mais pour l'heure, il n'y a pas de place pour un autre publicitaire dans nos bureaux — ni d'ailleurs non plus de place pour toi dans ma vie. »

« Trois (elle hésita, puis haussa les épaules), trois, il se *pourrait*, éventuellement, qu'on ait quand même un sujet de discussion, un peu plus tard. Les immatériels, Tenny, branche politique. Un projet spécial. Alors, motus, je ne devrais même pas en évoquer l'existence. Peut-être qu'il n'en aura même jamais. Il n'en aura pas en tout cas, tant que nous n'aurons pas réglé quantité de choses — on cherche même encore un endroit pour l'abriter, hors de vue,

parce que c'est *vraiment* ultra-secret. Et même alors, il est possible qu'on décide que le temps n'est pas encore mûr et qu'il vaudrait peut-être mieux tout compte fait ne pas le lancer. Je suppose que tu vois à quel point tout cela est plein de si, Tenn... mais s'il se confirme que le projet se réalise, alors peut-être, je dis bien peut-être, que je pourrai y trouver une place pour toi. Rappelle-moi dans une semaine. »

L'air pressé, elle me passa devant. Le regard éperdu, je tendis la main mais elle m'esquiva, se pencha pour me donner un baiser chaste et ferme sur la joue puis gagna la porte. « Ne m'accompagne pas, commanda-t-elle. Attends dix minutes, puis va-t'en. »

Et elle disparut.

Même si ces petites tablettes vertes semblaient me clarifier les idées, elles ne rendaient pas plus claires mes tentatives de réflexion pour débrouiller l'écheveau Mitzi. Mentalement, je me répétais mot à mot notre conversation, en me retournant mon matelas pendant que les bébés gémissaient et que les parents ronflaient ou bien se chamaillaient dans la même pièce. Je n'y comprenais rien. J'étais incapable de deviner les sentiments de Mitzi à mon égard (Oh ! elle avait presque prononcé le mot « amour » mais ses actes n'étaient certes pas en rapport avec ses paroles !), incapable de faire cadrer la Mitzi que j'avais connue charnellement, et de manière si désinvolte, sur Vénus, Mitzi et ses seuls secrets, ceux de l'agence, avec la fille de plus en plus imprévisible et mystérieuse que je retrouvais sur Terre.

Je n'y comprenais rien de rien, hormis une seule chose qui résonnait, claire, dans ma mémoire. Et donc, sitôt terminé mon poste à l'usine de rondelles, je me lavai, me peignai, et allai me présenter devant la cabine vitrée au bout de l'atelier. Semmelweiss n'était pas seul ; l'homme qui lui tenait compagnie était là au moins une fois par semaine, il restait parfois des heures, partant déjeuner avec lui pour revenir avec cette démarche qu'on acquiert après trois martinis. Je savais de quoi ils parlaient : de rien. Je toussotai au seuil de la cabine et dis « Excusez-moi, monsieur Semmelweiss. »

Il me répondit d'un grognement exaspéré, modèle vous-voyez-donc-pas-que-je-suis-en-conférence : « Une minute, Tarb ! » Et se retourna vers son ami. La conférence avait trait aux pédicars :

« L'accélération ? Ecoute, j'ai eu une vieille Ford avec poussoir extérieur, mon premier pédicar, seconde main, une vraie poubelle — mais en attendant, quand j'étais à un feu rouge, il me suffisait de passer ce vieux pied droit dehors, d'appuyer un bon coup, et *zou !*, je te les coiffais tous au démarrage, les péditaxis et les autres ! »

Nouveau toussotement. Semmelweiss leva au ciel un regard désespéré puis se tourna vers moi : « Pourquoi n'êtes-vous pas derrière votre machine, Tarb ? »

— J'ai fini mon poste, monsieur Semmelweiss. Je voulais juste vous demander quelque chose.

— Tss », fit-il, avec un coup d'œil à son ami, sourcils levés avec dédain — du dédain pour moi, moi qui naguère encore avais possédé un vélo électrique ! Mais il dit : « Alors, qu'est-ce que c'est encore, bon Dieu ?

— C'est au sujet de tout cet espace libre, monsieur Semmelweiss. Je crois que je connais quelqu'un qui serait susceptible de le louer. C'est une agence. »

Ses yeux firent tilt. « Bon Dieu, Tarb, pourquoi ne le disiez - vous pas plus tôt ? » Et dès lors, il n'y eut plus de problème. Montrer l'emplacement à Mitzi et Haseldyne : pas de problème. Quitter le boulot pour les amener ici : pas de problème. L'interrompre dans ses conférences : pas de problème, bon Dieu, Tarb, bien sûr que non, quand vous voulez ! Plus aucun problème.

... à part, peut-être, moi ; moi avec toutes mes inquiétudes, mes craintes, mes peurs et mes questions, auxquelles je n'arrivais même pas à donner un nom.

III

Quand enfin je parvins à avoir Mitzi au bout du fil, elle se montra très irritable, comme si elle s'en voulait même de m'avoir encouragé — ce qui, j'en étais sûr, était exactement le cas. Elle biaisa, hésita, et voulut bien en fin de compte admettre que, oui, elle avait effectivement dit qu'ils avaient besoin d'une planque. Il faudrait toutefois qu'elle en discute avant avec Haseldyne.

Mais quand je la rappelai, conformément à ses instructions, dix minutes plus tard, elle me dit : « On y sera. » Et ils y étaient.

Quand je les retrouvai sur le trottoir crasseux à l'entrée de l'usine de rondelles, Haseldyne semblait bien plus irrité que Mitzi ne l'avait paru au téléphone. Je tendis la main : « Salut, Des », fis-je, fort civil.

Pas civil pour deux sous, il ignora ma main tendue. « Vous avez une mine de déterré, vous, fit-il sans aucune sympathie. Quel est encore ce trou à rats que vous essayez de nous fourguer ?

— Par ici, je vous prie », fis-je, très huissier, et je m'inclinai. Je ne leur dis pas de faire attention à la crasse. Ils étaient assez grands pour la voir tout seuls. Je ne m'excusai pas non plus, pas plus que je ne m'excusai pour les toussotements, aboiements, voire crépitements d'arme automatique des machines qui crachaient leur million de rondelles à l'heure, ou pour Semmelweiss qui nous adressait des

signes de main huileux depuis sa cabine vitrée ; ou pour les odeurs ; ou pour l'environnement. Ou pour quoi que ce soit. C'était à eux de prendre leur décision. Je n'allais pas les supplier.

Une fois en haut, ce fut un peu mieux, toutefois. Ces antiques bâtisses, comme construction, c'est du solide ; on pouvait entendre les machines en dessous mais seulement comme un murmure, lointain et somme toute pas déplaisant. Les tubes clignotaient toujours autant, et la poussière faisait éternuer et souffler Mitzi. Mais elle ne parut pas le remarquer. Ils étaient beaucoup plus intéressés par l'escalier de service et le monte-charge et toutes ces tanières désaffectées marquées SORTIE que personne n'avait plus ouvertes depuis des décennies. « En tout cas, ce ne sont pas les entrées et les sorties qui manquent », observa Desmond avec humeur. J'opinaï mais je ne l'avais à vrai dire pas entendu. J'étais à côté de la plaque. Marrant. Avec Mitzi en chair et en os dans la même pièce que moi, j'avais l'impression d'être plus loin d'elle que jamais. Je suppose que c'était un simple effet de la tension. Les pilules n'étaient pas sans coût pour la santé, et bien que ma perte de poids eût ralenti, elle n'avait pas cessé, pas plus que n'avaient cessé mes insomnies. Et pourtant, il y avait quelque chose de très bizarre...

« Tarb », lança Haseldyne, bougon, « vous roupillez ou quoi ? Je vous ai demandé quelles étaient les dessertes du coin.

— Les dessertes ? (Je comptai sur mes doigts.) Voyons voir : il y a deux lignes de métro, tous les bus nord-sud, les transversaux, le trottoir roulant transurbain. Et les péditaxis, bien entendu.

— Et l'alimentation en électricité ? intervint Mitzi, entre deux éternuements.

— Bien sûr qu'il y a de l'électricité. C'est bien comme ça qu'ils font tourner les presses à rondelles, expliquai-je.

— Non, bordel, je veux dire, est-ce qu'elle est *fiable* ? Pas de coupures ? »

Je haussai les épaules. Je n'avais pas franchement fait attention. « Je suppose que non... »

Je n'avais pas réalisé qu'elle était plus à cran que moi. « Tu supposes ? explosa-t-elle. Bon Dieu, Tenny, même pour un moké, t'es... ââ... ââ... t'es vraiment con... ââ... »

Quand le *tchoum* ! arriva, il était violent. Elle porta brusquement les mains à son visage. « Et *meeeeerde* ! » grogna-t-elle. A quatre pattes par terre, en train de balayer le sol poussiéreux, elle leva sur moi un regard féroce, et l'un de ses yeux bleus était brun.

Je suppose que si je n'avais pas été un mokimane, je m'en serais depuis longtemps aperçu : manger des salades. Porter des lentilles de contact pour dissimuler la couleur de ses yeux. Eviter la

mère qui cherchait désespérément à revoir sa fille. Me traiter de merc et de fils de pube quand elle s'énervait. Une douzaine de détails tous aussi incongrus.

Et une seule explication pour coller avec tout cela.

Je suppose que si je n'avais pas été d'abord un mokimane puis un piluleur, j'aurais réagi d'une manière entièrement différente. J'aurais appelé les flics, je suppose. Ou du moins, essayé, même si cela m'aurait presque certainement coûté la vie. Mais j'étais passé à l'essoreuse. J'étais lessivé. Ce que je faisais était peut-être une terrible erreur. Mais il ne me restait rien pour discerner à coup sûr le vrai du faux.

Il me semblait disposer de tout le temps du monde. Je sortis un calepin de ma poche, griffonnai rapidement quelques lignes puis déchirai la page et la repliai. « Mitzi », dis-je en faisant un pas, ignorant les lentilles de contact perdues, « vous n'êtes pas Mitzi, n'est-ce pas ? »

Arrêt sur image. Elle me fixa d'un œil brun et d'un œil bleu.

« Vous êtes un imposteur, n'est-ce pas ? Un agent vénos ? Un double de la véritable Mitzi Ku. »

Et Haseldyne laissa échapper un long et lent soupir. Je pouvais le sentir approcher de moi, prêt à passer à l'action. « Lisez ça ! » lui dis-je en lui fourrant le billet dans la main.

Il faillit ne pas s'arrêter et puis il le regarda, fronça les sourcils, parut surpris et le lut à haute voix :

« " A qui lira ces lignes : je ne peux plus supporter plus longtemps cette vie de drogué. Le suicide est la seule issue. " Signé : Tennison Tarb. Qu'est-ce que c'est que ces conneries, Tarb ? »

Je répondis : « Servez-vous-en si vous voulez vous débarrasser de moi. Ou laissez-moi vous aider. Je ferai de mon mieux, je ferai tout mon possible, quoi que vous fassiez. Peu m'importe ce que ce sera. Je sais que vous êtes des Vénos. Je m'en fous. »

Et j'ajoutai :

« S'il vous plaît. »

La fausse Mitsui Ku

I

Il était une fois un homme appelé Mitchell Courtenay, celui-là même qui semblait avoir donné son nom à la moitié des rues sur Vénus. Ils croient que c'est un héros mais lorsque mon institutrice nous en parlait en classe d'histoire, elle crachait son nom avec mépris. Comme moi, c'était un rédacteur publicitaire trois-étoiles. Comme moi, il s'était trouvé aux prises avec une crise de conscience qu'il n'avait jamais voulue et comme moi, sans savoir comment s'en dépêtrer.

Comme moi, c'était un traître.

C'est le genre de mot qu'on n'aime pas entendre, surtout quand on est celui à qui il s'applique. « Tennison Tard », beuglai-je à plein gosier, embarqué dans la dernière rame locale qui me ramenait à mon gourbi de Bensonhurst — dans le tonnerre du tunnel de métro, la où personne ne risquait de m'entendre, pas même moi —, « Tennison Tarb, tu es un traître à la Braderie ! »

Pas même un écho pour me répondre. Ou alors, il était noyé dans le rugissement du métro. Le qualificatif ne m'affligeait pas, même si je le savais juste, et infamant.

Je suppose que c'étaient les longues gélules vertes qui atténuaient la douleur, au même titre que toutes ces autres douleurs que je ne ressentais même plus. C'était ma bonne fortune ; mais si vous retourniez la pièce, l'autre face était que je n'éprouvais pas non plus la moindre allégresse à être de nouveau un publicitaire. Haut, bas. Haut, bas. Combien de temps allais-je rester au sommet de la vague, ce coup-ci impossible à savoir, mais en tout cas, j'y étais. J'aurai dû exulter — si l'univers n'avait pas été aussi gris.

Et si l'univers n'avait pas été aussi gris, j'aurais aussi bien pu trembler encore de terreur, car il s'en était fallu d'un cheveu, là-bas, dans l'atelier désaffecté au-dessus de la fabrique de rondelles. Je revoyais encore les plans défiler, l'un après l'autre, comme des cartes perforées, dans l'esprit calculateur d'Haseldyne : Lui éclater la tête puis le coller sous une presse à estamper pour maquiller les preuves. Le droguer et le balancer du haut d'une fenêtre élevée. Prendre de l'extrait de Moke et lui flanquer une surdose — ce qui aurait constitué

sans doute la méthode la plus simple et la plus sûre. Mais il n'en fit rien. Entre deux borborygmes étranglés, Mitzi annonça qu'elle voulait m'accorder ma chance et Haseldyne n'osa pas la contrer.

Il ne me rendit pas non plus mon billet de « suicidé », toutefois.

Si j'envisageais la vie qui m'attendait, je pouvais y voir s'ouvrir deux failles béantes. D'un côté, Haseldyne pouvait, en fin de compte, utiliser mon billet et c'en serait définitivement fini de Tennison Tarb. De l'autre, j'étais découvert, arrêté, électrocérébré. Entre les deux, s'étendait un mince fil du rasoir que je pouvais espérer parcourir — et qui débouchait sur un futur dans lequel mon nom serait à jamais injurié par des générations d'écoliers à venir.

C'était une bénédiction que j'aie les longues gélules vertes.

Et puisque je devais donc rester branché sur le fil du rasoir, je fis avec. Je me rasai, m'apprêtai, me pomponnai du mieux possible compte tenu de la modestie de mes moyens et des facilités disponibles dans ma piaule de Bensonhurst — quand je pouvais passer devant des parents somnambules et des gamins grincheux. Les longs trajets en métro dans les tunnels enfumés eurent vite fait d'ôter l'apprêt de mes shorts et de couvrir de suie mes cheveux lavés, mais l'un dans l'autre, j'étais toutefois raisonnablement présentable lorsque je me pointai dans le hall de l'immeuble de la Haseldyne & Ku. Là, un flic de la Wackerhut vérifia mes empreintes palmaires, m'épingla sur le col un badge magnétique de visiteur temporaire et m'expédia vers le bureau de Mitzi. Vers la porte de son bureau, du moins, car devant celle-ci, son nouveau sec/2 me stoppa. L'homme m'était inconnu. La réciprocité n'était pas vraie car il m'accueillit par mon nom. J'avais certaines formalités à remplir. Le sec/2 avait déjà mis au parfum le service du personnel : un fac-similé de contrat d'employé n'attendait plus que l'empreinte de mon pouce et sitôt que j'eus officiellement signé, le sec/2 m'offrit une carte permanente de personnel de l'agence ainsi qu'une avance sur salaire de deux semaines.

Ce fut donc avec de l'argent à mon crédit que je franchis en définitive la porte du bureau de Mitzi. C'était une salle de remuement de première classe, aussi opulente et formidable que l'antre du Vieux a la T.G. & S. La pièce était meublée d'un bureau et d'un divan de conférence, avec un bar garni en alcools, et un vidécran, et disposait de *trois* fenêtres et de *deux* chaises pour les visiteurs. Ce qui lui manquait, c'était Mitzi Ku. A sa place, Des Haseldyne était assis, l'air mauvais, derrière le bureau, et jamais il n'avait paru aussi imposant. « Mitzi est occupée ; je la remplace », annonça-t-il.

J'acquiesçai, même si me retrouver aux mains de Des Haseldyne ne faisait pas partie de mes rêves les plus doux. « Pouvons-nous parler ici ? » demandai-je.

Il soupira avec patience et de la main indiqua les fenêtres. Effectivement, toutes les ouvertures avaient ce faible scintillement typique de la présence d'un rideau d'isolation. Aucun dispositif d'espionnage électronique ne pourrait émettre hors de cette pièce tant que le dispositif serait en route. « Parfait, dis-je. Mettez-moi à l'épreuve. »

Il parut curieusement hésitant. « Nous n'avons pas vraiment de place pour vous », finit-il par grommeler.

Cela, c'était manifeste. On n'avait prévu aucun rôle pour moi dans leur machination avant que je vienne m'y fourrer. Je n'avais pas l'impression qu'aucune de mes propositions puisse lui paraître une bonne idée ; il écouterait peut-être Mitzi ; moi, jamais. Malgré tout, j'essayai de rendre la pilule plus facile à avaler. « Mitzi avait mentionné la politique — je peux faire un malheur dans ce secteur.... proposai-je.

— *Non !* » Un aboiement sonore, furieux, et sans réplique. Allons bon, qu'est-ce qui l'avait chagriné à ce point ? Je haussai les épaules et fis une nouvelle tentative.

« Il y a d'autres immatériels — disons, la religion. Ou n'importe quelle sorte de produit qui...

— Pas dans nos méthodes », grommela-t-il en hochant sa grosse tête. Il leva la main pour interrompre toute autre vaine suggestion de ma part. « Il faudra que ce soit quelque chose de bien plus marquant que ça », fit-il, d'un ton définitif.

Eurêka ! « Ah ! dis-je. Je vois ! Vous voulez une action au grand jour. Vous voulez que je mette ma tête sur le billot pour vous prouver mon loyalisme. Que je commette un vrai crime, pas vrai ? Pour que je ne risque plus de tourner casaque ? Qu'est-ce que vous voulez me faire faire ? Assassiner quelqu'un ? »

J'avais dit ça avec une telle facilité ! Peut-être fallait-il en chercher la cause dans l'engourdissement gris et brumeux qu'avaient provoqué en moi les pilules, mais une fois que j'eus saisi ses intentions, les mots jaillirent sans le moindre scrupule. Seulement, Haseldyne n'avait pas pris de pilules, lui. Le visage massif se composa en un masque granitique de totale révolte. « Mais bon Dieu, pour qui nous prenez-vous ? » demanda-t-il, avec mépris. Je haussai les épaules. « Nous ne faisons rien de semblable ! » J'attendis qu'il soit redescendu des sommets de sa dignité offensée. Ça prit un moment, car il semblait avoir du mal à rassembler ses pensées.

« Il y a quand même une possibilité, dit-il enfin. Vous étiez dans les forces limbiques lors de la campagne de Gobi.

— Aumônier, c'est exact. Ils m'ont viré avec un C.B.

— Ce n'est pas un problème de rectifier ça », fit-il avec impatience. Certes, ça n'en était pas un quand on avait l'appui du cofondateur d'une agence. « Supposons qu'on vous introduise dans

une place où vous auriez la responsabilité d'un équipement campbellien — vous savez utiliser ce matériel, je suppose ?

— Ce n'est pas le plus crucial, Des, lui dis-je avec entrain. C'est une simple question technique. On n'apprend pas à utiliser ce matériel, on le loue. »

Il insista, têtue : « Mais vous sauriez diriger les techniciens ?

— Bien entendu. Tout le monde saurait le faire. Mais dans quel but ? »

Si j'avais eu le moindre doute sur le fait que, depuis le début, il improvisait à mesure, et pas très bien, sa réponse alors le trahit : « Pour promouvoir la cause vénusienne ! rugit-il. Pour que ces putains de mercs nous foutent la paix ! »

Je le considérai avec un réel étonnement : « Vous êtes sérieux ? Dans ce cas, laissez tomber ! »

Grondement plus sourd et plus dangereux : « Et pourquoi ça ?

— Ah ! Des ! Je veux bien que vous soyez un agent vénos mais vous n'êtes sûrement pas un publicitaire. La stimulation limbique n'est pas une technique en soi. Ce n'est qu'un intensificateur. Un activateur.

— Et alors ?

— Alors, elle doit obéir aux lois fondamentales de toute publicité. Vous ne pouvez que pousser les gens à *désirer* les choses, Des. Vous parviendrez à induire chez eux des conditionnements d'achat ou créer des appétits, mais vous ne pourrez pas utiliser la publicité à rendre les gens *sympas*, pour l'amour du ciel ! » J'avais mis le doigt sur la vérité. Question publicité, le bonhomme était ignare. Qu'il soit parvenu à dissimuler aussi longtemps son ignorance crasse à la tête d'une grosse agence relevait du miracle — même si ce que je venais de lui dire était vrai : on n'avait pas besoin d'apprendre ce qu'on pouvait faire exécuter par d'autres. Il me lorgna d'un sale œil tandis que je poursuivais mon explication : « Pour arriver à ce genre de résultat, il vous faudra intervenir par C-mod, si vous êtes vraiment pressé, et il est hors de question d'y parvenir en dehors de groupes réduits, et captifs. Ce n'est pas vraiment de la publicité qu'il vous faut, Des.

— Ah bon ? »

Je m'expliquai : « Ce qu'il vous faut, c'est de la propagande. Du bouche à oreille. Vous voulez créer une image. Vous commencez en guise de hors-d'œuvre avec des histoires de " bons Vénos ". Prenez un couple de personnages venusiens dans une comédie de situation et faites-les graduellement passer du rôle de clowns néfastes à celui de doux excentriques. Couplez le tout avec quelques pubs sur fond vénusien — le genre " Vénus fond pour les Caram'Hello "...

— Foutre non que Vénus risque pas de fondre pour ça,

explosa-t-il.

— Les détails exacts pourraient être différents, bien entendu. Bien sûr, il vous faudra être hyper-prudent. Vous jouez là sur des préjugés profondément ancrés, vous savez, sans compter que vous frisez l'illégalité. Mais ça peut se faire, avec de l'argent et du temps. Je dirais qu'il faut compter dans les cinq ou six ans.

— Mais nous n'avons pas cinq ou six ans !

— Le contraire m'eût étonné, Des », conclusai-je avec le sourire. C'était marrant mais je me surpris à prendre plaisir à son exaspération, tout autant que si je n'avais pas été l'épine qui lui déchirait la peau — et comme s'il n'avait pas disposé de l'évidente et facile possibilité de s'en débarrasser que lui procurait le billet confessant mon « suicide ». Bref, autant dire tout simplement que je me désintéressais de mon sort. Tout cela m'échappait. Mitzi était la seule amie que j'avais au monde. Soit elle allait me sauver... soit elle n'en ferait rien.

Je quittai un Des Haseldyne hostile, en me sentant plus proche du bien-être que je ne l'avais été depuis bien des mois et, ce soir-là, je sortis et claquai une bonne partie de mon nouveau crédit dans l'achat de vêtements neufs. Je les choisis avec autant de plaisir et de soin que si j'étais persuadé de vivre assez longtemps pour les porter.

Quand vint la réunion du lendemain matin à la salle de remue-ménages de Mitzi, Mitzi en personne était là — les yeux rougis, l'air de ne pas avoir bien dormi, les rides plus profondes que jamais entre ses sourcils. Elle m'indiqua la chaise sans mot dire, enclencha l'écran anti-écoutes et s'assit, les coudes à plat sur le bureau, le menton posé sur les avant-bras, et me dévisagea. Enfin, elle dit : « Comment ai-je pu faire pour m'embringer là-dedans avec toi, Tenny ? »

Je lui fis un clin d'œil. « J'ai simplement eu du pot, je suppose.

— Ne plaisante pas ! fit-elle avec brusquerie. Je n'ai pas été te chercher. Je n'avais pas envie de tomber am... am... » Elle prit une profonde inspiration et se força à terminer : « de tomber amoureuse de toi, bon sang ! Es-tu conscient du danger que tout cela représente ? »

Je me levai pour lui faire une bise dans les cheveux avant de lui répondre sérieusement : « J'en suis tout à fait conscient, Mitz. Mais à quoi bon s'en préoccuper ?

— Veux-tu t'asseoir à ta place ! » Puis, elle se calma en me voyant battre en retraite sur ma chaise : « Ce n'est pas de ta faute si mes glandes me jouent à nouveau des tours, je suppose. Je ne veux pas te voir blessé. Mais, Tenn, si jamais on en vient au point où je dois choisir entre toi et la cause... »

Je levai la main pour l'arrêter : « Je le sais, Mitz. Tu n'auras pas besoin d'en arriver là. Vous ne regretterez pas de m'avoir embarqué avec vous parce que, franchement, vous êtes tous des rigolos, pas

fichus de savoir ce que vous êtes en train de faire. »

Regard mauvais. Puis, de mauvaise grâce : « C'est vrai que tous ces trucs nous répugnent trop pour qu'on sache vraiment y faire. Alors, si tu pouvais nous faire profiter un peu de ton expérience...

— Je peux. Tu le sais bien.

— Oui, fit-elle à contrecœur, je suppose que oui. J'ai dit à Des que cette histoire de stimulation limbique était sans espoir mais il ne voulait pas te mettre au courant du plan réel... Très bien, je prends le risque. Ce que nous allons faire, Tenny, ça relève de la politique, et tu vas le faire pour nous. C'est toi qui mènera toute la campagne — sous ma direction et celle de Des.

— Parfait, dis-je de tout cœur. Ici ? Ou bien... »

Elle baissa les yeux. « Pour le début, du moins, ici, oui. Bon, as-tu des questions ? »

Eh bien, pour commencer, il y avait la question du pourquoi il fallait que tout se passe ici et non dans l'atelier désaffecté au-dessus de la fabrique de rondelles mais ça ne semblait pas être de celles auxquelles elle désirait répondre. Je dis lentement : « Si tu pouvais déjà me tuyauter en gros sur ce que vous comptez faire...

— Oui, bien sûr », dit-elle comme si je lui avais demandé la direction des toilettes. « L'idée générale est que nous allons ruiner l'économie de la Terre, et pour ce faire, nous comptons nous emparer des gouvernements. »

J'acquiesçai, attendant la phrase suivante qui éclairait tout cela. Quand elle ne vint pas, je demandai : « Les quoi ?

— Les gouvernements », confirma-t-elle avec assurance.

« Surpris, pas vrai ? Un truc si évident et pourtant pas un de tes mercs n'a eu l'idée de voir ça, pas même les écolos !

— Mais Mitz ! Quel intérêt pour vous de vous emparer des gouvernements ? Personne ne prête la moindre attention à ces fantoches. Le vrai pouvoir réside ici, dans les agences. »

Elle opina. « Il y réside, certes ; *de facto*. Mais, *de jure*, le gouvernement détient encore la prééminence. Les lois n'ont jamais été modifiées. Simplement désormais, ceux qui les rédigent sont aux mains des agences. Ils sont à leurs ordres. Personne jamais ne les met en question. La seule différence, c'est que c'est nous qui tirerons les ficelles. Les fantoches continueront d'être à nos ordres et ce que nous leur ordonnerons plongera cette planète dans la plus effroyable, la plus épouvantable dépression que la race humaine aura jamais connue — et à ce moment, on verra bien s'ils sont encore capables de venir fourrer leur nez dans les affaires de Vénus ! »

Je la regardai, ébahi. C'était à peu près l'idée la plus dingue que j'eusse jamais entendue. Même si ça marchait, et la plus élémentaire sagesse me jurait que ça ne pouvait pas marcher, que

désirait-elle au bout du compte ? Une dépression économique ? Le chômage généralisé ? La destruction de tout ce qu'on m'avait appris à révéler...

Et pourtant — me disait la simple humilité — qui étais-je, moi, un raté, un drogué, pour me permettre des critiques ? Dieu sait à quel point mes principes avaient été bousculés et secoués sur les montagnes russes de ces derniers mois pour que j'aie encore jouer les innocents. Je pataugeais — et Mitzi semblait si sûre d'elle-même.

Je repris, tâtant le terrain : « Ecoute, Mitz, puisque certaines de nos coutumes terrestres vous paraissent si étranges... »

Elle explosa : « Pas étranges ! Dégueulasses, oui ! Criminelles ! A vomir ! »

J'étendis les mains, l'air de dire : « Ce n'est plus une discussion » — d'autant que je semblais changer de camp dans ladite discussion. « La question reste : comment peux-tu être si certaine que ça va marcher ?

— Nous prends-tu pour des barbares illettrés ? » fit-elle, le ton féroce. « On a tout rejoué et répété une centaine de fois. On a recueilli des informations auprès des plus grands cerveaux de Vénus — psychologues, anthropologues, groupes de réflexion en science politique, stratèges et polémologistes... et puis merde, finit-elle, maussade, non. On ne sais pas si ça va marcher. Mais c'est encore la seule chose que nous ayons trouvée qui soit susceptible de réussir. »

Je me rassis et contemplai ma dame de bronze. Alors, voilà dans quoi je m'étais engagé : une immense et léthale conspiration, planifiée par des grosses têtes, et conduite par des fanatiques. C'était comiquement désespéré, de la grosse farce, excepté que ce n'était plus drôle du tout quand on songeait à ce que cela signifiait : trahison, ruptures de contrat, pratiques commerciales déloyales. Si ça tournait au vinaigre, le mieux que je puisse espérer pour moi était une nouvelle visite à la colonie pénitentiaire polaire — cette fois, du mauvais côté des barreaux.

L'expression qu'arborait le visage de Mitzi aurait pu jadis appartenir à Jeanne d'Arc. Elle semblait presque irradier, les yeux levés vers le ciel, les traits de la dame de bronze transmutés en l'or le plus pur, le plus chaud, et les rides jumelles profondément ciselées entre ses yeux...

Je tendis la main par-dessus le bureau et les effleurai : « Chirurgie plastique, je suppose ? »

Elle se ressaisit bien vite, me lança un regard furieux (avec, cette fois, le renfort de vraies rides), pinça les lèvres. « Ben... bon sang, oui, Tenny, bien sûr que oui, il a fallu recourir à la chirurgie plastique. Je ne ressemblais qu'un petit peu à Mitsui Ku...

— Ouais, fis-je en hochant la tête. Je pensais bien que c'était

ça. Alors l'idée, poursuivis-je sur le ton de la conversation, c'était de nous liquider tous les deux dans la station de tram, n'est-ce pas ? Et ensuite, vous auriez annoncé qu'à la suite d'efforts herculéens et grâce à l'habileté des chirurgiens vénos, vous étiez parvenus à sauver au moins Mitzi ? Sauf qu'en réalité, tu aurais pris sa place ?

— Quelque chose comme ça, fit-elle sèchement.

— Ouais. Dis donc », m'enquis-je, le ton curieux, « quel est ton vrai nom, au fait ?

— Et merde, Tenn ! Quelle différence ça peut faire ? » Elle resta boudeuse une minute puis dit enfin : « Sophie Yamaguchi, au cas où ça t'intéresserait.

— Sophie Yamaguchi », répétais-je, goûtant le nom. Pas terrible. « Je crois que je vais continuer à t'appeler Mitzi, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— D'inconvénient ? Mais *je suis* Mitzi Ku ! J'ai passé *sept mois* à m'entraîner à être elle, à étudier les bandes des circuits de surveillance, à copier ses tics, mémoriser ses antécédents. Même toi, je t'ai berné, pas vrai ? A présent, c'est à peine si je me souviens même de Sophie Yamaguchi. C'est comme si Sophie était morte, à la place de... »

Elle s'interrompit brusquement. Je dis : « Je suppose que Mitzi est morte, alors. »

La fausse Mitzi confirma de mauvaise grâce : « Eh bien, oui, elle est morte. Mais elle n'a pas été tuée par le tram. Et crois-moi, Tenny, j'en étais soulagée ! Nous ne sommes pas des assassins, tu sais. On ne veut faire de mal à personne, sans nécessité. C'est simplement que les réalités objectives de la situation... en tout cas, ils l'avaient mise hors circuit pour euh... recyclage.

— Ah ! fis-je avec un hochement de tête. L'Anti-Oasis...

— Bien sûr qu'elle y est allée. Et elle s'en serait trouvée très bien. Soit elle aurait fini par adopter notre façon de penser, soit, au moins, elle serait restée en vie, et hors de vue. Mais elle a essayé de s'évader. Elle a dû se retrouver à court d'oxygène ou je ne sais quoi, dans le désert... Tenny, reprit-elle avec ardeur, ce n'était la faute de *personne*.

— Bon, qui a dit que c'était la faute à quelqu'un ? Maintenant, au sujet de ce que tu veux me faire faire... »

Quand on veut bien y réfléchir, je suppose que rien n'est jamais la faute de personne, ou du moins, c'est ce que tout le monde pense. Chacun doit faire ce qu'il a à faire.

Malgré tout, lors du trajet de retour à Bensonhurst, ce soir-là je ne pus m'empêcher de regarder autour de moi les banlieusards aux traits las et tristes, pendus à leur harnais tandis que défilait le tunnel crasseux et que le vent enfumé nous soufflait aux oreilles, dans le

clignotement des ampoules. Et de m'interroger. Avais-je vraiment envie de rendre la dure vie de ces consommateurs encore plus difficile ? Ruiner l'économie de la Terre n'était pas une abstraction ; cela signifiait des choses tangibles, la perte tangible d'emploi pour un archiviste ou pour un flic de la Brink's. Une perte tangible de qualification pour un publicitaire. Une saignée tangible dans le budget nourriture pour la famille avec laquelle je vivais. Bon d'accord, j'étais désormais convaincu que la Terre avait tort de saboter et dominer Vénus, et qu'il était juste de joindre ses forces à celles de Mitzi (enfin, la fausse Mitzi) pour mettre un terme à de telles vilenies. Mais quel degré de vilénie convenait-il d'appliquer pour parvenir à cette noble cause ?

A tous mes soucis, mes tracas et mes dilemmes, je n'avais aucune envie d'ajouter la seule chose dont je n'avais jusqu'à présent pas trop souffert : la culpabilité.

Néanmoins...

Néanmoins, je m'acquittai du boulot que Mitzi m'avait donné. Et m'en acquittai fichtre bien. « La seule chose que je te demande, Tenny, avait-elle ordonné, c'est de faire élire des gens. N'essaie pas de te lancer dans des trucs compliqués. Ne cherche pas à mettre des *principes* dans tes campagnes. Contente-toi de te défoncer comme un vrai putain de mercanti pour que nos candidats gagnent. »

D'accord, Mitzi. Je me suis défoncé comme... un putain de mercanti, et j'ai essayé de ne pas me sentir trop putain moi-même. L'un des types qu'elle avait piqués à la Taunton, Gatchweiler et Schoken était mon vieux larbin de Dixmeister ; il s'était retrouvé promu à mon poste et déjà se voyait, lugubre mais résigné, en redescendre. Son visage s'éclaira lorsque je lui annonçai qu'il aurait dorénavant encore plus d'autorité, cette fois ; je le laissai se charger de toutes les convocations pour les candidatures, et même opérer la première présélection. Je m'abstins de lui dire que, tout du long, je le gardais à l'œil depuis mon bureau grâce au circuit fermé de télévision mais enfin, ce ne fut même pas nécessaire : laissé à lui-même, et sachant mettre à profit mon instruction, le gosse s'en tirait fort bien.

Et moi, j'avais des choses plus importantes à faire. Je voulais des *thèmes*. Des slogans. Des combinaisons de mots susceptibles ou non d'avoir un sens (ce n'était pas la l'important) mais avant tout, brèves et faciles à mémoriser. Je mis le service de la recherche à la tâche, avec pour mission de déterrer l'ensemble des thèmes et slogans utilisés lors des campagnes politiques, « La Juste Donne », « On s'abat ou on se bat », « La Majorité silencieuse », « La Traversée du désert », « Bonnet blanc et blanc bonnet », « Vison, Saumon, Trahison », « L'Etat nous colle ! Ras-le-bol ! », « Cuba : 150

kilomètres », « La Publicité, c'est la Vérité » — non, celui-ci sonnait faux. « Je ne suis pas un escroc^[1] » — celui-là n'avait pas marché. « Guerre à la pauvreté. » Déjà mieux, ce dernier, bien que, semblait-il, il n'eût pas non plus gagné la guerre. Il y en avait des centaines du même tonneau. Bien entendu, la majorité d'entre eux n'avait plus aucun lien avec le monde dans lequel nous vivions — que voulez-vous faire de « Tippecanoe and Tyler Tool^[2] » ? — mais, comme j'avais coutume de le dire à mes jeunes stagiaires, l'important, ce n'est pas ce que dit un slogan, c'est ce que les gens peuvent y lire et qui touche quelque part leur subconscient. C'était un boulot dur, pénible, et d'autant moins facile pour moi que j'avais perdu quelque chose. Ce que j'avais perdu, c'était le sentiment que la victoire fût une fin en soi. Ça l'était pourtant, dans le cas présent — Mitzi me l'avait bien assez dit. Mais je ne le *sentais* plus.

Cela dit, je parvins à sortir quand même quelques perles. J'appelai Dixmeister pour qu'il vienne les admirer, toutes superbement calligraphiées et ornementées par le bureau de dessin, avec accompagnement musical et multisensuel fourni par la production. Il regarda le moniteur, bouche bée, et perplexe.

« " Otez vos arpions d'Hypérion ! " C'est positivement superbe, monsieur Tarb », dit-il aussitôt, par réflexe, puis , hésitant : « mais ça ne serait pas plutôt l'inverse ? Je veux dire... on n'a pas envie de laisser échapper le marché d'Hypérion, n'est-ce pas ?

— Pas nos arpions, Dixmeister, fis-je avec amabilité. Ceux des Vénos. Que les Vénos ôtent leurs arpions d'Hypérion. »

Son expression s'illumina. « Un chef-d'œuvre, monsieur Tarb, fit-il, aux anges. Et celle-ci " Libérons l'information ! " C'est pour dire : halte aux tentatives visant à censurer la publicité, c'est ça ? Et " L'Etat nous colle ! Ras-le-bol ! ". »

—... signifie supprimer l'obligation d'installer des panneaux avertisseurs à l'entrée des zones campbelliennes, expliquai-je.

— Un travail de génie ! » Et je l'envoyai tester les slogans sur la moisson de candidats du jour, pour voir lequel parviendrait à les prononcer sans bafouiller ou perdre les pédales, tandis que, de mon côté, je m'employais à monter un système d'espionnage destiné à surveiller les candidats des autres agences. Il y avait tant à faire ! Je travaillais des douze à quatorze heures par jour, maigrissant toujours, avec lenteur mais régularité, parfois tombant presque de sommeil, au point de manquer lâcher prise lors de mes longs trajets en métro pour regagner Bensonhurst. Je n'en avais cure. Je m'étais engagé à fond et je comptais bien aller jusqu'au bout, quel qu'en soit le prix. Au moins, les pilules faisaient-elles toujours effet ; je n'avais plus eu la moindre envie de Moke depuis une éternité.

Je n'avais pas eu des masses d'autres envies, non plus — pour

quoi que ce soit — pour quoi que ce soit, à une exception près, toutefois, et cette exception ne relevait pas du genre de fringale physique que savaient si bien anesthésier les gélules vertes. C'était une envie d'ordre mental. Un désir intellectuel, la nostalgie d'un souvenir, celui de retrouver à nouveau le doux contact de deux corps dans le sommeil, et ce bruit de respiration venu d'un corps doux et chaud blotti dans mes bras. C'était de Mitzi que j'avais envie.

De ce côté, je n'avais pas grand-chose. Une fois par jour, je faisais mon rapport à son bureau. Parfois, elle n'était pas là et c'était Des Haseldyne qui tortillait avec irritation sa grande carcasse dans le fauteuil et maugréait tout le long de mes topos, jamais assez complets ou rapides à son goût, parce que Mitzi était prise par quelque autre réunion. Parfois, les réunions se déroulaient fort loin. Je savais que je n'étais pas dans le secret de tous leurs préparatifs, tandis qu'ils essayaient de monter et faire tenir le projet branlant dans lequel je m'étais embringué. J'aurais aussi bien pu être anesthésié. Les pilules ne supprimaient pas totalement mes affreux cauchemars de descente des services de répression des pratiques commerciales illicites à mon bureau ou dans ma piaule de Bensonhurst, mais elles me permettaient du moins de vivre avec.

Même quand Mitzi était là, nous ne nous touchions pas. La seule différence entre mes présentations de rapport à Des et celles que je faisais à Mitzi, c'est que, de temps à autre, elle m'appelait « Tenny chéri ». Et les jours passaient...

Et puis, un soir, tard, je faisais répéter à l'un de nos candidats les principaux mouvements traditionnels du débat : le haussement de sourcil du scepticisme narquois ; la crispation de mâchoire de la résolution ; le froncement de sourcil indigné de l'incrédulité — et ce regard soudain étonné, assorti d'un mouvement de recul, comme si l'adversaire venait, impardonnable et grossier impair, de lâcher un vent. J'étais en train d'initier mon pantin aux diverses manières injurieuses d'écorcher le nom de son adversaire lorsque Mitzi fit son entrée. « Je ne te dérange surtout pas, Tenny », fit-elle aussitôt. Puis, approchant, elle vint me chuchoter à l'oreille, de telle sorte que l'autre pantin n'entende rien : « Mais dès que tu auras terminé... au fait, tu te surmènes trop pour te taper ce long trajet de retour jusqu'à Bensonhurst tous les soirs. Ce n'est pas la place qui manque chez moi... »

C'était ce pour quoi j'aurais prié, si j'avais prié.

Malheureusement, ce ne devait pas être très satisfaisant. Les pilules n'avaient pas teint en gris que mon environnement. J'y étais passé moi aussi. Finis pour moi la passion, l'entrain, la fringale irrésistible ; j'étais très content de faire ce qu'on était en train de faire

mais ça ne me paraissait pas avoir une telle importance, et Mitzi semblait nerveuse et tendue.

Je suppose que les vieux couples mariés traversent des périodes où l'un et l'autre sont las ou grognons — ou comme moi, lessivés — et ce qu'ils font alors, ils le font parce qu'ils n'ont rien autre à faire à ce moment-là.

Or, en vérité, il nous semblait précisément avoir mieux à faire. Parler. On parla donc beaucoup — confidences sur l'oreiller mais pas les confidences que vous imaginez. On parla parce qu'aucun de nous deux ne dormait bien et parce que, après des rapports souvent bien peu satisfaisants, mieux valait encore parler que faire semblant de dormir en écoutant la personne à côté de vous faire de même.

Il y avait des choses que l'on ne se disait pas, bien entendu. Ainsi, Mitzi n'évoqua-t-elle jamais la partie cachée de l'iceberg, les mystérieuses réunions auxquelles je n'étais pas convié et que j'étais censé ignorer. De mon côté, je ne lui fis plus jamais part de mes doutes. Que les conspirateurs vénos fussent en train de s'enfermer dans un plan bancal ne faisait pour moi pas un pli. Je l'avais su dès l'instant où Des Haseldyne avait commencé à m'interroger sur les compulsions limbiques. Mais je n'en discutai pas.

Il m'arrivait, de temps à autre, de penser à l'électrocérébration. Et lorsque Mitzi criait et se débattait dans son sommeil, je savais qu'elle devait y songer elle aussi.

Ce que je lui disais pour l'essentiel, c'était les confidences que je pouvais trahir. Je révélai à Mitzi à peu près tout ce qui me semblait d'ordre à aider les Vénos, tous les secrets d'agence que j'avais pu entendre, toutes les opérations sous couvert diplomatique menées par l'ambassade, tous les détails de la campagne du désert de Gobi. A chaque fois, elle reniflait et faisait une remarque du genre : « Tout à fait typique de l'impitoyable tyrannie des mercs », et je devais alors réfléchir à quelque autre donnée hautement confidentielle susceptible d'être trahie. Vous avez entendu parler de Schéhérazade ? Eh bien, c'est ce que j'étais devenu, contraint de raconter un nouveau conte chaque soir pour rester en vie le lendemain matin car je n'avais pas oublié le peu de cas qu'on faisait de mon existence.

Naturellement, tout cela me handicapait dans des domaines plus intimement cruciaux.

Mais il n'en était pas tout le temps ainsi, en fait. Je lui parlai aussi de mon enfance, lui racontai comment maman avait de ses propres mains cousu mon uniforme lorsque j'étais entré chez les rédacteurs juniors, lui narrai mes années d'école et mes premières amours. Et elle me raconta — eh bien, elle me raconta tout. Enfin, tout sur elle, en tout cas. Elle n'était pas aussi discrète en ce qui concernait les menées de mes coconjurés mais enfin je ne l'avais pas escompté.

« Mon papa-san était arrivé sur Vénus avec le premier vaisseau », me dit-elle et je compris qu'elle me racontait tout cela pour s'épargner le risque de confessions bien plus hasardeuses.

C'était intéressant, toutefois. Mitzi en pinçait pour son vieux papa-san. Il avait fait partie de la bande d'écolos révolutionnaires purs et durs de ce vieux Mitchell Courtenay qui détestaient tellement le lavage de cerveau et la manipulation de l'opinion propres à la société mercantile qu'ils avaient préféré quitter la poêle à frire qu'était devenue la Terre pour se jeter dans le véritable chaudron d'enfer qu'était encore Vénus. A entendre les péripéties des premiers temps vécus par son papa-san, c'était effectivement une copie clonée de l'enfer, aucun doute là-dessus. Et son père n'était pas un grand manitou. Ce n'était qu'un gosse. Sa tâche principale semblait avoir été de creuser à mains nues les trous dans lesquels ils devaient vivre, et de vider les ordures du vaisseau, qu'il allait enterrer entre ses heures de travail. Pendant que les équipes de construction assemblaient les premiers gigantesques tubes Hilsch destinés à recueillir la principale ressource de Vénus — l'immense énergie de ses vents torrides, denses et violents — papa-san changeait les couches de la première génération de bébés dans les crèches. « Papa, expliqua-t-elle, les yeux humides, n'était pas simplement un gamin sans qualification, c'était également un pauvre être chétif. Trop de nourriture de mauvaise qualité quand il était petit, plus un problème de colonne vertébrale qui n'avait jamais été rectifié — et pourtant, ça ne l'avait jamais empêché de faire de son mieux ! »

A peu près au moment où commençait l'ouverture des failles tectoniques aux explosifs nucléaires afin de créer des volcans, il avait quand même trouvé le temps de se marier et d'avoir Mitzi. Et c'est à ce moment qu'il avait obtenu la promotion qui devait lui coûter la vie. Le coup des volcans se fondait évidemment sur la simple idée qu'ils constituaient la meilleure façon pour les Vénos de récupérer à leur profit l'oxygène et la vapeur d'eau piégés dans le sous-sol. C'était de là que provenaient les océans et l'air de la Terre sauf que Vénus n'allait pas les laisser se dissiper dans l'atmosphère à la manière de la Terre des premiers âges car on ne pouvait pas se permettre d'attendre quatre milliards d'années que l'opération porte ses fruits. Aussi avait-il fallu capter les émissions volcaniques. « Une tâche difficile et dangereuse, dit Mitzi, et lorsqu'un incident se produisit et qu'un des couvercles sauta, mon papa-san sauta avec. J'avais trois ans. »

J'avais beau être lessivé, épuisé, usé, elle me toucha le cœur. Je tendis la main vers elle.

Elle se détourna. « Voilà ce que c'est, l'amour, dit-elle, le nez dans l'oreiller. On aime quelqu'un et on se retrouve blessé. Après la mort de papa-san, j'ai reporté tout mon amour sur Vénus — je ne

voulais plus jamais aimer une autre *personne* ! »

Au bout d'une minute, je me relevai maladroitement. Elle ne me retint pas.

L'aube était proche ; encore une sale journée en perspective ; alors, autant s'y coller tout de suite. Je mis à chauffer un peu de son « café » puis contemplai par la fenêtre le spectacle de la vaste cité plongée dans le brouillard, avec sa foule grouillante de mercs, en me demandant ce que j'étais en train de faire de ma vie. Question état physique, la réponse était facile : la bousiller. Le faible reflet dans la vitre me montrait à quel point, d'un jour sur l'autre, mes traits devenaient plus hâves, mes yeux plus brillants, mes orbites plus creuses. De derrière, je l'entendis me dire : « Regarde-toi un peu, Tenny. Tu as une mine épouvantable. »

Bon, je commençais à me lasser d'entendre ce refrain. Je me retournai et la vis qui s'asseyait dans le lit, les yeux fixés sur moi. Elle n'avait pas encore mis ses lentilles de contact. Je lui dis : « Mitz, chérie, je suis désolé...

— Je commence à me lasser d'entendre ce refrain ! » aboya-t-elle comme si elle avait pu lire mes pensées. « Tu es désolé, d'accord. Tu es certainement le plus parfait spécimen de désolation que j'aie jamais connu. Tenny ! Tu vas finir par me claquer dans les bras ! »

Je regardai par la fenêtre, voir si quelqu'un dans la vieille cité crasseuse était susceptible de me fournir une réponse adéquate à cette remarque. Personne. Et puisque ce qu'elle me disait avait toutes les apparences d'une éventualité des plus probables, le meilleur plan semblait encore de laisser courir.

Pour Mitz, il n'était pas question de laisser courir. Elle embraya, furieuse : « Tenny ! Ces putains de pilules vont finir par te tuer ! Et alors, je pourrai toujours me dépatouiller toute seule avec mes putains de soucis et ma putain de peur ! »

Je retournai près du lit pour caresser son épaule nue d'une main apaisante. Elle ne s'apaisa pas. Elle me lança le regard furieux d'un chat sauvage pris au piège.

Les effets de l'anesthésie commençaient à se dissiper.

J'allai chercher ma pilule matinale et l'avalai, en espérant que cette fois-ci elle allait me donner un coup de fouet plutôt qu'un coup de bambou, qu'elle allait me procurer la sagesse et la compassion nécessaires pour lui répondre d'une manière propre à atténuer sa douleur. La sagesse et la compassion n'étaient pas au rendez-vous. Je fis de mon mieux avec ce dont je disposais. Je lui dis, le ton calme : « Mitz, on ferait peut-être mieux de s'habiller et d'aller au boulot avant d'en venir à des paroles qu'on risquerait de regretter. Nous sommes l'un comme l'autre en assez piteux état, peut-être que ce soir on pourra dormir un peu...

— Dormir ! siffla-t-elle. Dormir ! Comment puis-je dormir quand tous les quarts d'heure je me réveille en croyant que les flics des services de répression des pratiques commerciales illites sont en train de défoncer ma porte ! »

Je fis la grimace ; j'avais eu les mêmes cauchemars ; je pensais souvent à l'électrocérébration. Je lui demandai, la voix mal assurée : « Cela n'en vaut-il pas la peine, Mitz ? Nous allons vraiment apprendre à nous connaître...

— Ah ! ça, j'en sais plus que je ne voudrais, Tenny ! T'es un drogué. T'es une épave. Tu n'es même pas bon au lit... »

Et elle s'arrêta là, parce qu'elle savait aussi bien que moi ce que cela signifiait. C'était le mot fatal. Il n'y avait désormais plus rien à dire, sinon : « Terminé ». Et dans les circonstances particulières qui gouvernaient notre relation, il n'y avait qu'une seule façon d'y mettre un terme.

J'attendis les mots suivants, qui ne pouvaient qu'être : « Sors d'ici ! Sors de ma vie ! » Une fois qu'elle m'aurait jeté dehors, songeai-je, fort abstraitement, le meilleur plan serait de filer droit à l'astroport, de m'envoler aussi loin que le permettraient mes économies et d'aller me perdre dans la masse bouillonnante des consommateurs de Dallas ou de Los Angeles ou de plus loin encore. Peut-être que Des Haseldyne ne parviendrait pas à m'y retrouver. Peut-être que je pourrais rester planqué durant quelques mois, le temps que leur coup réussisse ou non. Après ça, bien entendu, ça deviendrait malsain pour moi — quel que soit le côté victorieux, le vainqueur ne manquerait pas de se lancer à ma recherche...

Je remarquai qu'elle n'avait pas prononcé les fameux mots. Elle était toujours assise dans le lit, prêtant l'oreille à un faible bruit en provenance de la porte. « Oh ! mon dieu ! fit-elle, au désespoir, regarde l'heure ! Ils sont là ! »

Il y avait effectivement quelqu'un à la porte de l'appartement de Mitzi. On n'était pas en train de la défoncer. On était en train de l'ouvrir avec une clé ; il ne s'agissait donc pas des troupes d'assaut des agents de la commerciale.

Il s'agissait de trois personnes. L'une d'elles était une femme que je n'avais encore jamais vue. Les autres étaient deux personnes qui, j'en aurais parié tout ce que je possédais, étaient certainement pour moi les deux dernières à pouvoir se présenter dans l'appartement de Mitzi d'une telle manière : Val Dambois et le Vieux.

Quand je les vis, je ne fus que surpris. Quant à eux, ils se montrèrent abasourdis, et en plus de ça, furieux. « Bordel, Mitz ! fulmina Dambois, maintenant, t'as vraiment tout flanqué par terre ! Qu'est-ce que ce moké fout ici ? »

J'aurais pu lui dire que je n'étais pas, ou plus exactement, que je n'étais plus un moké. Je n'essayai même pas. Je consacrai l'ensemble de mes pensées horrifiées et bouleversées à chercher à comprendre la signification de leur présence ici. Je n'aurais eu de toute manière aucune chance de lui dire quoi que ce soit car le Vieux avait levé la main. Ses traits avaient la rigidité du granite. « Vous, Val, ordonna-t-il. Vous restez ici et vous le gardez à l'œil. Les deux autres, suivez-moi. »

Je les regardai quitter la pièce, Mitzi, le Vieux et l'autre femme — cette dernière était petite, boulotte, et ses chuchotements à ma vue m'avaient semblé trahir un accent. « C'est une RussCorp, n'est-ce pas ? » demandai-je à Val Dambois et il me fournit la réponse que j'attendais :

« La ferme ! » gronda-t-il, hargneux.

Je hochai la tête. Il n'avait pas besoin de me le confirmer. Le simple fait que le Vieux et lui se fussent introduits de cette manière subreptice dans l'appartement de Mitzi me révélait tout ce que j'avais besoin de savoir. Le complot était bien plus vaste que Mitzi n'avait voulu l'admettre. Et bien plus anciens. Comment le Vieux avait-il obtenu ses fonds de départ, déjà ? De Vénus. D'une « loterie » qu'il s'était « trouvé » gagner. Et d'où provenaient ceux de Mitzi ? D' « un règlement d'indemnités », à la suite d'un « accident ». Et pour Dambois ? De « bénéfices commerciaux ». Toujours à partir de Vénus. L'origine de toutes ces sommes était totalement invérifiables par quiconque sur Terre.

Et toutes étaient employées au même usage.

Et si la RussCorp était dans le coup, l'Amérique n'était pas seule touchée. Il fallait supposer que le complot était mondial. Il fallait supposer que pour chaque minuscule miette d'information fournie avec une telle réticence par Mitzi, il y en avait toute une pelletée dissimulée derrière. « Vous auriez quand même quelques raisons de me faire confiance, fis-je remarquer à Dambois. Après tout, je n'ai encore rien dit à personne, jusqu'ici. » Et comme de bien entendu, il me répondit par :

« La ferme !

— Mouais, fis-je en hochant la tête. Bon, ça vous dérange si je me ressers un peu de café ?

— Restez tranquille ! » grogna-t-il, puis il réfléchit quelques secondes au problème. A contrecœur, il ajouta : « Je vais aller vous le chercher mais vous ne bougez pas d'ici. » Il alla prendre la cafetière mais sans me quitter un seul instant des yeux — Dieu sait ce qu'il pouvait craindre. Je ne bougeai pas. Je restai assis, bien tranquille, comme on me l'avait ordonné, attentif aux éclats de voix furieux en provenance de la chambre de Mitzi. Je ne parvenais pas à distinguer

les mots échangés. D'un autre côté, je n'en avais pas besoin ; j'étais à peu près certain du sujet de leur discussion.

Quand ils sortirent, je scrutai leurs visages. Tous étaient graves. Celui de Mitzi était impénétrable. « Nous avons pris une décision, annonça-t-elle, lugubre. Assieds-toi et bois ton café, je vais t'expliquer. »

Bon, c'était le premier rayon d'espoir dans une situation guère ensoleillée. J'écoutai avec attention. « En premier lieu, dit-elle avec lenteur, tout ceci est de ma faute. J'aurais dû te faire partir d'ici il y a une heure. Je savais qu'ils venaient pour une réunion. »

J'opinaï pour lui indiquer que j'étais tout ouïe, tout en les regardant successivement pour jauger leurs expressions. Aucune n'était très révélatrice. « Oui ? demandai-je avec à-propos.

— Aussi, serait-il injuste, moralement injuste », dit-elle en détachant scrupuleusement ses mots, comme si elle pesait chacun d'eux, « d'affirmer que tout cela soit en quoi que ce soit de ta faute. » Elle marqua une pause, comme si elle attendait une réaction de ma part.

« Merci », dis-je, nerveux, en sirotant mon café. Mais elle ne poursuivit pas. Elle continua juste de m'observer et, détail curieux, ce ne fut pas *l'expression* de son visage qui changea mais son *visage* même. Il devint flou. Ses traits se fondirent entre eux. Toute la pièce s'assombrit et parut se rétrécir... Il me fallut tout ce temps pour réaliser que le café avait eu un vague petit goût bizarre.

Et, oh, comme j'aurais voulu alors n'avoir jamais écrit ce billet confessant mon suicide ! Je l'aurais voulu de toutes mes forces, de tout mon être, jusqu'au moment où ma volonté cessa entièrement de fonctionner, de même que mes yeux, de même que mes oreilles, de même que... — au beau milieu d'un cri de terreur silencieux implorant qu'on m'accorde une chance supplémentaire, qu'on me laisse un jour de plus à vivre —, de même que mon cerveau.

Le monde était parti et m'avait laissé en plan.

III

Même alors, Mitzi avait sans doute dû se battre dur pour me défendre. Le produit qu'ils avaient glissé dans mon café n'était pas léthal, après tout. Il m'avait simplement plongé dans le sommeil, un long sommeil profond, inéluctable.

Dans mon rêve, j'entendis quelqu'un crier : « Premier appel — dans cinq minutes ! » Et je m'éveillai.

Je n'étais plus dans l'appartement de Mitzi. J'étais dans une

minuscule cellule spartiate, munie d'une seule porte et d'une unique fenêtre et, derrière cette fenêtre, c'était la nuit.

Une fois accoutumé à la notion étrange que j'étais en vie, je regardai autour de moi. Je découvris à ma surprise que je n'étais pas ligoté et qu'apparemment je n'avais pas reçu de coups dans un passé récent. J'étais allongé avec un certain confort sur une couche étroite, avec un oreiller et un drap léger jeté sur mon corps plus ou moins dénudé. Près du lit se trouvait une table. Sur la table, il y avait un plateau avec un bol contenant une espèce de céréale, un verre de Vita-Frui et entre les deux, une enveloppe, du genre de celles qu'on utilise dans les agences pour acheminer les messages ultra-secrets. Je l'ouvris et la parcourus rapidement, travaillant contre le chronomètre. Le message disait :

Tenny mon chou, drogué comme tu es, tu n'es bon à rien ni pour toi ni pour nous. Si tu parviens à survivre à la désintoxication, on en reparlera. Bonne chance !

Il n'y avait aucune signature mais un post-scriptum :

Nous avons au centre des gens chargés de rendre compte de ton état. Je me dois de te signaler qu'ils sont autorisés à agir de leur propre chef.

Je ressassai un moment cette expression « agir de leur propre chef », pour déceler ce qu'elle pouvait recouvrir — un moment trop long sans doute car le papier me roussit le bout des doigts en commençant à faire ce qu'il était censé faire, à savoir s'autodétruire. Je laissai tomber en hâte les cendres brasillantes et parcourus la pièce du regard.

Elle ne me livra pas beaucoup d'informations. La porte était verrouillée. La fenêtre, munie de vitres blindées, et scellée. Manifestement, ce centre n'avait aucune envie de me voir éviter son plan de désintoxication. Tout cela était d'assez mauvais augure, et il n'y avait plus de longues gélules vertes pour atténuer cette impression. En tous les cas, il y avait à manger et je crevais de faim. A l'évidence, j'avais dans mon sommeil dû sauter plus d'un repas. J'allais me jeter sur le Vita-Frui lorsque se déclencha l'enfer. Le cri entendu dans mon rêve n'était pas un rêve. La voix hurlait à présent : « Dernier appel — tout le monde dehors ! » Elle n'était pas seule. Il y avait des sirènes et des klaxons au cas sans doute où je n'aurais pas entendu ; le verrou s'ouvrit avec un déclic, et des bruits de pas résonnèrent dans le couloir, accompagnés d'un martèlement violent, assené sur chaque porte. « Dehors ! » gueula une espèce d'être vivant à forme humaine,

l'air mauvais, en brandissant un pouce énorme.

Je ne vis aucune raison de discuter la chose avec lui, d'autant qu'il faisait au moins deux tailles de plus que Des Haseldyne.

Il portait un survêtement bleu. De même que la douzaine d'autres, ceux-là mêmes qui faisaient tout le potin. J'avais trouvé une paire de shorts dont je me saisis à la dernière minute, me sentant désespérément nu — mais pas seul ; derrière les tyrans en survêt, apparurent deux douzaines d'autres êtres humains qui jaillissaient de l'édifice, tous aussi peu vêtus que moi et tous avec une mine au moins aussi déconfite que la mienne. On nous chassa dehors, dans l'air moite et enfumé, encore obscur — même si dans un coin du ciel une décourageante lueur rouge apparaissait déjà — et l'on resta parqué la, attendant qu'on nous dise ce qu'il fallait faire. J'avais l'impression d'être revenu aux plus mauvais jours de l'instruction militaire.

Erreur. C'était infiniment pis que toute instruction militaire. En général, l'instruction militaire requiert au moins pour commencer une matière première relativement saine. Il n'y avait rien de tel en vue parmi mes pairs. Il y en avait de toutes tailles, de toutes formes et de toutes conditions sauf la bonne. Il y avait une femme qui devait bien peser plus de cent cinquante kilos et un couple des deux sexes, dont chaque élément pesait sans doute moins mais se rattrapait par une taille considérablement plus petite, si bien que l'un et l'autre dégouлинаient d'abondance par-dessus leur ceinture. Il y avait des épouvantails plus décharnés que moi et pas moins éreintés. Il y avait des hommes et des femmes âgées qui n'avaient pas l'air aussi désespérément inhumains mis à part qu'ils étaient bourrés de tics — porter la main à la bouche, porter la main à la bouche, sans arrêt, dans le geste infiniment répété du fumeur, du mangeur, du buveur. Mais ils n'avaient rien dans les mains. Et, ah ! oui, aussi, il pleuvait.

Nos gardes en survêtement nous poussèrent sans délicatesse pour nous assembler, en troupe désordonnée, au milieu d'une grande aire rectangulaire cimentée entourée de bâtiments bas, genre caserne. Au-dessus de la porte de celui que nous venions de quitter se trouvait une pancarte :

SERVICES DE DÉPENDANCE AIGUË SECTION DES EFFORTS DE DÉSINTOX

L'un des instructeurs souffla dans un sifflet au ras de mon oreille droite. Lorsque le bruit eut cessé de me rebondir à l'intérieur du crâne, je vis une amazone, dans le même survêtement que les autres mais avec un macaron doré cousu à la veste, avancer vers nous, l'air important. Elle nous dévisagea avec répulsion. « Dieu », observa-t-elle à l'adresse de l'autre dingue au sifflet, « j'ai l'impression que de mois

en mois ça empire. Bon. Vous ! » aboya-t-elle en grimant sur une caisse pour mieux nous voir et en soulignant à son tour ses ordres d'un coup de sifflet qui me trancha net la calotte crânienne et l'envoya bouler par-dessus les baraquements. « Ecoutez-moi avec attention ! Voyez ce panneau ? " section des efforts de désintox ". Le terme crucial est *effort*. Nous allons accomplir l'*effort* indiqué. Vous accomplirez cet *effort* vous aussi. Je vous le garantis. Mais malgré tous nos *efforts*, nous avons toutes les chances d'échouer. Les statistiques nous le disent. Sur dix d'entre vous, quatre en sortiront guéris — pour replonger aussitôt dans le délai d'un mois. Trois développeront des symptômes d'incapacité physique ou psychonévrotique qui requerront des traitements de longue durée — longue durée ayant ici l'acception reconnue de " jusqu'à la fin de la vie ", qui dans votre cas est en général assez courte. Et deux, enfin, ne parviendront pas au terme de l'instruction. » Sourire aimable. Enfin, je suppose qu'elle le trouvait aimable. J'avais six heures de retard sur la prise de ma dernière pilule et je crois qu'à cet instant précis, même la Madone ne me serait pas parue aimable.

Nouveau coup de sifflet dévastateur. Elle avait marqué une légère pause et ne tenait absolument pas à nous voir rêver éveillés. « Votre traitement, annonça-t-elle, se déroule en deux phases. La première est la phase désagréable. Celle où l'on vous réduit à la dose minimale, vous procure une alimentation destinée à accroître votre résistance, vous soumet à de l'exercice pour accroître le tonus musculaire, et où l'on vous enseigne de nouveaux comportements en vue de briser les schémas corporels qui renforcent votre habitude — plus quelques autres bricoles — et ça commence tout de suite ! A plat ventre, tout le monde, pour cinquante pompes ! — et ensuite, à poil et sous la douche ! »

Cinquante pompes ! Nous nous dévisageâmes tous, incrédules, dans l'aube suffocante et sombre. Jamais de ma vie, je n'avais accompli cinquante pompes, je ne croyais même pas cela possible... jusqu'à ce que je découvre qu'il n'était pas question de prendre une douche, un petit déjeuner, un instant de repos — et pour moi, par-dessus tout, une pilule, tant que ça ne serait pas fait.

Ça devint soudain tout à fait possible, même pour les plus de cent cinquante kilos...

La fille n'avait pas menti. La phase un était désagréable, certes. La seule façon pour moi d'endurer chacune de ces heures misérables était de penser à la pilule verte qui viendrait récompenser la fin de la journée. Ils n'avaient pas supprimé les pilules ; ils m'avaient simplement contraint à les mériter. Et l'horreur était que plus je me montrais méritant, plus se réduisait la récompense ; le troisième jour,

ils avaient déjà commencé de me rogner le coin des pilules ; le sixième, ils les coupaient en deux. Trois d'entre nous marchaient aux pilules, suite à une accoutumance au Moke. Les autres avaient eu toutes les intoxications imaginables. La grosse dame, dont le nom se trouvait être Marie, était branchée bouffe express ; elle soufflait comme un phoque en sautant les obstacles mais elle y allait quand même, parce qu'il n'y avait pas d'autre chemin jusqu'à la cantine. Un petit bonhomme basané, du nom de Jimmy Paléologue, avait été lui-même technicien campbellien mais il avait inexplicablement craqué avec un simple échantillon gratuit de Surcafé. « C'était une offre couplée avec un billet de loterie », m'expliqua-t-il, l'air penaud, tandis qu'allongés sur le sol boueux, nous essayions de récupérer, haletants, entre une série de flexions et une séance de corde lisse. « Le premier prix était un appartement de trois pièces, et je pensais alors me marier... »

Tremblotant et pitoyable, à peine capable de se traîner en queue de peloton dans les cinq mille mètres, à présent il n'y pensait plus du tout.

Le centre était installé dans une banlieue éloignée, un coin nommé Rochester, et il avait jadis constitué un campus universitaire. Les bâtiments avaient encore leurs anciennes inscriptions gravées sur leurs murs de béton — Département de Psychologie, Section d'Economie, Physique appliquée et ainsi de suite... Il y avait une masse d'eau vaseuse qui venait lécher le pied du campus et, si l'on s'en tenait à l'environnement physique, c'était ce qu'il y avait de pis. La chose s'appelait « lac Ontario ». Quand le vent était au nord, la puanteur avait de quoi vous assommer. Certains des anciens bâtiments avaient été convertis en cantonnements, d'autres en salles de soins, en mess, en bureaux ; mais il y en avait deux, à la lisière du campus, où nous n'étions pas admis. Ils n'étaient pas vides. De temps à autre, nous pouvions entrevoir les créatures aussi misérables que nous-mêmes que l'on y menait ou qui en sortaient mais, qui qu'elles aient pu être, nous n'avions pas le droit de frayer avec. « Tenny », haleta Marie en se penchant vers moi tandis que nous longions les bâtisses pour nous rendre à notre thérapie de l'après-midi, « à votre avis, qu'est-ce que vous croyez qu'ils font, là-dedans ? » Une femme en survêtement rose — même leurs instructeurs étaient séparés des nôtres — passa la tête par la porte de l'un des bâtiments et nous lança un regard noir avant de fourrer quelque chose dans la poubelle. Dès qu'elle fut retournée à l'intérieur, je retins Marie par le bras.

« Allons y jeter un coup d'œil », tout en regardant alentour voir si aucun survêtement bleu ne rôdait dans les parages. Je ne pensais pas vraiment qu'il y aurait dans les ordures quelques pilules vertes jetées à la poubelle et je suis certain que Marie ne s'attendait pas non

plus à récupérer quelque bon morceau en rabe. Pour notre plus grande déception, nous ne nous trompions pas. Notre seul butin fut une paire de bottines dorées et un pistolet jouet à crosse de similivoire cassée. Ces objets ne m'évoquaient rien mais Marie laissa soudain échapper un couinement.

« Oh ! doux Jésus, Tenny, mais ce sont des *articles de collection* ! Ma sœur avait les mêmes. Ces trucs-la proviennent de la série des authentiques répliques miniatures en bronze des bottines de bébé des plus fameux bandits du XX^e siècle — c'est celles de Bugs Moran, je pense — et je suis à peu près certaine que l'autre vient de la série complète des pistolets des plus terribles tireurs texans. C'est de la thérapie par aversion qu'ils pratiquent là-dedans — commencer par vous couper le besoin puis vous faire détester la chose ! Est-ce que ça pourrait être la phase deux ? »

Sur quoi, nous entendîmes le beuglement de notre instructrice derrière nous : « Très bien, les deux tire-au-cul ! Si vous avez le temps de rester papoter, vous en avez certainement pour quelques pompes supplémentaires. Alors, disons cinquante, exécution ! Et vite fait, parce que vous savez ce qui arrive aux retardataires en thérapie ! »

On savait.

Quand je ne faisais pas des sauts et des bonds ou que je ne me faisais pas bourrer le crâne, je mangeais — toutes les dix minutes, me semblait-il. De la nourriture simple, de la nourriture saine, comme du Co-Pain, de la Véri-Viande, du Fruitéjus, et pas de rouspétance ! Je saçais mon plat à chaque fois, sinon — vous l'aviez deviné — c'était cinquante pompes pour le dessert. Non pas que cinquante pompes supplémentaires eussent fait tant de différence. J'en étais déjà à quatre ou cinq cents par jour, plus les flexions, les tractions, les abdominaux et les quarante longueurs quotidiennes dans la piscine. On avait juste la place de nager à trois de front, et ils nous donnaient un handicap tel que nous les parcourions tous les trois au coude à coude — car devinez ce à quoi le perdant avait droit... et il y avait droit. Si bien que les quarante de notre troupe se réduisirent bientôt à trente et un, vingt-cinq, vingt-deux.

... Celle pour qui ça me fit le plus grand choc, ce fut Marie. Elle avait déjà perdu une bonne vingtaine de kilos et se montrait déjà capable de manger ses « repas » — vitamines et barres protéinées, et il n'y en avait pas de trop — sans gémir quand, on était le douzième jour, en grimpant aux filets, elle poussa un cri soudain, suffoqua et roula au sol. Elle était morte. Pas définitivement morte, car ils sortirent aussitôt le cardio-choc et l'évacuèrent vite fait dans un triporteur-ambulance pneumatique mais trop morte néanmoins pour réintégrer notre groupe.

Et tout ce temps-là, je gardais les nerfs à fleur de peau, et mon

plus cher désir aurait été d'assommer l'infirmière, de lui chiper ses clés et foncer dans le placard verrouillé où elle planquait les longues gélules vertes.

Mais je n'en fis rien.

Le plus marrant était qu'au bout de deux semaines, descendu au niveau d'un quart de dose par jour, je commençai bel et bien à me sentir un tout petit peu mieux. Pas *bien*. Juste un peu moins mal, moins vidé, moins bon-Dieu-je-serais-capable-de-tuer-quelqu'un-pour-une-pilule. « Impression de bien-être trompeuse », m'avertit sagement Paléologue, à bout de souffle, quand je m'en ouvris à lui, à peine sorti de la piscine et juste avant d'entamer notre trois mille mètres. « Il arrive qu'on rencontre ces plateaux temporaires mais ça ne veut rien dire. Vous n'êtes pas le premier que je voie affligé d'un syndrome campbellien... »

Et je lui ris au nez. On ne me la faisait pas ; c'était mon propre corps, non ? J'étais même capable de trouver le temps de penser à autre chose qu'aux longues gélules vertes — jusqu'à parvenir même à faire la queue devant la seule cabine téléphonique, une fois, avec la ferme intention d'appeler Mitzi. Et c'est bien ce que j'aurais fait, si une de ces saletés de nausées ne m'avait pas obligé à filer aux communigogues, après quoi, il n'avait plus été question de se taper la queue de nouveau.

Et deux semaines passèrent encore, et ce fut la fin de la phase un. La partie désagréable.

Quel idiot je faisais. Je n'avais pas demandé à notre instructrice en quoi consistait la seconde partie. J'avais, heureux, confiant et plein d'espoir, supposé que si la phase un était décrite comme désagréable, alors la phase deux ne pouvait apparaître que comme quelque chose de potable, pour le moins.

C'était avant que je découvre la thérapie par aversion et la privation finale, et découvre que la phase deux n'était certainement pas une chose qu'on pouvait qualifier de *désagréable*. C'était bien au-delà du désagréable. Le meilleur terme auquel je puisse penser pour qualifier la chose, c'est l'enfer pur et simple.

Je suppose que si je n'ai plus envie de parler de la phase deux c'est qu'à chaque fois, je me mets à trembler ; mais je m'en suis quand même sorti. A mesure que mon corps se nettoyait de ses poisons, ceux-ci évacuaient également mon cerveau, semblait-il. Lorsque le directeur me serra la main avant de me fourrer dans une fusée pour retrouver le monde — en pleine conscience cette fois-ci — je me sentais, disons, pas encore bien — plus triste que bien — plus furieux que triste — et, pour la première fois peut-être de mon existence, *raisonnable*.

Le vrai Tennison Tarb

I

Vous perdez le compte des saisons en phase deux, parce qu'elles sont toutes aussi moches les unes que les autres. Quand j'eus regagné la cité, je fus surpris de découvrir que le temps était encore estival, bien que l'arbre de Central Park eut commencé à rougir. La sueur dégoulinait le long du dos de mon chauffeur de vélotaxi. L'assourdissante cacophonie de cris, de grincements et de crissements du trafic était ponctuée par sa toux grasse et rauque. Il y avait une alerte au smog, comme de juste. Comme de juste, et comme pour les autres cyclistes ; je ne lui voyais pas porter de masque à filtre, parce que les filtres empêchent d'inhaler assez d'air pour vous permettre de garder aisément votre file lorsque la circulation est dense. Comme nous contournions le Circle pour entrer dans Broadway, un fourgon bancaire blindé nous vira sous le nez sur les chapeaux de roues ; en voulant l'éviter, mon chauffeur glissa sur les retombées poussiéreuses grasses et, un instant, je crus bien que tout notre équipage allait verser. Elle tourna vers moi un visage affolé : « Scusez, m'sieur ! fit-elle, haletante. Mais ces putains de camions, ils vous laissent pas une chance !

— A vrai dire, lançai-je à ma cycliste, il fait une si belle journée que je pensais de toute façon terminer le chemin à pied. » Comme de juste, elle me regarda comme si j'étais dérangé, surtout lorsque je lui demandai de me suivre au pas, à vide, au cas où je viendrais à changer d'avis. Et quand, devant l'immeuble de la Haseldyne & Ku, je l'eus réglée et gratifiée d'un énorme pourboire, elle fut définitivement certaine que j'étais dingue. Elle repartit sans tarder. Mais la sueur avait séché sur son dos et elle ne toussait presque plus.

Je n'avais jamais fait ça auparavant.

Je saluai de la main, l'air absent, les collègues que je reconnaissais en entrant dans l'immeuble. Ils me lorgnèrent avec divers degrés de surprise mais j'étais bien trop occupé à être surpris moi-même. Quelque chose m'était arrivé au centre de désintox. J'en étais revenu avec plus que des ecchymoses dues aux injections transdermiques de vitamines et un dégoût pour les longues gélules vertes. J'en étais revenu le crâne muni de quelques accessoires supplémentaires. Ce en quoi ils consistaient au juste, je l'ignorais

encore, mais l'un d'eux semblait vouloir répondre au nom de « conscience ».

Quand je pénétrai dans mon bureau, Dixmeister était aussi ébahi que les autres. « Sapristi, monsieur Tarb, s'extasia-t-il, vous m'avez l'air dans une forme superbe ! On peut dire que ces vacances vous ont fait du bien. »

J'acquiesçai. Il ne faisait que me répéter ce que la balance et le miroir n'avaient cessé de me révéler ces dernières matinées. J'avais repris dix kilos. Je ne tremblais plus. Je n'avais même plus de frissons ; même les pubs éblouissantes et les affiches criardes et bruyantes n'avaient pas éveillé en moi le moindre désir pendant que je gagnais le bureau. « Continuez, lui dis-je. Il faut d'abord que j'aille me présenter à Mitzi Ku avant de reprendre mon poste ici. »

Ce ne fut pas facile. Elle n'était pas là, à ma première tentative. Elle n'était pas là non plus à la seconde, et quand je fus enfin parvenu à la coincer lors de mon troisième aller et retour entre nos deux bureaux, elle était certes là, mais juste sur le point de sortir. « M. Haseldyne attend », l'avertit sa sec/3 mais Mitzi s'attarda. Elle referma la porte. Nous échangeâmes un baiser. Puis elle recula d'un pas.

Elle me regarda. Je la regardai. Elle me dit, avec une surprise rêveuse : « Tenny, tu m'as l'air dans une forme *magnifique*. »

Je lui répondis : « Tu es magnifique, toi aussi », et j'ajoutai, par respect de la vérité : « A mes yeux. » Car en fait, nul doute que le miroir matinal de Mitzi eût été moins doux que le mien. Elle semblait terriblement usée, en vérité, mais, pour moi, le fait subjectif derrière cette réalité objective était que peu m'importait sa mine, pourvu qu'elle soit là. Avec son teint, les cernes sous ses yeux ne se voyaient pas trop. Mais ils étaient bien là : elle manquait de sommeil, peut-être même avait-elle sauté quelques repas... mais elle restait toujours aussi splendide à mes yeux.

« Ça a été affreux, Tenny ?

— Moyennement affreux. » J'avais dégueulé plus d'une fois, plus d'une fois j'avais tourné partout en cherchant frénétiquement de quoi me trancher la gorge. Mais sans y parvenir, et je n'avais eu des convulsions qu'à deux reprises. J'écartai tout ça d'un geste. « Mitzi, lui dis-je, j'ai deux choses importantes à te dire.

— Bien sûr, Tenny, mais je suis incroyablement débordée en ce moment et... »

Je la coupai. « Mitzi. Je veux qu'on se marie. »

Ses mains se crispèrent. Son corps se figea. Ses yeux s'ouvrirent si grands que j'eus bien peur qu'elle n'en échappe ses lentilles de contact.

Je repris : « J'ai eu tout mon temps pour y réfléchir au centre de désintox. Je suis sérieux. »

De dehors nous parvint la voix maussade d'Haseldyne qui grommelait : « Mitzi ! Allons-y, enfin ! »

Silencieusement, automatiquement, elle retrouva ses esprits, prit son sac, ouvrit la porte, sans cesser de me fixer tout du long. « Allons, voyons ! j'appait Haseldyne.

— J'arrive », lança-t-elle ; et pour moi, tandis qu'elle gagnait l'ascenseur : « Tenny chéri, je ne peux pas te parler pour l'instant. Je t'appellerai. »

Et puis, deux pas plus loin, elle fit demi-tour et revint vers moi. Et la, devant Dieu et les hommes, elle m'embrassa. Juste avant de disparaître dans la cabine qui descendait, elle murmura : « Ça me ferait plaisir. »

Mais elle n'appela pas. Elle ne m'appela pas de la journée.

N'ayant encore jamais eu l'occasion de proposer le mariage à quiconque, je n'avais guère d'expérience personnelle pour me dire s'il s'agissait là d'une réponse raisonnable. Ça ne m'en avait pas l'air. Ça m'évoquait plutôt la réaction qu'avait eue Mitzi — enfin, pas Mitzi elle-même ; pas cette Mitzi-ci, mais ma dame de bronze, là-bas sur Vénus — l'impression que cette Mitzi-là m'avait dit avoir eue la première fois qu'on avait baisé ensemble et que j'avais terminé avant elle et qu'elle m'avait bien fait comprendre que j'aurais foutrement intérêt à mieux faire la prochaine fois sinon... Bref, une mauvaise impression. Je restais sur ma soif.

Et je ne lui avais pas dit l'autre chose importante.

Par chance, j'avais largement de quoi me tenir occupé. Dixmeister avait fait tourner le service aussi bien qu'on peut l'espérer mais Dixmeister n'était pas moi. Je le retins tard ce soir-là, pour épulcher ses erreurs et ordonner des modifications. Il avait l'air passablement maussade et défraîchi lorsque je le libérai enfin. Quant à moi, je tirai à pile ou face pour savoir où j'allais passer la nuit et perdis. J'échouai dans un hôtel à compartiments individuels à quelques pâtés de maison du bureau et, dès l'aube, j'étais au travail de nouveau. Quand je me rendis au bureau de Mitzi, sa sec/3 m'annonça que la sec/2 lui avait dit que Mad. Ku serait sortie toute la matinée, en compagnie de son sec/1. Je passai mon heure du déjeuner — les vingt-cinq minutes entières de mon heure du déjeuner car une journée n'avait pas suffi à tout changer et remettre d'aplomb —, assis dans l'antichambre de Mitzi, pendu au téléphone de son sec/1 pour garder Dixmeister sur le gril ; mais Mitzi ne se montra pas. Tous ses rendez-vous de la matinée avaient été annulés.

Ce soir-là, je me rendis à l'appartement de Mitzi.

Le portier me laissa entrer mais elle n'était pas là. Elle n'était pas là lors de mon arrivée à dix heures, pas plus qu'à minuit, pas plus

qu'a six heures du matin à mon réveil ; je l'attendis un peu, m'habillai puis m'en retournai au bureau. Ah ! oui, monsieur Tarb, m'avertit sa sec/3, Mad. avait appelé durant la nuit pour dire qu'elle avait été appelée en province pour une durée indéterminée. Elle me contacterait directement elle-même. Bientôt.

Mais elle n'en fit rien.

Une partie de ma tête classa la chose sans autre commentaire avant de se consacrer à nouveau à sa tâche. Laquelle consistait à accomplir les ordres donnés. Mitzi avait voulu que je me charge de la sélection des candidats. On était déjà en septembre et l'on n'était qu'à quelques semaines de l'« élection ». J'avais largement de quoi me tenir occupé et cette partie de ma tête exploitait toutes les minutes dont elle pouvait disposer. Elle exploitait également toutes les minutes dont pouvaient disposer Dixmeister ainsi que tous les autres employés du service des immatériels (section politique). Quand je parcourais les couloirs, les gens des autres services détournaient les yeux et s'écartaient de mon chemin — de peur sans doute que je ne les enrôle eux aussi pour faire des journées de douze heures, je suppose.

L'autre partie de ma tête, la nouvelle qui s'était révélée, semblait-il, au centre de désintox — eh bien, elle ne marchait pas aussi bien. Elle me faisait souffrir — pas simplement à cause de Mitzi, mais à cause du poids de cette autre chose qu'elle trimbalait, cette autre chose que je n'avais pas pu lui dire. Puis le coursier des messageries intérieures jaillit dans mon bureau, le temps de jeter sur ma table une enveloppe autocombustible avant de filer.

Le billet émanait de Mitzi. Il disait :

Tenny chéri, j'apprécie ton idée. Si nous nous en sortons vivants, j'espère que tu voudras toujours, parce que je le veux aussi, intensément. Mais ce n'est pas le moment de parler d'amour. Je suis pour l'heure soumise à la discipline révolutionnaire, Tenny, et toi de même. Je t'en prie, ne l'oublie pas...

Avec tout l'amour que je ne peux encore te prouver qu'en paroles...

Mitzi

La encore, le papier s'enflamma et me brûla le bout des doigts avant que je laisse tomber. Mais je m'en fichais. C'était une réponse ! — et la bonne réponse, en plus.

Demeurait encore la question de cette autre chose que j'avais besoin de lui dire.

Je continuai donc de harceler la sec/3 et quand enfin elle me

dit que, oui, Mad. Ku était de retour dans nos murs ce matin mais qu'elle se rendait directement à une réunion urgente quelque part ailleurs, je ne pus attendre.

En outre, je croyais savoir où je pourrais la trouver.

« Tarb ! s'écria Semmelweiss — je veux dire, monsieur Tarb, quel plaisir de vous voir ! Vous avez l'air dans une forme absolument éblouissante !

— Merci », lui dis-je en parcourant du regard la fabrique de rondelles. Les presses haletaient et cliquetaient en estampant leurs millions de petits machins ronds. Le boucan était identique, la poussière était identique, mais quelque chose manquait. « Où est Rockwell ? demandai-je.

— Qui ça ? Oh ! Rockwell... Ouais, effectivement, il a travaillé ici. Il a eu une espèce d'accident. On a été contraint de se séparer de lui. » Son sourire devint nerveux lorsqu'il vit mon expression. « Eh bien, il n'était vraiment plus capable de travailler, n'est-ce pas. Avec les deux jambes brisées et puis si vous aviez vu sa tête... Cela dit, je suppose que vous voulez monter ? Allez-y, allez-y, monsieur Tarb. Je pense qu'ils sont là-haut. On ne peut jamais savoir, avec toutes ces entrées et sorties — enfin, comme je dis toujours, tant qu'ils paient régulièrement leur loyer, hein, qui a besoin de poser des questions ? »

On en resta là. Il n'y avait rien d'autre à dire au sujet de Nelson Rockwell et je n'avais aucune envie de satisfaire sa curiosité concernant ses locataires. Pauvre Rockwell ! Ainsi, l'agence de recouvrement avait finalement refusé de patienter plus longtemps. Je fis vœu de faire quelque chose pour Nelson Rockwell tout en poussant la porte...

Et là, Nelson Rockwell me sortit de l'esprit durant quelques instants, car la porte qui naguère donnait sur un vieil atelier crasseux et laissé à l'abandon ouvrait à présent sur un véritable sas antivol. Derrière moi, la porte palière se referma avec bruit. Devant moi, une cloison barricadée ; autour, des parois d'acier. Je fus inondé de lumière. Je n'entendais rien mais je me savais observé.

La voix de Des Haseldyne gronda dans un haut-parleur situé au-dessus de ma tête : « Vous auriez foutrement intérêt à avoir une bonne raison pour venir ici, Tarb. » La porte devant moi coulisssa. Celle derrière moi me propulsa hors du sas avec un piston, et je me retrouvai dans une pièce bourrée de monde. Tous me regardaient.

Il y avait eu des changements dans le vieil atelier. High tech et luxe avaient investi les lieux. Il y avait sur un mur un moniteur de télécran qui crachait des comptes rendus de situation, tandis que les autres étaient recouverts de tentures plus élégantes encore que dans le bureau du Vieux a la T.G & S. Le centre de la vaste pièce était

occupé par une imposante table ovale — elle semblait en authentique bois de placage — entourée de fauteuils, avec devant chaque place une carafe et un verre, un sribécran et un téléphone, et tous ces sièges occupés par une douzaine de personnes et quelles personnes ! Pas seulement Mitzi et Haseldyne et le Vieux. Il y avait des gens que je n'avais encore jamais vus sinon dans les journaux télévisés, les dirigeants d'agences de la RussCorp, des Industries, et de la SudAmerica S.A. —des Allemands, des Anglais, des Africains —, bref, la moitié de la crème de la publicité mondiale avait été filtrée et déversée dans cette pièce. A chaque étape, j'avais été abasourdi par de constantes révélations de l'ampleur croissante, des ramifications et de la puissance de l'organisation de taupes vénos. Voici qu'à présent j'avais franchi la dernière étape et pénétré son noyau. J'avais l'horrible impression que cela constituait une étape de trop.

Mitzi devait avoir pensé la même chose. Elle sursauta, le visage bouleversé par la surprise : « Tenny ! Bon Dieu, Tenny, mais pourquoi es-tu venu ici ? »

Je répondis sans me démonter : « Je t'ai dit que j'avais une importante révélation à te faire. Elle vous affecte tous, alors autant que je vous aie tous sous la main. Votre plan est éventé. Vous n'avez plus une seconde à perdre. Une flotte de mercs doit mettre le cap sur Vénus d'un instant à l'autre, bourrée de matériel campbellien. »

Il y avait une chaise vide près de Mitzi au bout de la table. J'allai m'y affaler et attendis qu'éclate la tempête.

Elle éclata, ça oui. La moitié d'entre eux ne me croyaient pas. L'autre moitié aurait bien eu une opinion dans un sens ou dans l'autre mais leur principal souci était que j'avais pénétré dans leur repaire le plus secret. La fureur se déversait à la mégatonne dans l'atelier et je n'étais pas le seul visé. Mitzi en avait sa part — plus que sa part, même — essentiellement par les bons soins de Des Haseldyne : « Je t'avais bien dit de te débarrasser de lui, glapit-il. Maintenant, on n'a plus le choix ! » La femme de la S.A. au carré renchérit : « Yé crois bien que vous avez ouné gros problème ! » L'homme de la RussCorp martela du poing la table : « La question n'est pas dans prproblème. La seule question être : comment résoudre prproblème ? Ça est vôtre prproblème, Ku ! » L'homme des Industries, paumes jointes et doigts tendus, mit son grain de sel : « Nul ne souhaite ôter la vie, certes, mais dans certaines catégories de situations fâcheuses, on peut difficilement trouver une solution de rechange susceptible de... »

Ça suffisait comme ça. Je me levai et m'appuyant sur la table, leur demandai : « Allez-vous m'écouter, oui ? Je sais que la solution de facilité pour vous, c'est de vous débarrasser de moi et d'oublier mes révélations. Ce qui veut dire, la fin de Vénus.

— Taisez-vous, tous ! » grogna l'Allemande mais elle était

seule. Elle parcourut la table du regard, une douzaine d'êtres humains figés dans diverses attitudes de rage, puis ajouta, le ton boudeur : « Alors, dites-nous donc ce que fous afez à nous dire et nous fous écouterons. Pas longtemps, toutefois. »

Je lui lançai un grand sourire. « Merci », dis-je. Je ne me sentais pas particulièrement courageux. Je savais, entre autres choses, que j'étais en train de jouer ma vie. Mais ma vie ne semblait plus avoir une si grande valeur. Elle ne valait plus, par exemple, un séjour à l'asile de désintox ; si jamais je devais y repasser, sachant de quoi il retournait, je crois bien que je préférerais être rayé des listes avant de partir. Mais j'en avais ras le bol. Je leur dis :

« Vous avez vu aux informations, ces dernières années, l'absorption des zones aborigènes pour les ramener dans le giron de la civilisation. Avez-vous remarqué où étaient situées les dernières ? Le Soudan. L'Arabie. Le désert de Gobi. Est-ce que rien ne vous frappe dans leur localisation ? » Je parcourus la table du regard. Non, rien ne les avait frappés ; mais je pouvais constater que ça commençait. « Des déserts, leur dis-je. Des déserts, torrides et secs. Pas aussi torrides que Vénus ni aussi secs — mais ce qu'on peut trouver de plus approchant de Vénus à la surface de la Terre, et ce qui constitue donc le meilleur terrain d'entraînement. C'est le point n° 1. »

Je me rassis et adoptai le ton de la conversation. « Lorsqu'ils m'ont fait passer en cour martiale, ils m'ont gardé une quinzaine de jours en Arizona. Encore une zone désertique. Ils avaient la une dizaine de milliers d'hommes de troupe en manœuvres ; pour autant que je sache, c'étaient les mêmes troupes qui étaient intervenues à Ouroumtsi. Et perdue dans ce bled, ils avaient toute une flotte de fusées. Juste à côté de celles-ci, des piles d'équipement : du matériel campbellien. Bon, voyons voir comment on peut démêler tout ça. Ils se sont entraînés dans des conditions simulant celles de Vénus ; ils disposent désormais de troupes de combat entraînées à répéter des tactiques d'invasion ; ils disposent d'armes et d'équipement lourd campbellien prêts à être chargés à bord de navettes. Additionnez le tout. Qu'est-ce que ça vous donne ? »

Silence total dans la pièce. Puis, la femme de la S.A. au carré observa timidement : « C'est vrai. Nous avons appris le transfert pour dé raisons inconnues d'oune très grand nombre de navettes initialement basées au Venezuela. Nous avons supposé que Hypérion pouvait constituer leur objectif.

— Hypérion ! railla le RussCorp. Une seule navette, oui — Bien trop pour Hypérion !

— Ne vous laissez pas paniquer par ce drogué ! coupa Haseldyne. Je suis sûr qu'il exagère. Les mercs sont un tigre de papier. Si nous faisons correctement notre boulot, ils n'auront pas le

temps de s'inquiéter de Vénus — ils seront bien trop occupés à se mordre les doigts en se demandant ce qui a bien pu clocher ici sur Terre.

— Je être ravi, intervint le RussCorp, lugubre, de voir vous si sûr. Je pour ma part émettre des doutes. Nous avoir eu beaucoup de rumeurs, toutes scrupuleusement rapportées devant ce conseil — toutes écartées. A tort, il me semble.

— Berzonnellement, che suggère..., commença l'Allemande, mais Haseldyne la coupa.

— Nous discuterons de tout ceci en privé », fit-il l'air mauvais, en me lançant un regard assassin. « Vous ! Dehors ! On vous rappellera quand on aura besoin de vous ! »

Je répondis d'un haussement d'épaules accompagné d'un sourire puis franchis la porte que le représentant des Industries tenait grande ouverte pour moi. Je ne fus pas surpris de découvrir qu'elle donnait simplement sur un court escalier qui débouchait sur une porte extérieure — laquelle était verrouillée. Je m'assis sur les marches et attendis.

Quand enfin la porte intérieure se rouvrit et qu'Haseldyne m'appela, je n'essayai pas de déchiffrer l'expression de ses traits. Je me contentai de me glisser poliment devant lui pour aller regagner la place vide à la table. Il apprécia modérément la chose ; son visage s'empourpra, son expression devint meurtrière mais il ne dit rien. Il n'en avait pas le droit. Ce n'était pas lui le responsable.

Le responsable désormais, c'était le Vieux lui-même. Il leva les yeux pour m'étudier et le visage était toujours le même, rose et joufflu et encadré d'un duvet laineux, hormis qu'il n'avait plus rien de cordial. L'expression était lugubre. Et, détail totalement incongru chez le Vieux que je connaissais depuis si longtemps, il ne se lança pas dans son habituel bavardage sans conséquence. Il ne se lança dans rien du tout. Il se contenta de me dévisager longuement, puis consulta de nouveau son écran personnel, tandis que ses doigts s'échinaient à taper de nouvelles questions pour continuer à obtenir de mauvaises réponses. De mon escalier, j'avais entendu quantité de bruits — grondements agités et piailllements péremptaires — mais à présent tous étaient silencieux. L'arôme suffocant du vrai tabac provenait du coin où la RussCorp fumait sa pipe en silence. La femme de la S.A. au carré caressait l'air absent quelque chose sur ses genoux — un petit animal, apparemment. Peut-être un chaton.

Puis le Vieux claqua son plan de travail pour vider son écran et dit d'une voix accablée : « Tarb, ce ne sont pas des bonnes nouvelles que vous nous avez apportées là. Mais nous devons supposer qu'elles sont vraies.

— Oui, monsieur », m'écriai-je, retrouvant un ancien réflexe.

« Nous devons agir avec promptitude pour répondre à ce défi », déclara-t-il. Son verbiage pompeux n'avait pas suivi la même voie que sa bonne humeur. « Vous comprendrez, bien sûr, que nous ne pouvons vous dévoiler nos plans...

— Bien sûr que non, monsieur !

— ... et vous comprendrez également, que vous n'avez pas encore fait vos preuves à nos yeux. Mitzi Ku se porte garante pour vous », poursuivit-il, et son regard froid parcourut la table pour s'arrêter sur elle. Elle examinait le bout de ses doigts et ne leva pas les yeux pour rencontrer les siens.

« Provisoirement, nous accepterons cette garantie. » A ces mots, elle fit une grimace qui me donna un bref aperçu des alternatives qu'ils avaient dû discuter autour, de ce *provisoirement*.

« Je comprends », dis-je, parvenant cette fois à omettre le monsieur. « Que voulez-vous que je fasse ?

— Vous avez ordre de poursuivre votre travail. Ceci représente notre projet principal et il n'est pas question de l'interrompre. Mitzi et le reste d'entre nous allons avoir à présent... d'autres choses à faire, si bien que vous serez dans une certaine mesure livré à vous-même. Que ce ne soit pas une raison pour vous de bâcler le travail ! »

J'acquiesçai, attendant de voir s'il y avait encore autre chose. Non. Des Haseldyne me reconduisit à la porte et m'escorta au-delà. Mitzi n'avait pas ouvert la bouche. Arrivé au bas des marches, il me poussa à l'intérieur d'un nouveau sas anti-effraction. Avant de refermer la porte, il aboya : « Vous attendez des remerciements ? Pouvez toujours courir ! On vous a déjà remercié en vous laissant la vie sauve. »

Tandis que j'attendais l'ouverture de la porte extérieure, j'entendis les grognements et les piailllements furieux recommencer comme précédemment. Haseldyne avait dit vrai : ils m'avaient laissé la vie sauve. Ce qui était également vrai, c'est qu'ils pouvaient à tout moment revenir sur leur décision.

Pouvais-je l'empêcher ? Oui, décidai-je, mais d'une seule façon : en accomplissant pour eux un tel boulot que je leur devienne indispensable... ou plus précisément, en m'arrangeant pour les en persuader.

Puis la porte extérieure s'ouvrit.

Des Haseldyne devait avoir commandé la manœuvre. Ce sas aussi avait des pistons d'éjection ; la porte derrière moi me projeta dehors dans la rue. Je titubai et tombai, glissant sur la chaussée sous les pieds des passants pressés. « Ça va bien, monsieur ? » chevrota un vieux consommateur qui me contemplait, bouche bée, avec inquiétude.

« Ça va », lui dis-je sèchement comme je me relevais. Je ne

crois pas avoir jamais proféré plus gros mensonge.

II

C'est déjà une chose fort ennuyeuse et préoccupante que de se retrouver embringué avec une bande de criminels en tant que complice d'actes qui peuvent vous faire électrocérébrer. C'est bien pis encore de découvrir qu'ils sont ineptes. Il n'était pas certain que dans ce cercle de maîtres espions et de saboteurs vénusiens, on ait pu rassembler suffisamment de talent et de fourberie pour réussir à passer un paquet de faux bons de réduction devant une caissière de supermarché. Quant à préserver leur planète des menées impérialistes de la Terre, ils n'étaient tout simplement pas à la hauteur de la tâche.

Dixmeister put se la couler douce cet après-midi-là. Quand je réintégrai mon bureau en boitillant, je lui lançai, hargneux, de s'occuper de ses affaires et de me fichir la paix sauf contrordre de ma part. Puis je verrouillai ma porte et réfléchis.

Sans Mokes ou petites pilules vertes pour se dissimuler derrière, ce que je voyais en ouvrant les yeux était la réalité toute nue. Ce n'était pas une vision particulièrement attrayante, car elle était bourrée de problèmes — trois, en particulier :

Primo, si je ne convainquais pas les Vénos que je leur étais indispensable et qu'ils pouvaient même me faire confiance, ce bon vieil Haseldyne saurait les mesures à prendre dans ce cas. Après ça, je n'aurais plus de souci à me faire.

Secundo, si j'accomplissais ce qu'on m'avait dit, l'avenir apparaissait lugubre. Je n'avais pas été consulté pour la planification de leur grande campagne stratégique ; plus j'y réfléchissais et moins j'étais persuadé qu'elle allait marcher.

Tertio, et c'était le pire, si elle ne marchait pas, alors on était tous cuits. Nous étions bons pour passer le restant de notre existence derrière les barreaux d'un parc, munis de couches-culottes et nourris à la petite cuillère par des employés qui ne nous porteraient pas spécialement dans leur cœur, avec pour toute stimulation intellectuelle la contemplation des jolies petites lampes clignotantes. Nous tous. Pas seulement moi. La femme que j'aimais, elle aussi.

Je ne voulais pas voir Mitzi électrocérébrée.

Je ne voulais pas voir Tennison Tarb électrocérébré, non plus. Ma lucidité tout récemment acquise me souffla raisonnablement qu'il y avait toutefois une manière d'échapper à cette partie du marché. Tout ce que j'avais à faire, c'était décrocher mon téléphone pour appeler les services de répression des pratiques commerciales illicites et lui

dénoncer les Vénos, je m'en tirerais sans doute avec la colonie pénitentiaire polaire, voire avec une simple rétrogradation au statut de consommateur. Mais ça ne sauverait pas pour autant Mitzi...

Juste avant la fermeture des bureaux, Mitzi et Des convoquèrent une réunion des cadres dirigeants dans la salle du conseil. Mitzi ne parla pas, ne me regarda pas non plus. Ce fut Des Haseldyne qui parla tout le temps. Il annonça que s'ouvraient... euh, quelques nouvelles perspectives d'expansion et que Mitzi et lui allaient s'absenter du siège pour les examiner. Dans l'intervalle, ils avaient racheté le contrat de Val Dambois à la T.G. & S. et ce dernier allait reprendre le poste de directeur général par intérim. Les immatériels (section politique) seraient dirigés indépendamment par Tennison Tarb (c'était moi, ça), et il était certain que nous saurions nous acquitter de la tâche avec toute l'efficacité voulue.

Ce n'avait pas été une prestation très convaincante. Elle ne fut pas non plus très bien reçue. Il y eut quelques regards en biais et autres coups d'œil inquiets dans l'assistance. Comme nous nous levions pour partir, je parvins à m'approcher suffisamment de Mitzi pour lui murmurer à l'oreille : « Je t'attendrai chez toi, d'accord ? » Elle ne me répondit pas plus. Elle se contenta de me regarder avec un haussement d'épaules.

Je n'eus pas l'occasion de poursuivre le sujet car à cet instant même Val Dambois apparut de derrière et me saisit l'épaule. « J'ai deux mots à vous dire », grinça-t-il et il me conduisit au bureau de Mitzi — le sien, désormais. Il claqua la porte, enclencha l'écran anti-écoutes et me lança : « Tâchez de ne pas être trop indépendant, Tarb. Rappelez-vous que je suis ici, et que je vous ai à l'œil. » Je n'avais pas besoin qu'on me le rappelle. Devant mon absence de réponse, il me fixa attentivement : « Vous pouvez y arriver ? demanda-t-il. Vous vous sentez bien ? »

Je répondis, dans l'ordre : « Je peux y arriver », ce qui relevait bien plus de l'espoir que de la conviction et : « Je me sens comme quelqu'un qui se retrouve avec le poids de deux planètes sur les épaules », ce qui était la stricte vérité.

Il opina. « Alors, rappelez-vous simplement ça : si vous devez en laisser tomber une, tâchez que ce soit la bonne.

— Pas de problème, Val. » Oui mais, laquelle était la bonne ?

Puisque Mitzi ne m'avait pas formellement interdit de m'installer chez elle, je m'y rendis. Je n'escomptais pas non plus la voir s'y trouver ce premier soir et elle ne s'y trouvait effectivement pas. Je n'étais toutefois pas tout à fait seul. Val Dambois s'était arrangé pour me procurer une certaine compagnie. Comme je hélais un péditaxi à la sortie du bureau, je découvris un type, le genre baraqué, qui me fila

aussitôt et retrouvai le même homme qui traînait en face de l'immeuble de Mitzi quand j'en repartis le lendemain matin. Je m'en fichais. Ils me laissaient seul au bureau, quoique je ne l'aurais peut-être même pas remarqué dans le cas contraire tellement j'étais occupé. J'avais envie de me débarrasser de ce fardeau de deux mondes qui me pesait sur les épaules et la seule façon d'y parvenir était de leur gagner leur guerre... d'une manière ou de l'autre.

Il y avait une douzaine de thèmes de campagne principaux à préparer en vue de l'élection et je n'avais plus que quelques jours devant moi. Je laissai quartier libre à Dixmeister pour nous décrocher des temps d'antenne et chaperonner le secteur production. Pour ma part, je pris totalement en charge la distribution et le scénario.

Bon, en temps normal, quand un chef de projet annonce qu'il prend en charge la distribution et le scénario, ce qu'il veut dire c'est qu'il a lancé une demi-douzaine de limiers en quête de talents pour son compte et qu'il a mis au moins autant de rédacteurs à gratter sur les synopsis ; quant à lui, il se limite essentiellement à botter le cul à tout son monde pour s'assurer que le boulot est fait. Avec moi, ce devait être quelque peu différent. J'avais les hommes et je leur bottai le cul. Mais j'avais également des plans personnels. Ils n'étaient pas encore très clairs dans ma tête. Ils étaient fort loin d'être satisfaisants, même pour moi. Et je n'avais personne sur qui les tester, histoire de voir jusqu'où ils pourraient aller. Mais c'étaient eux quand même qui me retenaient au bureau seize heures par jour au lieu des dix ou douze heures seulement que j'y aurais sinon passé. Ce n'était déjà pas si mal ; autrement, à quoi d'autre aurais-je pu consacrer mon temps ?

Je savais ce à quoi d'autre j'aurais *voulu* consacrer mon temps, mais Mitzi restait pour moi... comment dire ? Inabordable ? Pas vraiment ; on couchait ensemble chaque soir où elle était en ville. Insaisissable, néanmoins, car le lit était le seul lieu où je pouvais la voir et encore, pas si souvent. J'avais mis en branle toute la ruche vénos et tout ce petit monde virevoltait dans toutes les directions. Quand Mitzi était en ville, elle était partie dans les hautes sphères, réunions secrète à tout bout de champ ; quand elle n'était pas en réunion ici, elle était quelque part ailleurs dans le monde. Ou même en dehors, puisqu'elle devait passer une semaine entière sur la Lune, à négocier furtivement le transport de messages codés avec un cargo à destination de Port Kathy sur Vénus.

Une nuit, j'avais renoncé à tout espoir de la voir et m'étais endormi lorsque, au beau milieu d'un cauchemar où un malabar de la répression des pratiques commerciales illicites se glissait sous les draps à mes côtés, je m'éveillai pour découvrir qu'il y avait réellement quelqu'un à côté de moi et que ce quelqu'un était Mitzi.

Il me fallut un bon bout de temps pour être parfaitement réveillé, vu mon épuisement, et quand j'eus accompli cet exploit, Mitzi s'était déjà endormie. Je pus constater à la regarder qu'elle était nettement plus épuisée que moi. Si j'avais eu la moindre miette de compassion, je l'aurais entourée de mes bras en silence et nous aurions terminé la nuit en dormant jusqu'à l'aube. Impossible. Je me levai donc et lui préparai une tasse de son vrai café au drôle de goût, m'assis au bord du lit et attendis que l'odeur la fasse réagir. Elle n'avait pas envie de se réveiller. Elle était enfouie sous les couvertures, avec le haut de la tête et un bout de nez — juste de quoi ne pas étouffer — qui dépassaient à peine, et dans la chambre régnait le tiède parfum de la femme doucement endormie qui venait se mêler à l'arôme du café. Elle se retourna vers l'autre bout du lit en ronchonnant quelque chose — je pus tout juste comprendre quelques mots parlant de « changer les fusibles ». J'attendis. Puis le rythme de sa respiration changea et je sus qu'elle était réveillée.

Elle ouvrit les yeux. « Salut, Tenny, fit-elle.

— Salut, Mitzi. » Je lui tendis la tasse de café mais elle l'ignora un moment, pour me considérer d'un œil morne.

« Tu veux vraiment qu'on se marie ?

— Un peu, oui, si... »

Elle n'escomptait pas me voir achever la phrase. Elle acquiesça. « Moi aussi, fit-elle. Si. » Elle s'adossa contre les oreillers et prit la tasse. « Bon », fit-elle, évacuant le sujet jusqu'à la fin des événements, « comment ça se passe ? »

Je hasardai : « J'ai quelques nouveaux thèmes de pubs pas piqués des vers. Peut-être que je devrais te les faire voir...

— Pour quoi faire ? C'est ta responsabilité. » Le sujet fut également écarté. Je me penchai et lui effleurai l'épaule. Elle ne se déroba pas mais ne réagit pas non plus. Il y avait quantité d'autres sujets que j'aurais aimé discuter avec elle. Où nous allions vivre. Si nous voulions avoir des enfants, et de quel sexe. Tout ce qu'on pourrait faire pour s'écarter ensemble et, ce sujet toujours cher au cœur des jeunes fiancés, à quel point et de quelles manières bien précises on pouvait s'aimer mutuellement...

Je ne lui dis rien de tout cela. A la place, je demandai : « Qu'est-ce que tu voulais dire en parlant de " changer les fusibles ", Mitzi ? »

Elle s'assit brusquement, renversant le café dans la soucoupe, le regard furieux : « Qu'est-ce que tu me demandes là, bon Dieu ?

— J'ai eu comme l'impression que tu parlais de saboter de l'équipement. Les projecteurs campbelliens, c'est ça ? Vous êtes sans doute en train d'infiltrer des gens dans les unités limbiques pour bousiller leur appareillage ?

— *Boucle-la, Tenn.*

— Parce que, si c'est le cas », poursuivis-je sur un ton raisonnable, « je ne crois pas que ça marche. Vois-tu, le vol pour Vénus est long et ils auront des équipes de relève pour assurer des rotations. Et ils n'auront rien d'autre à faire que de s'occuper à vérifier et revérifier leur matériel. Vous pouvez bousiller ce que vous voulez, ils auront tout leur temps pour le remettre en état. »

Ça l'ébranla. Elle reposa la tasse à côté du lit, les yeux fixés sur moi.

« L'autre truc qui me turlupine aussi, poursuivis-je, c'est que dès qu'ils auront découvert qu'il s'agit d'un sabotage, ils vont commencer à en rechercher l'auteur. D'accord, les services de renseignements des mercs sont grassement ramollis dans leur béatitude — ils n'ont plus eu grand-chose à faire depuis un sacré bout de temps. Mais vous pourriez bien les réveiller avec ça. »

Elle s'emporta : « Tenny, *c'est pas tes oignons !* Occupe-toi de ton putain de boulot. Et laisse-nous nous préoccuper des questions de sécurité ! »

Je fis donc ce que j'aurais dû faire dès le début. J'éteignis la lumière et me glissai dans le lit à ses côtés et la pris dans mes bras. On ne se dit plus rien. Tandis que je glissais doucement vers le sommeil, je me rendis compte qu'elle pleurait. Je n'en fus pas surpris. Ce n'était vraiment pas une façon de passer le temps pour un couple de jeunes fiancés mais on n'avait pas le choix. On ne pouvait tout simplement pas parler ensemble détendus, car elle avait ses secrets qu'elle était obligée de protéger.

Et moi j'avais les miens.

Le 16 octobre, à la date de préavis réglementaire, les décorations de Noël apparurent aux vitrines des magasins. Le jour des élections était proche.

Ce sont les dix derniers jours de la campagne qui comptent. J'étais prêt. J'avais fait tout ce que j'avais cru bon de faire, et m'en étais acquitté de manière impeccable. Je me sentais vraiment impeccable, ces derniers temps, hormis une légère tendance aux crises de tremblote lorsqu'un bidon de Moke traînait dans la pièce (bonjour, la thérapie par aversion), et une considérable perte de poids. Les gens avaient cessé de me féliciter pour ma mine superbe. Ils n'avaient plus besoin ; j'étais aussi superbe que peut l'être n'importe qui passe toutes ses nuits à rêver qu'il se retrouve électrocérébré. Dixmeister papillonnait dans mon bureau, tout excité par ses nouvelles responsabilités et proprement fasciné par les thèmes nouveaux que je lui dévoilais. « Vous avez fait vraiment très fort, monsieur Tarb, me dit-il, mal à l'aise, mais vous êtes sûr de ne pas aller un peu loin ?

— Si c'était le cas, lui souris-je, vous ne croyez pas que Mad. Ku y aurait mis un coup d'arrêt ? » Peut-être, peut-être, si je lui avais dit en quoi mes plans consistaient. Mais il était trop tard, à présent. Je m'étais donné à fond.

Je l'arrêtai comme il tournait pour repartir à toute vitesse. « Dixmeister, lui dis-je, j'ai eu quelques plaintes de la part des chaînes au sujet d'une dégradation affectant les signaux que nous transmettons.

— Des pertes de transmission ? Sapristi, monsieur Tarb, mais je n'ai vu aucune note de service concernant...

— Elles arrivent toujours plus tard. Je tiens ça de discussions tête à tête avec les gens des réseaux. Aussi, je compte moi-même tirer cela au clair. Vous allez me trouver un diagramme du câblage de cet immeuble ; je veux suivre le trajet de chaque signal, depuis son origine jusqu'au raccordement extérieur avec la ligne P.T.T.

— D'accord, monsieur Tarb ! Vous voulez dire, juste les transmissions commerciales, évidemment ?

— Evidemment pas. Je veux l'ensemble du réseau. Et tout de suite.

— Mais ça va prendre des heures, monsieur Tarb », se plaignit-il. Il avait une famille et il pensait déjà à ce que sa femme allait dire en ne le voyant pas rentrer pour la soirée du Premier Cadeau.

« Eh bien, on va les prendre », lui dis-je. Il les prit. Et comme je n'avais pas envie de le voir les passer à attendre l'arrivée de notes de service qui n'existaient pas ou à papoter avec le personnel d'autres départements sur les activités présentes de M. Tarb, dès qu'il m'eut fait apparaître le plan de câblage électronique complet de l'immeuble, j'en fis une copie papier, la fourrai dans ma poche et le traînai avec moi pour une inspection directe de l'endroit où se regroupaient toutes les lignes, le centre de modulation situé au sous-sol.

« Mais je ne suis jamais descendu au sous-sol, monsieur Tarb, gémit-il. On peut pas laisser la compagnie du téléphone s'occuper de ça ?

— Pas si on a encore envie d'avoir de l'avancement, Dixmeister », lui dis-je avec amabilité, et c'est ainsi que nous prîmes tous les deux l'ascenseur jusqu'à son terminus inférieur puis ensuite un monte-charge qui nous mena encore deux niveaux plus bas. Le dernier sous-sol était délabré, détrempé, dégoûtant, détérioré, douteux — et quantité d'autres qualificatifs commençant par D, y compris désert. Il y avait là des centaines de mètres carrés à l'abandon mais trop moches pour être loués même à des noctemblocs. C'était exactement ce qu'il me fallait.

Le centre de modulation était situé tout au bout d'un long couloir enfoui sous la poussière. Juste à côté se trouvaient trois salles

de stockage de microfiches — essentiellement les directives urgentes émanant de la direction fédérale des Télécoms et du ministère du Commerce que, comme de bien entendu, personne n'avait jamais pris la peine d'ouvrir.

J'examinai soigneusement toutes les salles d'archives puis m'arrêtai à la porte du centre de modulation pour le parcourir d'un bref regard. Tous les appels téléphoniques, tous les télex, toutes les transmissions de données, de documents et de signaux vidéo émanant de l'agence transitaient pas cette salle. Bien entendu, l'ensemble de la procédure était totalement automatique et électronique : rien ne bougeait, on ne décelait ni étincelle ni cliquetis. La salle était équipée de quelques terminaux de secours destinés à rediriger les messages en cas d'encombrement ou de défaillance d'un circuit — voire à les interrompre totalement — mais il n'y avait en temps normal aucune raison d'intervenir manuellement.

« Eh bien, tout ça m'a l'air parfait », dis-je.

Dixmeister me lança un regard lugubre : « Je suppose que vous allez vouloir tester tous les circuits ?

— Meuh-non, pour quoi faire ? Le problème doit venir de l'extérieur. » Il ouvrit la bouche pour protester mais je lui fermai le bec. « Et puis, écoutez, tant qu'on y est, vous allez me vider toutes ces merdes des archives. Je vais récupérer les lieux pour en faire une salle de réflexion.

— Mais, *monsieur Tarb* !

— Dixmeister, dis-je doucement, quand vous serez un trois-étoiles, vous comprendrez le besoin d'intimité que l'on peut ressentir à des périodes comme celle-ci. Pour l'heure ne cherchez pas à comprendre. Contentez-vous d'obéir. »

Je le laissai réfléchir là-dessus et regagnai l'appartement de Mitzi en n'ayant qu'une hâte : l'y retrouver. J'avais un problème ou deux encore à résoudre. Mitzi n'était certes pas la personne susceptible de les résoudre à ma place mais elle pouvait du moins m'offrir le contact d'une peau aimée et le réconfort d'un corps tiède... si j'avais la chance de tomber un soir où elle était là.

Elle n'y était pas. La seule trace d'elle était un message autocombustible posé sur l'oreiller m'annonçant qu'elle devait être à Rome pendant quelques jours.

Ce n'était pas ce que j'avais voulu mais, tandis que je contemplais le spectacle de la cité crasseuse endormie, avec dans la main deux doigts d'alcool de grain naturel, il m'apparut peu à peu que c'était peut-être bien ce dont j'avais besoin.

Mes scénarios étaient fin prêts. Les candidats destinés à y apparaître avaient été sélectionnés et parqués dans des planques réparties dans toute la ville. Il n'avait pas été trop difficile de les choisir car je savais très exactement ce que je voulais ; les amener en ville et les tenir parés à l'action s'était révélé considérablement plus délicat. Mais le résultat était là. Depuis l'appartement, je donnai par téléphone le feu vert aux paires de vigiles de la Wackerhut pour qu'ils aillent me les cueillir et les amènent directement aux studios d'enregistrement et quand j'arrivai au bureau, tout le monde était déjà là.

L'enregistrement proprement dit se révéla facile — enfin, relativement. Relativement à, disons, six heures de neurochirurgie. Je dus mobiliser tout mon talent et toute ma concentration pour faire répéter mes acteurs, harceler les maquilleuses qui les préparaient pour les prises de vues, pousser au cul les équipes de tournage et diriger chaque geste et chaque mot. La partie la plus facile fut que chacun des acteurs prononçait son texte avec naturel et conviction, car je le leur avais écrit en tenant précisément compte de leurs capacités individuelles. La partie délicate fut que je n'avais pu employer que des équipes de tournage squelettiques puisque moins il y aurait de gens au courant, mieux cela vaudrait. Quand le dernier fut mis en boîte, j'expédiai toute mon équipe, production, tournage, maquillage et tout, vers un « extérieur » imaginaire à San Antonio, Texas, avec ordre de fainéanter en attendant mon arrivée.

Ils pourraient attendre longtemps.

Mais au moins, à San Antonio, ils ne risqueraient pas de bavarder avec quiconque.

Puis je fis descendre tous mes acteurs vers la suite dont l'aménagement venait d'être achevé, au sous-sol, et me préparai pour la partie délicate de l'opération. Je respirai un bon coup, regrettai de n'avoir pas le culot d'avaler une pilule pour me calmer les nerfs, fis cinq minutes d'exercice vigoureux pour être à bout de souffle et me précipitai dans le bureau qui avait été naguère celui de Mitzi. Val Dambois se leva en sursaut, ébahi, quittant des yeux les chiffres inscrits sur son écran, lorsque je lui annonçai, hors d'haleine : « Val ! Appel urgent de Mitzi. Vous devez filer sur la Lune. L'agent a eu une crise cardiaque, la ligne de transmission est coupée !

— Mais qu'est-ce c'est encore que ces conneries ? » fit-il, hargneux, et tout son visage grassouillet se mit à trembloter. En temps normal, Dambois ne m'aurait pas tenu quitte aussi facilement mais lui aussi avait été poussé au-delà de ses limites, ces temps derniers.

Je bredouillai : « Un message de Mitzi ! Elle a dit que c'était crucial. Un taxi vous attend — vous avez juste le temps de rejoindre

l'astroport pour la navette...

— Mais Mitzi est à... » Il stoppa, me lorgna d'un regard incertain.

« A Rome, c'est ça, fis-je en hochant la tête. C'est de là qu'elle a appelé. Elle a dit qu'il y avait une commande urgente en cours et qu'il fallait absolument que quelqu'un soit là-bas sur la Lune pour la réceptionner. Alors, grouillez-vous un peu, Val ! » l'implorai-je en saisissant pour lui sa serviette, son chapeau, son passeport ; et le poussant dehors, dans l'ascenseur, le taxi. Une heure après, j'appelai l'astroport pour leur demander s'il avait bien embarqué dans la navette.

Ils me le confirmèrent.

« Dixmeister ! » appelai-je. Dixmeister apparut aussitôt au seuil de mon bureau, le visage congestionné, un demi-sandwich au soya dans une main, l'autre tenant encore le combiné du téléphone. « Dixmeister, ces nouveaux spots que je viens d'enregistrer. Je veux qu'ils passent dès ce soir. »

Il avala une bouchée de soya. « Eh bien, oui, monsieur Tarb... je suppose qu'on peut le faire, mais on en avait d'autres de programmés...

— Intervertissez-les ! lui intimai-je. Nouvelles instructions de la direction générale. Je veux voir diffuser les premiers dans une heure, version intégrale à l'heure de grande écoute. Eliminez les autres, prenez les nouveaux. Exécution, Dixmeister ! » Et il s'éclipsa, toujours mâchonnant, pour exécuter les ordres.

Il était temps pour moi de gagner ma planque.

Sitôt que Dixmeister eut débarrassé le plancher, je me levai et sortis, refermant la porte derrière moi. Je ne la rouvrirais plus, du moins pas dans le même univers. Et fort probablement, je ne la rouvrirais même jamais.

Mon nouveau bureau était bien moins luxueux que l'ancien, en particulier à cause de sa situation : au fin fond du sixième sous-sol. Pourtant, si l'on voulait bien considérer le peu de temps que je leur avais laissé, les services de décoration et d'entretien avaient fait de leur mieux. Ils avaient installé tout ce que j'avais demandé, y compris un mur d'une douzaine d'écrans me permettant l'affichage direct du canal de mon choix. Il y avait une douzaine de bureaux, tous occupés par des membres de ma nouvelle petite force d'intervention. Et, mieux que tout, le service technique avait muré deux des anciennes portes et percé à la place de nouvelles ouvertures, selon mes ordres. Il n'y avait désormais plus d'accès direct au centre de modulation depuis le couloir. Le passage obligé pour pénétrer dans le centre nerveux de l'agence se faisait par ma nouvelle suite, installée dans les anciens locaux des archives. Le petit cagibi où les techniciens de garde

avaient l'habitude de roupiller durant leurs heures de service était vide, et sa porte avait été munie d'un verrou. Les techniciens quant à eux avaient disparu depuis belle lurette, car je leur avais accordé à tous une semaine de congé, au motif que le système était automatique et à l'abri de toute défaillance, et que je voulais par conséquent tenter une expérience de fonctionnement sans aucune intervention humaine. Ils avaient paru dubitatifs jusqu'à ce que je les eusse convaincus que pas un seul emploi n'était menacé, sur quoi ils étaient partis finalement assez satisfaits.

Les lieux correspondaient donc, en bref, à mes exigences, et ils avaient été munis de tout ce qui m'était apparu nécessaire au succès de mon entreprise. Savoir si ce nécessaire serait suffisant était une tout autre question mais il était trop tard pour s'en inquiéter. Et c'est donc en arborant mon plus radieux et plus confiant sourire que j'approchai Jimmy Paléologue, installé derrière son guichet de « réceptionniste » à l'entrée du couloir. « Z'avez tout ce qui vous faut ? » lui demandai-je cordialement.

Il entrouvrit le tiroir de son bureau juste assez pour me révéler le pistolet matraqueur niché à l'intérieur, avant de me rendre mon sourire. Et si ledit sourire était un rien forcé, on ne pouvait guère en blâmer le garçon ; à la sortie du centre de désintox, il s'était vu promettre la réintégration à son poste de technicien campbellien ; là-dessus, je l'avais retrouvé et l'avais convaincu de prendre à la place cette fonction pourtant peu gratifiante.

« Gert et moi avons bricolé un filet-piège à l'entrée et il y en a un autre juste après la porte de votre bureau, me rendit-il compte. Tout le monde est armé, à l'exception de Nels Rockwell — il n'est pas encore capable de lever assez le bras pour tirer. Il dit qu'il aimerait bien avoir une grenade limbique attachée à son corps au cas où il se retrouverait, comme on dit, poussé dans ses derniers retranchements... qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je pense qu'il serait plus dangereux pour nous que pour n'importe qui d'autre », lui répondis-je avec le sourire même si à vrai dire l'idée me semblait avoir du mérite. Mais pas une limbique, toutefois. Une explosive. Voire, pourquoi pas, une mini-nuk. Si les choses tournaient vraiment mal, il se pourrait bien qu'on accueille avec joie l'éventualité d'une vaporisation propre et nette plutôt que l'autre issue qui s'offrirait alors — je laissai cette pensée derrière moi et pénétrai d'un pas décidé dans la suite.

Gert Martels bondit au garde-à-vous et m'étreignit avec fougue. Elle avait été la plus difficile à recruter — ils n'avaient pas voulu la lâcher, même après que j'eus mis en balance l'influence de l'agence ; on n'y était en fin de compte parvenu que contre une offre d'emploi au commandant de la prison — et c'était sans doute Gert qui était la plus

reconnaissante de la chance qui lui était offerte. « Ah ! Tenny », fit-elle en gloussant — en sanglotant aussi — ça tenait à vrai dire un peu des deux — « on va vraiment y arriver !

— C'est déjà moitié fait. Les premiers messages devraient être diffusés d'une minute à l'autre.

— Ils ont déjà commencé ! » lança la grosse Marie depuis sa couchette près du mur. « On vient de voir Gwenny — elle était super ! » Gwendolyn Baltic était la cadette de mes recrues, quinze ans et une histoire navrante. Je l'avais trouvée par l'intermédiaire de Nelson Rockwell, elle était le produit d'un ménage brisé, avec une mère électrocérébrée pour fraudes au crédit multiples et un père qui avait préféré le suicide à la cure de désintoxication pour le désaccoutumer de la Nic-copine. Je l'avais choisie pour diriger la campagne de la Marche des Dollars destinée à solliciter des fonds pour financer un programme de multiplication et d'amélioration des centres de désintox. J'avais sélectionné ce message en premier car il constituait l'entrée en matière idéale, la moins susceptible de pousser à l'action immédiate un auditoire des réseaux par ailleurs accoutumé à l'acceptation passive sans réaction. « Elle a été *superbe* », fit Marie, radieuse, et la petite Gwenny rougit.

S'ils avaient déjà commencé, je pouvais m'attendre à une réaction rapide. Elle se manifesta dans les dix minutes. « On a de la compagnie », annonça du couloir Jimmy Paléologue et quand je vis qui c'était, je lui ordonnai de le laisser entrer.

C'était Dixmeister, qui accourait avec des messages urgents. « Monsieur Tarb ! » commença-t-il puis il fut distrait en voyant les bureaux bondés. Pas exactement par les bureaux, d'ailleurs ; mais par qui se trouvait derrière. « Monsieur Tarb ? » reprit-il, sur un ton récriminateur. « Vous avez amené des *artistes*, ici ? Des *acteurs* ?

— Au cas où on aurait besoin d'eux pour des raccords de dernière minute », dis-je avec douceur, en faisant signe à Gert d'ôter sa main du matraqueur planqué dans son tiroir. « Vous vouliez me voir pour quelque chose ?

— Oh ! bon Dieu ! oui — je veux dire, oui, monsieur Tarb. J'ai reçu des coups de fil des réseaux. Ils ont examiné vos nouveaux thèmes de promotion, pour les candidats, vous savez...

— Je sais .», dis-je, sur mon ton le plus menaçant. « Bordel, qu'est-ce que c'est que cette histoire, Dixmeister ? Est-ce que par hasard vous les laisseriez s'amuser à vouloir censurer la *publicité* ? »

Il prit un air outré. « Oh ! sapristi, monsieur Tarb, non. Absolument pas. C'est simplement qu'une ou deux personnes de la commission de contrôle des contenus pensaient y avoir vu une espèce de tendance à, euh, eh bien, à l'éco... l'éco-co...

— L'écologisme, vous voulez dire, Dixmeister ? lui demandai-je

aimablement. Regardez-moi, mon petit Dixmeister. A votre avis, est-ce que j'ai l'air d'un écologiste ?

— Oh ! mon Dieu, non, monsieur Tarb !

— Ou est-ce que vous croyez que cette agence serait du genre à produire des messages politiques écolos ?

— Jamais de la vie ! Mais, ce n'est pas simplement les messages publicitaires pour les candidats, toutefois... C'est ce nouvel appel à la charité, vous voyez ? La Marche des Dollars. »

Je voyais ; je le voyais d'autant que c'était ma propre invention, un appel à la générosité publique pour étendre les centres de désintox tels que celui où j'avais séjourné.

« Ça aussi, ils le remettent en question ? » demandai-je en lui offrant mon sourire alors-ils-nous-resservent-encore-ce-vieux-plan ?

« Eh bien, pour tout dire, oui, mais ce n'est pas là-dessus que j'avais quelque chose à vous demander. Le problème, en fait, c'est que j'ai parcouru tous les dossiers et que je n'arrive pas à mettre la main sur une circulaire de la direction commandant toute cette campagne.

— Eh bien, bien sûr que non », fis-je en ouvrant tout grands les yeux. « Ça m'étonnerait que Val ait eu le temps de l'achever, n'est-ce pas ? Je veux dire, avant de décoller en coup de vent pour la Lune. Prenez-en bonne note, Dixmeister, lui ordonnai-je. Sitôt qu'il sera revenu, je lui mets le grappin dessus. Bon boulot d'avoir remarqué ça, Dixmeister.

— Merci, monsieur Tarb », s'écria-t-il avec un large sourire — il en trépignait presque. « Je vais quand même retourner y jeter un œil, voir si je retrouve cette commande.

— Mais bien sûr, bien sûr. » Evidemment, qu'il allait y retourner. Et évidemment, il ne la retrouverait pas, vu qu'il n'y en avait jamais eu. « Et ne vous laissez pas gonfler par ces types des réseaux. Rappelez-vous qu'on ne joue pas pour des prunes, ici. On ne voudrait pas se retrouver contraints d'intenter une action en rupture de contrat. »

Il fit la grimace et partit, non sans toutefois s'empêcher de jeter un ultime regard à Gert Martels et Marie, réunies autour de l'écran du terminal de cette dernière. « Ça commence à chauffer, pas vrai ? demanda Gert.

— Ça chauffe, certes, acquiesçai-je. Vous regardez une de nos pubs ? Passez-la-moi, voulez-vous ? »

Marie déplaça une manette sur son clavier, et l'image de l'une des chaînes apparut sur le premier des écrans muraux. C'était le message de Nelson Rockwell, il était en train de débiter son boniment, les yeux brillants derrière le bandage qui lui enserrait toute la tête : « ... une rotule brisée — c'est le genou — deux côtes cassées, hémorragies internes et hématomes divers. Voilà ce qu'ils m'ont fait

lorsque je n'ai pas été en mesure de payer les articles que je n'avais de toute façon pas demandé à avoir... »

Gert gloussa : « N'est-il pas chou ? »

— Un vrai tombeur, fis-je cordialement. Puis : Vous avez tous vos matraqueurs rapidement accessibles ? » Gert opina, le sourire soudain figé sur son visage. Ce n'était plus du tout un sourire. C'était un rictus à faire peur. J'estimai que les efforts que nous avions déployés pour la sortir de taule avaient valu le coup.

Rockwell détacha les yeux de sa propre image sur l'écran pour me fixer : « Vous croyez que ça va barder, Tenny ? » demanda-t-il. Sa voix ne tremblait pas mais je remarquai que ce n'était pas le cas de sa main gauche — la seule partie de son individu à n'être pas plâtrée — qu'il tenait à quelques centimètres du tiroir de son bureau. Que pouvait-il y avoir planqué ? Pas une arme ; et, j'espérais, pas une grenade — je n'avais pas encore pris une décision définitive à ce sujet.

« Eh bien, on ne sait jamais, hein ? » dis-je en m'approchant, mine de rien, de son bureau. « C'est simplement qu'il vaut mieux se tenir prêt au cas où, pas vrai ? » Tous acquiescèrent, et je me dévissai le cou pour voir ce qu'il y avait dans le tiroir. C'était une de ses fichues miniatures reproduisant en simili-cuivre les masques mortuaires des plus grands mannequins pour sous-vêtements masculins. Une bouffée de compassion faillit m'étrangler. Le pauvre garçon ! « Nels, dis-je avec douceur, si nous nous en sortons, je vous *promets* que dès la semaine prochaine vous entrez en désintox. »

Pour autant qu'on pût le savoir avec les pansements, son expression était terrifiée mais décidée et je crois bien qu'il acquiesça.

A la cantonade, je lançai à tout le monde : « La nuit va être longue. Nous ferions aussi bien de dormir tous un peu — à tour de rôle. »

Tous approuvèrent en chœur et tandis que je m'en retournais vers mon bureau, ils reportèrent leur attention sur les écrans pour regarder la fin du spot de Rockwell : « ... telle est donc mon histoire, et si vous avez envie de me voir élire, alors envoyez s'il vous plaît vos contributions à... »

Je refermai derrière moi la porte et me dirigeai droit vers mon bureau personnel. Je pianotai l'affichage du dernier numéro du *Monde de la publicité* et contemplai l'écran. Ils n'avaient pas attendu l'heure normale du bulletin. Je vis clignoter en rouge une édition spéciale. La manchette disait :

INDIGNATION AUTOUR DES NOUVEAUX SPOTS DE LA H. & K.
LA COMMISSION DE SURVEILLANCE FÉDÉRALE
ORDONNE UNE ENQUÊTE

Ça commençait à chauffer, effectivement.

Je n'avais pas été entièrement honnête avec eux. Il arrive parfois qu'on sache quand les ennuis vont arriver. Je le savais. Et je savais aussi que c'était imminent.

Je me conformai à mes propres instructions mais sans grand succès. Le sommeil ne venait pas facilement. Dès qu'il arrivait enfin, il était bientôt interrompu, soit par quelque bruit gênant venu de la salle voisine, soit par un mauvais rêve, soit le plus souvent, par les appels de plus en plus angoissés de Dixmester, resté là-haut, à l'extérieur. Il avait abandonné tout espoir de rentrer chez lui cette nuit-là, et d'heure en heure il appelait pour annoncer encore une nouvelle plainte des services de répression des pratiques commerciales illicites ou quelque éclat de la direction des chaînes. Ça ne m'inquiétait pas « Occupez-vous d'eux », lui disais-je à chaque fois, et certes, il ne se fit pas prier pour s'en occuper. Trois fois de suite cette nuit-là, je sortis du lit les avocats de la Haseldyne & Ku pour qu'ils engagent une procédure à l'amiable enjoignant aux chaînes de respecter la liberté de la publicité. Elles ne voulurent pas se laisser enjoindre. L'affaire viendrait au tribunal d'ici une semaine ou moins, mais dans bien moins d'une semaine, de toute façon, tout cela n'aurait plus la moindre importance.

Quand, de temps à autre, je passai le nez dehors, je pouvais voir que ma vaillante équipe ne dormait pas mieux que moi. Ils s'éveillaient en sursaut au moindre bruit suspect — s'éveillaient très vite pour se rendormir avec lenteur et difficulté, parce qu'ils faisaient de mauvais rêves, eux aussi.

Tous mes rêves n'étaient pas des cauchemars. Mais aucun n'était vraiment agréable. Le dernier dont je me souviens se situait à Noël, un improbable Noël futur en compagnie de Mitzi. C'était exactement comme dans ces souvenirs d'enfance, avec la neige noire de suie qui maculait les fenêtres et l'arbre de Noël qui pépiait ses publicités pour des cadeaux-livrables-sans-acompte... sauf que Mitzi ne cessait d'arracher du sapin les publicités et de jeter dans les cabinets les bonbons à la poupicaïne, tandis que je pouvais entendre tambouriner à la porte ce que je savais être les hommes de la milice du père Noël, l'arme dégainée et prêts à nous faire un mauvais sort...

Une partie du rêve était vraie. Il y avait effectivement quelqu'un à la porte.

Si j'avais été dans une disposition d'esprit ludique, j'aurais parié que la première personne à venir frapper à ma porte ne pouvait être que le Vieux, car il n'aurait eu qu'à traverser la ville. Je me trompais. Le Vieux devait se trouver à Rome avec Mitzi et Des — ou plus probablement, déjà en route à bord de la fusée de nuit pour venir éteindre cet incendie inopiné. Mais je m'étais trompé car le premier à

apparaître fut... Val Dambois. Le surnois de fils de pute ! On ne pouvait même pas se fier à lui pour rester gentiment roulé une fois qu'on l'avait roulé car il m'avait manifestement roulé à mon tour. « Alors vous n'avez pas pris le vaisseau pour la Lune, en fin de compte », remarquai-je assez stupidement. Il me jeta un regard mauvais.

Le regard n'était pas aussi mauvais que ce qu'il tenait dans la main. Ce n'était pas un pistolet matraqueur, pas même un pistolet tueur. C'était pis que tout ça. C'était une arme à main campbellienne, dont la détention était parfaitement illégale pour les civils et l'usage plus illégal encore à l'extérieur d'un secteur légalement défini. Et le pire dans tout ça, était qu'on avait laissé Marie toute seule dans le bureau et qu'elle s'était assoupie sur sa couchette. Il avait franchi le filet-piège de la porte avant que quiconque ait pu l'arrêter.

J'avais la tremblote. C'était assez surprenant en soi, si l'on veut bien y penser, car jamais je n'aurais cru possible qu'on pût effrayer un individu qui avait déjà autant de matière à s'effrayer que moi. Opinion erronée. La simple vision de la gueule évasée du projecteur limbique me transformait les vertèbres en gelée et le cœur en bloc de glace. Et Dambois braquait l'arme dans ma direction. « Salopard de merc ! fit-il méprisant. Je savais bien que tu mijotais quelque chose, à vouloir te débarrasser de moi comme ça. Une veine qu'on trouve toujours dans les astroports un moké qui traîne prêt à se laisser convaincre de faire un voyage gratis... ainsi j'ai pu revenir et attendre pour vous prendre tous la main dans le sac ! »

Il avait toujours été trop bavard, ça oui, le Val Dambois. Cela m'offrit une chance de me ressaisir. Je lui répondis, rassemblant tout le courage dont j'étais capable, me forçant à sourire et garder un ton calme et plein d'assurance — c'est du moins ce que j'espérais, même si le résultat ne me convainquait guère — « Vous avez trop attendu, Val. Tout est terminé. Les messages sont déjà sur les ondes.

— Tu ne vivras jamais pour en profiter ! » hurla-t-il alors en levant le canon du Campbell.

Je ne me départis pas de mon sourire. « Val, fis-je, sur un ton patient, vous êtes un imbécile. Vous ne voyez donc pas ce qui est en train de se passer ? »

Faible oscillation du canon ; soupçonneux : « Quoi ? »

Je lui expliquai : « J'ai été obligé de me débarrasser de vous parce que vous êtes trop bavard, mon vieux. Sur ordre de Mitzi. Elle n'a pas confiance en vous.

— Confiance en *moi* ?

— Parce que vous êtes une loque, vous ne voyez donc pas ! Inutile de me croire sur parole... voyez vous-même : le prochain message présente Mitzi en personne... » Et je me tournai vers l'écran

mural...

Et Val Dambois fit de même. Il avait déjà commis des erreurs mais celle-ci était radicale. Il détacha ses yeux de Marie. On ne peut pas entièrement l'en blâmer, compte tenu de l'état dans lequel se trouvait cette dernière, mais il eut tout loisir de le regretter. Zouïnnngg, fit son pistolet matraqueur et le projecteur limbique tomba de la main de Val, et Val lui-même tomba dans son sillage.

Un petit peu plus tard, la porte des archives s'ouvrit à la volée et le reste de ma petite troupe en surgit, enfin tirée de son demi-sommeil. Marie était appuyée sur un coude, tout sourire — sa couchette contenait son cœur mécanique, elle ne pouvait donc la quitter mais elle avait une main libre pour le pistolet matraqueur quand le besoin s'en faisait sentir. « Je l'ai eu pour vous, Tenny, lança-t-elle avec fierté.

— Ça, vous pouvez le dire », approuvai-je, puis je me tournai vers Gert Martels : « Aide-moi à le fourrer aux archives. »

Et nous le planquâmes donc dans le cagibi où naguère encore les techniciens roupillaient en attendant la fin de leur veille, en le laissant faire de même. Quant au projecteur limbique, je le confiai à Jimmy Paléologue. Je ne pouvais pas supporter l'idée de manier un tel engin mais j'avais cru qu'il pourrait le considérer comme un ajout valable à notre arsenal limité. Je m'étais encore planté. A peine l'eut-il saisi qu'il fila dans le couloir. J'entendis un bruit de robinet venant des lavabos et le vis revenir avec l'arme dégoulinant de flotte. « En voilà une qui ne risque plus de servir », grinça-t-il en jetant l'objet dans une poubelle. « Qu'est-ce que vous en dites, Tarb ? On retourne se pieuter ? »

Je hochai la tête. Le dortoir était à présent devenu une prison et, par ailleurs, tout le monde était désormais bel et bien réveillé. « Autant profiter plutôt du spectacle », et je les laissai préparer du Kaf pour secouer les derniers endormis. Je voulais jeter un œil au *Monde de la publicité* et je voulais le faire dans l'intimité de mon bureau particulier.

Ça n'était pas rassurant. Ils ne transmettaient plus désormais que des bulletins avec des titres du genre :

LA DIRECTION DE LA C.C.F. ENTAME DES POURSUITES
et :
VERDICT PROBABLE D'ÉLECTROCÉRÉBRATION DANS
L'AFFAIRE H. & K.

Je me massai la nuque, mal à l'aise, en me demandant quel effet ça faisait d'être un légume.

Je n'eus pas longtemps à m'appesantir sur cette tâche peu

réjouissante car il apparaissait en fin de compte que Mitzi avait bien pris la fusée de nuit : il y eut un claquement, un cri, suivi d'un concert de soupirs de soulagement, et quand j'ouvris ma porte, elle était là. Prise dans le filet-piège de Gert Martels. « Qu'est-ce que je fais de celle-ci ? » demanda Nels Rockwell à travers ses bandages. « C'est pas la place qui manque aux archives. »

Je fis un signe de dénégation. « Pas elle. Elle peut entrer dans mon bureau. »

Quand Marie coupa le jus dans le filet, Mitzi tituba et faillit tomber. Elle se reprit, et me fusilla du regard. « Tenn, espèce d'idiot ! cracha-t-elle. Bon Dieu, mais qu'est-ce que tu t'imagines faire ? »

Je l'aidai à se redresser. « T'aurais pas dû me faire soigner, Mitzi. Ça m'a guéri. »

Elle me regarda bouche bée. Elle me laissa lui prendre le bras et la conduire dans mon bureau. Elle s'assit pesamment, sans cesser de me fixer. « Tenn, dit-elle, est-ce que tu te rends compte au moins de ce que tu as fait ? Je ne pouvais pas y croire lorsqu'on m'a raconté ce que tu avais balancé sur les ondes en guise de pubs politiques... du jamais vu ! »

Je hochai la tête : « Des gens qui disent la vérité, oui. Effectivement, ça ne s'est jamais fait, autant que je sache.

— O Tenny ! La " vérité "... » Elle s'emporta : « Sois un peu adulte ! Comment veux-tu qu'on gagne avec la *vérité* ? »

Je lui répondis doucement : « Quand j'étais en cure de désintoxication, j'ai eu le temps de faire beaucoup d'introspection — c'était toujours mieux que de me trancher la gorge, vois-tu. Alors, je me suis posé des questions. Laisse-moi te soumettre l'une d'entre elles : " En quoi ce que nous faisons est-il juste ? " »

— Tenny ! » Elle était outrée. « Est-ce que tu défendrais les mercs ? Ils ont bousillé leur propre planète, et maintenant ils veulent faire la même chose avec Vénus !

— Non », la coupai-je en hochant la tête, « tu ne réponds pas à la question. Je ne t'ai pas demandé pourquoi ils ont eu tort, parce que je sais pourquoi ils ont eu tort. Ce que je voudrais savoir, c'est si nous avons eu raison.

— Comparé aux mercs...

— Non, ça ne colle pas non plus. Pas " comparé à ". Tu comprends, il ne suffit pas d'être moins mauvais. Moins mauvais, c'est encore mauvais.

— Je n'ai jamais entendu pareil boniment pieux... » commençait-elle, puis elle se tut, prêtant l'oreille à de soudains éclats de voix venant de l'antichambre : le grondement furieux d'un homme (Haseldyne ?) ; des ordres secs lancés sur un ton plus aigu (Gert Martels ?) ; le bruit d'une porte qui claque. Elle me fixa, l'air perplexe.

Puis murmura : « Jamais vous ne vous en tirerez.

— C'est bien possible. En attendant, expliquai-je, si j'ai choisi cette planque, c'est parce qu'elle jouxte le centre de modulation. Toutes les communications de l'agence transitent par ici, si bien que l'immeuble est bouclé et de plus, les Wackerhuts ont ordre de laisser le personnel entrer, mais pas de le laisser sortir.

— Non, Tenny, se mit-elle à sangloter. Je ne parle pas pour tout de suite... Je parle pour plus tard, Est-ce que tu sais ce qu'ils vont te faire ? »

Je sentis de nouveau la chair de poule me gagner la nuque car je le savais parfaitement. « M'électrocérer, peut-être. Ou simplement me tuer, reconnus-je. Mais c'est seulement si j'échoue, Mitz. Et il y a vingt-deux messages différents qui sont diffusés en même temps. Tu veux en voir quelques-uns ? » Je me tournai vers le moniteur mais elle m'arrêta.

« J'ai vu ! Cette grosse estropiée que t'as là-dehors, en train de gémir comment on l'avait forcée à manger de la bouffe express, l'aborigène qui dit qu'on a détruit le mode de vie de son peuple...

— Marie, oui. Et le Soudanais... » Pour le trouver celui-là, ç'avait été un coup de pot — Gert Martels y était arrivée, après que je l'eus fait sortir de taule et mise au courant de mes projets. « Ça n'en fait jamais que deux, chérie. Il y a aussi un spot vraiment super avec Jimmy Paléologue qui démonte le fonctionnement des techniques campbelliennes — sur des gens comme moi comme sur les autochtones... Celui de Nels Rockwell n'est pas mal non plus...

— Je les ai vus, je te dis ! O Tenny, moi qui te croyais de notre côté...

— Ni pour toi ni contre toi, Mitz. »

Elle ricana : « Le prétexte parfait pour l'inaction. » Mais je n'avais pas à répondre à cela ; l'inaction n'était certes pas ce qu'on pouvait me reprocher, et elle s'en rendit compte au moment même où elle le disait. « Tu as échoué, Tenny. Tu ne peux pas vaincre le mal à coup de piété à l'eau de rose !

— Peut-être que non. Peut-être qu'on ne peut pas vaincre le mal, du tout. Peut-être qu'en fin de compte, les maux dont souffre la société sont bien trop ancrés et que le mal est destiné à gagner. Mais tu n'as pas à en être le *complice*, Mitzi. Et tu n'as pas à capituler, comme ton héros Mitchell Courtenay !

— Tenny ! » Elle n'était plus fâchée maintenant, juste outrée par ce blasphème.

« Mais c'est pourtant bien ce qu'il a fait, Mitzi. Il n'a pas résolu le problème. Il l'a fui.

— Nous ne fuyons pas ! »

J'acquiesçai. « D'abord, vous vous battez. En utilisant les

mêmes armes. Pour déboucher au bout du compte sur les mêmes résultats ! Les mercs ont transformé la population de la planète en dix milliards de bouches stupides — et ce que vous voulez faire, c'est affamer ces bouches, juste pour qu'on vous fiche la paix ! Alors moi, je ne suis pas dans le camp des mercs, je ne suis pas dans le camp vénos. Je me retire du jeu ! Je tente quelque chose de différent.

— La *vérité*.

— La vérité, Mitzi, déclarai-je, est la seule arme qui ne taille pas dans les deux camps ! »

Et puis je m'arrêtai. J'étais parti pour me lancer dans une de mes grandes tirades et Dieu sait quels sommets de l'art oratoire j'aurais pu atteindre devant l'unique femme de mon auditoire. Mais la meilleure partie de mon discours, je l'avais déjà prononcée, et elle était sur bande. Je tâtonnai sur mon clavier pour appeler mon propre message publicitaire puis m'arrêtai, le doigt immobilisé sur la touche Envoi. « Ecoute, Mitz, lui dis-je. Il y a vingt-deux messages en tout et pour tout, trois pour chacune des sept personnes que j'ai utilisées...

— Comment sept ? demanda-t-elle, soupçonneuse. Je n'en ai vu que quatre, à côté.

— Deux étaient des enfants, quant au Soudanais, je l'ai envoyé avec eux pour leur épargner à tous les trois des ennuis. Ecoute-moi bien, Mitz ! Ces vingt et un premiers messages ne servent en vérité qu'à préparer l'auditoire au vingt-deuxième. C'est le mien. Du moins, c'est moi qui le prononce mais en vérité, il est pour toi. »

Je pressai le bouton. L'écran s'anima. Et j'apparus, l'air sérieux et préoccupé, devant une vue d'archives de Port Kathy en incrustation dans l'arrière-plan. « Je m'appelle » — lança ma voix enregistrée et le côté professionnel de mon esprit songea aussitôt : *pas mal, pas trop pompeux, quoique... le débit soit peut-être un rien trop rapide* — « je m'appelle Tennison Tarb. Je suis rédacteur-concepteur publicitaire trois-étoiles et ce que vous apercevez derrière moi est une des villes de Vénus. Vous voyez ces gens ? Ils nous ressemblent tout à fait, n'est-ce pas ? Mais ils diffèrent pourtant de nous sur un point : ils n'aiment pas avoir l'esprit faussé par la publicité. Malheureusement, cela n'a fait qu'aggraver les choses car à présent ils ont l'esprit faussé d'une autre manière. Ils en sont venus à nous détester. Ils nous traitent de " mercs ". Ils croient que nous sommes partis pour les conquérir et leur faire ingurgiter de force notre publicité. Ça les a rendus aussi teigneux que n'importe quel publicitaire, et le plus terrible est que leurs soupçons sont fondés. Nous infiltrons des espions dans leur gouvernement. Nous envoyons des équipes de terroristes pour saboter leur économie. Et en ce moment même, nous nous apprêtons à les envahir en recourant à l'arme limbique des projecteurs campbelliens, de la même façon que j'ai pu nous voir le faire, il y a peu

de temps, dans le désert de Gobi... »

« O Tenny ! murmura Mitzi. Ils vont t'électrocérer. »

J'acquiesçai. « Oui, c'est ce qu'ils vont faire, je suis bien d'accord, si on échoue.

— Mais tu vas fatalement échouer. »

Les vieilles habitudes sont dures à mourir ; j'avais beau vouloir m'expliquer une bonne fois pour toutes avec Mitzi, je ne pus m'empêcher de lancer vers l'écran un dernier regard de regret — j'arrivais juste à la meilleure partie ! Mais je lui dis quand même : « On ne va pas tarder à être fixés, Mitz. Voyons un peu ce qu'ils racontent. » Et, laissant le reste de ma prestation se dévider sur l'écran mural sans public, je fis venir les derniers gros titres sur mon terminal. La première demi-douzaine se limitait simplement à proférer de noires menaces et lancer des présages sinistres, comme précédemment — mais voilà que le suivant me fit battre le cœur :

STUPÉFACTION DANS LA MÉTROPOLE : RASSEMBLEMENTS SPONTANÉS DANS LES RUES

et juste en dessous :

LE CHEF DE LA BRINKS CONFIE : LA MANIFESTATION A « ÉCHAPPÉ À TOUT CONTRÔLE »

Je négligeai le texte de l'article. J'ouvris à la volée la porte du bureau extérieur où la troupe de mes quatre fidèles s'était rassemblée autour de ses terminaux. « Qu'est-ce que c'est que ça ? leur lançai-je. On est tombés sur une dramatique, ou quoi ? Vérifiez avec les chaînes d'information, voulez-vous ?

— Une dramatique ? Qu'est-ce que tu crois qu'on regarde ? » fit Gert Martels, épanoui. Et à mesure que s'allumaient les nouveaux écrans muraux, je pus constater les raisons de sa bonne humeur. Toutes les stations locales avaient dépêché des caméras télécommandées pour recueillir des réactions sur place — et les réactions étaient énormes.

« Ma parole, Tenny, s'écria Rockwell, mais c'est la finale de la coupe ! » C'était presque ça. Les caméras des stations d'information planaient d'un carrefour à l'autre — Times Square, Wall Street, le Mall de Central Park, Riverspace... — et partout, le spectacle était le même. C'était l'heure de la cohue matinale mais la circulation était presque paralysée tandis que des millions de citoyens rassemblés en foule compacte s'étaient arrêtés pour allumer leurs portables ou regarder les écrans muraux plaqués sur les immeubles, et tous écoutaient l'un ou l'autre de nos messages.

C'est à peine si je pouvais respirer, tant j'étais excité. « Les chaînes nationales ! lançai-je. Qu'est-ce qui se passe dans le reste du pays ? »

— La même chose, Tenny », dit Gert Martels avant d'ajouter : « Et est-ce que tu vois ce qui est en train de se passer, là-bas dans le coin ? »

L'image était en train de nous révéler une vue d'Union Square et, oui, là-bas dans le coin, il y avait un groupe d'individus qui ne se contentaient pas de rester plantés immobiles et bouche bée. Ils semblaient même particulièrement affairés. Ils étaient en train de lacérer, avec méthode, et la plus extrême brutalité, un écran publicitaire.

« Mais ils sont en train de bousiller nos pubs ! fis-je, suffoqué.

— Non, non, Tenny ! C'était un panneau pour les Craque-sels ! Et regarde un peu de ce côté — la zone limbique ? Ils ont démoli le projecteur ! »

Je sentis la main de Mitzi se glisser dans la mienne tandis que je restais là sous les écrans et quand je me tournai vers elle, je vis sur son visage un sourire embué. « Au moins, tu as trouvé un public », dit-elle ; et depuis la porte, une voix solennelle annonça :

« Le plus grand public qui se puisse imaginer, monsieur Tarb. »

C'était Dixmeister. Gert Martels avait déjà sorti un pistolet matraqueur qu'elle pointait droit sur sa tête. Il ne la regarda même pas. Il avait les mains vides. Il poursuivit : « Vous feriez mieux de monter, monsieur Tarb. »

Ma première idée fut aussitôt la plus sombre : « Qu'est-ce que c'est ? Un escadron de la répression des pratiques illicites ? hasardai-je. Ils ont annulé les spots ? Vous avez reçu une contre-injonction... ? »

Il fronça les sourcils. « Rien de tout ça, monsieur Tarb. Sapristi ! Je n'ai jamais vu, je vous dis, jamais vu de tels sondages horaires ! Tous les messages de nos campagnes recueillent les indices de satisfaction maximale, les taux d'écoute crèvent les plafonds, la Marche des Dollars est noyée sous les appels... non, non, ce n'est absolument pas un four...

— Alors quoi, Dixmeister ? » m'écriai-je.

Il reprit, incertain : « C'est tous ces gens, monsieur Tarb... Vous feriez mieux de monter voir vous-même. »

Ce que je fis, et du premier étage du siège de l'agence, je pus découvrir la rue, la place, les fenêtres en face. Et chaque pouce de terrain était bondé.

Le plus drôle, c'est que même à ce moment, je ne pus d'abord y croire. Je crus qu'il s'agissait d'une émeute, d'une populace prête à nous lyncher, jusqu'à ce que je commence à entendre leurs vivats.

Et le reste du monde ? La RussCorp, les Industries, la S.A.2 — tous les autres ? Eh bien, on commence à y déceler des vivats, là-bas aussi ; où tout cela va s'arrêter, je n'en sais encore rien. Les vieilles habitudes sont longues à mourir pour les nations aussi bien que pour les individus. Les monolithes sont durs à démolir.

Mais ils ont déjà commencé à décharger à nouveau les navettes, là-bas dans l'Arizona, et le monolithe a commencé à se fissurer.

1. Slogan dont on affubla par dérision Richard Nixon, après l'affaire du Watergate. (N.d.T.)

2. Cri de ralliement, resté célèbre, lancé par les Whigs lors de la campagne présidentielle de 1840, en faveur de leurs deux candidats, le général Harrison et son colistier, Tyler. (N.d.T.)